



Averroès et l'averroïsme

Ernest Renan

LIREGRATUITEMENT.COM

Averroès et l'averroïsme

Ernest Renan

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AVERTISSEMENT

Cet essai, qui fut publié pour la première fois en 1852, a subi dans la présente édition d'assez nombreux remaniements. La biographie d'Âverroës, rhistoirederaverroïsme chez les juifs et même deux ou trois points de Thistoire de l'averroïsme au moyen âge ont pu être complétés, grâce à Fétade de quelques sources nouvelles et aux travaux récents de MM. Munk, Joseph Müller, Steinschneider', Aniani, Dozy, Gosche. Pour déférer au vœu de quelques personnes, j'ai donné en appendice les textes arabes inédits d'après lesquels ont été dressées la biographie et la bibliographie dlbn-Roschd. M. Munk avait déjà préparé pour rimpresion trois de ces textes, à savoir les morceaux d'Ibn-el-Âbbar, d'Bl-Ânsâri et de Dhéhébi; c'est d'après sa copie qu'ils sont publiés ici. Le morceau trèsdifficile d'El-Ansâri, que mon savant confrère, vu son état de cécité, ne pouvait revoir, a été l'objet d'un nouveau travail critique, pour lequel les conseils de MM. de Slane, Dozy et Derenbourg m'ont été infiniment utiles. Je crois que ce singulier fragment sera lu avec intérêt par les ara-

' J'ai pu consulter un travail bibliographique encore inédit que ce savant a rédigé pour la bibliothèque bodléienne, grâce à M. Max Müller, qui a bien voulu faire copier pour moi la partie de ce travail relative à Averroës.

n AVERTISSEMENT.

bisants poar son beau style rimé et surtout pour la circalaire curieuse d'Ibn-Âyyasch que Tuteur y a insérée. Le morceau de

Dhéhébi n'est en partie que la répétition des autres; j'ai cru cependant devoir le donner, car il fournît des variantes. Pour la pièce dlbn Abi-Oceibia, j'ai pu profiter d'une collation de deux manuscrits d'Oxford, que M. Dozy a bien voulu me communiquer. Quant au document publié dans l'appendice sous le n° v, je n'ai eu pour en constituer le texte qu'une copie Irès-défectueuse. L'imprimerie impériale, avec sa libéralité accoutumée, a bien voulu mettre à la disposition de l'éditeur la composition de ces différents morceaux, exécutée avec toute la perfection qu'elle sait apporter à ses labeurs orientaux.

J'ai pesé avec un soin extrême les observations que des critiques fort autorisés, en particulier M. Henri Ritter, voulurent bien m'adresser lors de la première édition. Je n'ai pu cependant modifier ma manière de voir en ce qui concerne les origines et le caractère de la philosophie arabe en général. Je persiste à croire qu'aucun grand parti dogmatique n'a présidé à la création de cette philosophie. Les Arabes ne firent qu'adopter l'ensemble de l'encyclopédie grecque telle que le monde entier l'avait acceptée vers le vu* et le vin® si^^cle. La science grecque jouait à cette époque chez les Syriens, les Nabatéens, les Harraniens, les Perses sassanides un rôle fort analogue à celui que la science européenne joue en Orient depuis un demi-siècle. Quand les Arabes s'initièrent à cet ordre d'études, ils reçurent Aristote comme le maître autorisé, mais ils ne le choisirent pas; de même que telle école du Caire où l'on enseigne la géométrie et la chimie selon nos auteurs n'a pas été dirigée dans la préférence qu'elle accorde à ces auteurs par une vue théorique. Il est très-vrai, d'un autre côté, qu'en se développant sur un fond traditionnel, la philosophie arabe arriva, surtout au xi^et

AVBRTISSBMBNT.

an xti* siècle, à une vraie originalité. Ici , je suis prêt à faire quelques concessions. Quand je me suis remis à suivre» après un intervalle de dix années, les traces de ce beau mouvement d'études, j'ai trouvé que le rang que je lui avais attribué était plutôt au-dessous qu'au-dessus de celui qu'il mérite. Ibn-Roschd, en particulier, a plutôt grandi que diminué à mes yeux. En somme, le développement intellectuel représenté par les savants arabes fut jusqu'à la fin du xn* siècle supérieur à celui du monde chrétien. Mais il ne put réussir à passer dans les institutions; la théologie opposa à cet égard une infranchissable barrière. Le philosophe musulman resta toujours un amateur ou un fonctionnaire de cour. Le jour où le fanatisme fit peur aux souverains, la philosophie disparut, les manuscrits en furent détruits par ordonnance royale, et les chrétiens seuls se souvinrent que l'islamisme avait eu des savants et des penseurs.

Là est, selon moi, la plus curieuse leçon qui résulte de toute cette histoire. La philosophie arabe offre l'exemple à peu près unique d'une très-haute culture supprimée presque instantanément sans laisser de traces, et à peu près oubliée du peuple qui l'a créée. L'islamisme dévoila en cette circonstance ce qu'il y a d'irré-médiatement étroit dans son génie. Le christianisme, lui aussi, a été peu favorable au développement de la science positive; il a réussi à l'affirmer en Espagne et à l'entraver beaucoup en Italie ; mais il ne l'a pas étouffée, et même les branches les plus élevées de la famille chrétienne ont fini par se réconcilier avec elle. Incapable de se transformer et d'admettre aucun élément de vie civile et profane, l'islamisme arracha de son sein tout germe de culture rationnelle. Cette tendance fatale fut combattue, tandis que l'hé-

gémonie de l'islamisme resta entre les mains des Arabes, race si fine et si spirituelle, ou des Persans, race très-portée à la spéculation ; mais elle

IV AVEnTISSRHBNT.

régnait sans contre-poids depuis que des barbares (Turcs» Berbers, etc.) prirent la direction de l'islam. Le inonde musulman entra dès lors dans cette période d'ignorante brutalité, d'où il n'est sorti que pour tomber dans la morne agonie où il se débat sous nos yeux.

En revisant, au contraire, le jugement que j'avais porté de l'école de Padoue, je n'ai pu trouver que j'eusse été trop sévère. A part quelques individualités distinguées, l'école philosophique de Padoue n'est qu'une prolongation au cœur des temps modernes de la scolastique dégénérée. Loin qu'elle ait servi au progrès de la science, elle y a nui en maintenant outre mesure le règne de vieux auteurs arriérés. L'averroïsme padouan est en somme une philosophie de paresseux. On ne peut citer une preuve plus frappante du danger qu'offre dans un établissement scientifique l'enseignement de la philosophie comme d'une science distincte. Un tel enseignement finit toujours par tomber en proie à la routine et devenir funeste aux progrès de la science positive. N'est-il pas remarquable, en effet, que ce n'est pas de la docte Padoue, mais de la poétique et légère Florence qu'est sortie la grande direction scientifique, celle de Galilée? C'est qu'à vrai dire toute scolastique est, selon l'expression de Nizolius, l'ennemie capitale de la vérité. Une logique et une métaphysique abstraites, croyant pouvoir se passer de la science, deviennent fatalement un obstacle au progrès de l'esprit humain, surtout quand une corporation se recru-

tant elle-même y trouve sa raison d'être et les érige en enseignement traditionnel.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

S'il ne fallait chercher dans l'histoire de la philosophie que des résultats positifs et immédiatement applicables aux besoins de notre temps, on devrait reprocher au sujet de ces recherches d'être à peu près stérile. Je suis le premier à reconnaître que nous n'avons rien ou presque rien à apprendre ni d'Averroës, ni des Arabes, ni du moyen âge. Bien que les problèmes qui préoccupent aujourd'hui l'esprit humain soient au fond identiques à ceux qui l'ont toujours sollicité, la forme sous laquelle ces problèmes se posent de nos jours est si particulière à notre siècle, que très-peu des anciennes solutions sont encore susceptibles d'être appliquées. Il ne faut demander au passé que le passé lui-même. L'histoire politique s'est ennoblie, depuis qu'on a cessé d'y chercher des leçons d'habileté ou de morale. De même, l'intérêt de l'histoire philosophique réside moins peut-être dans les enseignements positifs

VI PRÉFACE

qu'on en peut tirer que dans le tableau des évolutions successives de l'esprit humain.

Le trait caractéristique du XIX^e siècle est d'avoir substitué la méthode historique à la méthode dogmatique, dans toutes les études relatives à l'esprit humain. La critique littéraire n'est plus que l'exposé des formes diverses de la beauté, c'est-à-dire des manières dont les différentes familles et les différents âges de l'humanité ont résolu le problème esthétique. La philosophie n'est que le tableau des solutions proposées pour résoudre le problème philosophique. La théologie ne doit plus être que l'histoire des efforts spontanés tentés pour résoudre le problème divin. L'histoire, en effet, est la forme nécessaire de la science de tout ce qui est soumis aux lois de la vie changeante et successive. La science des langues, c'est l'histoire des langues; la science des littératures et des philosophies, c'est l'histoire des littératures et des philosophies; la science de l'esprit humain, c'est, de même, l'histoire de l'esprit humain, et non pas seulement l'analyse des rouages de l'âme individuelle. La psychologie n'envisage que l'individu, et elle l'envisage d'une manière abstraite, absolue, comme un sujet permanent et toujours identique à lui-même; aux yeux de la critique, la conscience se fait dans l'humanité comme dans l'individu ; / elle a son histoire. Le grand progrès de la critique a été

PRÉFACE. vu

de substituer la catégorie du devenir à la catégorie de l'être ; la conception du relatif à la conception de l'absolu, le mouvement à l'immobilité. Autrefois, tout était considéré comme étant; on parlait de philosophie, de droit, de politique, d'art, de poésie, d'une manière absolue ; maintenant tout est considéré comme en voie de se faire; Ce n'est pas qu'autrefois la marche et le développement ne fussent, comme aujourd'hui, la loi générale : la terre tournait avant Copernic, bien qu'on n'eût pas conscience

de son mouvement. Les hypothèses substantielles précèdent toujours les hypothèses phénoménales; la statue égyptienne, immobile et les mains collées aux genoux, est l'antécédent nécessaire de la statue grecque, qui vit et qui se meut.

A ce point de vue de la science critique, ce qu'on recherche dans l'histoire de la philosophie, c'est beaucoup moins de la philosophie proprement dite que de l'histoire. La philosophie arabe est assurément un fait immense dans les annales de l'esprit humain, et un siècle curieux comme le nôtre ne devra point passer sans avoir restitué toute sa valeur & cet anneau de la tradition. Il faut pourtant s'y résigner à l'ayance : il ne sortira de cette étude presque aucun résultat que la philosophie contemporaine puisse s'assimiler avec avantage, si ce n'est le résultat historique lui-même. Ce n'est pas à la race sémitique que nous devons deman-

VIII PRÉFACE

der des leçons de philosophie. Par une étrange destinée, cette race, qui a su imprimer à ses créations religieuses un si haut caractère de puissance, n'a pas produit le plus petit essai de philosophie qui lui soit propre. La philo - Sophie, chez les Sémites, n'a jamais été qu'un emprunt purement extérieur et sans grande fécondité, une imitation de la philosophie grecque. — Il en faut dire autant de la philosophie du moyen &ge. Le moyen âge, si profond, si original, si poétique dans l'élan de son enthousiasme religieux, n'est, sous le rapport de la culture intellectuelle, qu'un long tâtonnement pour revenir à la grande école de la noble pensée, c'est-à-dire à l'antiquité. La renaissance, loin d'être, comme on l'a

dit, un égarement de l'esprit moderne, fourvoyé après un idéal étranger, n'est que le retour à la vraie tradition de l'humanité civilisée. Pourquoi reprocher & la renaissance et aux temps modernes de faire avec science et discernement ce que lo moyen âge faisait sans critique? Valait-il mieux étudier Aristote sur des traductions détestables que de l'étudier dans le texte? Valait-il mieux connaître Platon par quelque mauvais commentaire du Timée, ou par des citations de seconde main, que par l'ensemble de ses œuvres? Valait-il mieux connaître Homère par Dictys et Dares que de lire l'Iliade et l'Odyssée?

Tout ce que l'Orient sémitique, tout ce que le moyen

PRÉFACE. VI

ftge ont eu de philosophie proprement dite, ils le doivent à la Grèce. Si donc il s'agissait de choisir dans le passé une autorité philosophique, la Grèce seule aurait le droit de nous donner des leçons; non pas cette Grèce d'Egypte et de Syrie, altérée par le mélange d'éléments barbares, mais la Grèce originale et sincère, dans son expression, pure et classique. Au contraire, si, au lieu de demander des doctrines au passé, nous ne lui demandons que des faits, les époques de décadence et de syncrétisme, les périodes de transmission et d'altération lente auront plus d'intérêt que les périodes de perfection, oA la saillie originale du génie semble parfois s'effacer sous la perfection de la forme et l'exacte mesure de la pensée.

Ces observations m'ont semblé nécessaires pour prévenir le reproche d'avoir consacré tant de soins à une doctrine qui n'a

plus rien à faire avec nous. Hais du moment où l'on admet que l'histoire de l'esprit humain est la plus grande réalité ouverte à nos investigations, toute recherche pour éclairer un coin du passé prend une signification et -une valeur. Il est, en un sens, plus important de savoir ce que l'esprit humain a pensé sur un problème, que d'avoir un avis sur ce problème; car*, lors même que la question est insoluble, le travail de l'esprit humain pour la résoudre constitue un fait expérimental qui a toujours son intérêt ; et en supposant que la philosophie soit condamnée à

I PRÉFACE

n'être Jamais qu'un éternel et vain effort pour définir Tin* fini, on ne peut nier au moins qu'il n'y ait dans cet effort, pour les esprits curieux, un spectacle digne de la plus haute attention.

Je me suis, en général, interdit d'exprimer mon sentiment sur les problèmes que le sujet m'amenait à loucher, ou du moins je l'ai fait aussi sobrement que possible, ne cherchant qu'à représenter avec exactitude l'individualité des caractères et la physiologie des écoles. Les écoles sont en philosophie ce que les partis sont en politique; le système personnel de l'historien qui raconte le.^ luttres des écoles et des partis ne sert le plus souvent qu'à fausser son jugement et à gêner l'effet de son tableau. Le jugement critique exclut le jugement dogmatique. Qui sait si^ la finesse d'esprit ne consiste pas à s'abstenir de conclure?) Ce n'est là, remarquez-le bien, ni l'indifférence ni le scepticisme, c'est la critique : on n'est historien qu'à condition de savoir reproduire à volonté en soi-même les différents types de la vie du passé, pour

en comprendre l'originalité, et pour les trouver tour à tour légitimes et défectueux, beaux et laids, dignes d'amour et de haine.

J'enlèverais à ce travail sa plus honorable recommandation, si je ne disais qu'il a été entrepris d'après les conseils de MM. Victor Cousin et Victor Le Clerc. Quelque indigne qu'il puisse paraître de la bienveillance avec

PRÉFACE. II

l'ai vue, quelle ces hommes éminents ont encouragé, on y verra, j'espère, un faible résultat du mouvement qu'ils ont imprimé aux études d'histoire littéraire et philosophique. Je manquerais aussi à mes plus chers souvenirs si je ne mentionnais ici les personnes dont la complaisance m'a permis d'enrichir de quelques documents inédits l'histoire de Taverroïsme padouan : M. l'abbé Yalentinelli, bibliothécaire de Saint-Marc, à Venise; M. Baldassare Poli, professeur de philosophie à l'université de Padoue; le savant H. Samuel Luzzatto; tant d'autres encore, qui m'ont fait apprécier vivement l'hospitalité italienne. Enfin, je dois exprimer ma reconnaissance à MM. Thomas Munoz et José de Alava, membres de l'académie de Madrid, qui m'ont fait obtenir de l'Escorial la copie d'un document arabe fort important pour le sujet qui m'occupe.

J'ai eu soin de témoigner, dans mes notes, ce que je dois aux excellents travaux dont la philosophie aristotélique a déjà été l'objet parmi nous. On verra surtout de quelle utilité m'ont été les belles recherches de M. Hauréau sur la philosophie scolastique, et celles de M. Munk sur la philosophie arabe et juive au moyen âge. Indépendamment de l'article si substantiel qu'il a inséré, sur

Ibn-Roschd, dans le Dictionnaire des sciences philosophique*[^]
M. Munk a recueilli, sur le Commentateur et sa

XII PRÉFACE

famille, des documents intéressants qu'il aurait déjà publiés sans le fatal accident qui a interrompu ses savantes occupations. Entrepris à un autre point de vue, mon travail, loin de rendre le sien inutile, ne servira qu'à le faire désirer, si, comme nous Tespérons, la science n'est point privée des résultats qu'elle était en droit d'attendre d'un esprit aussi sagace et d'une érudition aussi exercée * .

* M. Monk a tenu depuis une partie de ses promesses en reproduisant avec des additions considérables, l'article "Ibn-Roschd", dans ses *Mélanges de philosophie juive et arabe* (Paris, 1859).

CHAPITRE PREMIER

▼ I. DE LA VIE ET DES ŒUVRES D'IBN-ROSCHD.

I. Coup d'oeil sur les fortunes de l'islamisme, dans

l'Espagne arabe, ayant Ibn-Roschd 1

II. Biographie d'Ibn-Roschd 7

ID. Des causes de la disgrâce d'Ibn-Roschd, et des persécutions dont la philosophie fut l'objet chez les musulmans au XII^e siècle • 29

IV. De la fortune d'Ibn-Roschd chez ses coreligionnaires ... 36

V. Des fables dont s'est grossie la biographie d'Ibn-Roschd.
(2 VI. Des connaissances d'Ibn-Roschd et des sources où il les

avait puisées. 60

^ VII Son admiration fanatique pour Aristote 56

VIII. Des commentaires d'Ibn-Roschd 58

IX. Énumération de ses ouvrages 66

CHAPITRE PREMIER

VIE ET OUVRAGES d'AVBRROËS

er

La vie d'Averroès occupe la durée presque entière du xii^e siècle, et se lie à tous les événements de cette époque décisive dans l'histoire de la civilisation musulmane. Le xii^e siècle vit définitivement échouer la tentative des Abbassides d'Orient et des Omeyyades d'Espagne pour créer dans l'islamisme un développement rationnel et scientifique.

t AVBRROËS.

tifique. Quand Averroès mourut, en 4498, la philosophie arabe perdit en lui son dernier représentant, et le triomphe du Coran sur la libre p^hnsâe fat assuré pour au moins six cents ans.

Par les malheurs de sa vie et par la réputation dont il jouit après sa mort, Averroès participa aux inconvénients et aux bénéfices d'une telle situation. Venu après une époque de grande culture intellectuelle, au moment où cette culture s'affaissait pour ainsi dire sur elle-même, si les malheurs de sa vieillesse attestent le discrédit où était tombée la cause qu'il défendait, par une heureuse compensation, il recueillit presque seul la gloire des travaux qu'il n'avait guère fait que présenter dans leur ensemble. Averroès est en quelque sorte le Boèce de la philosophie arabe, un de ces derniers venus, compensant par le caractère encyclopédique de leurs œuvres ce qui leur manque, en originalité, discutant, commentant, parce qu'il est trop tard pour créer, derniers soutiens en un mot d'une civilisation qui s'écroule, mais, par une fortune inespérée, voyant leur nom s'attacher aux débris de la culture qu'ils ont résumée, et leurs écrits devenir la formule abrégée par laquelle cette culture entre pour sa part dans l'œuvre commune de l'esprit humain.

La philosophie arabe-«spagnole comptait à peine deux siècles d'existence, lorsqu'elle se vit brusquement arrêtée par le fanatisme religieux, les bouleversements politiques, les invasions étrangères. Le calife Hakem II, au x^e siècle, eut la gloire d'ouvrir cette brillante série d'études, qui, par l'influence qu'elle a exercée sur l'Europe chrétienne

tient une place si importante dans l'histoire de la civilisation. L'Andalousie, disent les historiens musulmans, devint sous son règne un grand marché où les productions littéraires des différents climats étaient immédiatement apportées*. Les livres composés en Perse et en Syrie étaient souvent connus en Espagne avant de l'être en Orient. Hakem envoya mille dinars de pur or à Abulfaradj eMsfahani pour avoir le premier exemplaire de sa célèbre Anthologie ; et, en effet, ce bel ouvrage fut lu dans l'Andalousie avant de l'être dans l'Irak. Il entretenait au Caire, à Bagdad, à Damas, à Alexandrie, des agents chargés de lui procurer, à quelque prix que ce fût, les ouvrages < l'ancienne et moderne. Son palais devint un atelier où l'on ne rencontrait que copistes, r^lieurs, enlumineurs. Le catalogue de sa bibliothèque formait & lui seul quarante-quatre volumes', et encore n'y trouvait-on que le titre de chaque livre. Quelques écrivains racontent que le nombre des volumes mon-

• Piseasl de Gayaqgos, Th\$ HUiory of the Mohammédan Dynasties in Spain, from the UxiofAl-Makkari (London, l&tO), t. I', append. p. XL et suiv. t. II, p. 168 et 9Uiv. — Cisiri, Bibl. arab. hisp, t. II, p. 37-38 et 201-202, ~ Middeldorpf, Comment, de ins-tilutis litterariis in Hispania quæ Arabes auctores habuerunt (Gœuing», 1810), p. 11, 59. — Quatramère, Métn, sur le go(U des livres chez les Orientaux, p. 41. — Ibn-D-Abi-Oceibia, dans la vie d'Ibn-Bâdja (Bibl. trop, suppl. ar. 673. foi. 195).

' V. Ihïï'eUAhhkT.ùdinsboiy, Notices SUR quelques manuS' eriU arabes, p.108, 1. 16-17; Makkari (édit. Dozy, Wrlgbtt etc.) t !
•'. p. 956.

taît à quatre cent mille, et que pour les transporter d'un local à un autre, il ne fallait pas moins de six mois. Hakem, d'ailleurs, était profondément versé dans la science de la généalogie et de la biographie. Il n'y avait livre qu'il ne lût; puis il écrivait sur des feuilles volantes le nom, le surnom, le nom patronymique de l'auteur, sa tribu, sa famille, l'année de sa naissance et de sa mort, et les anecdotes qui couraient sur son compte, n passait son temps à en causer avec les lettrés qui accouraient à sa cour de toutes les parties du monde musulman. Les Arabes d'Andalousie, même avant Hakem, s'étaient sentis portés vers les études libérales, soit par l'influence de ce beau climat, soit par leurs rapports continuels avec les juifs et les chrétiens. Les efforts de Hakem, secondés par des dispositions si favorables, développèrent un des

/ mouvements littéraires les plus brillants du moyen âge. Le goût de la science et des belles choses avait établi au X^e siècle, dans ce coin privilégié du monde, une tolérance dont les temps modernes peuvent à peine nous offrir un exemple. Chrétiens, juifs, musulmans parlaient la même langue, chantaient les mêmes poésies, participaient aux mêmes études littéraires et scientifiques. Toutes les barrières qui séparent les hommes étaient tombées; tous travaillaient d'un même accord à l'œuvre de la civilisation commune. Les mosquées de Cordoue, où les étudiants se comptaient par milliers, devinrent des centres actifs d'études philosophiques et scientifiques.

Mais la cause fatale qui a étouffé chez les musulmans les plus beaux germes de développement intellectuel, le

fanatisme religieux, préparait déjà la ruine de l'œuvre de Hakem. Les théologiens d'Orient avaient élevé des doutes sur le salut du calife Hamoun, parce qu'il avait troublé la piété mu-

sulmane par l'introduction de la philosophie grecque ^ Les rigoristes d'Espagne ne se montrèrent pas moins sévères. Le hftdjib Almansour, ayant usurpé le pouvoir sur le faible Hischâm» fils de Hakera, comprit que tout lui serait pardonné s'il voulait satisfaire l'antipathie instinctive des imams et du peuple contre les ' études rationnelles. Il fit donc rechercher dans la bibliothèque recueillie si curieusement par Hakem les ouvrages traitant de philosophie, d'astronomie et des autres sciences cultivées par les anciens. Tous furent brûlés sur les places publiques de Cordoue, ou jetés dans les puits et les citernes du palais. On ne garda que les livres de théologie, de grammaire et de médecine. « Cette action d'Almansour, dit l'historien Saïd de Tolède*, a été attribuée par les chroniqueurs du temps, au désir de gagner de la popularité parmi la multitude, et de tfouver moins d'oppo- «tion, en jetant une sorte de fletnssure sûr la mémoire du calife Hakem, dont il cherchait à usurper le trône. » Nous verrons en effet combien les philosophes étaient peu populaires en Andalousie. Le peuple n'a jamais aimé les sages ; il supporte plus difficilement encore l'aristocratie de la raison que celle de la naissance et de la for-

* Les malheurs qui lui arrivèrent furent considérés comme une punition de son attachement à la philosophie (Âbulféda, Annales Moslem. H, 148, 150). .

^ Gayangos, t. !«', appen4. p. Il* et suiv.

6 AVKRROàS. 1

lune. A partir de Tédit d'Almansour, la philosophie ne jouit plus que de courts intervalles de liberté, et fut, à diverses reprises, Tobjet d'une persécution ouverte. Ceux qui s*y livraient se virent déclarés impies par les chefs de la loi, et les savants furent

plus d'une fois obligés de cacher leur science, même à leurs plus intimes amis, de peur de se voir dénoncés et condamnés comme hérétiques»

Les bouleversements dont l'Espagne musulmane fut le théâtre au xi^e siècle achevèrent de compromettre l'œuvre civilisatrice des Omeyyades. Cordoue, le centre des bonnes études, fut saccagée, le palais des califes renversé, les collections détruites. Les restes de la bibliothèque de Hakem furent vendus à vil prix et dispersés dans le pays. Saïd dit en avoir vu plusieurs volumes à Tolède, et avoue que ce qu'ils contenaient aurait dû les faire brûler, si les recherches faites sous Almansour n'avaient été conduites avec autant d'intelligence que de passion.

* La philosophie avait pourtant des racines si profondes dans ce beau pays, que tous les efforts tentés pour la détruire ne servaient qu'à la faire revivre. Saïd * nous atteste que, de son temps (1068), les études relatives aux sciences anciennes étaient aussi florissantes qu'elles l'avaient jamais été, bien que quelques rois les eussent encore en aversion et que l'obligation de partir chaque année pour la guerre sainte fût fort préjudiciable aux méditations des philo-

1 Gayangos, op. cit., p. xli et suiv. ^ M. Dozy m'apprend que le manuscrit de Leyde, n° 159, fol. 287 (2) ^ offre un «sens différent; mais le manuscrit de M. Schefer (p. 93) confirme une partie de la traduction de M. de Gayangos.

ATKRROIS. 7

sophes. Certains princes se montraient même favorables à la libre pensée ou du moins tolérants. L'expérience a prouvé que la philosophie n'a besoin ni de protection ni de faveur : elle ne de-

mande permission à pei^oÂne et ne reçoit les ordres de personne. C'est le plus spontané de tous les produits de la conscience humaine. L*ftge.d*or du règne deHakem n*aléguéà Thisloire aucun nom illustt^; harcelés par le fanatisme, Arempace» Abubacer, Avenzoaf, Averroës, au contraire, ont vu leur nom et leurs œuvres entrer dans le courant de la vie européenne, c'est-à-dire de la véritable rie de l'humanité*

Les sources pour la biographie dlbn-Roschd* sont :

* Le nom latin à^Averroës s'est formé à^UmfRosehd par l'effet de la prononciation espagnole, où Ibn devient Aben ou Aven, Peade noms ont subi des transcriptions aussi variées : Ibin-Ro»din, fUittê Rosadig, IbnRusid, Ben-Raxid, Ibn^-Ruschod, Ben-Resched, Aben-Rassad, Aben- Rois, Aben-Rasd^ Ab\$n-Rust, Avenrosd^ Avenryz^ Adveroyes, Benroist, Avenroyth, Aterroysta, fetc. Les prénoms d'Àverroës ont fourni d'autres variantes: AbulguaH, Aboolit, Alulidtis, AbluU, Aboloys. En lôte du Colliget, on lit: Membucius (ou Mahxmtius, ou Jdauuiiu\$)t qui latine dicitur Averroyx (anc. fonds, 6949 et 7052; Arsenal, se. et arts, 61), probableujent par altération du nom de Mohammed. £n effet. Hildebert, dans son poème sur HahomeU appelle ce faux prophète Mamulius.

8 AVBRROËS.

i^ la notice assez courte que lui a consacrée Ibn-el-Abbar, dans son Supplément au Dictionnaire biographique4'rbn- Baschkoual ^ ; 2^ un article étendu, mais mutilé du commencement, dans un Supplément aux Dictionnaires dlbn- Baschkoual et dlbn-el-Abbar, dont Tauteur est Abou-Abdallah Mohammed, fils d'Abou-Abdallah Mahommed, fils d*Abd-el-Helik el-Ansàri, de

Maroc*; S*" la notice dlbn- Abi-Oceibia, dans son Histoire des médecins^; 4* Tarticle que Dbéhébi a consacré à notre philosophe et à son persécuteur, lacoub Almansour, dans ses Annales^, à la date de Tannée 595 de Fhégire; 5*articledeLéon TAfricain dans son livre des Hommes illtistres chez les Arnbes*:

< Manuscrit de la Société asiatique, p. 51 et suiv. Voir Fappendice I.

> Manuscrit de la Bibl. imp. (suppl. arabe, 682), fol. 7 et suiv. Ce volume renferme seulement la biographie des personnages qui ont porté le nom de Mohammed. Les premiers feuillets de la vie d'Ibn-Roschd ont disparu, et je dois dire que cet article p privé de titre et transposé hors de son rang alphabétique, m'eût probablement échappé, si M. Hunk, qui a fait un examen spécial de ce manuscrit, ne me Teût indiqué. Voir Tappendice*!!.

* Manuscrit de la Bibl. imp. (suppl. ar. 673), f. 201 v^ et suiv. Voir l'appendice m. M. Pascual de Gayangos a publié une traduction assez défectueuse de celte notice dans les appendices du t. !«' de sa traduction de Makkari.

* Ms. arabe de la Bibl. imp. (anc. fonds, 753), fol. 802 et suiv. , fol. 87 V. et suiv. Voir l'appendice rv.

* Publié pour la première fois en latin par Hottinger, dans son Bibliothecarium quadripartitum, p. 246 et suiv. (Tiguri , 1664), d'après une copie de Florence ; une seconde fols par Fa^ bricius, Bibl. grma^ t. XIII, p. 259 et suiv. (1** édition).

AVERROÈ8. 9

6"* quelques passages des historiens de l'Espagne musulmane, et surtout d'Abd-el-Wahid el-Marrékoschi ' ; 7Mes indica-

tions tirées de ses propres écrits*.

De tous les biographes d'Ibn-Roschd, Ibn-el-Abbar et É1-An-sâri paraissent de beaucoup les mieux informés. Ils tenaient leurs renseignements de personnes qui avaient connu intimement le philosophe de Cordoue. Quoique postérieur à Ibn-Roschd d'une génération, Abd-el-Wahid mérite aussi toute confiance. Les détails précis qu'il donne sur les Ibn-Zohr, sur Ibn-BAdja, sur Ibn-Tofaïl, dont il vit les écrits autographes, et dont il connut le fils, attestent qu'il vécut dans la société philosophique de son temps. Ibn-Abi--Oceibia écrivait quarante ans environ après la mort d'Averroès, et il avait recueilli ses renseignements de kadhî Abou-Herwan al-Badji, qui paraît avoir connu personnellement le Commentateur. Dhëhébi n'a guère fait que copier ceux qui l'avaient précédé. Quant à Léon Tafi^icain, son autorité est de peu de valeur. Bien qu'il cite à chaque page des auteurs arabes, et en particulier le biographe Ibn-el-Abbar', Léon composait souvent d'une

* Texte arabe, publié par M. Reinhart Dozy (Leyde, 1847). Je dois avertir, une fois pour toutes, que les citations des œuvres d'Averroès, quand l'édition n'est point indiquée, se rapportent à celle de 1560, apud Cominum de Tridtno, excepté pour la Physique et le traité de TAME, où j'ai suivi l'édition des Juntas de 1553.

< Les passages que Léon attribue à Ibn-el-Abbar ne se retrouvent pas dans la notice que cet auteur a consacrée à Ibn-Roschd dans son Supplément. Peut-être Léon aura-t-il été trompé par quelque titre inexact.

manière tori légère. D'ailleurs, la traduction latine qui seule nous resle de ion livre est si barbare que souvent il faut renoncer à y trouver un sens.

Les anecdotes racontéi^s au moyen ftge et à la renaissafiCjB sur Averroès ont tin caractère encore moins bistorique; elles ne témoignent autre chose que Topinion qu'on s'était faite du commentateur, et n'ont d'intérêt que pour l'histoire de l'averroïsme. Ce sont pourtant ces récits qui formèrent toute la biographie d' Averroès jusqu'au milieu du xvii® siècle» Depuis la publication de l'opuscule de Léon, en 4 664, l'article qu'il a consacré à Averroès a été reproduit de confiance et sans critique par Moréri, Bartolucci, Bayle, Antonio» Brucker, Sprengel, Amoureux, Middeldorpf Amable Jourdain. La notice d'Ibn-Abi^Oceibia, bien qu'elle ait été connue dePococke, Reiske, deRossi» n*a élé réellement mise à profit que dans ces dernières années par MM. WustefeldSLébrecht^, Wenrich\ enfin par M. Munk, dans l'excellent article qu'il a donné sur Ibn- Roschd, dans le Dictionnaire dei sciences philosophiqws^ et qu'il a depuis reproduit avec des additions considérables dans ses Mélanges de philosophie juive et arabe (4859).

Le kadhi Aboulwalid Mohammed Ibn- Ahmed Ibn-Mohammed Ibn-Roschd naquit à Cordoue Tan fl26 (520 de

* *Geschichtê der arabischen Àgrzt\$ und Naturforscher* (Gœttingen, 1840), p. 104-108.

* *Magasin fiir diê Lileratur des Auslandes Berlin*» 1842, n» 79, 83, 95.

* *D\$ auctûTum grœcorvm versionibus et commentariis syria^is, arabicis, etc.* (Lipsist 184S), p. 166 sqq.

rbégtre). Ibn[^]-Abbar et El-AnsAri sont d[^]accord 8Ur cette date. Abd-el Wahid atteste qQ*il avait près de qua[^] tre*>YiDgt8 ans quand il mourut en 5ft5 (H 98). Dans son commentaire sur le II« livre Du eiel[^]t il cite lui-même un fait de Tan H 88 dont il avait été témoin. -[^] Les souvenirs de Cordoue se retrouvent on plusieurs endroits de ses écrits. Dans son QomiMniaire sur la République[^] quand Platon veut que les Grecs soient le peuple privilégié pour la culture intellectuelle, le commentateur réclame en f)a-« veur de son Andalousie*. Dans le Colligél (1. II, ch. xitii], il soutient contre Galien que le plus beau des climats est le cinquième, où Cordoue est située. Une anecdote de la cour d[^]Almansour qui nous a été conservée* nous fait assister à une discussion qui eut lieu, en présence de ce prince, entre Ibn-Roschd et Abou-Bekr Ibn-Zohr, de Sévllle, sur la prééminence de leurs patries respectives : « S'il meurt à Séville un homme savant, disait Ibn'[^]Roschd, et que Ton veuille vendre ses livres, on les porte à Cordoue, où Ton en trouve un débit assuré; si,

» Fol. 176 vo létlit. 1560).

* PdI. 496. Son jugomeni sur laFrnsnos serait beaucoup moins favorable, si Ton s^{*}en tenail & la traduction latine. ConcB* dimuê aliam natianem ad aliud virtutum gênus me[^]

Jtius a natura esse paratam, ut in Groëis facuUas êeiendi multo præstantior, in GaUis aliisque hujustnodi gêtihbus laacuifDtA. Maisil est probable que la nuance des derniers mots a été mal saisie par le traducteur.

* Makkari, f, 98 (édit Dosy, Wright, etc.); •- Gayangos, I, p. 42 ; — Qaatremère* Mém, sur le goût des livres parmi les Orientaux,

p. 40.

au contraire, un musicien meurt à Cordoue, on va à Seville vendre ses instruments. »

La famille dlbn-Roschd était une des plus considérables de TAndaloasie, et jouissait d'une grande estime dans la magistrature. Son grand-père, appelé comme lai Aboulwalid Mohammed, et comme lui kadhi de Cordoue, est chez les musulmans un jurisconsulte célèbre du rite maiékite. Notre Bibliothèque impériale (suppl. ar. 398 *) possède un volumineux recueil de ses consultations, mises en ordre par Ibn-al-Warràn, chef de la prière dans la grande mosquée de Cordoue. Toutes les villes de l'Espagne et du Magreb, les princes almoravides eux-mêmes y figurent parmi ceux qui recouraient aux lumières du docte kadhi. La philosophie dans ses rapports avec la théologie y tient sa place*, et Ton croit toucher dans bien des pages de ce curieux livre les origines de la pensée du corn* mentateur*. .A diverses reprises, Ibn-Roschd Taïeul joua un rôle politique important. A la suite d'une révolte, il fut chargé d'aller porter la soumission des provinces espagnoles aux souverains du Maroc ^ Les chrétiens d'Andalousie

' Ce manuscrit, provenant de l'abbaye Saint-Victor, a dd être porté en France au tiv® ou xv* siècle. H a Tancienne reliure de Saint- Victor, et il figure dans un catalogue de cette abbaye de Van 1500 à peu près (Saint-Victor, n» 1122).

» Fol. 66, 83.

' Celui-ci ne put cependant connaître son aïeul, mort le 28 novembre 1]26, comme le prouvent une note du manuscrit précité {fol. uU,) et une autre note du ms. suppl. ar. u9l42^t t. III,

fol. 100 V. à la marge).

* Léon Afr. apud Fabi; t. XIII. p. ^.

AYBRROËS. 43

ayant favorisé l'invasion d* Alphonse le Batailleur sur le territoire musulman, il passa de nouveau (31 mars 4 { 26) dans le Maroc, exposa au sultan la dangereuse situation que créaient au pays ces ennemis intérieurs, et ce fut d'après ses conseils que des milliers de chrétiens furent transportés à Salé et sur les côtes barbaresques ^ Son fils (né en 4094, mort en 4468), qui fut le père de notre philosophe, remplit aussi les fonctions de kadhi de Gordoue'. Par un de ces caprices de- la renommée dont on a plus d'un exemple, cet Averroës dont le nom a presque atteint, chez les Latins, la célébrité de celui d'Aristote, est distingué chez les Arabes de ses illustres ascendants par Tépithète de elr-hafld (le petit-fils).

Comme son père et son grand-père, Aboulwalid Ibn- Roschd étudia d*abord la théologie selon les Ascharites, et le droit canonique selon le rite malékite. Ses biographes vantent presque autant ses connaissances en jurisprudence qu'en médecine et en philosophie. Ibn-el-Abbar en particulier attache beaucoup plus d'importance à cette partie de ses travaux qu'aux écrits aristotéliques qui l'ont rendu si célèbre, et Ibn-Saïd le met au premier rang des canonistes de l'Andalousie*. Il eut pour maître en jurispru-

* Dozy, Recherches sur l'histoire et la littérature de VEspagne pendant le Moyen Age {^ edit. Leyde, 1860), t. I^, p. 357 et suiv. — Gayangos. t. II, p. 306-307. — Conde, III^e partie, cap.

xxix. — Je trouve à la date de 1148 un autre Ibn- Roschd mêlé aux affaires d* Afrique (Journal asiatique, avril-mai 1853, p. 385).

* Mank, Mélanges, p. 419.

> Makkari, II, 122 (édit. Dozy, etc.).

(4 AVRILS.

dence les plus doctes /afuiA« du temps*, et en médecine, Abou*Dja(= Haroun deTruxillo, dont Ibn-AbUOceibia a donné la vie) II est impossible, quoi qu'en dise le même biographe, qu'il ait reçu les leçons d'Ibn-^BftdJa (Avempace), mort au plus tard en H 38, bien que la similitude de doctrine et le profond respect avec lequel il parle de ce grand homme autorisent, en tout sens général, à le recevoir comme son élève. Ibn-Roschd vécut, ainsi dans la société de tous les hommes illustres de son siècle. Par sa philosophie, il relève directement d'Ibn-rBâdja; Ibn-TofteH (VAbubaeer des scolastiques) fut l'élève de sa fortune, ainsi que nous le dirons bientôt. Durant toute sa vie, il se trouva dans les rapports les plus intimes avec la grande famille des Ibn-^Zohr, qui résume à elle seule tout le développement scientifique de l'Espagne musulmane au XII^e siècle : il eut pour collègue Abou*Bekr Ibn-Zohr le jeune dans les fonctions de médecin du roi, et Tamitié qui l'unissait à Abou-Herwan Ibn-Zohr(Avenzoar), l'auteur du Jeûne était si étroite que, lorsque Ibn^Roschd écrivit son CuUiyydih (généralités, ou traité sur l'ensemble du corps humain), il désira que son ami écrivit un traité sur l'âme par lequel, afin que leurs ouvrages réunis formassent un cours complet de médecine'. Enfin, il fut en relation avec le théosophe Ibn~

^ IbnQ-6l-Abbar(V. l'appendice i).

s Ibn-Abi-Oceibia , dans Gayangos, t. I[^] append. p. xvii, xviii — Gasiri, t, II, p. 84.

* G'est Ibn-Roschd lui-même qui nous révèle ce fait dans l'épilogue du CoUiget, épilogue mutilé dans les traductions latines, mais conservé intégralement par Ibn-Abi-Oceibia (V. Tap-

AVERROËS. \t

Arabi, qui pourtant ne crut point reconnaître en lui un adepte assez sûr. Ibn-«Roschd, alors kadhi à Cordoue, ayant prié de lui communiquer les secrets de sa science, Ibn-Arabi fut détourné par une vision divine de les lui révéler*.

La carrière publique d'Ibn-Roschd ne fut pas sans éclat. Le fanatisme, qui était l'ennemi de la révolution almoravide, fut un moment contenu par les goûts libéraux d'Abd-el-Moumen et de lousouf. On attribuait la chute des Almohades aux destructions de livres qu'ils avaient ordonnées ; Abd-el-Moumen défendit rigoureusement ces actes de barbarie'. Les philosophes du siècle, Ibn-Zohr, Ibn-Bâdja, Ibn-Tofail et Ibn-Roschd furent en faveur à sa cour. L'an 548 de l'hégire (1153), nous trouvons Ibn-Roschd à Maroc, occupé peut-être à seconder les vues d'Abd-el-Moumen dans la réélection des collègues qu'il fondait en ce moment, et ne négligeant pas pour cela ses observations astronomiques*. lousouf, successeur d'Abd-el-Moumen, fut le prince le plus lettré de son temps. Ibn-Tofail obtint à sa cour une très-grande influence, et en profita pour y attirer les savants de tous les pays. Ce fut à Ibn-Tofail

pendice m) et dans les traductions* hébraïques. Cf. Steinschneider, Caial. Coda, hebr, kead, Lugd. Bat. p. 312, note.

* Fleiaher, Catal. Codé, arab. Lips, p. 4b2.

^Journal (uiat. février 1848, p. 196.

» Comment, de Cœlo, f. 176. — Munk, op. cit, p. 420-421. — Conde, III* parte, cap. XLiu. — Léon l'Africain, dans son Histoire de l'Afrique, l. H, p. 60, attribue U fondation de ces eublissements k iakoub Almansoor,

qu'Ibn-Roschd dut Thonneur d'avoir part aux faveurs de Té-mir. L'historien Abd-el-Wahid avait recueilli, de la bouche même d'un des disciples d'Ibâ-Roschd, le récit de sa première présentation, tel que le commentateur avait coutume de le rapporter*.

« Lorsque j'entrai chez l'émir des croyants, disait-il, je le trouvai seul avec Ibn-Tofaïl. Celui-ci commença à faire mon éloge, à vanter ma noblesse et Fancienneté de ma famille. Il y ajouta, par l'effet de sa bonté pour moi, des éloges que j'étais loin de mériter. Après m'avoir demandé mon nom, celui de mon père et celui de ma famille, l'émir ouvrit ainsi la conversation : « Quelle est Vopinion des phi- » losophes sur le ciel? Est-ce une substance éternelle, on » bien a-t-il commencé ?» Je fus saisi de crainte et tout interdit; je cherchai un prétexte pour m'excuser de répondre, et je niai m'être jamais occupé de philosophie ; car je ne savais pas qu'Ibn-Tofaïl et lui étaient convenus de me mettre à l'épreuve. L'émir des croyants comprit mon trouble, se tourna vers Ibn-Tofaïl, et commença à discourir sur la question qu'il m'avait faite. Il rapporta tout ce qu'Aristote, Platon et les autres philosophes ont dit à ce sujet, et exposa en outre l'argumentation des théologiens musulmans contre ^ les philosophes. Je remarquai en lui une puissance de mémoire telle que je n'en aurais pas soupçonné

même chez les savants qui s'occupent de ces matières et y consacrent tout leur temps.

1 Édit. Dozy, p. 174-175. — Cf. Léon l'Africain, art. dlbn- Tofaïl, p. 280. — Munk, op. cit. p. 411, 421 422.

L*émir, cependant, /ut si bien me mettre à Taise, qu*il m*amena à parler à mon tour, et qu'il put voir quelles étaient mes connaissances en philosophie. Lorsque je me fus retiré, il me fit gratifier d*une somme d*argent, d*uno pelisse d*honneur d'un grand prix et d'une monture. j>

S'il faut en croire le même historien', ce fut d'après le Toeu exprimé par Iousouf, et sur les instances d'Ibn-Tofaïl, qu'Ibn-Roschd entreprit ses commentaires d'Âristote. € Un jour, disait Ibn-Roschd, Ibn-Tofaïl me fit appeler et me dit : € J'ai entendu aujourd'hui Témir des croyants se » plaindre de l'obscurité d*Âristote et de ses traducteurs : » Plût à Dieu, disait-il, qu'il se rencontrât quelqu'un » qui voulût commenter ces livres et en expliquer clair* » rement le sens , pour les rendre accessibles aux » hommes !T\ x as en abondance tout ce qu'il faut pour un » tel travail, entreprends-le. Connaissant ta haute inlelli- » gence, ta pénétrante lucidité et ta forte application » à l'étude, j'espère que tu y suffiras. La seule chose » qui m'empêche de m'en charger, c'est l'âge où tu me » vois arrivé, joint à mes nombreuses occupations au » service de Témir. » Dès lors, ajoutait Ibn-Roschd, je. tournai tous mes soins vers l'œuvre qu'Ibn-Tofaïl m'avait recommandée, et voilà ce qui m'a porté à écrire les analyses que f ai composées sur Aristote. » C'est sans doute à Ibn-Roschd qu'Ibn-Tofaïl fait allusion dans ce passage de son roman philosophique : € Tons les philosophes qui ont suivi Ibn-Bâdja sont restés bien au-dessus de lui.

- Ibid, p. 175.

<8 AVERROAD.

Quant à ceux de nos contemporains qui lui ont succédé, ils sont en voie de se former, et n*ont point atteint la perfection, si bien qu*on ne peut encore juger de leur mérite* . »

Ibn-Roschd ne cessa de Jouir, sous le règne de lousouf, d*une faveur constante, et d'occuper les places les plus élevées. En 565 (H 69), K remplit à Séville les fonctions de kadhi^ . Dans un passage de son commentaire sur \\^ quatrième livre du traité des Parties des Animaux^ achevé cotte année, il s'excuse des erreurs qu'il a pu commettre, parce qu'il est très-occupé des affaires du temps et éloigné de sa maison de Cordoue, où sont tous ses livres*. Il faut placer vers 567 (H74) son retour à Cordoue* : c'est sans doute depuis cette époque qu'il composa ses grands com^ mentaires. Il s'y plaint souvent de la préoccupation des affaires publiques, qui lui enlèvent le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour ses travaux. A la fin du premier livre de son Abrégé de CALmageste, il dit qu'il a dû forcément se borner aux théorèmes les plus importants, et il se compare à un homme qui, pressé par l'incendie, se sauve en n'emportant que les choses les plus nécessaires*.

- Philos, auiodid. Procœm. p. 16 (édit. Pococke, 1671).

^ Nous le voyons figurer en cette qualité dans un recit d'Àb-del-Wahid {édit. Dozy. p. 222).

I Munk, op. cit. p. 422. Ce passage a été cité par Patrizii {DUCuss. Perip. l X, f. .94. Veoel. 1571). Il est altéré dans l'édition des Juntas. opp. t. VI, f. 103 v» (édit. 1550).

* Pour la discussion de ces dates, voy. Munk, op. cit p. 422-423.
» Munk, *ibid.*

AVBRROÈB. 49

Ses fonctions l'obligeaient à de fréquents voyages dans les différentes parties de l'empire almohade. Nous le trouvons, tantôt en deçà, tantôt au delà du détroit, à Maroc, à SôYiUe, à Cordeue, datant ses commentaires de ces différentes villes. En 1478, il écrit à Maroc une partie du *De subslantia orbis*; en < 479, il achève à Séville un de ses traités de théologie ; en 4 4 82, lousouf l'appelle de nouveau à Maroc, et le nomme son premier médecin, en remplacement d'Ibn-Tofail¹ ; puis il lui confère la dignité de grand kadhi de Cordoue, que son père et son grand-père avaient déjà possédée. Sous le règne de Iakoub Almansour-billah, nous le trouvons plus en faveur que jamais. Almansour aimait à causer avec lui de sujets scientifiques ; il le faisait asseoir sur le *cx*)ussin réservé à ses plus intimes favoris, et dans la familiarité de ces entretiens, Ibn-Roschd s'abandonnait jusqu'à dire à son souverain : Écoute, mon frère². Van de l'hégire 591 (4495), pendant qu'Almansour se disposait à entreprendre contre Alphonse IX de Castille l'expédition qui se termina par la victoire d'Alarcos, nous retrouvons auprès de lui le vieil Ibn-Roschd. Ibn-Abi-Oceibia raconte, avec de grands détails, toutes les faveurs dont il fut comblé dans cette circonstance, faveurs qui, en excitant la jalousie de ses ennemis, furent sans

* Toroberg, *Annale» regum Mauritanioe*, p. 182; Gonde, 11I«
parte, cap xlvii.

s M. de Gayangos suppose qu'il s'agit d'Almaasour qui, par affection, donnait à Ibn-Roschd le nom de frère. Mais l'autre inter-

prétation, qui est celle de M. Munk, est plus satisfaisante.

SO AVKRROËS.

doute la principale cause des malheurs qui einpoisoDuèrent les quatre dernières années de sa vie.

Par un de ces revirements qui sont Thistoire journalièredes cours musulmanes, Ibn-Roschd, en effet, perdit les bonnes grûces d*Almansour, qui le relégua dans la ville d^Élisana ou Lucena, près de Cordoue. Lucena avait été autrefois habitée parles juifs, et telle a sans doute été Toccasion de la fable accréditée par Léon l'Africain , et depuis trop facilement adoptée, qui fait trouver un refuge au philosophe persécuté chez son prétendu disciple Moïse Maimonide. Il paraît même que ses ennemis cherchèrent à faire croire qu'il était de race juive * .

Les motifs de la disgrftce d'Ibn-Roschd donnèrent lieu à beaucoup de conjectures. Les uns l'attribuèrent à l'amitié intime qui existait entre le philosophe et Abou-Jahya, gouverneur de Cordoue, et frère d'Almansour'; les autres en cherchèrent la cause dans un manque de courtoisie

' El'Ansari, f. 7 du manuscrit (Voy. Tappendice ii). M. Dozy. {Journ. asiaL, juill. 1853, p. 90) pense qu^en cela les ennemis dlbn^Roschd pouvaient n'être pas loin de la vérité, et il se fonde sur ces deux faits, l^ qu'en Espagne, presque tous les médecins et philosophes étaient d'origine juive ou cbrétienne ; 2* qu'aucun des biographes d'Ibn-Roschd ne cite le nom de la trîbu arabe à laquelle il appartenait, ce qu'on ne manque jamais de faire pour les vrais Arabes. Je ferai observer cependant que le rôle du père et du grand-père d'Ibn-Roschd sont de ceux qui ne conviennent qu'à des familles très-anciennement musulmanes, et que l'exer-

cice de la médecine ne date chez les Ibn-Roschd que de notre philosophe.

' El-Aosàri, l. e.

envers Témirâes croyants. Abd-ol-Wahid* et Ibn-Abi-Oceibia' racontent qu'Jbn Roschd ayant composé un commentaire sur Thistoire des animaux, disait, en parlant de la girafe : < J'ai vu un quadrupède de cette espèce chez le roi des Berbers^^ » désignant ainsi Takoub Almansour. Il agissait en cela, dit Abd-cl-Wahid, à la manière dessayants, qui, lorsqu'ils ont à nommer le roi d'an pays, se dispensent des formules élogieuses qu'em^^ ploient les courtisans et les secrétaires. Mais cette liberté déplut à Almansour, qui regarda l'expression de roi des Berbers (Melik el-Berber) comme un outrage. Ibn-Roschd dit pour s'excuser que cette expression était une faute du lecteur, et qu'il avait écrit Melik el-Barreyn (roi des deux continents), entendant par là l'Afrique et TAndalousie. Ces deux expressions, en effet, ne se distinguent guère que par les points diacritiques.

Une autre anecdote nous a été conservée par El-Ans&ri* sur la foi du théologien qui y joua le rôle principal. Une prédiction s'était répandue en Orient et dans l'Andalousie, d'après laquelle, à certain jour, il s'élèverait un ouragan qui détruirait l'espèce humaine*. Le peuple

• Édit. Dozy. p. 224-225.

s V. l'appendice m. Le même récit se lit à la marge de Tarticlû biographique d'El-Ans&ri, mais écrit d'une autre main.

s Ce passage se lit en effet dans le commentaire sur le ch. 3 du lîT. III da Traité des parties des animaux (Hunk, p. 426, note).

On trouve un autre passage presque identique à la fin du commentaire sur le II^e livre De Calo, p. 177(édit. 1560).

Fol. 8 du manuscrit (V. Tappendice IO

'Cette opinion était fondée sur une conjonction de planètes qui

zi AVEHROËS.

en était fort elTrayA, et songeait di^jk à s'enfuir dans les caves^k ou k se cacher sous terre. Ibn-Roschd était alors kadhi de ÇprJoee. I^e gouverneur ayant rassemblé les savants et les hommes graves pour les consulter, Ibn^{*} Roschd se permit d'examiner la chose au point de vue physique, et d'après les pronostics des étoiles. Un théologien nommé Abd-elKébirse mêlant alors à la conversa^{*} lion, lui demanda s'il ne croyait pas ce qui est rapporté de lu tribu d*Ad, qui fut exterminée de cette manière. Ibn-Roschd répondit d'une façon peu respectueuse pour cette fable, consacrée par le Coran. La critique historique est le péché que les théologiens peuvent le moins pardonner; les ennemis d*Ibn-Roschd prirent occasion du scandale que causa cette consultation pour présenter le kadhi lix»p éclairé comme un hérétique et un mécréant.

Abd-el-Wahid, enfin, raconte que les ennemis â*Ibn- Roschd se procurèrent un manuscrit autographe de ses commentaires, et qu'ils y trouvèrent une citation d'un auteur ancien ainsi conçue : « La planète Vénus est une divinité.... » Us montrèrent cette phrase à Alman&our, en fisolant de cequi précédait. et,rattribuantàIbn-Roschd, ils y trouvèrent Toccasion de ie faire passer pour un polythéiste *.

■i Quoiqu'il en soit de ces récits, on ne peut douter que

la philosophie n*ait été la véritable cause de la disgrâce

çiitlieuen 581 ou 582 de Thégire. F. Defrcmery, Journ. asiat. jnnv. 1849, p. 16 et suiv. Cf. Michaud, BibLdes Croisadas. t, 11, TTS-^Ta; l IV, p. 209, nota.

» Édlt. Dozy, p, 224

AVERROKS. S3

d*tbñ-Roscbd. Bile lui avait fait de puissants ennemis^ qui rendirent sgn orthodoxie suspecte à Almànsour*.ioûs les hommes instruits, dont la fortune excitait renvfe» étaient en butte aux mêmes accusations. Almansour» ayant convoqué les principaux personnages de Cordoué, flt comparaître Ibn-Roschd, et, après avoir anathématisé ses doctrines, le condamna à Texil. L'émir fit expédier en même temps des édits dans les provinces pour interdire les études dangereuses et ordonner de brûler tous les livres qui s'y rapportaient On ne fit d*exception que pour la médecine, Tarithmétique et l'astronomie élémentaire, autant qu'il en faut savoir pour calculer les durées du jour et de la nuit, et pour déterminer la direction dô la kibla*. El-Ansàri nous a conservé le texte entier d'une déclamation écrite d'un style emphatique par Abou-Abdallah Ibn-Ayyasch, secrétaire de l'émir, qui fut envoyée à cette occasion aux habitants de Maroc et des autres villes du royaume'. La haine fanatique qu'avait soulevée l'école des libres penseurs s'y décèle à chaque ligne. Il est difficile, du reste, d'imaginer quelque chose de plus insignifiant

' On peut voir plusieurs témoignages rassemblés par El-Ansàri (Voir Tappendice ii), et par Makkari (l. 11, p. 125, édit. Dozy, etc.;

Gayangos, 1. 1, p- 1[^])« Comparez ibn-Khaldoun, texte, 1. 1, p. 329-330; traduction, t. II, p 214 (édit. de Slaae), et dans Gayangos, t. II, append. p. lxvi.

« Abd-el-Wahid, édil. Dozy, p. 224-225. — De Hammer, Journal anat. février 1848, p. 196, et Literatuyeschichle der Araber, I Abth. I Band. p. civ et suiv.

* Voir Tappendice ii.

AvcnROÈs

etde plus fade que cetteplainterépèiéepoar la milliëmefois au nom de griefs qui ne sont la faute de personne, et sourvent ont leur cause en ceux qui s*en plaignent le plus.

La révolution qui perdit Ibn-Roschd fut, onle voit, uno intrigue de cour : le parti religieux réussit à chasser le parti philosophique. Ibn-Roschd, en effet, ne fut pas persécuté seul; on nomme plusieurs p'ersonnages considérables, savants, médecins, faquihs, kadhis, poètes, qui partagèrent sa disgrâce. « La cause du déplaisir d*Âlmanseur, dit Ibn-Abi-Oceibia, était qu'on les avait accusés de donner leurs heures de loisir à la culture de la philosophie et à Tétude des anciens. » La disgrâce des philosophes trouva même des poètes pour la chanter. Beaucoup de pièces de vers furent faites à ce propos. Un certain Aboul-Uosein Ibn-Djobeir, en particulier, exhala son dépit contre Ibn-Roschd dans quelques mauvaises épigrammes^ dont les concetti parurent sans douto fort agréables à la cabale triomphante^ :

€ Maintenant Ibn-Roschd n'est que trop certain que ses œuvres sont des choses pernicieuses. o toi qui Ces abusé toi-même, regarde si tu trouves aujourd'hui un seul homme qui veuille être ton ami ! »

c Tu n'es pas resté dans la bonne voie, à lils de la

> Ms. suppl. ar. n° 682, f. 8-9. Voir rappendice ii. ' Elles ont été publiées et traduites par M. Munk, op, cU p. 427-428 et 517.

AYERRO&S. 25

bonne voie ^f lorsque si haut, dans le siôte, tendaient les efforts. Tu as été traître à la religion ; ce n'est pas ainsi qu'a agi ton aïeul. »

» Le destin a frappé tous ces falsificateurs qui mêlent la philosophie à la religion et qui prônent Thérésie. Ils ont éludé la logique' ; mais on a dit avec raison : Le malheur est confié à la parole.»

La disgrâce d'Ibn-Roschd ne fut pas, au reste, de longue durée : une nouvelle révolution fit rentrer les philosophes en faveur. Almansour, de retour à Maroc, leva tous les édits qu'il avait portés contre la philosophie, s'y appliqua de nouveau avec ardeur, et, sur les instances de personnages savants et considérables, rappela auprès de lui Un-Roschd et ses compagnons d'infortune*. Abou-Dja* far el-Dhéhébi, Tun d'eux, reçut la charge de veiller sur les écrits des médecins et des philosophes de la cour.

Le récit de la disgrâce d'Ibn-Roschd est accompagné dans Léon TAfricain^ de détails puérils sur les ruses que

1 Jeu de mots sur le nom d'Ibn-Roschd*

* On aperçoit ici le calembour fondé sur l'équivoque du mot logique» équivoque qui a lieu en arabe comme en grec. Je renonce à faire remarquer les jeux de mots que renferment les autres pièces. V. Munk, l. e.

* Dm-Khaldoon, l. e. Ibn-el-Abbar (Voir Tappendice i). «Apud Fabr. ff. l. r. t. XIII, p. 385-287. --Cf. Bayle, Dict.

art. Averroès, note M; — Drucker, Hist. crit. phil. t. Ult p. 100-101.

10 AYEimots.

ses ennemi» employèrent pour démasquer Bon herfeie, et sur les circonstances humiliantes de sa rétractation et de son exil. Ces récits ne paraissent pas assez authentiques pour être rapportés ici. Je ne puis croire cependant que Léon les ait imaginés; il les avait lus dans quelque auteur arabe, et on ne peut nier que plusieurs des traits qu'il rapporte ne rappellent les récits d'El-Ansari. Ibn-Roschd, assure ce dernier» avait coutume de dire que l'épreuve la plus pénible qu'il eut à souffrir dans sa disgrâce fut qu'étant entré dans la grande mosquée de Cordoue avec son fils Abdallah, il s'en vit chassé outrageusement par des gens du bas peuple. Presque tous ses disciples lui furent infidèles; on cessa d'invoquer son autorité; les plus hardis cherchaient à prouver que ses opinions n'étaient pas aussi contraires qu'on l'avait cru aux croyances d'un bon musulman*. Un savant d'Orient, Tadj-eddin Ibn-Hamaweh, qui visita à cette époque le Magreb, chercha à le voir, mais il n'y put réussir, tant était sévère la réclusion où vivait le philosophe exilé'.

Ibn-Roschd survécut peu à sa rentrée en faveur. Il mourut à Maroc, dans un âge très-avancé, le jeudi 9 de safar> de l'an de

l'hégire 595 (10 décembre 4498). Telle est la date précise donnée par El-Ansâri. Ibn-Abi-Oceï-

< El-Ansari (appendice ii). Cf. Munk,op. ci^ p. 427.

> Dhéhébi, Bibl. imp. anc. fonds ar. n° 753, fol. 81. (Voir l'appendice iv) Ibn«-Hamaweih ajoutait qu'Ibn-Roschd mourut dans cet état de captivité. C'est là certainement une erreur.

* Une autorité citée par Ibn-el-Abbar place cet événement dans le mois de rebi premier de la même année.

AVF.nnoKS. S?

bia place de même la mort d'Ibn-Roiichel au commencement de l'année 595. Mais il se contredit lui-même lorsqu'il prétend qu'Ibn-Roschd fut en faveur auprès de Mohammed-An Nassir, qui succéda à Ikhwan-Almansour le 2 de rebi premier de l'année 595 (4 janvier 499) et surtout lorsqu'il place la mort d'Ibn-Roschd sous Almansour, en cette même année 595. Ibn-Yi-Arabi, qui fut témoin de ses funérailles, Jaféi, Mohammed ben-Ali de Xativa, et en général les annalistes musulmans; sont aussi pour l'année 595. Abd-el-Vahid et Dhéhébi s'écartent fort peu de cette chronologie : ils placent la mort du commentateur à la fin de l'année 594, c'est-à-dire en août ou septembre 498. Seul, Léon l'Africain la recule jusqu'à l'année 1506. El-Ansâkri nous apprend qu'Ibn-Roschd fut enterré à Maroc, dans le cimetière situé hors de la porte de Tagazout, mais qu'au bout de trois mois son corps fut transporté à Cor-

* Ibn-el-Abbar dit qu'Ibn-Roschd mourut un mois à peu près avant Almansour, ce qui est vrai. (Voir l'appendice i.)

s Jafeï, ros. anc. fonds ar. n°>G44; f. 141 ; — Mohammed ben Ali, aoc. fonds ar. n° 616, fol: 184 v. Ibn-el-Abbar réfute une autre opinion erronée sur cette même date.

* ÂlMi-el-Wahid, cedit Dozy, p. ^5; Dhébébi, appendice iv.

* Reinesius, Pococke, d'Herbelot tiennent pour 1198. Moréri, Antonio, de Rossi ont suivi Léon TAfricain. Uouinger, d'après une conversion fautive des années de Thégire en années vulgaires, plaçait la mort d'Averroès en 1225. Il a été copié par IliiJ-delJorpf. Les autres ont frappé à tout hasard ; ainsi Tennemann est pour 1217 ou 1223; Sprengel, pour 1217: Bartolucci, pour l'JHy. — Les auteurs plus anciens, qui n'avaient d'autre point de repère que le récit de Gilles de Rome sur les fils d'A-

28 AVRnnots.

(loue, où on le déposa dans le mausolée de sa famille, au cimetière d'Ibn-Abbas*. Ibn-Arabi, en effet, raconte qu'il vit à Maroc charger son cadavre sur une bête de somme pour le transporter à Cordoue '. Léon TAfricain affirme, d'un autre côté, avoir vu son tombeau et son épitaphe à Maroc, près de la porte des Corroyeurs'.

Ibn-Roschd laissa plusieurs fils, dont quelques-uns se livrèrent à l'étude de la théologie et de la jurisprudence, et devinrent kadhis de villes et de districts. L'un, Abou- Mohammed Abdallah, fut un praticien assez célèbre. Ibn- Abi-Oceibia a donné sa biographie, à la suite de celle de son père*, il fut médecin d'Annassir, et écrivit un livre sur la méthode thérapeutique. Toutes ces circonstances ne permettent guère d'ajouter foi au récit de Gilles de Rome sur le séjour des fils d'Averroès à la cour des Hohenstaufen '.

Ibn-Beithar et Abd-cl-Melik Ibn-Zohr moururent presque la même année. Abou-Merwan Ibn-Zohr et Tbn- Tofaïl étaient déjà morts depuis quelque temps. Toute la

verroès, suivaient une chronologie plus incertaine encore. Pierre d'Abano {Concil, Controv. f. 14 v®, Venet. 1565}. Patrîszi {Discuss, Perip. t. 1, 1. X, f. 94. Venel. 1671}, Pagi (adDaronium, ann. 1197, n<* 11) songèrent seuls à tirer parti des dates contenues dans les souscriptions des traités.

* Ibn-el-Abbar dit prenne la roême chose. Cf. Mohammed ben-Ali de Xativa (n» 616, anc. fonds) L e.

* Fleischer, Codd. arab, Lips. p. 492.

* Apud Fabr. t. XIII, p. 288.

* Ms. supp. ar. n^ 673, f. 203.

* Voir ci-dessous, deuxième partie, chap. ii, § 14.

AVEKROËS. 29

pléiade philosophique et scientifique de rAndalousie et du Magreb disparaît ainsi presque simultanément dans les dernières années du xii' siècle. L'historien des Almohades, Abd-el-WahidS visitant le Magreb Tan 595 (4498-99), trouve encore vivant, mais .fort avancé en âge, Abou- Bekr Ibn-Zohr le neveu, qui lui récite des fragments de ses poésies. £n 603 (1206-7), il rencontre, à Maroc*, le fils d'fbn-Tofail, qui lui répète plusieurs poèmes composés par son père. On ne vivait plus que de souvenirs et de la tradition, de jour en jour plus affaiblie, du passé.

§ III

La disgrâce d'Ibn-Roschd et les soupçons d'hétérodoxie qui s'élevèrent contre lui sont le trait saillant par lequel il frappa l'imagination de ses contemporains. Tous les historiens et les biographes musulmans sont unanimes à cet égard, et la variété des circonstances avec laquelle ils rapportent le lait est elle-même la meilleure preuve de l'impression qu'il produisit. Ces persécutions, du reste, ne furent point un événement isolé. Vers la fin du xii^{me} siècle, la guerre contre la philosophie est organisée sur toute la surface du monde musulman'. Une réaction théologique,

> The History of the Arabians, edited by Reinhart Dozy (i.e. 1847). Préface, p. vi.

' Aujourd'hui encore, en Egypte, le terme de philosophe est

30 AVTAAOàs.

analogue à celle qui safit dans l'Église latine le concile de Trente, s'efforce de reconquérir le terrain perdu, par l'argumentation et la violence. L'islamisme, comme tant de grandes créations religieuses, est toujours- allé se fortifiant et obtenant de ses adeptes une foi plus absolue. Les compagnons de Mahomet croyaient à peine à sa mission surnaturelle ; l'incrédulité, dans les six premiers siècles de l'hégire, avait été poussée jusqu'aux dernières limites. Dans les siècles modernes, au contraire, pas un doute, pas une protestation. Échappant de plus en plus à la dépendance de la race arabe, essentiellement sceptique, et devenu par les accidents de l'histoire la propriété de races portées au fanatisme, comme les Espagnols, les Berbers, les Persans, les Turcs, l'islamisme, entre ces nouvelles mains, prend les allures d'un dogmatisme austère et exclusif. Il est arrivé pour l'islamisme

ce qui est arrivé pour le catholicisme en Espagne, ce qui serait arrivé dans toute l'Europe, si le retour religieux de la fin du xvi^e et du commencement du xii^e siècle eût étouffé tout développement rationnel. L'ascharisme, sorte de compromis entre la raison et la foi, assez analogue à notre théologie moderne, s'empare de l'Egypte sous Saladin, de l'Espagne sous les Almohades, et est resté jusqu'à nos jours la doctrine orthodoxe des écoles musulmanes. De toutes parts, on tonne dans les chaires contre Aristote et les philosophes

ane injure, et synonyme d'impie, corrompu, comme /armapoun (franc-maçon). Voy. Voyage aux Ouaday, publié par le docteur Perron, p. 663.

> La plupart des historiens et des polygraphes arabes, 'tels

AtKRROàs. 34

En H50, par ordre du calife Mostandjid, tous les ouvrages philosophiques de la bibliothèque d'un kadhi, nommément les écrits d'Ibn al-Kafir, et l'encyclopédie dite des Frères de la pureté furent brûlés à Bagdad. En 4492, le médecin Al-Roln Abd el-Salam fut accusé d'athéisme, et l'on procéda avec un grand appareil à la destruction de ses livres. Le docteur qui présidait la cérémonie monta dans la chaire, et fit un sermon contre la philosophie; puis, prenant l'un après l'autre les volumes, il disait quelques mots pour en montrer la scélératesse, et les passait à des gens qui les brûlaient. Rabbi-Juda, le disciple chéri de Maimonide, fut témoin de cette scène étrange. «Je vis, dit-il, dans la main du docteur l'ouvrage d'astronomie d'Ibn al-Haïtem. Montrant le cercle par lequel cet auteur a représenté le globe céleste : Void, s'écria-t-il, l'immense malheur et l'inexprimable désastre la

sombre calamité'! En disant ces mots, il déchira le livre et le jeta au feu*. »

Tous les philosophes espagnols du siècle d'Ibn-Roschd furent, comme lui, en butte à la persécution ^ Les Almo-

qa'Abalféda, Makrizi, sont assez peu favorables à la philosophie. Cf. Abulf. Ànn. Moslem. IV, 255; — de Sacy, Exposé de la religion des Druzes, introd.. p. xxii ; * Flûgel, Àl^ Kindi, p. 15, dans les ÀbhandL für die Kunde des Morg, 1. 1.

> Abuljaradj, HisLDyn. p. 451. texte ~ Munk, MÉL p. 334.

^ Journ. (i«ial. juillet 1842 (p. 18-19), art de M. Hunk.

* L'auteur du Kartas dit que le grand-père d'Ibn-Roschd fut destitué en 1120, de sa place dekadbi de Cordoue, à cause de ses travaux littéraires et philosophiques. Mais ce passage offre

SS AVBRROÈS.

badès relevaient directement de Técole de Gazali; leur fondateur, en Afrique, avait été un des élèves de cet ennemi de la philosophie ^ Ibn-Badja, maître d'Ibn-Roschd, avait déjà expié par la prison les soupçons d'hétérodoxie qui s'attachaient à sa personne, et s'il faut en croire Léon TAfricain, il ne dut sa délivrance qu'à l'influence du père d'Ibn-Roschd, alors grand kadhi'. Ibn-Tofaïl passa pour le fondateur de V hérésie philosophique ^ et pour le maître en impiété d'Ibn-Roschd et de Maimonide*. Le philosophe Abd-el-Mélik Ibn-Wahib, de Séville, contemporain d'Ibn-Badja, se vit obligé de borner son enseignement aux premiers éléments. Plus tard, il renonça même entièrement aux études philosophiques et s'interdit toute conversation à ce sujet, voyant qu'il courait risque de la vie. Il se réduisit à la théologie la

plus orthodoxe, « si bien qu'on ne trouve point dans ses écrits, comme dans ceux des autres philosophes, de ces choses cachées que l'on explique après leur mort*. » Quelquefois on usait d'une rigueur plus grande encore. Ibn-Habib, de Séville, fut mis à mort, parce qu'il cultivait la philosophie : « C'est une science haïe en Es-

de l'incertitude, et on se demande s'il ne renferme pas une confusion des deux Ibn-Roschd. Cf. Tornberg, *Ann. regum Mauritaniae*, p. 144; *Petîs de la Croix*, à la Bibl. imp. fonds des traductions, n°91 bis, fol. 154 v.

* Cf. *Âbd-el-l^hahid el-Marrekoschi* (édit. Dozy), p. 124. ' *Léo Afr.* apud Fabr. *Bibl. gr. t. XIII*, p. 279.

* *Ibid.* p. 280-281.

* Ibn-Abi-Oceibia, dans la vie d'Ibn-Badja (ms. *Bibl. imp. f. 192*).

AVKRROËS. 33

pagne, ajoute rhislorien qui rapporte ce fait; on ne la cultive qu'en secret, et on cache les livres qui en traitent. Hotarrif de Séville, conlinue-t-il, est à présent occupé de ces études, bien que ses concitoyens le traitent de mécréant; il ne montre à personne les écrits qu'il compose ^ » La vie d'Abou-Bekr Ibn-Zohr par Ibn-Abi-Oceibia est pleine de traits semblables. « On sait, dit-il^, comment Almansour conçut Tidée de détruire dans ses États les ouvrages qui traitent de la logique et de la philosophie, ordonnant que tous les livres de ce genre qu'on pourrait trouver fussent brûlés publiquement; et comment il travailla à abolir les sciences rationnelles, en persécutant les hommes qui s'y appliquaient, et

en faisant punir sévèrement ceux qui étaient convaincus d'avoir lu de tels ouvrages ou de les garder dans leurs bibliothèques. Lorsqu'il conçut d'abord une telle pensée, il chargea Abou-Bekr Ibn-Zohr, le neveu de l'exécution de ses ordres; car, quoiqu'il sût bien qu'Ibn-Zohr était lui-même fort dévoué à l'étude de la logique et de la philosophie, il feignit de n'en être point instruit. Abou-Bekr exécuta fidèlement la tâche qui lui était confiée. Il fit des recherches dans toutes les boutiques de libraires de Séville, ayant soin qu'il n'y restât pas un seul ouvrage traitant des sujets ci-dessus mentionnés, à la grande douleur des amis de ces sciences. » La docilité avec laquelle Ibn-Zohr exécuta cette commis-

t Makkari, t. II, p. 125-126 (édit. Dozy, etc.); Gayangos, l. I, p. 198-190.

• Ms. Bibl. imp. f. 199. — Gayangos, t. I, append., p. x

et XI.

31 AVERROÈS.

Si on, pénible pour un philosophe, ne Tempécha pas d'être dénoncé au calife comme se livrant à l'étude des ouvrages prohibés. La persécution produisait son fruit ordinaire, Hypocrisie et rabaissement des consciences. € J'ai recueilli, continue Ibn-Abi Ocebia. Tanecdote suivante de Aboul-Abbas Ahmed Ibn-Mohammed Ibn-Ahmed, de Séville : « Ibn-Zohr avait deux élèves aux- » quels il enseignait la médecine. Un jour, comme ils » arrivaient à Theure accoutumée pour lire devant lui » des ouvrages médicaux, il remarqua dans les mains » de l'un d'eux un petit livre traitant de la logique. Ibn- » Zohr jeta le volume dans un coin de rapparlemeul, et » courut sur les délinquants avec Tin-

tention de les battre. » Les étudiants s'enfuirent, et restèrent quelques jours » sans venir chez lui. Enfin ils prirent courage, et se » présentèrent devant leur maître, a*excusant d^avoir » porté dans sa maison un livre défendu, dont ils igno- » raient, disaient-ils, le contenu. Ibn-Zohr feignit d'ad- » mettre leur excuse, et continua de faire avec eux des » lectures sur la médecine, avec cette différence qu'il » près y avoir consacré un certain temps Ibn-Zohr leur » faisait répéter quelque partie du Coran, leur enjoignant, quand ils seraient chez eux » de tirer des commentaires sur ce divin ouvrage, aussi bien qu^des » histoires traditionnelles concernant le Prophète et d'autres livres sur des sujets théologiques, mais par-dessus » tout d'être fort exacts dans l'accomplissement de leurs de- » voirs religieux. Les jeunes gens suivirent les recommandations de leur maître, et lorsque, peu de temps après,

AVBRROIS. 35

> Ibn-Zohr trouva que leurs esprits étaient bien disposés, » 11 apporta une copie du livre de logique qu'il avait d'at bord vu dans leurs mains ^ en leur disant : Maintenant » que vous êtes préparée à la lecture de cet ouvrage, » rien ne m'empêche de le lire avec vous; et il con-

> mença immédiatement à le leur expliquer. » J'ai mentionné ce fait, ajoute le biographe, afin de montrer la droiture d'esprit et la piété d'Ibn-Zohr. >

Ce qu'il importe de remarquer, et ce qui peut paraître surprenant au premier coup d'œil, c'est que ces persécutions étaient fort agréables au peuple, et que les princes les souffrirent se les laissaient arracher, malgré leurs goûts personnels, comme un

moyen de popularité. Cette antipathie de la foule pour la philosophie naturelle fut un des traits les plus caractéristiques de l'Espagne musulmane, et il est difficile de ne pas voir un des effets de l'influence de la race vaincue. « Les Andalous, dit Makkari, cultivèrent toutes les parties des sciences avec ardeur et succès, à l'exception cependant de la philosophie naturelle et de l'astronomie. Ces deux études, quoique embrassées avec zèle par les plus hautes classes, ne furent jamais avouées en public à cause de la crainte qu'inspirait le bas peuple. Car si Ton avait le malheur de dire d'un homme : « Un tel fait des leçons sur la philosophie, ou » travaille à l'astronomie, » les gens du peuple lui appliquaient immédiatement le nom de *zendik* (impie, mé-

* T. I, p. 136 (édit Doxy, Wright, etc.); Gayangos, t. I, p. 141.

36 AVKRROËS.

créant), et cette qualification lui restait pendant toute sa vie. Que si, alors, sa situation fût devenue quelque peu incertaine, ils l'auraient frappé dans les rues, ou ils auraient brûlé sa maison avant que le sultan en eût eu connaissance. Peut-être le sultan lui-même, afin de se concilier l'affection du peuple, aurait-il ordonné que le pauvre homme fût mis à mort, ou aurait-il fait un édit pour que Ton brûlât partout les livres philosophiques. Ce moyen fut l'un de ceux qu'employa Almansour pour gagner de la popularité parmi les basses classes, durant les premières années de son usurpation, quoiqu'il ne se fit pas faute de travailler lui-même en secret aux sciences défendues. » Les « déboires qui remplirent la vie du libre penseur Ibn-Sabln (première moitié du xii^e siècle), la choquante hypocrisie à laquelle on le voit sans cesse obligé de recourir* prouvent que ces réflexions de l'historien espagnol n'avaient rien d'exagéré.

§ IV

On comprend maintenant pourquoi cet Averroès, qui pendant quatre siècles a eu chez les juifs et chez les chrétiens une si longue série de disciples, et dont le nom a figuré tant de fois dans la grande bataille de Tesprit

^ Ce n'est pas de lacoub Almansour , contemporain d'Ibn-Roschd qu'il s'agit ici, mais du viztr Almansour (mort en 1002), qui usurpa le pouvoir sur Uischam II. Voy. ci-dessus, p. 4-5.

- Amari, Journ. asiat, février-mars 1853.

AVKnnoùs. 37

homain, n'a point fait école chez ses compatriotes, et comment le plus célèbre des Arabes aux yeux des I^lins est tout à fait ignoré de ses coreligionnaires. En général, les emprunts que le moyen ilge fit aux musulmans ne peuvent donner aucune idée de l'importance relative des parties de la littérature arabe. Les philosophes, qui presque seuls ont été connus des Latins, ne forment qu'une famille imperceptible dans l'ensemble de cette littérature. Avempace, Abubacer, Averroés n'ont aucun renom dans l'islamisme. De tout ce grand développement, il n'est résulté qu'une seule renommée populaire, celle d'Ibn-Sina (Avicenne). Les recueils de bibliographie arabe, le *Kiadb el-Fihri*, le dictionnaire de Hadji-Khaira , mentionnent très-peu d'ouvrages de philosophes proprement dits. Le nom même d'Ibn-Roschd n'est prononcé dans *Iladji-Khalfa* qu'incidemment, à propos de l'ouvrage de Gazzali qu'il a réfuté, et du poëme d'Ibn-Sina qu'il a commenté*. Ni Ibn-Khallekan, ni Snfadi' n'en disent un mot dans leurs *Vies des grands hommes de l'islamisme*; Djemal-eddin al-Kifti, qui le suivit d'une génération (4172-4248), ne le nomme pas dans

son Histoire des philosophes. Jafci et les chroniqueurs, en mentionnant sa mort sous l'an-

' Cf. Hadji-Kbalfa, Lcx, bibliogr. (édit. Fluegel), aux mots Tehafot et Ardjuza.

' Le volume de Safadi que possède la Bibliothèque impériale ne renferme pas la partie où se trouverait, selon Tordre alphabétique, la notice d'Ibn-Roschd. Mais M. Schefcr possède un volume du même ouvrage où serait la dite notice, si l'auteur ne Travail pas omise.

38 AVBLIROfcs.

née S95, se contentent de dire vaguement qu'il composa beaucoup d'ouvrages; mais on voit que le nom même du grand commentaire n'est pas arrivé jusqu'à eux. Ses contemporains et compatriotes eux-mêmes en connaissent à peine l'existence * ; tous les écrits d'Ibn-Roschd mentionnés par Ibn-el-Abbar sont juridiques, médicaux ou grammaticaux. Dans un index de livres défendus, contenu dans notre ms. 525 (suppl. ar.)', on ne signale comme dangereux que certains passages d'un de ses écrits de droit canon ; Mohammed-ben-Ali de Xativa ne lui attribue de même qu'un écrit, et cet écrit est un livre de droit'.

Ce n'est pas qu'Ibn-Roschd n'ait joui d'une grande réputation parmi ses contemporains. Ibn-el-Abbar fait de lui les plus pompeux éloges, et après avoir raconté les légendes auxquelles donna lieu son profond savoir, il ajoute que la réalité surpassait encore tous ces récits. Ibn-Saïd l'appelle l'imam de la philosophie en son temps, Ibn-Abi-Oceibia, dans la Vie d'Ibn-Bâdja, le place au premier rang des disciples de ce grand maître. Le kadhi Abou-Merwan al-Badji, cité par ce biographe, lui accorde les plus rares

qualités. Plusieurs témoignages cités par Kī-Ansārī le représentent comme un des hommes dont la

réputation avait atteint les confins de l'islamisme. L'his-, «

* Ibn-Khaldoun {Prolég. I, p. 244-45, édit. Quatremère) réfute un passage de Ibn-Roschd, qu'il donne, avec raison, comme faisant partie du Commentaire moyen sur la logique.

t Fol. 39 V.

Ane. fonds arabe, no816, fol. 184.

* Makkari, 1. 11, p. 195 (édit. Dozy); Gayangos, 1. 1^o p. 108.

AVBRROès. 39

torien Jafar vante sa pénétration, son application constante à l'étude et l'universalité de son savoir en jurisprudence, théologie, médecine, philosophie, logique, métaphysique et mathématiques. Enfin, dans une intéressante discussion sur la prééminence de l'Andalousie et de l'Afrique, citée par Hakkari, Ibn-Roschd figure en un rang honorable parmi les grands hommes que le défenseur de l'Andalousie allègue pour soutenir la supériorité de ce pays*. Sa réputation pénétra jusqu'en Orient; Maimonide lut ses ouvrages en Egypte en 1190*. Nous avons vu à Ibn-Hama-weihi, à son arrivée dans le Magreb, n'avoir rien de plus pressé que de demander Ibn-Roschd. Mais, aux époques de décadence, la réputation et l'influence sont choses fort distinctes. De tous les disciples d'Ibn-Roschd, dont les noms nous sont connus, Abou-Mohammed ben-Haut-Allah, Aboulhasan Sahlben-Mâlek, Abourrahman beo-Sâlem, Abou-Bekr ben-Djahwar, Aboulcasem

ben-Attailesan, Bondoud* ou Ibn-Bondoud*, il n'en est pas un qui soit arrivé à quelque célébrité ; ses théories

* A l'année 595. Us. Bibl. imp. anc. fonds, n° 644, f. 141 ; suppl. ar., n° 723, fol. non cotés.

* Makkari.t.li, p.130(édit.Dozy,etc.);GayaDgos,t. I«',p.37. ' Abdallatif qui visita l'Égypte en 1197, et qui nous raconte

toutes les disputes qu'il eut avec les docteurs égyptiens sur les philosophes en vogue à cette époque, ne prononce pas le nom d'Ibn-Roschd. (De Sacy, /{eto^ionde/'J^/i/pte, par Abdallatif, p.466.}

* Voir l'appendice iv.

* Ce nom me paraît juif; comparez Bongudas, Bongoa,

* Voir Ibn-el-Abbar (appendice i); Abd-el-Wabid, p. 174 (édit. Dozy).

n'eurent aucun continuateur, et ses travaux mêmes ne trouvèrent après sa mort que de rares lecteurs. On ne voit pas que l'incrédule et panthéiste Ibn-Sabln* (né en 4217) ait rien emprunté directement à Ibn-Roschd. En traitant exactement les mêmes questions que lui, il ne le cite jamais.

On a peu de détails sur l'enseignement d'IbnRoschd. La forme de plusieurs de ses écrits suffirait pour prouver qu'ils ont servi à une exposition orale. Ibn^el-Abbar, d'ailleurs, nous apprend expressément qu'il donnait des cours, ou plutôt des séances libres^, selon l'usage des musulmans. Ces séances se tenaient sans doute dans une mosquée de son choix. Son grand-père avait été jusqu'à ses dernières années un professeur fort autorisé ^

Léon TAfricain raconte que le célèbre Fakhr-eddln Ibn-al-Khatib Razi ayant entendu parler au Caire de la réputation dIbn-Roschd, nolis a un navire à Alexandrie pour aller le voir en Espagne , mais qu'ayant appris Ifô disgrâces que son hétérodoxie lui avait attirées, il renonça à ce voyage. Lui-même, en effet, avait éprouvé de sem-. blables désagréments à Bagdad pour ses opinions philosophiques. Mais la biographie dIbn-al-Khatib, dans Léon, est remplie de si grossières contradictions, que ce récit ne mérite aucune créance. Quelques lignes plus bas, Léon le fait mourir cent soixante-quatorze ans après Averroès !

1 Amari, dans le Journ. asiat. février-mars 1853,

9 Voir l'appendice i.

• Dozy, Recherches (2^e édition), p. 359-360.

ÀVERROÈS. il

Quoi qu'il en soit, Falihr-edcUn paraît avoir été un disciple de celte libre philosophie qui fut plus tard caractérisée chez les Latins du nom d'averroïsme. Il commenta Aristoteet Avicenne; après sa mort, on trouva chez lui des vers où il chantait Téternité du monde et Tanéantissement de Tindividu. Le peuple, l'ayant appris, déterra ses cendres et les profana S

Il ne faut donc pas chercher d'averroïsme proprement dit chez les musulman[^] ', d'une part, parce quIbn-Roschd n'aurait pas à leurs yeux la même originalité qu'aux yeux des scolastiques, qui le voyaient isolé de ses antécédents ; de l'autre, parce que les études philosophiques tombèrent après lui dans un complet discrédit*. La vraie postérité

1 Léo Afr. apud Fabr. Bibl, gr. t. XIII, p. 289 et suiv.

• Nous ne savons si les écrits d'Ibn-Roschd furent mêlés aux disputes qui eurent lieu, aux premiers temps de la domination turque, sur le Tehafot de Gazzali (Hadji-Rhalfa, II, 474 et suiv. édit. Fluegel). Paul Jove prétend que Bajazet était attaché aux opinions d'Averroès : *Peripatetici Averrois opinionibus obutabatur {Elogia virorum bellica virt, Ulustr. 1. IV, p. 344}*. Il aura cru sans doute a priori que le philosophe arabe jouissait chez ses coreligionnaires d'une réputation égale à celle qu'il avait en Italie.

' Ibn-Batouta, qui parcourut le monde musulman dans la première moitié du XIV^e siècle, et qui énumère avec un soin extrême tous les professeurs qu'il a entendus et les cours qu'il a suivis, ne dit pas un mot de philosophie. La métaphysique dont il est question, au I. 1, p. 91 (édit. Defrémery et Sanguinetti) n'est plus la vieille métaphysique péripatéticienne; elle est du moins désignée par un nom nouveau,

le *SAVERROFES*.

d'Ibn-Hoschd et la continuité immédiate de la philosophie arabe se retrouvera chez les juifs, dans Técolé de Moïse Maimonide. Or, cette doctrine de Maimonide est jugée fort sévèrement par les musulmans. L'orthodoxe Makrizi dit que Moïse Maimonide fit de ses coreligionnaires de vrais athées, An moattou, et qu'il n'y a pas de secte qui s'écarte davantage des religions divines établies par le ministère des prophètes *. Afoulli/est le participe du verbe attala qui signifie dépouiller une femme de son collier faire le nide. Le moattil est celui qui enlève à Dieu ses attributs, qui (ait le vide en Dieu, le déclare inaccessible à l'intelligence et étranger au gouvernement de l'univers'. C'est la nuance par laquelle le péripatétisme confine au panthéisme; et telle

est, en effet, la doctrine à laquelle s'est attaché plus tard le nom d'Averroès.

Le nombre des fables accumulées sur les personnages historiques est presque toujours en raison de leur célébrité. Tout homme dont le nom devient, à tort ou à bon droit, Fétiquette d'un système cesse de s'appartenir» et sa biographie indique bien plus les fortunes diverses du système avec lequel on l'a identifié que sa propre indivi-

1 De Sacy, ChreêUmathie arabe^ 1. 1» p. 299-800. W6id.p. 835, ett. iUp.M.

AVCRROÈS. i3

daalité. Âyerroës a payé la detle de sa renommée; peu de biographies se sont grossies d'autant de fables que la sienne. Ces fables peuvent se ranger en trois classes. Les oncs proviennent des biographes arabes; les autres sont d*origine chréiertne, et ont été inventées pour soutenir le rôle d*incrédulité que le moyen Âge fit jouer à Averroës ; qoelques récits enfin paraissent devoir être attribués à la grande célébrité dont Averroës jouit-daos le nord de l'Italie à la renaissance, et à ce génie inventif qui a toujours rendu les écoles si fécondes en anecdotes sur les maîtres fameux.

La plupart des traits rapportés par Ibn-Abi-Oceibia, El-Ans&ri et Léon l'Africain ont pour but de relever les vertus d'ibn-Roschd , sa patience, sa facilité à pardonner les injures, sa générosité, surtout envers les gens de lettres. Rien dans ces cont^ inoiTen-sifs ne ressemble à la légende do moyen âge chrétien, et on ne se douterait guère que le respectable kadhi qu'on y voit présenté comme un modèle de perfection est destiné à devenir le précur-

seur de Tantechrist, l'impie systématique, frappant d'un même mépris les trois religions connues, blasphémant l'eucharistie, et s'écriant : Que mon frère meure de la mort des philosophes ! Nous aurons à faire la critique de ces derniers récits et à en démêler l'origine, quand nous examinerons le rôle d'Averroès comme représentant de l'incrédulité religieuse au XIII^e siècle.

De toutes les fables produites par la réputation philosophique et médicale d'Averroès, la plus absurde, sans doute, est celle qui a pris naissance de son affectation à contredire Avicenne. Déjà cette tendance avait été remarquée

44 AVERROÈS.

Le père Bacon \ Benvenuto Imola a consacré la même tradition; il prétend que ce fait par opposition contre Avicenne, lequel soutenait qu'on doit respecter la religion où l'on est né, qu'Averroès imagina sa doctrine du mépris des religions établies. Syniphorien Ciampiere assure*, et on a souvent répété après lui, qu'Averroès s'abstient de citer son rival. Il n'est plus faux assurément. Ibn-Sina est souvent combattu dans le grand commentaire, et surtout dans la Destruction de la destruction. Mais, en médecine, Averroès est si loin de lui être systématiquement hostile, qu'un de ses principaux ouvrages médicaux est un commentaire sur le poème didactique d'Ibn-Sina, auquel il accorde les plus pompeux éloges. L'imagination toutefois ne s'arrêta pas en si beau chemin : on raconta qu'Avicenne étant venu à Cordoue du temps d'Averroès (anachronisme d'un siècle et demi), ce dernier, pour satisfaire sa haine, lui avait fait souffrir les plus affreux supplices, et l'avait fait expirer sur la roue. Évidemment nous avons ici le reflet des haines féroces des savants

de la renaissance. Cette époque ne pouvait concevoir deux chefs d'école sans les supposer ennemis. On contait mille traits

de la haine d'Aristote et Platon, de Bartholc et Baldus;

* opu8 Majus, p. 13 fédit. Jehb).

* Xdinf. cant. IV» v. 143 (ms. Bibl. imp. n[^] 4146» suppl.fr. f. 25.

» De Claris medicis, apud Gesncri Bibl, f. 100. — Bayle, ard. Averrois, noie A.

* Vossius, DcPhilos.8CCtis,csi\}. xiv. p. 113. - Brucker, Hist. crit.phil. t. III, p. 108.

on crut volontiers qu'Âverroës avait traité son rival comme soi-même on Taurait traité.

Il fat généralement admis, parmi les médecins de la renaissance, qu'A verroës nes'occapa point de pratique médicale', bien qu'on reconnût qu'il eût été médecin du roi Memaroîin, et qu'on lui attribuât une découverte importante, à savoir que la saignée peut être pratiquée sans danger sur les enfants'. Freind a montré que cefte opinion venait d'une méprise sur un passage où Averroës attribue cette expérience à Avenzoar*. C'est également d'un contre-sens sur un passage du ColUget, que vint l'opinion bizarre et souvent répétée, qu'Averroës avait coutume de ne prescrire aucun remède à ses malades \ Mais la plus ridicule, assurément, 'de toutes les méprises doDtAverroës a été l'objet, est celle qu'on lit dans le Patiniana : t Averroës fut tué d'une roue de charrette, qui l'écrasa par malheur dans la rue'; » et dans Duverdier, dté par Bayle : c Averroës fut rompu par une roue qu'on

s Cf. BfDcker, t. III, p. 99.

t Etienne Pasquier (Lettres, t. II, 1. xix, p. 548) : « Combien de siècles avons-nous exercé la médecine, estimants qu'il ne falloit saigner un enfant jusques à ce qu'il eust atteint l'aage de quatorze ans, et que la saignée leur estoit auparavant ce temps non un remède, ains la mort I Hérésie en laquelle nous serions encore aujourd'huy sans Averroës Arabe, qui premier se hasarda d'en faire l'espreuve sur un sien fils, aagé de six à sept ans, qu'il guérit d'une pleurésie. »

* Hisi. medic. pars^{II}*, p. 256.

* Bayle, note D. — Brucker, t. III, p. 108. » P. 97 (édit. 1701).

*• AVftniioàs.

lui mit gur[^]egtomac[^] » Celte fable fieflt ou d'une confusion avec une autre ftible, celle des tourments qu'il fit souffrir à Avicenne, ou d'une allusion à l'obligation où étalent les juifs (on sait qu'Averi-oès passa quelquefois pour israéliie) de porter une roue en étoffe Jaune sur leurs habits.

8 VI

U faut dOQc se résigner à savoir peu de chose sut le caractère individuel d'Ibn-Roschd. Presque tout ce qu'on dit de lui appartient k la légende, et témoigne beaucoup moins ce qu'il fut que l'opinion qu'on s'était formée à fioo sujet. La masse de ses ouvrages noua prouyemit que sa o»pacilé de travail dut être énorme, même quand nous ne saurions pas par Ibn-el-Abbar qu'il employa pour ta rédacUon de ses livre» dU mille feuilles de papier, et quand nous ne verrions qu'une exagération dans cette assertion du même auteur, qu'il ne passa, depuis sa première

jeunesse, que deux nuits sans étudier: celle de son mariage et celle de la mort de son père". On ne peut pas dire qu'Ibn-Roschd sorte par ses études du type commun des savants musulmans. Il sait ce que les autres savent : la médecine, c'est-à-dire Galien; la philosophie, c'est-à-dire Aristote; l'astrologie, c'est-à-dire l'Almageste. Mais il y ajoute un degré de

» Je n'ai pu retrouver cette citation dans la Bibliothèque de Duverdier.

' Voir les appendices i et iv.

AVBRROËS it

critique rare dans l'islamisme, et, parmi ses observations, il en est qui dépassent de beaucoup l'horizon de son époque. Comme tout bon musulman, il joint à ses études profanes la jurisprudence (il savait par cœur le Mouattâ) et comme tout Arabe distingué, la poésie. La poésie n'était plus à cette époque, chez les Arabes, qu'une ingénieuse combinaison de syllabes : on ne doit donc pas être surpris de la voir cultivée par des esprits aussi peu lyriques qu'Ibn-Sina et Ibn-Roschd. Léon l'Africain nous apprend qu'Ibn-Roschd avait composé plusieurs pièces de poésie morales et galantes, qu'il brûla dans sa vieillesse. Léon nous en a conservé un fragment qui pourrait en effet faire supposer qu'à quelques égards la sagesse ne fut chez Ibn-Roschd que le fruit des années. Ibn-el-Abbar prétend qu'il savait par cœur les divans de Molénabbi et de Habib et qu'il les citait souvent dans ses leçons. La paraphrase de la Poétique d'Aristote atteste, en effet, chez son auteur une grande connaissance de la littérature arabe, surtout de la poésie anté-islamique. Les citations d'Anlari, d'Imroulkaïs, d'Ascha, d'Abou-Témam, de Nabéga, de Molénabbi, du

Kitàl[^]el-Agàni (recueil des anciennes chansons arabes), s'y retrouvent à chaque

I Voir, par exemple, une bien remarquable observation critique sur rastronomie de Plolémée, qui reiifermais le germe d'un immense progrès. {In Melaph. 1. im, ç. 8. Qpp. l. VUl. fol. 154 vo.)

* Ibn-el-Abbar (append. i).

' Apud Fabricium, Bibl. gr. t. XIII, p. 287.

« AK>end. i. Cf. Uunk, Mélanges[^] p. 419, note.

48 AVEBROÈS.

page*. Cette paraphrase accuse, d*UD autre côté, Tignorance la plus complète de la littérature grecque, et on devait s*y attendre. Les Arabes n*ODt connu de la Grèce que les philosophes et les auteurs scientifiques. Pas un seul des écrivains vraiment caractéristiques du génie grec n'est venu jusqu'à eux, et sans doute ils eussent été bien incapables d'apprécier des beautés aussi différentes de celles qu4ls recherchent. La logique, Tastronomie, les mathématiques, et jusqu'à un certain point la médecine, sont de tous les pays. VOrganon d'Aristote a été accepté par les races les plus diverses comme le code de l'entendement. Au contraire, Homère, Pindare, Sophocle, Platon même, auraient semblé fort insipides aux peuples de race sémitique, à peu près comme la Bible paraît aux Chinois un livre d'une souveraine immoralité. Quoi qu'il en soit, les bévues d'Ibn-Roschd, en fait de littérature grecque, sont vraiment de nature à faire sourire. S'imaginant, par exemple, que la tragédie n'est autre chose que l'art de louer, et la comédie l'art de blâmer*, il prétend trouver des

tragédies et des comédies dans les panégyriques et les satires des Arabes, et même dans' le Coran ' !

ft Ainsi à la page 54 (édit. 1481], il cite les vers que le poète Ascha chante à la foire d'Ocadh, en l'honneur de son hôte Mohaliak (Voy. Caussin de Perceval, Essai sur Vhist. des Arabes atant l'Islam, t. II, p. 400.)

* Cette singulière théorie se trouve reproduite littéralement d*après Âverroès, dans le prologue du commentaire de Benvenuto d'Imola sur la Divine Comédie.

* L'élégie n'est pas moins curieusement définie : « Species

AVERROÈS. 19

L*extrême légèreté avec laquelle tes critiques et les historiens ont parlé de la philosophie arabe peut seule expliquer une erreur grossière qui, depuis d*Herbelot, a été souvent répétée. «Averroès, dit d*Herbelot, est le premier qui ait traduit Aristote de grec en arabe, avant que les juifs en eussent fait leur version ; et nous n'avons eu longtemps d*autre texte d* Aristote que celui de la version latine qui fut faite sur la version arabique de ce grand philosophe, qui y a ajouté ensuite de fort amples commentaires , dont saint Thomas et les autres scolastiques se sont servis, avant que les originaux grecs d*Aristote et de ses commentateurs nous eussent été connus. > D*Herbelot pouvait ne pas connaître l'histoire des versions latines d'Aristote, qui n*a été soigneusement étudiée que depuis quelques années ; mais en qualité d'orientaliste, il n'aurait pas dû ignorer : A* qu'Aristote avait été traduit ea_araifijyHasjièclfiâLavapt ^ 2^ que les traduC"

tions d'auteurs grecs en arabe ont été faites presque toutes par des Syriens: 3» que peut-être aucun ^jayan t , mpsuîman, et que certainement aucun arabe d'Espagne, n'a su le grec. Quoi qu'il en soit, cette opinion erronée paraît avoir régné assez généralement dès les premiers temps do

> vero poetri® qnse elegia nominatur non est nisi incitatio ad » actus cohituales, quos amoris nominc obtegunt et décorant. » Ideoque oporlel ut a talibus carminibus abstrahantur filii. * inst-
mantnr et exerceanur in carniinibus quœ ad actus forti- » tud-
nis et largitatis incitent. »

^ Bibl. Orient, au mot Roschd.

60 AVBRROBS.

la renaissance. AugnstinNiphus^ , Patrizzi*. Marc Oddo, dans la préface de Tédition des Juntés' , de 4552, Jean- Baptisle Bruyerin\ Sigonio*, Tomasini', Gassendi \ Longuerue', Moréri*, et en général toat le xvi* et le XVII* siècle, ont considéré Arerroës comme ayant introduit Aristote chez les Latins. D*Herbelot, re-
produisant cette méprise, et y ajoutant un nouveau degré de pré-
cision,aété copié par Gasiri^*,Buhle", Harles**, deRossi^', Hidd-
cldorpf '% Tennemann^*, de Oérando*', Amable Jourdain", A. de
Humboldt", etc. La même faute a été commise dans le catalogue
des manuscrits hébreux de la

t M lihrum de StU>st. Orbis (Venise, 1506), f. 2.^/n Phyu
Àwmltationei 4ri\$to(elis(Veûiie, 1549) praf»

- DisGuss. Peripai. 1. Xll, p. 106 (Venise, 1571).

- Préf. du Colliget, p. 81 (éJil. 1553) 6 opp. 1. 11. p. 706 (Milan, 1732).

• Gymn. P(^tav. p. 4 (Utini, 1654).

f Exercit. parad, aân. Aristoi. (opp. 1. 111, p. 1102.)

• Longueruana, p. 68-69.

• Dict, criL art. Averroès.

" Bibl. arab, hisp. 1. 1", p. 185.

*^ Aristoi. Opp, Prolegg. édit. Bignonl. p. 323, 346. " Ap. Fihl. Bibl, gr. t. III, p. 306. note. " Dizionario degli autori arabi, p. 157. '« De InsUt. Hit, in Hisp. p. 67-68.

^* Dans TEncycl. d'Ersch et Gruber. art. Averroès. »• Hist. comp, des syst. de phiL t. IV, p. 247 ^édit. 1822).— M.de Gérando veutqu'Averroès ait fait sa traduction du syriaque . " Biographie univ., arl. Averroès»

^* HisL de la géogr. du nouveau continenL 1. 1»% p. 97,

AYKIIROès« 51

Bibliothèque impériale f; elle est stéréotypée pour longtemps dans tous les Conversntions-Lexicon. Telle est, en histoire littéraire, la ténacité de Terreur.

Ibn-Roschd n*a donc lu Aristote que dans les anciennes versions faites du syriaque par Honein Ibn-lsbak. Ishak ben-Honein, lahja ben-Adi, AbouBaschar Mata, etc. Il sait

mettre à profit tous les moyens exépfétiques qu'il po^èflp; il compare les différentes versions arabes', il discute la valeur des leçons, il fait même parfois des observations critiques qui sembleraient supposer la connaissance de la langue grecque*. Mais ses bévues suffiraient pour prouver que le texte est toujours resté

fermé pour lui. Un de ses ennemis les plus acharnés, Louis Vives*, les acurieusement relevées. Il confond Protagoras avec Pylhagore, Cratyleavec Démocrite; Heraclite devient une secte philosophique, celle des Herculéens! Le premier philosophe de la secte des Herculéens a été Socrate, comme Anaxagore est le chef de Técole italique' ! Ces erreurs accuseraient, en effet, la plus grossière igno-

Dottt. — La même faute s'est glissée dans le Dicl. des se. philos. t. III. p. 614-615. Quelques pages plus haut, elle avait été savamment relevée par M. Munk (Ibid, p. 160).

1 Caial. Codd. mss. Bibl.Regioe, t. l^, p. 10, 80.

s Mélaph, XII, p. 333. — De anima, 111, f. 175.

' In Frtiedicafn. t S3. — * De anima, 1. 1, f. 114 v<»; 1. II. f. 127, 130, 159; 1. 111. f. 160 v». 195. — Phys. I, L f. 17; l. H, f. 34; 1. IV, f. 61. — Expos, média in Phys. f. 200, 208. ~ Désir» Destr, fol. 217 v».

* De causis \$orrupt. art. 1. V. opp. t. !•', p. 141 (B4le, 1555).

* Mèiaph. I, f. 22. Une méprise toute semblable a été commise

62 <àVEBROÈS.

raoce, si Tonne songeaitqa*ellessontpouria plupart le fait des traductions qu'Ibn-Roschd avait entre les mains, et que les Arabes d'ailleurs ont manqué des notions les plus élémentaires sur TensembleetThistoire delà littérature grecque*.

Quant à la barbarie du langage d*Averroès, peut-on s'en étonner quand on songe que les éditions imprimées de ses œuvres n'offrent qu'une traduction latine d'une traduction hébraïque

d'un commentaire fait sur une traduction arabe d'une traduction syriaque d'un texte grec; quand on songe surtout au génie si différent des langues sémitiques et de la langue grecque, et à l'extrême subtilité du texte qu'il s'agissait d'éclaircir? Comment la pensée originale ne se serait-elle pas évaporée dans ces transfusions répétées? Si tous les secours de la philologie moderne, si toute la pénétration des meilleurs esprits ne suffisent pas pour lever les voiles qui enveloppent pour nous la pensée d'Aristote, comment Ibn-Roschd, qui n'avait entre les mains que des versions souvent inintelligibles, aurait-il été plus heureux? L'on

par l'auteur de la traduction arabe du dialogue de Gébès. Gébès, transporté d'admiration, s'écrie par moments: >H/9flexÀcc; I Le traducteur a cru que là c'était le nom de l'interlocuteur, et il a ajouté à la fin de l'ouvrage: Explicit expositio HetcuXis Socratici ad Cebetem Platonicum, etc.

^ Il est remarquable pourtant qu'Ibn-Roschd possède, sur l'époque où vécut Aristote, des notions assez justes. Il sait qu'Aristote a écrit 1500 ans avant lui. Voy. Steinschneider, Catal. Codd. hebr. Acad. Lugd. Bat. p. 65, et ci-dessous, p. 55.

est presque tenté de lui savoir gré de n'avoir pas fait plus de contre-sens, et de dire avec Isaac Vossius: Si græce nescitis, felicitate adeo mentem Aristotelis perpexit, quid non facturum, si linguam scisset germanicam? Après Aristote, les commentateurs grecs, Alexandre d'Aphrodisias, Themistius, Nicolas de Damas sont ceux dont les noms reviennent le plus souvent sous la plume d'Ibn-Roschd. Parmi les Arabes, Ibn-Sina et Ibn-Bâdjâ sont les plus fréquemment cités. Les opinions d'Ibn-Sina et d'Alexandre ne sont d'ordinaire alléguées que pour être combattues, et quelquefois avec une évidente partialité. Ibn-Bâdjâ, au contraire, est

toujours traité avec un profond respect, et si Ibn-Roschd se permet parfois de ne pas partager son opinion, ce n'est qu'en protestant de son admiration pour le père de la philosophie arabe espagnole. En général, la polémique occupe une très grande place dans les écrits d'Ibn-Roschd, et y introduit un ton de vivacité qui intéresse. Quelquefois l'enthousiasme de la science et l'amour de la philosophie relèvent jusqu'à un accent de moralité fort éloquent. Ses corn-

« De philos, sectis, €. xviii, p. 90.

> C'est sans doute par une erreur du copiste ou du traducteur que le nom de Cicéron se lit dans le commentaire sur le VIII^e livre de la Physique (p. 177, édit. 1552), et celui de Sénèque dans la traduction de la Poétique par Hermann l'Allemand.

» Phys, VIII, f. 173. — Meleot. 1. III, f. 55 v». — De gêner, et corr, 1. I, f 286 v*». — De anima, 1. III, f . 169, 176 et suiv.

* Phys. l.IV, f. 74 vo; VI, f. 122, l3S. — Z>c anima, III, f. 176 v».

s Voy. surtout les Prologues du Commentaire sur la Physique et de la Destruction de la Destiniction,

54 AVBRROËS.

meotaires sont prolixes, mais sans sécheresse ; la personnalité de Fauteur se montre dans les digressions et les réflexions qu'ils aient amené aux endroits importants. Ajoutons, cependant, que ces commentaires ne peuvent avoir pour nous qu'un intérêt historique, et qu'on perdrait sa peine, si l'on cherchait à en tirer quelque lumière pour l'interprétation d'Aristote. Autant vaudrait, pour mieux comprendre Racine, le lire dans une traduc-

tion turque ou chinoise, et, pour sentir les beautés de la littérature hébraïque, s'adresser à Nicolas de Lyre ou à Cornélius à Lapide.

§vn

L'admiration superstitieuse d'Avicenne pour Aristote a été souvent remarquée. Pétrarque s'en est égayé*; Gassendi i*a rapprochée du culte de Lucrèce pour Épicure*; Malebranche s'en est fait une arme dans sa lutte contre l'aristotélisme*. « L'auteur de ce livre, dit Ibn-Roschd, dans la Préface de la Physique, est Aristote, fils de Nicomaque, le plus sage des Grecs, qui a fondé et achevé la logique, la physique et la métaphysique. Je dis qu'il les a fondées, parce que tous les ouvrages qui ont été écrits avant lui sur ces sciences ne valent pas la peine qu'on en

* Desui ip8iu8 etmuU, ignor, opp. t. II, p* 1052.

* opp. t. I*, p. 396 (Liber Prooemialis univ. philos.), et t. 111. pAl92{Exêrcit. parcuï, adt>. Àrist.).

* Recherche de la Vérité, 1. II, part. II, chap. vii.

▲ VBRROàS. 65

parle, et ont été éclipsés par ses propres écrits. Je dis qu'il les a achevées, parce qu'aucun de ceux qui Ton! suivi jusqu'à notre temps, c'est-à-dire pendant près de quinze cents ans, n'a pu rien ajouter à ses écrits, ni y trouver une erreur de quelque importance. Or, que tout cela se trouve réuni dans un seul homme, c'est chose étrange et miraculeuse. L'éira ainsi privilégié mérite d'être appelé divin plutôt qu'humain, et voilà pourquoi les anciens l'appelaient divin. i^ — « Nous adressons des louanges sans fin, dit-il ailleurs*, à celui qui a prédestiné cet homme (Aristote) à la perfection, et qui l'a placé au plus haut degré de l'excellence hu-

maine où aucun homme dans aucun siècle ait pu pftervenir ; c'est à lui que Dieu a fait allusion, en disant (dans le Coran) : Cette supériorité^ Dieu f accorde à qui il veut, » — « La doctrine d* Aristote, dit-il encore*, est la souveraine vérité; car son intelligence a été la limite de l'intelligence humaine, de sorte qu'on peut dire de lui à bon droit qu'il nous a été donné \w la Providence pour nous apprendre ce qu'il est possible de savoir. » — « Aristote est le principe de toute philosophie; on ne peut 'différer que dans l'interprétation de sps paroles et dans les consé* quenees à en tirer^ » — € Cet homme a été la règle de la

I M. Ritter # observé avec raison que ee passage est fort différent dans les deux versions latines du commentaire de la Physique. ' De gêner, animal. 1. 1.

• Deetr. Destr. 1.1, dissert. m.

* Epiti. de conn. intell. abstracti cum homine, init. (U X, édit. 1560).

nature et comme un modèle où elle a cherché à exprimer le type de la dernière perfection*. » Tout cela équivaut à peu près aux paroles que lui prête Balzac, c qu*avant qu*Âristote fût né, la nature n*était pas entièrement achevée ; qu'elle a reçu en lui son dernier accomplissement et la perfection de son être ; qu'elle ne saurait plus passer outre ; que c'est l'extrémité de ses forces et la borne de l'intelligence humaine^. » Au fond, ces expressions n*ont rien de plus fort que celles que l'on trouve à chaque page dans les auteurs chrétiens, depuis le grand avènement d'Aristote, au xii* siècle. Une opinion très-répandue attribuait à sa philosophie une source surnaturelle; un démon (bon? mauvais 7} la lui avait révélée; Fantechrist seul en aura le secret *.

Peut-être même ces éloges exagérés ne doivent-ils pas être pris trop au sérieux. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Ibn-Roschd distingue parfois entre son opinion et celle du texte qu'il commente. Jamais, sans doute, il ne se permet d'exprimer dans son commentaire une pensée différente de celle de son maître ; mais, d'un autre côté, il prend soin de nous avertir qu'il n'accepte pas la responsabilité

* De anima, I. II!, f. 169 (1550). Cf. Meteor. I. III, f. 55 ?• édit. 1560). Ce passage avait déjà été remarqué et cité par Albert, De anima, I. III, tr. 2, cap. 3, opp. III, p. 135, par Roger Bacon {Opus Majus, ^ 36), par Gilles de Rome [QuodL III, quæst. 13), par Patrizzi, Disput. Perip., I. I", f. 08 et 106 (Venet. 1571).

' Disc, à la suite du Socrate chrétien, p. 988 (Paris, 1661)

f Bayle, art. Aristote,

des doctrines qu'il expose. A la fin de son commentaire moyen sur la Physique S il déclare qu'il n'a eu d'autre intention que d'énoncer le sentiment des péripatéticiens, . sans dire sa propre opinion, et que, comme Gazzali, il a voulu seulement faire connaître les systèmes des philosophes, pour qu'on puisse les juger en toute connaissance de cause et les réfuter s'il y a lieu. A la fin de sa lettre sur l'Intellect séparé avec l'homme*, il décline également la responsabilité des doctrines qui y sont contenues. Peut-être n'était-ce là qu'une précaution pour philosopher plus librement à l'ombre d'Averroès. Il faut convenir au moins que ce tour est très-fréquent chez les Arabes. Ibn-Toufail ' fait remarquer qu'Ibn-Sina renvoie sans cesse ceux qui veulent connaître sa véritable pensée à sa Philosophie orientale^ et qu'il dit souvent dans ses commentaires des choses qu'il ne croit pas.

Gazzali, dans le *Makohd al'Falasifa*, expose les systèmes des philosophes avec une assurance qui pourrait faire supposer qu'il énonce sa propre opinion, et pourtant il n'a d'autre but que de préparer la réfutation* qu'il veut faire de ces systèmes. Peut-être bien des contradictions de la philosophie antique s'expliquent-elles ainsi par la facilité avec laquelle on consentait à emprunter pour un moment le langage et les allures d'une école, sans s'y engager d'une manière absolue.

1 Passage inédit, cité par M. Munk (l. c, p. 165).

* opp. t. X, f. 360 (édit 1560).

' PML at Uodidact. (édit. Pococke). p. 19.

58 ATBKIIOfS.

§ VIII

Averroès est arrivé à la célébrité dès les latins à un double titre : comme médecin et comme commentateur. Mais la gloire du commentateur a de beaucoup surpassé celle du médecin. De quelque réputation qu'il jouisse, il n'a jamais atteint l'autorité magistrale du Canon d'Avicenne. Des nombreux commentaires d'Ibn-Roschd sur Galien, aucun n'a été traduit ni en hébreu ni en latin. En médecine du reste, comme en philosophie, Ibn-Roschd est disciple d'Aristote. Il a écrit un ouvrage et a professé pour le concilier avec Galien; quand l'accord est impossible, Galien reste toujours sacré. C'est d'après la doctrine du philosophe qu'il envisage le cœur comme l'organe principal et la source de toutes les fonctions de la vie animale. Son système médical n'a du reste aucune originalité.

Comme astronome et comme jurisconfSulte, Ibn-Boschd ne présente non plus aucune physionomie bien caractérisée*. C'est par son Grand commentaire qu'il est arrivé à constituer un des pâles de Taulorité philosophique : la nature interprétée par Avifo^e. — Aristou interprété par Averroës.

1 Cf. Sprengel, Eisî, de ta médee. \. II, p. 881. — Freind, Hist. medic. p. 255 et suiv.

* Voir cependant un beau passage eité par M. Munk, Mélanges, p. 430, note.

▲ VBEROËS. 59

Ibo*Ro8chd a composé sur Aristote trois sortes de cornmen-
taires^ : le grand commentaire, le commentaire moyen, les analyses ou paraphases*.

La forme du grand commentaire appartient en propre à Ibn-Roschd. Les philosophes qui Tavaient précédé, Avicenneel Alfarabi, n*avaie.il employé d'autre commenlaire que la paraphrase, dans le genre de celle d* Albert le Grand. On fondait le texte aristotélique dans une exposition suivie, où le tcKto et la glose restaient indistincts. La méthode d*Ibn>Roschd dançle Grand Com-
mentaire est toute différente. H prend l'un après Tautre chaque paragraphe du philosophe qu'il cite in extenso, et l'explique membre par membre, en distinguant le texte par le mot iàlu (il dit), équivalant aux guillemets. Les discussions théoriques sont introduites sous forme de digressions ; chaquelivreestdiviséen
sommés, subdivisées elles-mêmes en ekapUres et en textes^. Ibn-Roschd a évidemment emprunté aux commentateurs du Co-
ran ce système d'exposition littérale, où ce qui appartient à Tau-
teur est soi-

' L'habitude de composer trois commentaires sur un même ouvrage Hst fréquente chez les Arabes. Vqy. Reinaud, Introd. aux Séances de Hariri, p. 61.

• Abd-el-Wahid-el-Marrékoschi nous apprend que les analyses réunies formaient un volume d'environ 150 pages, tandis que les grands commentateurs formaient en tout quatre volumes (p. 175, édit. Dozy). '

' Os divisions furent adoptées universellement dans les écoles péripatéticiennes de l'Italie. Cf. Patrisi, Discuss, Perip, 1. 1«, f. 96.

Deusement distingué de ce qui appartient au glossateur ^ Dans le commentaire moyen, le texte de chaque paragraphe est cité seulement par ses premiers mots, puis le reste est expliqué, sans distinction de ce qui est d'Ibn-Roschd ou de ce qui est d'Aristote.

Dans la paraphrase ou analyse, Ibn-Roschd parle toujours en son propre nom. Il expose la doctrine du philosophe, ajoutant, retranchant, allant chercher dans les autres traités ce qui complète la pensée, introduisant un ordre et une méthode de son choix. Les paraphrases sont ainsi de véritables traités sous le même titre que ceux d'Aristote. C'est surtout par les titres qu'Aristote a régné sur l'esprit humain : les étiquettes de ses livres sont restées, pendant près de deux mille ans, les divisions de la science elle-même.

Il est certain qu'Ibn-Roschd ne composa ses grands commentaires qu'après les autres'. A la fin de son grand commentaire sur la physique, achevé en 1186, on lit dans

¹ Les commentaires de cette forme, les vrais commentaires, s'appellent *scharh* ou *tefsir* en arabe. Les commentaires moyens s'appellent *telkhis*. Les paraphrases ou abrégés sont désignées du nom de *djewdmi*, correspondant à *summa* ou *o-ûyo*^{<^cc}. Les deux dernières expressions sont un peu confondues dans Abdel-Wahid (l. c.)

' Hunk, *Mélanges* ^ p. 431. C'était une opinion généralement répandue à la renaissance qu'il composa ses paraphrases dans la jeunesse, ses commenUires moyens dans *Tâge mûr* et ses grands commentaires dans la vieillesse. Cf. Nipbus, *In Phys. Atiscult. procem.* Venise, 1549, et la préface de l'édition des *Juntes* de 1552 (f. 2 v»),

▲ verroès. 61

les traductions hébraïques : « J'en ai fait un autre plus court dans ma jeunesse ^ » Souvent dans ses commentaires moyens, il promet d'en écrire de plus développés. Enfin plusieurs des ouvrages d'Ibn-Roschd ont des souscriptions que les traducteurs hébreux ont conservées, et qui offrent le moyen de déterminer jusqu'à un certain point la série de ses travaux^.

Avant 4 4 62 : *Le Colliget* *.

4 4 69 : Paraphrase sur les livres des Parties et de la Génération des animaux. (Séville.)

4470 : Commentaire moyen sur la Physique et sur les Analytiques Postérieurs. (Séville.)

4474 : Commentaire sur le *De Cœlo et Mundo*. (Séville.)

4474 : Paraphrase sur la Rhétorique et la Poétique; commentaire moyen sur la Métaphysique. (Cordoue.)

4476 : Commentaire moyen sur l'Éthique à Nicomaque.

4478 : Quelques-unes des parties du De Subsantia Orbis. (Maroc.) '^^

4 4 79 : Voies pour la démonstration des dogmes religieux. (Séville.)

4486 : Grand commentaire sur la Physique.

4493 : Commentaire sur le De febris de Galien.

4 4 95 : Questions sur la logique (écrites pendant sa disgrâce).

* Pasini, Codd. mss. regii Taurin. Athenœi, pars I*, p, 52.

* Bartolucci, Wolf, Pasini ont commis sur ces dates de très-graves erreurs, par suite d'une conversion erronée des années de l'hégire en années de l'ère vulgaire.

* Voir Munk, Mélanges, p. 429-430, note.

68 AVBimoàs.

Noos poBsédohi les trois espèces de commentaires^ soit en arabe^ soit en hébreu, soit en latin» sur les Seconds Analytiques, la Physique^ les traités du Ciel, de TAmé, et la Métaphysique. Sur les autres livres d'Aristote, nous n*avons que les commentaires moyens ou les paraphrases^ ou les deux à la fois. Les seuls ouvrages d'Aristote sur les^ quels il ne reste aucun commentants d*Ibn«Roschcl sont les dix livres de V Histoire des Animaux ^ et la Politique*i Le commentaire sur l'Histoire des Animaux a certainement existé. Ibn-Abi-Oceibia, Abd el-Wahid et la liste arabe

des ouvrages d'Ibn-Roschd qui se trouve dans le manuscrit 879 de TEscorial, le mentionnent expressément*. Quant à la Politique» Ibil-Roschd nous apprend lui-même dans Tépilogue de son commentaire moyen sur rÉthique» que la traduction arabe de cet ouvrage d'Aristote n'était pas encore connue en Espagne*. Au commencement de son commentaire sur la République de Platon/il dit expressément qu'il n'a entrepris l'explication de cet ouvrage que parce que les livres d'Aristote sur le même sujet n'étaient pas parvenus jusqu'à lui .

< Sur une prétebdue -version hébraïque du commentaire^ de Vltistoire des anitnaux, voir Steinschneider, Caiat. Codd. hebr.À-cad. Lugd. Bai, p. 69, note.

'Nous n'&vons rien sur les^ Grandes Morales et les Morales à Eudèmê, Les Arabes réunissent d'ordinaire les Grandes Morales aux Morales à Nicotnaque, qu'ils composent ainsi de douce livres (Cf. Wenrich, op. cit. p. 1B6).

• Voy. ci-dessus, p. 21.

* opp. t. IIIJ. 3n vo,318 ro (édit. 1660).

AVERROfcS. 63

On a pa croire, à l'inspection des éditions latines d'Averroès, qu'il ne connaissait pas les livres XT, XIII • et XIY de la Métaphysique : on ne trouve en eïïet dans ces éditions aucun commentaire sur les trois livres précités ^ Mais M. Munk a fait observer quMl existe en hébreu un commentaire moyen sur ces trois livres*. M. £teinschneider a découvert de nouvelles traces des ' études d'Averro6s sur le texte entier de la Métaphysique, dont certaines parties avaient été jusqu'à lui fort négligées ».

Quelques autres commentaires ne nous sont connus que par des indications vagues ou inexactes. Labbe, Wolf, de Rossi* parlent d'un commentaire sur le De Musica; mais il est évident qu'ils ont été trompés par l'équivoque du mot qui, en hébreu, désigne la Poétique, et que le livre qu'ils ont en vue est la paraphrase de cet ouvrage, traduite par TodrosTodrosi. Bernard Navagero*, dans une lettre écrite aux Juntas, assure avoir vu à Constantinople le grand

* Ravaisson, Métaph. (T^Arist, t. I[«]p.81.— Jourdain, Recherches sur les trad. lat. d'Aristote, p. 178. Le XI[«] livre manque aussi dans Albert; le XI¹¹ et le XI^V dans saint Thomas.

' Mélanges, p. 434-35. — Cf. Pasini, Codd. mes. regii Taurin, AthenseU I, p. 14-15.

* Calai, Codd. htbr. Acad. Luyd. Bat p. 52, 57 58.

* Labbe, JVova iiii^bL mes. (Paris, 1652, in-40), p. 116, 306. — Wolf, BibL hebr. 1, p 20. — De Rossi, Codd. hebr. t. il, p. 9-10.

« Édit. Juut. 1552, t. i[«]", f. 20 v». Procem.

6i AVftnROÉs.

commentaire sur les deux livres des Plantes. Ibn-Roschdn* ayant fait de grand commentaire que sur les livres qu'il avait déjà paraphrasés et exposés auparavant, il est difficile de croire qu'il eût donné tant de soins à ce livre sans qu'il en fût rien venu jusqu'à nous. C'est aussi par erreui que Fabricios attribue à Averroés des écrits sur les Phy ' siognomiqtiesî. En général le commentateur a distingua les livres authentiques et les livres apocryphes du philo[^] sophe avec beaucoup de sûreté.

§IX

Outre ces commentaires, Ibn-Roschd a composé un grand nombre d'ouvrages, dont Ténumentation complète offre de très-grandes difficultés. Les catalogues que nous en ont transmis les biographes arabes sont loin de coïncider entre eux et avec ce que nous avons entre les mains. Souvent un même titre désigne des traités différents; plus souvent un même traité est donné sous ides titres divers ; quelquefois enfin des traités sont formés par Tagglutination de plusieurs autres. Dans un manuscrit arabe de FEscorial (n^o 879] *, où se trouve une liste des ouvrages ribn-Sinai d*Alfarabi et d'Ibn-Roschd, figurent sous le

* Bibl gr. t. III, p. 252 (édit. Harles).

* Je dois la copie de ce document, si important pour le sujet qui m'occupe, à MM. José de Âlava et Tomis Muôoz, secrétaïro de l'Académie historique de Madrid, qui ont mis à ms rendre service dans cette circonstance un empressement dont je leur suis profondément reconnaissant.

nom de ce dernier soixante -dix-buit oo?niges de philosophie, de. médecine, de jurisprudence et de théologie. Ibo-Abh-Ooeibia, de son côté, en énumère au moins cinquante. Ibn-ei'Abbar n'en nomme que quatre*. En recueillant ces diverses indications, en les comparant aux écrits que nous possédons, et en retranchant les doubles emplois, voici la liste qu'on serait amené à dresser'.

I. Traités philosophiques

4 ® L'ouvrage connu sous le nom de Destruction de la Destruction[^] en arabe Tehafot el-Tehafot *, réfutation de l'ouvrage d'Algazzali, intitulé : Destruction[^] des philosophes. L'ouvrage est mentionné par Ibn-Abi-Oceibia et par

> Dhéhébi n'a fait que copier Ibn-Abi-Oceibia et Ibn-[^]l-Abbar.

* Cf. Wûstenfeld, Geschichte der arab. [^]rxte. p. 105 et suiv.

' Bayle, Antonio, Bnicker, et presque tous les anciens critiques ont donné le titre hébreu Happalath hahappala pour le titre arabe. Cf.' Bayle, note G. — Antonio, t H, p. 399. — Brucker, t, III, p. 103. — Wolf, Bibi, hélrr. t. III, p. 16, — Que dire de d'Uerbelot qui suppose Algazzali postérieur à Ibn- Roschd (art. RoschdjI

* La nuance du mot Tehafot est difficile à saisir. M. Gosche {UeberGhâxxaltsLebenund Werke,[^]. 268) a repris Vinterprétation de M. Schmœlders (jE[^]xsai, p. 215), repoussée par M.Munk {Mélanges, p. 372 et suiv.). Je crois bien que le sens que Gazzali avait en vue pour ce mot était « tomber les uns sur les autres. » L'idée exprimée par le titre de son ouvrage est donc que tous les systèmes croulent comme un château de cartes. Ibn-Roschd veut exprimer, par titre dû sien, qu'il va faire crouler également l'ouvrage de Gazzali.

66 ÀVKRRoÈ8.

la liste di[^] rEscorial*. Il existe en hébreu* et en latin'. Mais cette dernière version est très-inexacte et peut-être interpolée. La

doctrine qui y est exposée est sur plusieurs points, en contradiction flagrante avec celle d'Ibn-Roschd.

^ S^ De Substantia Orbis^ ou De eompositione cûrport» cm-
lestis. La liste de TEscurialetlbn-Abi-Oceibia mentionnent plu-
sieurs ouvrages distincts sous ce titre. En effet, ce traité est com-
posé de dissertations écrites à différentes époques. G* est un des
ouvrages les plus répandus en hébreu et en latin. Joint d*ordi-
naire au livre De causis^ il a pris place avec ce traité dans le
corps des écrits aristotéliques. 3* et 4® Deux traités sur Funion
(itlisâl) de t intellect séparé anec Ihomme^ mentionnés consécu-
tivement par Ibn-Abi-Oceibia. L*un de ces traités est celui qui est
intitulé en latin : De animmbeatitudine ; Tautre est VEpistola de
connexione intellecus abstracti cum homine (opp. t. IX). Ils
existent aussi en hébreu^. 5® Un ouvrage mentionné en ces
termes par Ibn-Abi-

' Oceibia: c Un traité sur la question de savoir si l'intellect ma-
tériel peut ou non comprendi^ les formes séparées,

1 Le De ætemitate mundi contra Àlgagelem, mentionné
comme existant k U bibliothèque SainMfarc, est sans doute iden-
tique à la Destruction de la Destruction, Cf. Zanetti, Latifui et ita-
lica D. Marci Bibliotfieca.p. 117.

• Wûstenfeld, p. 107, n<> 10; Steinschneider, p. 23, 50-61.

> Gosche.UeberGhdzzalîsLebenund IFerAtf.p. 268et8uiv.

« Munk, MéL p 437, note. Le second traité est attribué chez les
Juifs à Ibn-Roschd le grand-père. Steinschneider, Gaul. (inédit)
d'Oxford, no 25.

question qu'Àristote aTait promis de résoudre dans son livre de l'Ame '. » Ce traité existe en hébreu sous le titre de Traite de l'intellect matériel ou De la possibilité de l'union*. J'ai trouvé en outre la traduction latine d'un autre traité sur le même sujet dans deux manuscrits, tous deux du xiv^e siècle et d'origine Italienne : I* à la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise (cl. VI, n^o 510) sous ce titre : *Traetatus Ateroyis qualiter intellectus materialis conjungatur intelligenti abstractum* ; S^e à la Bibliothèque impériale (anc. fonds, n^o 6510), sous le titre : *Epistola de intellectu* (Voir Appendice vi)*. Il semble donc qu'Ibn-Roschd avait écrit quatre traités sur ce point fondamental, sans compter la grande digression du commentaire sur le troisième livre de l'Ame, consacrée au même sujet.

6** Commentaire sur la Lettre d'Ibn-Badja touchant l'union de l'intellect avec l'homme, mentionné par la liste de l'Escorial'.

* M. de Gayangos a suivi ici une mauvaise leçon.

< A Paris, à Oxford, à Leyde. Cf. Uri, Bibl. Bodl, pars 1^{re} p. 74. — Wolf, Bibl. hebr. 1, p. 14. 20-21; III. p. 15-16. — Steinschneider, Catal. Lugd, Bac. p. 18 et suiv. et catalogue (inédit) d'Oxford, art. Averroès, n^o 2b et 26. — Munk, Jfaton^es, p. 437, 448, note.

* Le manuscrit de Paris a appartenu à Nicolas Leoniceius.

* II. Steinschneider (Cat. Cod. Lugd. p. 5X) et p. 78, note) semble avoir vu ce traité en hébreu ; mais le style latin de ce docte bibliographe est si obscur que je ne suis pas assuré d'avoir bien saisi sa pensée.

^ Ibn-Badja a en effet composé un ouvrage sous ce titre. Ibn-Roschd, à la fin de son traité Sur la possibilité de l'union.

68 ÀVERBOËS.

' 7^ Questions sur les diverses parties de TOrganon, que Ton joint d*ordinaire aux commentaires, et dont deux existent en hébreu ^

8^ Du Syllogisme conditionnel^ mentionné par la liste deTEscorial.

9^ Epistola de primitate prædicatorum, à la suite des Seconds Analytiques, dans les éditions latines.

iO* Abrégé de logique, publié en hébreu à Riva di Trenfo; identique sans doute à l'ouvrage intitulé dans Ibn- Abi-Oceibia et dans la note bibliographique de TEscorial : Livre de ce qui est nécessaire en logique, et à Vlntrouction à la logique, qu'on trouve dans un grand nombre de manuscrits hébreux '.

41* Prolégomènes à la philosophie, en arabe, à l'Escu-

rial (n"* 6SI9); recueil de douze dissertations: f** sur le sujet et le prédicatif 2« sur les définitions ; 3* sur les Premiers et les Seconds Analytiques ; i"* sur les propositions; ' 5° sur la proposition vraie ou fausse; 6^ sur la proposition contingente ou nécessaire ; 1^ sur l'argumentation ; 8* sur la conclusion légitime ; 9° sur le sentiment d'Alfarabi touchant le syllogisme ; 1 0** sur les facultés de l'âme ; 44* sur le sens et l'audition ; 42* sur les quatre qualités *.

exprime aussi l'intention de composer un commentaire sur le Régime du solitaire, du même auteur (Munk, p. 388). M. Stein-Schneider (p. 19-20) pense à tort qu'il s'agirait là 4e l'ouvrage mentionné dans la liste de l'Escorial.

* Munk, Mélanges j p. 436.

« BarlolocCI, Bibl. rabbin, t. 1", p. 13. — Wolf, 1, p. 18; II, p. 12.
— Pasini, I, 20, 66.

' Casiri, î. 184.

AYSRROèS. 69

12* Commentaire sur la République de Platon ; ntentienne par la liste de TEscorial; il existe en hébreu el en latin (opp. t. m, édit. 4553).

4 3*" Exposé des opinions d'Abou-Nasr (Alfarabi) dans son traité de logique, et de celles d*Aristote sur le même sujet, avec un jugement sur leurs opinions ; mentionné par Ibn-Abi-Oceibiaet peut-être par la liste de TEscorial.

4 4* Différents commentaires sur Alfarabi, entre autres sur ses expositions de FOrganon, indiqués par la liste de FEscorial.

A 5* Sur les critiques qu' Alfarabi a adressées au livre des Secons Analytiques d*Aristote, quant à Tordre, aux régies du syllogisme et aux définitions ; ouvrage mentionné par Ibn-Abi-Oceibia.

4 6* Réfutation de la classification des êtres établie par Ibn-Sina, en possibles absolument et possibles par leur essence, et en nécessaires extérieurement et nécessaires par leur essence. En hébreu, à là Bibl. imp. (anc. fonds, 356); mentionné par Ibn-Abi-Oceibia*.

47^ Un commentaire moyen sur la Métaphysique de Nicolas, mentionné par Ibn-Abi-Oceibia ' et dans la liste de TEscorial.U s'agit sans doute de la Philosophie première de Nicolas de Da-

mas. Nicolas est souvent cité par les philosophes arabes, et en particulier par Ibn-Roschd, qui lui

> Cf. Mimk, Mélanges, p. 359 et suiv.

• La leçon actuelle d'Ibn-Abi-Oceibia laisserait des doutes sur l'existence de cet ouvrage ; mais la leçon suivie par Dhéhébi est très-explicite.

70 AVBRROàs.

reproche surtout d'avoir voulu intervertir l'ordre des livres de la Métaphysique > .

48** Traité sur cette question: Si Dieu connaît les choses particulières; mentionné dans la liste de l'Escorial.

1 9* Traité sur l'existence éternelle et sur l'existence temporaire. (Ibid.)

20* Recherches sur les divers points de Métaphysique qui sont traités dans le livre d'Ibn-Sina, intitulé : Al- Sehefa : mentionnées par Ibn-Abi-Oceibia.

21® Un livre sur la folie qu'il y a à douter des arguments du Philosophe touchant l'existence de la matière première, et preuve manifeste que les arguments d'Aristote sur ce sujet sont évidemment vécités. {Ibid.)

22® Question sur le temps. [Ibid.)

23^ Questions sur la philosophie. [Ibid.)

94* Traité de l'intellect et de l'essence intelligible, en arabe, à l'Escorial n° 879, probablement identique au traité l'intellectuel mentionné par Ibn-Abi-Oceibia, traité que M. Wiistenfeld * regarde à

tort comme identique & la seconde partie du De beaiitudine animer.

25' Commentaire du livre d'Alexandre d'Aphrodisias sur intellect; mentionné dans la liste de rEscorial. Il existe en hébreu '.

• Metaph. 1. XII, Proœm. f. 312 v», 314 v» et 344 v«; De anima, 1. III, f 169. Cf. Pierron et Zévort, Métaph. d'Avistote, 1. 1«", p. 124. — WenricK, De auet, grcee. vêr\$. p. 294. — De Sacy, Relation de V Egypte, par Abdallatif, p. 77, note.

*Ge8chichtederarabi8ehen^rzteundNaturfor8Chêr,p.\(y7.

* Steinschneider, Catal. Codd. Lugd. Bat, p. 21.

AVBiinoÈs. 71

2^ Questions sur le livre de TAmè, par demandes et par réponses. (Ibid.)

27^ Deux livres sur la science de Time, distincts des précédents. {Ibid.)

2S* Questions sur le : De Cmlo et Mundo. {Ibid.)

D'autres titres, que Ton trouve dans les bibliographes et dans les manuscrits, proviennent d'erreurs ou de doubles emplois. Ainsi les Balanceê npeculationumf seu êtaterm subiles, discussions sur Dieu, la création, l'immortalité, la prophétie, qui existent en hébreu, à la Bodléienne, à Turin, à Parme*, sont de Gazzali^. Le De generatiane anitnalium tam secundum viam gigniionis quam seetindum viam putrefaetionis, qui figure dans les catalogues âe la Biblioth. imp. (fonds de Sorbonne, 612; anc. fonds, 6510), n'est qu'un extrait du commentaire sur le XII* livre de la Métaphysique. Les traités De rerum norturalium mutatione

j[^]xta veteres philosophos cum expontione Ben Resched; — De cometis; — De sensibus; — De nutrimento; — De diluviis; les commentaires sur le Haï Ibn-Iokdhan d'Ibn-Tofaïl et sur le Régime du solitaire d'Ibn-Bâdja, mentionnés par Wolf, Bartolucci, Moréri*, ne reposent que sur des indications vagues et inexactes. C'est aussi par erreur que d'Herbelot lui

« Uri. pars 1^o p. 74. - Wolf, t. III, p. 16; t. IV, p. 753. — De Rossi, Codd. t. H, p. 77.

* Steinschneider, p. 146.

• Wolf, Bibi. hebr. 1. 1^o, p. 14 ci suiv. ; t. IV, p. 751 et suiv. — Barlolucci, t. 1^o, p. 14. — Moréri, art. Averroès. — Bnicker., t 111, p. 104 et 178.

* If *

72 AVCKROfeS.

attribue l'ouvrage de politique intitulé : La lampe des rois, qui est à un certain Abou-Bekr Mohammed de Tertose» qui n'a rien de commun avec notre auteur ^

II. Théologie

I* Un opuscule intitulé : Critique des diverses opinions sur raccord de la philosophie et de la théologie* , mentionné par Ibn-Abi-Oceibia, et dont le texte arabe, tiré du manuscrit 629 de TES-curial*, vient d'être publié à Munich par M. J. Müller. Il existe aussi en hébreu, à Paris ^ (anc. fonds n^o 345) et à Leyde •.

2* Un résumé ou plutôt une sorte d'appendice du précédent traité, contenu dans le même manuscrit de TEscarial et publié aussi par M. Müller.

3''' Un essai pour prouver que Topinion des péripatéticiens * et celle des théologiens [motecallemtn] musulmans

^ ,Voir d'Herbelot, au mot Serag al Molouk, les additions de Reiske, qui sont elles-mêmes fort inexactes, et de Rossi, Dizionario degli aut. arab, p 157-158. Cf. Dozy, Rech, II, 66. 254 et suiv.

« Telle est la leçon suivie par M. de Gayangos et par Dhéhébi. Le manuscrit de laBibl. imp. et les deux manuscrits d'Oxford portent : « l'accord entre la sunna et la théologie. > Le texte arabe de TEscurial et la version hébraïque confirment la lecture de M. de Gayangos et de Dhéhébi.

* Ce traité est omis dans Casiri, II, 185.

* Munk, Mélanges, p. 438 note.

» Steinschneider, p. 41 et suiv. et p. 147. ^ M. de Gayangos traduit à tort « dissidents.»

AVBRROËS. 73

sur le mode de Texistence du monde se rapprochent beaucoup pour le sens ; mentionné par Ibn-Abi-Oceibia et par la liste de l'EscuriaU

4* Voies des démonstrations pour les dogmes religieux ;^ ouvrage mentionné par Ibn-Abi-Oceibia et par la liste de FEscurial. H se trouve en arabe à TËscuiial (n* 629)\ en hébreu à la Bibl. imp. (Oratoire, n* H 4] et à Leyde*. Il vient d'être également publié par M. J. Huiler.

5° Commentaire sur YAkidei de Timam Hahdi, mentionné dans la liste de FEscorial. Il s'agit sans doute de la profession de foi d'Abou- Abdallah Mohammed Ibn-Tiu-^ marta, le fondateur ou mahdi des Almohades.

m. Jtmsprudence.

4 ^ Le point de départ du docteur autorisé {al-modj' téhid) et le terme suprême du docteur modéré CaUmoctésid)t en fait de jurisprudence^ ouvrage mentionné par Ibn-el-Abbar, par Mohammed beii-Ali de Xativa*, par Ibn-Abi-Oceibia et par la liste de TËscorial ^ Je pense que

« Casiri, II, 185.

^ Steinschneider, p. 42 et sniv. M. Wûstenfeld {Gesch. der arab, jErzte, p. 17) a fait deux ouvrages distincts du traité contenu dans le manuscrit de TËscorial et de celui qui est mentionné par Ibn-Abi-Oceibia. C'est à tort aussi qu'on a attribué le livre qui nous occupe à Ibiji-Roschd le grand-père. La date 575 de rhégire que porte l'ouyfrage s'y oppose.

> Mr. ar. anc. fonds 616, fol. 184 yo.

* Le titre offre quelque différence dans les quatre textes ; j'ai suivi Ibn-el-Abbar-

74 AVBRROËS.

c*est celiyre qui est cité sous le titre de Kiidb al-motékid c le livre du docteur universellement admis » et attribué à Ibn-Roschd dans un Index de livres défendus, contenu dans notre manuscrit arabe 5S5 (suppl.)> fol. 89 v<*.

S[^] Abrégé du livre de jurisprudence d*Algazzalî, intitulé elr-Mwtasfa ; mentionné par Ibn-el-Abbar, par la liste de TEscorial et par rhistorien tbfi*Saïd, cité par Makkari*.

Z[^]Vigilia super errores reperios in textibus Ugis eivilis[^] en trois volumes; ouvrage mentionné par Léon l'Africain •.

• i[^] Des causes du barreau, en trois volumes; en arabe à TEscorial, n[^]" 988.

5[^] Cours complet de jurisprudenC'C, en arabe à l'Escorial, n<"102l et 1022.

6<» Traité des SacriQces ; ibid. n« 1126.

7* Traité des Dtmes ; ibid. même numéro.

8* Des profits illicites des rois, des présidents, des usuriers./»rf. n« 4127 •.

Ibn-Abi-Oceibia attribue encore à Ibn-Roschd, en fait d'ouvrages de droit musulman, un Kitdb et-tahstl et un livre de Prolégomènes à la jurisprudence. Mais ces deux écrits sont certainement d*Ibn-Roschd le grand-père \ Les n"[^] I et 2 ci-dessus mentionnés sont les seuls dont Vau-

1 T. II, p. 122(édit. Dozy, etc.); G&yangos,t. W, p. 192-193.

• FabrioiQs, t. XIII, p. 287.

• Casiri, 1. 1«. p. 446, 450, 466-466.

• Munk, Mélanges, p. 419, note; — BozjT Recfierehes (2« édité.)I, p. 359. Gt le Kartas, p. 144 de rédition de Toraberg et p. 154 t. de la traduction de Petis de la Croix.

thentioité toit assurée. Aacun des litres donnés par Casiri nese retrouve dans lesbiographiesdlbn-Rosehd. Comme il y a eu trois jurisconsultes célèbres du nom d*Ibn^ Roschd \ un surtout, Abou-Abdallah Mohammed Ben- Omar, qui vi?ait vers l*an 700 de l*hégire, et dont les écrits se trouvent à l*EscuriaP, il ne serait pas surprenant qu'ils eussent été confondus.

IV. Astronomie

h* Abrégé de l'Almageste, indiqué parla note bibliographique de rBscurial. Il se trouve en hébreu dans un grand nombre de bibliothèques. Il n'a jamais été traduit en latin. Cependant Pic de LaHirandole, Vossius et d*au- Ires en ont eu connaissance.

î^ La note de TËscurial mentionne un second ouvrage intitulé : Ce qui est nécessaire à connaître du livre

de sur FAlmageste. Le nom de Fauteur est douteux.

C'est, je crois, le mot C/au/(u.f , que les Arabes ajoutent à celui de Ptolémée. Cet ouvrage serait alors identique au précédent.

3<^ De motu sphmrm colesiis, mentionné par Ibn-Abi- Oceibia et la liste de TEscurial, et que M. Wûstenfeld' regarde comme Identique au De substantia Orbis.

4^ Sur l'apparence circulaire du ciel des étoiles fixes ; traité mentionné dans la liste de l'Escurial.

* De Rossi, Dizionario degli autori arabi, p. 158. ' Casiri, t 11, p. 164.

• Op. cit. p. 107.

76 ALPERROÈS.

Au second livre de son grand commentaire sur le traité du Ciel\ Ibn-Roschd annonce TintenUon, si Dieu le lui permet, de composer un ouvrage sur Tastronomie telle qu'elle était du temps d'Aristote, pour détruire la théorie des épicycles et des excentriques, et faire concorder Tastronomie avec la physique d'Aristote.

VI. Œuvres médicales

4® Le grand ouvrage intitulé Culliyydt (généralités), d'où Ton a fait Colliget*; cours complet de médecine en sept livres. Les livres II, VI, VU, ont été réunis par Jean Bruyerin Champier, sous le titre de Collectanea de re medica. Le livre De sanitare iuenda qui se trouve en

^ Fol. 125 (édit. 1560), — Cf. Comment, in XII Metaph, f . 345 vo.

* On chercha généralement l'étymologie de ce mot dans colligo; d'où le nom de Collectorium que porte quelquefois ce traité (Bibl.imp. anc. fonds latin, n° 6949).

AVBRROÈS. n

arabe à rEscnrial (n[^]* 879) D*est sans doute que le livre VI du Colligei. L'ouvrage est mentionné par Ibn-et-Abbar, par Ibn-Abi-Oceibia et dans la liste de l'Escorial.

J2[^] Commentaire sur le poème médical d'Ibn-Sina, appelé Ardjuza*. C'est un des ouvrages les plus répandus d'Ibn-RosChd. Il se trouve en arabe à TEscorial, à Oxford, à Leyde, et partiellement à Pans (anc. fonds, n'[^] 4056).

3^{'''} De la Thériaque. Ibn-Roscbd le cite lui-même [CoUiget, 1. VII, c. ii}. Il se trouve en arabe à FEscorial [n[^] 879), en hébreu et en latin, dans beaucoup de bibliothèques.

19 Réponses ou conseils touchant la diarrhée, contenus en hébreu dans le manuscrit Scaliger, â, de Leyde*.

5® Exposition ou commentaire moyen sur le De febribus de Galien.

6<[^] Exposition sur les trois livres De facultatibus de Galien.

7[^] Exposition sur les sept livres de Galien De morborum causis et symptomatibus. Ces trois commentaires se trouvent en arabe à TEscorial (n[^] 879).

8* Exposition des livres de Galien Ilepi[^]co[^]vcôo-ecis rûv

1 C'est-à-dire poème écrit dans le mètre radjaz[^] spécialement affecté aux poèmes didactiques. Le moyen âge et la renaissance traduisirent ce mot par articuli.

■ Steinschneider, p. 931. Cf. Wolf, IIL 16 et 1218.

* Le texte d'Ibn-Abi-Oceibia porte senlement tltpi itay^ih-9(6>ç. M. de Gayangos, trompé par une mauvaise lecture, a traduit : De la Rùignêe. V. cependant Steinschneider, p. 332. note.

78 àvbroès.

9^ Exposition du livre de Oalien intitulé en arabe Moukùdt {crcetxtia). C'est sans doute le tlepi wv

10^ Exposition du Dt iemperameniis deGalicn.

<1* Exposition du livre Des médicammts simples de Oalien.

4 î* Exposition des livres OepaffcvTtxi^^- /xcW^ou de Oalien*. Tous ces commentaires sur Oalien sont mentionnés par Ibn- Abi-Occibia et par la liste de TEscorial.

43^ De temperamenlorum differentiis^ eparabeàVEscorial (n® 879) ; identique sans doute au De temperamento, mentionné par Ibn-Abi-Oceibia comme un ouvrage distinct de Texposition sur le livre de Oalien qui porte le même litre".

4 4^ Un traité De simplicibus en hébreu, diffé^^ent du n° 1 \ ci-dessus mentionné et du De simplicibus publié en latin, qui n'est que le V* livre du Colliget^.

4 5** Des tempéraments égaux ^ mentionné dans la liste de TEscurlal ; opposé sans doute au Ilépi dtmiidtkùv Ji^xpoffiaç de Oalien.

46^ De spermate. Imprimé pour la première fois en latin dans le t. XI de l'édition de 4560; mentionné par la liste de l'Escorial.

1 M . de Gayangos donne pour titre au livre de Galien : Des formes de la création.

> Wûstenfeid, p. 106 ;'^Stein8chDeider, p. 331, note. *
Steinscbneider, p. 331-332, note. ,

AVKRRO&S. 79

17^ C€niones de medieinis laxativis.Bihl. imp. anc. foDds
laUn, n* 6949.

f8^ Question sur la fièvre intermittente, mentionnée par Ibn-
Abi-Oceibia.

i 9^ Un Uvre sur les fièvres putrides* {Ibid.)

W Traités échangés entre Abou-Bekr Ibn-Tofail et IbD-Ro-
schd sur le chapitre des médicaments, tel qu'il se trouve dans son
livre intitulé Cuiliyydt. Ibid.)

On trouve encore dans les manuscrits, dans les coUec . lions
médicales de la renaissance et dans les bibliogra^ pbes, le texte
latin ou l'indication de plusieurs traités qui portent le nom
d'Averroès, mais dont l'authenticité parait fort douteuse. Tels
sont : De Yenenie, -* De Concordia inter Aristotelem et Galenum
de generatione sanguinie^ — Sécréta Hippocratii^ — QuMtio de
convaleicentia a febre*, — De Sectis, — De Balneis^.

Le peu de célébrité dont Ibn*Roschd a joui chez les musul-
mans et le rapide déclin des études philosophiques après sa mort,
furent cause que les copies arabes de ses œuvres se répandirent
U-ès-peu et sortirent à peine de

I Wastenfeld, p. 106.

s Antonio, BibL hiep. vêtus, t. II, p. 401.

rSspagne^ Les énormes destructions de manuscrits arabes or-
 données par Ximenez (on porte le nombre ^es livres brûlés snr
 les places de Grenade à quatre-vingt mille] * achevèrent de
 rendre très-rare le texte original des œuvres philosophiques du
 commentateur. Les manuscrits qui nous en restent sont tous
 d*écriture marocaine.Casaubon, cité par Huet, affirme il est vrai
 avoir louché de ses mains un manuscrit apporté d'Orient^ par
 Guillaume Postel, et contenant le commentaire sur les cinq par-
 ties de TOrganon, sur la Rhétorique et la Poétique*. J*avoue que
 pendant longtemps j'ai tenu pour suspecte dans toutes ses par-
 ties Tassertion que le docte évêqued*Avranches couvre de son
 autorité. Comment, me disais-je, Postel aurait-il apporté
 d'Orientxxn livre qui y a toujours été si rare? Huet, après avoir
 remarqué lui-même que Scaliger désespérait déjà de rencontrer

^ Freind avait déjà fait cette remarque {Eist med, pars II*, p.
 254). M. H. Ritter a eu tort d'élever des doutes sur ce point.
 (Gmtt. gel, Anz, 23|uin 1853, p. 989-990.) Ibn-Roschd est resté
 totalement inconnu aux bibliographes de Constantinople, et au-
 jourd'hui encore on ne l'y trouverait pas. Or on sait combien le
 marché de livres de Goostantinople a toujours été bien achalandé
 ; tout au plus y a-t-on possédé des exemplaires du Tefiafot, les-
 quels ont probablement disparu depuis.

* Gayangos, t. !', p. viii Remarquons à ce propos que la pré-
 cieuse collection de l'Escorial n'est pas, comme on pourrait le
 croire, un reste des Arabes d^Espagne. Elle provient en grande
 partie de navires marocains capturés en 1611. L'incendie de 1671
 en dévora près de la moitié.

■ Deinterpretatione et claris tnterpretibns, pA4l {Pm», 1680.)

aucun manuscrit arabe d'Averroës s'étonne que ce sayant homme n'ait pas eu connaissance du manuscrit de Postel, son ami et son correspondant assidu. Cette objection n'est-elle pas péremptoire? Les erreurs dont fourmille le traité De interpretatione quand il s'agit de versions orientales, n'autorisent-elles pas à révoquer en doute le témoignage de Huet?... Après avoir examiné le manuscrit de Florence, j'ai vu une partie de mes doutes se dissiper. Ce manuscrit, en effet, est exactement composé comme celui dont parle Huet. Le commentaire sur la Rhétorique et la Poétique s'y trouve joint à celui de l'Organon ; or cet assemblage est trop caractéristique pour que Huet et Casaubon eussent rencontré par hasard. Ce ne serait même pas une conjecture trop hardie de supposer que le manuscrit manié par Casaubon est celui-là même qui repose aujourd'hui sur les plumes de la Laurentienne. Mais cela n'infirme en rien le fait général que nous cherchons à établir. Ce manuscrit, en effet, étant écrit dans le plus pur caractère mogrebin du xiv^e siècle, si Postel l'a réellement obtenu (l'Orient j'en ai pu être que par suite d'un vrai hasard. Une lettre de P. Dupuy à Scaliger datée de Paris,

i Éptres franc, à M. delà Scala {1624, 8*) p. 162. «... Mon » frère qui est à Rome m'a écrit ces jours passés touchant » quelques livres arabica. Les propres mots de ses lettres sont

> tels : Vous pourrez dire à M. Casaubon qu'il y a icy un

> certain citadin qui a un Averroès tout entier, et l'estime 3
biect mil escus, et m'a promis que j'en pourray avoir copie

> moyennant 600 escus, et n'en faudrait guères moins pour

82 AVBRROËS.

20 mai 1606, nous met sur la trace d'un autre oiaDuscrit d'Averroës dont Casaubon a également eu connaissance. Le manuscrit de Florence * renferme le commentaire moyen sur l'Organon , ainsi que les paraphrases sur la Rhétorique et la Poétique, c'est-à-dire l'ensemble complet des commentaires sur les œuvres logiques d'Aristote *. L'examen que j'ai fait de ce beau manuscrit ne m'a révélé aucune différence importante avec le texte latin, si ce n'est dans la paraphrase de la Rhétorique et surtout de la Poétique. J'ai insisté ailleurs* sur l'intérêt qu'aurait pour les orientalistes la publication de cette paraphrase .^Des deux traductions que nous en avons, celle de Hermann l'Allemand est tout à fait inintelligible, et celle d'Abraham de Balme fort différente du texte, le traducteur hébreu ayant supprimé ou remplacé par des exemples familiers

aux juifs les citations arabes qu'Ibn-Roschd avait lui-même substituées aux particularités trop helléniques du texte.

La bibliothèque de l'Escurial est, avec la Laurentienne,

» celui qui feroit la copie. Le livre est fort beau et digne de la » bibliothèque du Roy.

1 Ev. Assem. Biblioth, Palat, Medic. Codd. mss. orient, p. 32Ô, God. CLxxx.— M. Wûstenfeld (Geschichte der arab. JEtzU, etc. p. 106) suppose à tort que la Laurentienne possède un exemplaire complet des commentaires d'Ibn-Roschd.

> La Rhétorique et la Poétique font toujours partie des œuvres logiques dans la classification des Syriens et des Arabes. Cf. Egger, Histoire de la crit. chez les Grecs, p. 155, ^9-300 ; — Jourdain, Recherches^ p. 139 et 142.

- Archives des missions scientifiques (juillet 1850).

AVBEEOËS. 83

la seule en Europe qui possède quelque partie du texte arabe des œuvres philosophiques d'Ibn-Roschd. Le n° 629 renferme plusieurs opuscules réunis sous le nom de Protégomènes à la Philosophie[^] et les importants traités sur l'accord de la religion et de la philosophie (voir ci-dessus, p. 72-73). Le n° 646 contient le commentaire sur le Traité de l'âme; le n° 879, une question sur l'intellect et l'intelligible, et le catalogue complet de ses œuvres*. Hadji'Khalfa, à propos du Tehafot de Gazzali, nous a conservé en arabe les derniers mots du Tehafot el-Tehafot d'Ibn-Roschd*. Enûn on trouve quelques textes arabes d'Ibn-Roschd écrits en caractères hébreux pour l'usage des juifs. Notre Bibliothèque impériale possède en ce caractère (n° 303 et 347) l'abrégé de l'Organon, le commentaire moyen sur le traité de la Génération et de la Corruption, sur les Météores, sur le régime de l'âme, et la paraphrase des *Pana Naturalia**. La bibliothèque Bodleyenne possède, dans le même caractère, les commentaires sur les traités du Ciel, de la Génération et des Météores[^]

' Casiri, t. I^{er}, p. 184, 193, 298-299. Un ancien catalogue de l'Escorial, fait en 1583, et publié par Hottinger, indique quelques autres ouvrages qui ne se retrouvent pas dans Casiri : deux manuscrits du commentaire sur le livre du Ciel et deux manuscrits du *CoUiget* {Bibl. orient, append. p. 8, 9, 14, 15, 17, 18).

> Lexie. bibliogr. (édition Fluegel), t. II. p. 474.

- Munk. Mélanges, p. 440, 445.

« Uri, p. 86 (Godd. hebi").

Le texte arabe des œuvres médicales d'Ibn-Roschd est moins rare que celui de ses œuvres philosophiques. L'Escorial possède plusieurs manuscrits de son commentaire sur le poème médical d'Ibn-Sina (n° 799, 826, 858), ses commentaires sur Galien, son traité de la Thériaque, peut-être même le *Co/œl*. La bibliothèque Bodleyenne, la bibliothèque de Leyde ' et la bibliothèque de Paris * possèdent aussi des manuscrits du commentaire sur le poème d'Ibn-Sina.

Autant le texte arabe d'Ibn-Roschd est rare dans nos bibliothèques, autant les versions hébraïques de ses œuvres y abondent. L'ancien fonds de la Bibliothèque impériale en possède à lui seul près de cinquante manuscrits ; celle de Vienne, au moins quarante ; la collection de l'abbé de Rossien contenait plus de vingt-huit. Après la Bible, il n'est peut-être pas de livre qui se retrouve en plus forte proportion dans les collections de manuscrits hébreux.

Les manuscrits latins d'Averroès sont aussi très-nombreux, surtout dans les fonds qui représentent, comme le fonds de Sorbonne, un grand mouvement d'études scolastiques; presque tous sont du xiv^e siècle.

* Uri, pars II*, p. 128 et 261.

« Catal Bibl. Univ. Lugd, Bat. (Lugd. 1716), n° 720, 721, 722.
— Le Catal mss. Angliæ et Hibemicæ by Codd. Laadenses, n° 398, semble indiquer le texte arabe de Colliget.

' Suppl. ar. no 1022

§ XI

Aucune partie du texte arabe d'Ibn-Roschd n'avait été publiée ayant l'année 4859. En cette année, M. J. MûUer ^ a publié à Munich, sous les auspices de l'Académie des sciences, les trois Traités sur l'accord de la religion et de la philosophie, contenus dans le ms. 629 de l'Escorial*. Le savant éditeur promet une traduction et des éclaircissements qui n'ont pas encore paru.

Deux ouvrages d'Ibn-Roschd, son Abrégé de la Logique et son Abrégé de la Physique ^ ont paru en hébreu à Riva ^ di Trente, en 4560. M. Goldenthal a publié à Leipzig, en 484S, la traduction hébraïque du commentaire sur la Rhétorique.

Les éditions latines, partielles ou complètes, d'Averroès. sont à la lettre innombrables. De l'an 4480 à l'an 4580, à peine s'est-il écoulé une année qui n'en ait vu paraître une nouvelle. Venise en compte pour sa part pins de cinquante, dont quatorze ou quinze sont plus ou moins complètes'.

* Philosophie und Théologie von Averroes ^ extrait n° 3 des Monumenta sæcularia de l'Académie, l'^* classe.

s Pour réomnération des éditions incunables d'Averroès, voir Haïn, Repert. bibliogr. ^ux SkTiîcles Aristote, Averroès ; — Panzer, Annales typogr. aux articles Padoue et Venise ; — Hoffmann, Lex. bibl. 1. 1". p. 316et8uiv.; -- Mittarelii, Bibl,

86 AVBREOÈS.

Padoue eut pourtant Thonneur de Yeditio princeps ^ En 4472, 4 473, 4 474, parurent dans cette ville les différents traités d'Âristote avec le commentaire d'Averroës St Nobilis Vicentini

Joannis Philippi Aureliani et fratris impensa, opéra vero atque ingenio Laurenti Canozii Lendenariensis.

En 4484, parut à Venise la paraphrase de la Poétique, avec les gloses d'Alfarabi sur la Rhétorique*; en 4482, le CoUiget et le De Substantia Orbis. En 4483 et 4484, parut une édition complète d'Aristote accompagné d'Averroès, en trois volumes (très-rare), par André d'Asolo*. En 4489, parut une seconde édition complète, en deux ou trois volumes, fol. goth. par Bernardino da Tridino*. Dès lors, les éditions se succèdent sans interruption. Les années 1495, 1496, 1497, 1500 virent encore paraître des éditions plus ou moins complètes; Aristote désormais ne paraîtra plus à Venise sans être accompagné de son in*

Codd. mss. S Michaelis Venet. prop. Murianum, append. col. 25-38 et 32;^ Antonio, Bibl. hisp. vetus, t. II, p. 397-401; — Fabricius, Bibl. græca, t. III, p. 211 et suiv.; — Wüstenfeld, Geschichte der arab. Litteratur, p. 105-108; — et une note bibliographique étendue, ajoutée par M. Daremberg à Tartile Averroès, dans la réimpression de la Biographie universelle [18^3).

^ ^ Cette édition se trouve à la Bibliothèque impériale.

3 La Bibl. imp. en possède un magnifique exemplaire sur vélin, qui a appartenu à Wladislas II, roi de Bohême et de Hongrie. Cf. Van Praël, Catalogue des livres sur vélin, t. III, n° 8 et 9. — Bninet, Manuel du lib. t. I, p. 177 (4^e édit).

* Cette édition se trouve à la bibliothèque de l' Arsenal.

AYERROÈS. 8^

interprète. André d'Asolo, Octavien Scot, Comino de Tridino, Jean Gryphius, les Juntas surtout firent suivre les éditions avec

une incroyable rapidité durant tout le ^{xv}^e siècle. L'édition la plus répandue et la meilleure est celles des Juntas de 4 553 La dernière édition complète est celle de 4574.

Bien que Venise eût pour ainsi dire acquis le monopole des œuvres d'Averroès, quelques autres villes cependant Turent paraître des éditions séparées de ses œuvres médicales et même de ses traités philosophiques. Ainsi Bologne (4504, 4523, 4580), Rome (4524, 4539), Pavie (4507, 1520), Strasbourg (4503, 4534), Naplos (1570, 4574), GenèTe (1608). Lyon eut aussi son édition complète, chez Scipion de Fabiano (4524, in-8^e)S et de nombreuses éditions partielles (4547, 4534, 4537, 4542).

A la fin du ^{xvi}^e siècle, les éditions deviennent de plus en plus rares ; seuls, quelques traités médicaux s'obstinent encore à (enter la publicité. Au ^{xvii}^e, ces innombrables volumes s'ensevelissent pour toujours dans la poussière et l'oubli.

X Cette édition, la seule complète qui ait paru en France, est très- rare. Je n'en ai vu qu'un exemplaire, dand une bibliothèque de province.

CHAPITRE II

DOCTRINE D'AYERROÈS

A voir le nom d'Averroès revenir sans cesse dans l'histoire de la philosophie, on serait porté à Tenvisager comme an de ces grands fondateurs de systèmes qui ont rallie autour d'une doctrine originale une longue famille de penseurs. Or une connaissance plus étendue de la philosophie arabe amène à ce résultat,

en apparence singulier, que le système désigné au moyen &ge et à la renaissance sous le nom d'Averroïsme, n'est que l'ensemble des doctrines communes aux péripatéticiens arabes, et que cette désignation renferme une sorte de contre-sens, à peu près comme si on désignait du nom de Themistianisme ou de Simplicianisme, l'ensemble des études péripatétiques de Tétele d'Alexandrie. L'histoire littéraire n'offre peut-être pas l'exemple d'un homme dont le caractère ait été plus altéré par la renommée, par le manque de critique et l'éloignement des temps. Resté seul en vue comme représentant de la philosophie arabe, Ibn-Roschd eut la fortune des derniers venus, et passa pour l'inventeur des doctrines qu'il n'avait guère fait qu'exposer d'une manière plus complète que ses devanciers.

Ce n'est pas que la doctrine d'Ibn-Roschd, envisagée en

elle-même» manque d'originalité. Bien que Ibn-Roschd n'ait jamais aspiré à une autre gloire qu'à celle de commentateur, cette apparente modestie ne doit pas nous faire illusion : l'esprit humain sait toujours revendiquer son indépendance. Enchaîné à un texte, il saura retrouver sa liberté dans l'interprétation de ce texte : il le faussera plutôt que de renoncer au plus inaliénable de ses droits, à son droit individuel de la pensée. Sous prétexte de commenter Aristote, les Arabes, comme les Scolastiques, ont su se créer une philosophie pleine d'éléments profanes, et très-différente assurément de celle qui s'enseignait au Lycée. Mais cette originalité n'est pas avouée ; aux yeux d'Ibn-Roschd, la science philosophique est achevée, il ne reste plus qu'à en faciliter l'acquisition. On ne doit pas d'ailleurs se faire illusion sur l'importance qu'ont eue chez les Arabes les hommes spécialement appelés philosophes. La philosophie n'a été qu'un épisode dans l'his-

toire de l'esprit arabe ^ Le véritable mouvement philosophique de l'islamisme doit se chercher dans le sectes théologiques : Kadarites, Djabarites, Sifatites, Motazélites, Baténiens, Talimites, Ascharites, et surtout dans le Kalâm. Or les musulmans n'ont jamais donné à cet ordre de discussions le nom de philosophie {fil-safet). Ce nom ne désigne pas

' M. H. Rltter a fort bien aperçu ce trait fondamental. Voy. *Gesch, der christ. Phil. III Th. XI Buch, i Kap.* et sa dissertation, *Ueber unsere Kenntniss der arab. Phil.* (Gœtt. 1844). — Cf. Th. Haarbrücker, préface à la trad. de Schabristani, p. vu. — De Hammer, *Literaturgeschichte der Àrabe* Tf I Abth. I Band, S. lxxxi.

90 AVERBOËS.

chez eux la recherche de la vérité en général, mais une secte, une école particulière, la philosophie grecque et ceux qui l'étudient. Quand on fera l'histoire de la pensée arabe, il sera très-important de ne pas se laisser égarer par cette équivoque. Ce qu'on appelle philosophie arabe n'est qu'une section assez restreinte du mouvement philosophique dans l'islamisme, à tel point que les musulmans eux-mêmes en ignoraient presque l'existence. Gazzali donne comme une preuve de la curiosité de son esprit, d'avoir voulu connaître cette rareté. « Je n'ai vu, dit-il, aucun docteur qui ait donné quelque soin à cette étude'. » Autant les Arabes ont imprimé un caractère national à leurs créations religieuses, à leur poésie, à leur architecture, à leurs sectes théologiques, autant ils ont montré peu d'originalité dans leur tentative de continuer la philosophie grecque. Disons plutôt que ce n'est que par une très-décevante équivoque, que l'on applique le nom de philosophie arabe à un ensemble de travaux entrepris, par réaction Contre l'arabisme, dans les parties de l'empire musul-

man les plus éloignées de la péninsule, Samarkand, Bokhara, Cordoue, Maroc. Cette philosophie est écrite en

arabe, parce que cet idiome était devenu la langue savante et sacrée de tous les pays musulmans ; voilà tout. Le véritable génie arabe, caractérisé par la poésie des ' Kasidas et l'éloquence du Coran, était absolument antipathique à la philosophie grecque. Renfermés, comme tous les peuples sémitiques, dans le cercle étroit du lyrisme

1 Taité traduit par M. Schmoelders, p. 27-28 (Paris, 1842.)

AVBRROËS. 91

ei da prophétisme, les habitants de la péninsule arabique n'ont jamais eu la moindre idée de ce qui peut s'appeler science ou rationalisme. C'est lorsque l'esprit persan, représenté par la dynastie des Abbasides, l'emporte sur l'esprit arabe, que la philosophie grecque pénètre dans l'islam. Quoique subjuguée par une religion sémitique, la Perse sut toujours maintenir ses droits de nation indo-européenne ; pendant qu'elle reconstruisait dans sa propre langue son épopée et sa mythologie, elle troublait déjà l'islam par des tentatives qui au premier siècle de l'hégire, n'eussent provoqué que le scandale ou le dédain. Aussi est-ce à Bagdad, la ville abbaside par excellence, qu'est le centre de ce mouvement nouveau ; ce sont des Syriens chrétiens et des affiliés du magisme, qui en sont les instigateurs et les instruments. C'est un calife, représentant éminent et passionné de la réaction persane, Almamoun, qui y préside. Élevé par les Barmékides, qui passaient pour attachés à l'ancienne doctrine de Zoroastre. on le voit toute sa vie rechercher curieusement en dehors de l'islamisme les enseignements rationalistes de l'Inde, de la Perse, de la Grèce ^ Les

origines de la philosophie arabe se rattachent ainsi à une opposition contre l'islam, et voilà pourquoi la philosophie est toujours restée chez les musulmans une intrusion étrangère, un essai avorté et sans conséquence pour l'éducation intellectuelle des peuples de l'Orient.

Si l'on compare la doctrine contenue dans les écrits

> Gustav Weil, *Geschichte der Chalifen*, 11 Band, S. 253 ff. (Mannheim, 1848.)

93 AYBREOEa.

d'Ibn-Roschd avec celle d'Aristote, on reconnaît du premier coup les graves altérations qu'a subies le péripatétisme entre ces deux termes extrêmes. Mais si l'on veut déterminer le point où s'est introduit l'élément nouveau, qui d'une philosophie en a fait une autre, la question devient fort délicate. Les théories d'Ibn-Roschd ne diffèrent par aucun caractère essentiel de celles d'Ibn-Batista et d'Ibn-Toufail, qui ne font de leur côté que continuer, en Espagne, la série d'études qu'Ibn-Sina, Alfarabi, Alkindi avaient fondée en Orient. Alkindi lui-même, qu'on envisage d'ordinaire comme le fondateur de la philosophie arabe, ne paraît avoir aucun droit au titre de créateur. Sa doctrine n'est qu'un écho de celle des Syriens, qui se rattachent eux-mêmes directement aux commentateurs grecs d'Alexandrie. Entre ceux-ci et Alexandre d'Aphrodisias, entre ce dernier et Théophraste, il n'y a aucune innovation instantanée. On peut dire cependant que l'origine de la philosophie arabe, aussi bien que de la scolastique, doit être cherchée dans le mouvement qui porte la seconde génération de l'école d'Alexandrie vers le péripatétisme. Porphyre est déjà plutôt péripatéticien que platonicien, et ce n'est pas sans raison que

T'Orient et le moyen âge l'ont envisagé comme l'introducteur nécessaire à l'encyclopédie philosophique. Porphyre a posé la première pierre de la philosophie arabe et de la philosophie scolastique. Maxime, le maître de Julien, Proclus, Damascius sont presque des péripatéticiens*. Dans

Cf. Ravaisson, Essai sur la métaph. t. Arist. t. U, p. 540.

récole d'Aminonius, fils (l'Hermias, Aristote prend définitivement la première place et dépossède Platon. Les commentateurs Themistius, Syrianus, David l'Arménien, Simplicius, Jean Philopon signalent l'avènement du péripatétisme à la domination universelle. Là est le moment décisif où l'autorité philosophique se constitue pour plus de dix siècles.

C'est sur ce prolongement péripatétique de l'école d'Alexandrie qu'il faut chercher le point de jonction de la philosophie arabe avec la philosophie grecque. Les raisons que Ton donne ordinairement de la préférence accordée par les Arabes à Aristote, sont plus spécieuses que réelles. Il n'y a pas eu de préférence, car il n'y a pas eu de choix réfléchi. Les Arabes ont accepté la culture grecque telle qu'elle leur est arrivée. Les livres qui expriment le plus exactement cette transition sont l'apocryphe Théologie d'Aristote, que Ton pourrait croire composée par un Arabe, et le livre De Causis dont le caractère indécis a tenu en suspens toute la scolastique. La philosophie arabe conserva toujours l'empreinte de cette origine : l'influence des alexandrins s'y retrouve à chaque pas. Quoique Plotin soit resté inconnu aux musulmans S

— Vacherot, Hist. crit. de l'école d'Alex, t. II, 1. III, cap. vu.

* Je ne puis, malgré les observations de M. Ritter (Goett. gel. Anz. juin 1853, p. 900 et suiv.) et de M. Gentofanti (Archivio de

Vieusseux, Âpend. t. IX, p. 554 et suiv.) modifier cette manière de Toir.

' M. Vacherot {Bist. de Véc, d'Alex, t. III, p. 100) pense que Plotin a dû être traduit en arabe. Mais nous avons les

94 AVBRROès.

rien ne ressemble plus à la doctrine des Ennéades que telle page d*Iba-B&4ja, dlbn-Roschd, d*£ba-GebiroI (Avicébron). 11 est vrai que des inOuences venues de TOrient purent se combiner avec celles d'Alexandrie ; on ne peut douter que le soufisme, qu'on le tienne pour originaire de la Perse ou de TIndeS n'ait eu sa part dans la formation des théories de l'union avec l'intellect actif et de l'absorption finaleV II y a loin assurément du sectaire hindou au philosophe arabe ; mais c'est le propre du mysticisme de confiner en même temps à la philosophie et au fldéisme, et de prêter la main tantôt au rationalisme le plus absolu, tantôt à la superstition la plus intempérante. Ainsi la philosophie arabe nous apparaît, dès ses premières manifestations, douée de tous ses caractères essentiels. Les titres, qui seuls nous restent, des ouvrages d'Alkindi (ix* siècle] relatifs à l'intellect suffisent pour prouver qu'il professait déjà, sur ce point fondamental, les théories qui, plus tard, ont pris dans l'école une si grande

renseignements les plus exacts sur les auteurs grecs qui ont été traduits en cette langue, et Plotin n*y figure pas. M. Haarhrûcker* (trad. de Schahrist. t. H, p. 192, 429) pense, il est vrai, que l'auteur appelé par Schahristani le Maître grec {al-scheick al-Yaunani) n'est autre que Plotin. Mais quel que soit Tauteur ainsi désigné, il est certain que Schahristani ne le connaissait que par des extraits fort incomplets.

¹ Voir sur ce point encore controversé, Weber, *HisL de la liU.* tnd. p. 359-360 (trad. Sadous); Sprenger, dans le *Journal of the As. Soc. of Btngal*, vol. XXV (1856), p. 133 et suiv.

[^] Voy. sur le soufisme les travaux de Tholuck, de Sacy, de Hammer. Ailloli [*Mém. de l'Acad. de Bavière*, U Xil).

AVBRROËS. 95

importance [^] Chez Alfarabi (il[®] siècle), ces doctrines sont déjà presque aussi développées que dans les écrits d*[bn-Roscbd. Les théories mystiques que bientôt Ibn-Bâ[^]ja exposera dans son *Régime du Solitaire*[^] se retrouvent tout entières dans Alfarabi. La fin de l'homme est d'entrer dans une union de plus en plus étroite avec la raison [^]rintellect actif). L*homme est prophète dès que tout voile est tombé entre lui et cet intellect. Une telle félicité ne peut s'atteindre que dans cette vie ; l'homme parfait trouve ici-bas sa récompense dans sa perfection; tout ce qu'on dit être au delà n'est que fable'. Mais c'est dans Ibn-Sina (Avicenne) qu'il faut chercher l'expression la plus complète de la philosophie arabe. Dieu étant l'unité absolue, ne peut avoir d'action immédiate sur le monde. n n'entre point dans le courant des choses particulières : centre de la roue, il laisse la périphérie rouler à sa guise. La perfection de l'âme rationnelle est de devenir le miroir de l'univers; elle y arrive par la purification intérieure et par la perfection morale, qui préparent le vase où doit se répandre l'intellect divin. Il est pourtant des hommes qui n'ont besoin ni de l'étude ni de l'ascétisme

[^] V. Fiagel. ii[^]-ATindi (Leipzig, 1857), p. 20 et suiv. dans les *AbhatMungen fUrdie Kunde des Mofgenlandes*, t. L

s Voy. la notice sur Alfarabi dans les *Mélanges* de M. Munk (p. 341 et suiv.), et en général les excellentes notices, insérées d'abord dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, que le savant auteur a réunies en ce volume. Les vues d'ensemble de M. Ritter (*Gesch. der christ. Phil.* 111 Th. XI Buch, 1 Kap.) sont aussi pleines de justesse.

96 AVBRROËS.

pour recevoir rUlurainalion de rinllect. Ces favoris de Dieu sont les prophètes. En général, Ibn-Sina paraît philosopher avec une certaine sobriété. Ibn-Rbschd lui reproche amèrement de ne pas savoir-prendre un parti, et de tenir toujours le milieu entre les théologiens et les phflosophes^ Il admet que la personnalité humaine se conserve après la mort, et il cherche à s*arrêler sur la voie du panthéisme, en mettant le monde dans la catégorie du possible. Cette distinction du possible et du nécessaire est le fond de la théorie d'Ibn-Sina, et la base sur laquelle il cherche à établir la personnalité divine. Ibn-Roschd ajoute toutefois que, suivant d'autres, Ibn-Sina n*admettait l'existence d'aucune substance séparée, et que sa vraie opinion sur Dieu et l'éternité du monde devait être cherchée dans la Philosophie orientale^ où il identifiait Dieu avec l'univers*.

C'est surtout contre Ibn-Sina que Gazzali dirigea sa Destruction des philosophes. Gazzali est, sans contredit, l'esprit le plus original de l'école arabe*. Il nous a laissé, dans un curieux livre*, ses confessions philosophiques, et

1 *Phys.* l.II, f. 27 (édit. 1553).

' Destr. Destr, disput. x, sub fin. — Ibn-Tofaïl, *Phil.* au-todid. proœm. — Roger Bacon a connu l'existence de l'école Philosophie

orientale^ et la donne aussi comme l'expression de la dernière pensée d'Avicenne {Opw Majus, p. 46, édit. Jebb).

> Voir la savante monographie de M. Gosche, Ueber Ghazzdlîs Leben und Werke, extraite des Mém, de VAcad, de Berlin pour 1858.

* Publié par M. Schmoelders, dans son Essai sur les écoles

AVKRROËS. 97

le récit de son voyage à travers les différents systèmes de soD temps. Aucun système ne l'ayant satisfait, il conclut an scepticisme; le scepticisme n'ayant pu le retenir, il se précipite dans l'ascèse, et demande aux danses mystiques des soufis l'étourdissement de sa pensée. Arrivé là, il s*arrôte dans la mort et l'anéantisseipent. Ceux qui, après avoir philosophé, embrassent le mysticisme en désespoir de cause, sont d'ordinaire les ennemis les plus intolérants de la philosophie. Gazzali, devenu soufi, entreprit de prouver l'impuissance radicale de la raison, et, par une manœuvre qui a toujours séduit les esprits plus ardents que sages, de fonder la religion sur le scepticisme. Il déploya dans cette lutte une perspicacité d'esprit vraiment étonnante. C'est surtout par la critique du principe de cause quMI ouvrit son attaque contre le rationalisme. Hume n'a rien dit de plus. Nous ne percevons que ia simultanéité, jamais la causalité. La causalité n'est autre chose que la volonté de Dieu faisant que deux choses se suivent ordinairement. Les lois de la nature n'existent pas, ou n'expriment qu'un fait habituel ; Dieu seul est immuable. C'était, on le voit, la négation de toute science. Gazzali fut un de ces esprits bizarres qui n'embrassent la religion que comme une ma-

nière de narguer la raison. Des bruits défavorables coururent, du reste, sur le droit-

philos, chez les Arabes. M. de Pallia avait commencé à en donner l'analyse {Mém. de l'Acad. des Sciences, prior. et pot. sav. étr. 1. 1^{er}, p. 165 et suiv.}. Voir dans la Zeitschrift der d. m. G. (1853, p. 172 et suiv.) l'analyse d'un autre traité de Gazzali par M. HiUig.

9ft AVEhnoÊs.

ture de ses sentiments. Ibn-Roschd prétend qu'il attaqua la philosophie pour complaire aux théologiens, et farter les soupçons qui s'étaient élevés contre son orthodoxie*. Moïse de Nârbonne nous apprend qu'il avait composé pour ses amis un petit écrit secret où il donnait la solution des objections qu'il avait présentées au public comme insolubles'; cet écrit s'est en effet retrouvé en hébreu à la Bibliothèque de Leyde*. Ibn-Tofaïl relève ses perpétuelles contradictions et prouve avec évidence qu'il avait composé des ouvrages ésotériques, où il professait des doctrines fort différentes de celles qu'il jetait au vulgaire. « Accepte ce que tu vois, disait-il, et laisse là ce que tu as entendu ; lorsque le soleil se lève, il te dispense de contempler Saturne*.

Gazzali exerça une influence décisive sur la philosophie arabe. Ses attaques produisirent l'effet ordinaire des contradictions, et introduisirent dans l'opinion des adversaires une précision jusque-là inconnue. Ibn-Batdja (Avempace) fut le premier qui s'efforça de réhabiliter contre lui l'autorité de la raison. Gazzali avait humilié la science, et prétendu que l'homme n'arrive à la perfection qu'en renonçant à l'exercice de ses facultés rationnelles. | Ibn-Batdja, dans son célèbre traité du Régime du solitaire¹, essaya de prouver que c'est par la science et le développe-

1 DestT.Deêtr. prol. etdisput. III-, f. 84 (édit. 1560).

t Deliusch, Catal. Codd. h\$br. BibL Lips. n» 98.

I Sleinschneider, Catai.Codd. hebr. Bibl, LugdL Ba\$^ p. 46.

• Pocooke, Philos, autodidactus, proœm. p. 19, \$qq

• Voir l'analyse que M. Muok en a donnée diaprés Moïse de Narbonne {Mélanges, p. 388 et suiv.).

AVERROÈS. 99

ment successif de ses facultés que Thomme arrive h s'iden- ^
lifier avec rintellect actif. Il joignait b cette théorie psychologique
une théorie politique, une sorte d*utopie ou de | modèle idéal de
société où Thomme arriverait sans effort à \ rideniification. Le
triomphe de Tâme rationnelle sur la partie animale est le but des
efforts de la vie morale. L*acte de Tintelligence s'opère par les
formes intelligibles qui arrivent à rintellect matériel ou passif; là,
elles reçoivent de rintellect actif la forme et la réalité. Quand
Thomme, par Télude et la spéculation, est aiTivé à la pleine pos-
session de sa conscience, alors G*est Vintellect acquis s le cercle
de révolution humaine est achevé, et l'homme n*aplu qu'à
mourir.

Ce rationalisme élevé est aussi le fond de la doctrine
d*Ibn*Tofaïl(ri4 ^u^acer des scolastiques). Son roman de Hay
Ibn-Iokdhan^ sorte de Robinson psychologique, publié par Po-
cocke, sous le titre de : Philosophus autodidactusj a pour objet de
montrer comment les fa * cultes humaines arrivent par leur
propre force à Tordre surnaturel et à Tunion avec Dieu. V Auto-
didacte est un péripatéticien mystique à la manière alexandrine.
Il y a tel passage qui semble littéralement traduit de Jamblique.

De tous les monuments de la philosophie arabe, c'est peut-être le seul qui puisse nous offrir plus qu'un intérêt historique. De sa fortune singulière; traduit en anglais, en hollandais, en allemand, le Hay Ibn-Iokdhan s'est vu adopté par les quakers comme un livre d'édification.

Ainsi la philosophie, épuisée en Orient, reprend un nouvel éclat dans l'Espagne musulmane par Ibn-Bâdjâ

et Ibn-Tofaïl, mais en même temps s'y empreint d'une teinte beaucoup plus prononcée de mysticisme. Avant ces grands hommes, d'ailleurs, le panthéisme péripatétique avait eu en Espagne un illustre représentant, dont l'existence était restée une énigme, et pour les scolastiques qui le citent à chaque page, et pour la critique moderne qui, jusqu'à ces dernières années, n'avait pu réussir à le tirer du mystère. M. Munk¹ a rendu un éminent service à l'histoire de l'esprit humain, en démontrant que cet Avicenne, qui a joué un si grand rôle dans la philosophie chrétienne du moyen âge, n'était autre que le juif Salomon ben Gebirol², de Malaga, renommé dans la synagogue comme hymnographe³, et surtout en découvrant à la Bibliothèque impériale⁴ la traduction hébraïque et la traduction latine de la Source de vie. Mais Ibn-Gebirol ne paraît avoir exercé aucune influence sur la philosophie arabe de son temps, ni même sur celle de ses coreligionnaires.

1 *Literaturblatt der Orient*, 1846, n° 46 (Leipzig), et *Mélanges de philosophie juive et arabe* (Paris, 1857 et 1859).

* La transcription même du nom n'est pas en dehors des analogies : Ibn-Gebirol, Âben-Gebrol, Avicbron, comme Ibn- Sina, Âben-Sina, Avicenne.

* Cf. Ewald et Dukes, Beiträge zur Gesch. der æU. Auslegung des Alt. Test. art. Ibn-Gabirol. — Ad. Jellinek, Beiträge zur Geschichte der Kabbala (Leipz. 1842, p. 26.

A Un nouveau manuscrit du Fons vitæ a été depuis découvert à la Bibliothèque Mazarine par le docteur Seyerlen. Theol. lahrb. de Baur et Zeller, t. XV, 4 « cah. et t. XVI, !•' cahier .

La philosophie arabe se présente à nous avec le caractère d'une assez grande uniformité. Chez tous les philosophes dont nous venons de montrer la succession [Gazzali excepté], la méthode est la même, l'autorité est la même, la doctrine ne diffère que par le degré plus ou moins avancé de développement où elle est parvenue. C'est dans les sectes religieuses sorties de l'islamisme qu'il faut chercher la variété, l'individualité et le vrai génie des Arabes \ Un siècle s'était à peine écoulé depuis la mort du Prophète, que déjà la dispute commençait à miner le dogme qu'il avait fondé. La liberté et la prédestination furent le premier objet sur lequel s'exerça le besoin d'activité théologique. Les Kadariïes (partisans de la liberté) et les Djabarites (prédestinaliens) soutinrent sur cet éternel champ de bataille la longue guerre des textes et de la raison. Les attributs de Dieu furent le deuxième brandon de dis-

< Sur les sectes musulmanes, voy. Pococke, Spécimen hist. Arabum (édit. White, Oxford, 1806) « p. 17 du texte, 206 et suiv. des notes; — Scbahristani, Book of religions and philosophical sects, publié en arabe par M. W. Cureton (London, 1846), et traduit par M. Haarbrûcker (Halle, 1850, 1851); — Hadji-Rhalfa, introduction de son Lexique bibliographique, X. pr, p. 64 et suiv. (édit. Fluegel); et l'ouvrage de M. Schmœl* ders, qui toutefois doit être consulté avec quelque réserve.

corde. L*extrême rigueur du monothéisme qui règne dans l'islam, l'attention constante à combattre les dogmes chrétiens de la trinité et de l'incarnation, ti répéter sans cesse : « Dieu n'a pas de fils, Dieu n'a pas de mère, Dieu n'engendre pas, Dieu n'est point engendré, » fit beaucoup travailler les esprits en ce sens. Les uns (Moattils) refusant à Dieu tout attribut positif et susceptible d'être rapporté aux créatures, en faisaient un être abstrait, dont on ne pouvait rien aiSrmer. En général, les philosophes et les sectes philosophiques, par opposition aux bypostases du Dieu des chrétiens,étaientdecetaviset niaient les attributs distincts de l'essence divine. Les autres, tels queleè Si/atitos (partisans des attributs), Iesre«cA6*Aileir (assimilateurs) faisaient Dieu à l'image de l'homme et s*échelonnaientl aux différents degresde-ranthropomorphisme.LesAscharitess^efforcèrent de réunir les doctrines des Djabarites et des Sifatiles, avec quelques restrictions, pour ne pas tomber dans le fatalisme absolu et l'anthropomorphisme matérialiste. Pour les HaschamUSi au contraire. Dieu est un être corporel, habitant en un lieu déterminé. Il est assis sur un trône, il a des pieds et des mains, etc.

En face de ce dogmatisme intempérant, le scepticisme s'exprimait en des sectes indéfiniment variées. Les Somaniten rejetaient toute connaissance acquise par la spéculation, et n'admettaient que ce qui se touche et se voit : ils passaient pour mauvais croyants. Les Talimites, par un autre genre de scepticisme, fondaient la certitude de la conscience sur l'autorité d'un homme infaillible, l'imam. Ils se confondaient presque avec les BaténienSj

cabbalisles musulmans, qui cherchaieqt la vérité dans les le-
lres et les nombres ^

Enfin rincrédulilé la plus avouée formait elle-même des sectes dans le sein de Tislamisme : Karmatbes, Fati-* miles, Ismaéliens, Druzes, Haschischins, sectes à double entente, alliant le fanatisme à Tincrédulité, la licence a l'enthousiasme religieux, la bardiesse du libre pen*seur & la superstition de Tinitié et à rindifTérence du quétiste. Tel est en effet le caractère bizarre de rincrédulilé musulmane. Flottant indécise entre la secte religieuse et la société secrète, elle cache la plus révoltante immoralité Timpiété la plus forcenée, sous le voile de Tiniliation. Ne rien croire et tout se permettre, telle est sa formule. Du reste, le caractère vague des diverses appellations par lesquelles les musulmans désignent les mé« créants ne nous permet pas toujours de bien marquer la nuance des opinions (|u*ils regardent comme hétérodoies. Ainsi sous le nom de Zendik* se confondaient les sectes inf&mes et communistes sorties de Bardesane, de Mazdak, du manichéisme, et les libres penseurs (aU eUtahkik^les gens de l'évidence)^ qui n*admettaient que ce qui est prouvé. Le peuplé ne fait guère de différence entre ceux qui ne croient pas comme lui. Quelquefois même on rattachait les Zendiks au sabismeetà Tidolâtrie*.

1 De Sacy. ChrexL ar, t. II, p. 250.

* Sur Torigine de ce mot, voir Zeitschriftder deutschenfnor-
genlitndUcheftGesellschaft, 1852, p. 406-409; 1853,p.103-104.

• Cf. de Sacy, Ewposé de la religion des Dmzes, et Chre»toma-
thie arabe, i. !«'. p. 306; t. II, p. 96, 101 , S05 et suiv, — le

Tels étaient les produits bizarres de cette grande ébullitioD où flottèrent tous les éléments de l'islamisme du II* au V* siècle de

Thégire. Une théologie libérale et rationaliste, celle des Motazélites (dissidents) rallia quelque temps les esprits modérés. Le motazélisme représente, dans Tislam, un protestantisme de la nuance de Schleiermacher. La révélation est un produit naturel des facultés humaines; les doctrines nécessaires au salut sont du ressort de la raison : la raison suffit pour y mener» et en tout temps, même avant la révélation, on a pu arriver & les connaître. L'école de Bassorafut. sous la protection des Abbasides, le centre de ce grand mouvement de réforme, dont l'expression la plus complète se trouve dans la grande Encyclopédie des Frères de la sincérité [Ikhioan-essafa) *, tentative de conciliation entre la philosophie et l'islamisme, qui ne parut satisfaire ni les philosophes ni les dévots.

Ainsi, en dehors de l'étude de la philosophie grecque, l'islamisme fournissait à l'activité des esprits un vaste champ de discussions rationnelles, qu'on désignait du nom de Kaldm, à peu près synonyme de Scolastique* . Le

même, trad. de l'histoire des Sassanides de Mirkhond, à la suite des Antiquités de la Perse, p. 361 et suiv. — Voy. aussi Journal asiat. cet. 1850, p. 344, et une intéressante leçon de M. Lenormant sur l'incrédulité dans le sein de l'islamisme {Questions historiques, xviii^e leçon).

1 Voir le travail de M. Flügel sur cette remarquable association dans la Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, 1809, p. i et suiv. Cf. Gosche, Ghazzali, p. 240 et suiv.

' Kalim représente en arabe toutes les nuances (le mot [^]j[^]o[^] ,

Kalâm, dont l'existence est antérieure à l'introduction de la philosophie grecque chez les musulmans sous le nom de Kalâm*, ne

représenta d'abord aucun système particulier. Sous ce mot se cacha même parfois une grande liberté de discussion*. Mais quand la faveur accordée à la philosophie eut mis en péril les dogmes de l'islamisme, le rôle du Kalâm changea, et consista désormais à défendre par les armes de la dialectique les dogmes attaqués, à peu près comme chez nous la théologie, de dogmatique qu'elle était d'abord, est devenue de nos jours surtout apologétique¹. Le

Sur Torigine et le sens précis de ce mot, voy. J. Goldenthal, dans les Mémoires de l'Académie de Vienne, t. I^{er} 1850, p. 432. — Delitzsch, Anekdoten zur Geschichte der mittelalt. Scholastik, Juden und Moslems, p. 992 et suiv. — Schmœlders, Essai p. 138-139. — Haarbriicker, Trad. de Schahristani, t. H, notes, p. 390 et suiv. — Munk, Mélanges, p. 320 et suiv. MoiecfUlem (participe dérivé de la même racine) désigne le théologien dogmatique, par opposition au faquih, théologien casoïste. Le mot OcoXoyoc, dans Aristote (Metaph. 1. XII, oap.vi), était rendu dans la version arabe dont se servait Ibn-Roschd, par MotecalUmin,

¹ On en trouve des traces dès Tan 720 ou à peu près. V.oi«rnoiona¹. avril-mai 1859, p. 379-80, note. Selon une tradition rapportée en cet endroit, le Kalâm devrait son origine à un copte converti à l'islamisme.

² Voir un charmant récit d'Al-Homaidi, traduit par M. Dozy {Journ. asiat. juillet 1853, p. 92-93. Parmi les questions traitées dans le recueil des décisions du grand-père d'Ibn-Roschd (suppl. ar. n^o 396), il en est justement qui roulent sur l'orthodoxie des Motecallemin,

* Voici la définition que le Tarifai donne du Kalâm : « Une

but principal des Motecallemin es[^]i d*établir contre les philosophes la création de la matière, la nouveauté du monde et l'existence d*un Dieu libre, séparé du monde et agissant sur le monde. Le système des atomes leur parut favorablⁱⁱ à la polémique qu'Uls voulaient soutenir; ils le choisirent. Les atomes, disaient-ils. ont été créés par Dieu ; Dieu pourrait les détruire, et sans cesse il en crée de nouveaux. Dieu agit librement et directement en toutes choses (tout ce qui existe est immédiatement son œuvre. Les privations ou accidents négatifs (rob^sc^urité, Tignorance, etc.) sont même produits par Dieu dans la substance qui les supporte, tout comme les accidents positifs[^] Ainsi Dieu crée la mort, Dieu crée le repos, comme il crée la vie, comme il crée le mouvement. L*&me elle-même n*est qu*un accident que Dieu continue sans cesse. La causalité ne réside pas dans les lois de la nature ; Dieu seul est cause. Deux faits ne s*en^cbalnent jamais nécessairement Tun à Tautre, et Tensemble de Punivers pourrait être tout autre qu'il n[^]est. Tel est le système que les Motecallemtⁿ trouvèrent

science dans laquelle on disiterte sur ressen^ee de Dieu, ses attribuis et les conditions des choses possibles, diaprés le canon de rislam. pour réfuter la métaphysique des philosophes. • (Édit Fluegel, p. 194, Lips. 1845.) Ibn-Khaldoun donne une dénnition toute semblable (Saey, Chrest ar, I, 467). Nais de telles définitions ne conviennent qu*à l'acception la plus moderne du mot Kaldm[^]

[^] Les motazélites, qu*Ibn-Roschd assimile toujours aux Motecallemtⁿ, regardaient même la privation comme une substance. Gf, D[^][^]r. Destr. disput. lU, p. 119 v».

le meilleur à opposer au péripatétisme des philosophes : système irès-pauvre assurément, comme tous ceux qui eurent été conçus pour les besoins de la polémique, mais recommandé par ce faux air de netteté qui séduit le vulgaire, C'est contre ce système que nous allons voir Ibn-* Roachd, Maimonide et les derniers représentants de la philosophie arabe tenter un effort suprême, qui ne servira qu'à montrer une fois de plus quelle distance il y a entre les formules dont se contente la foi populaire et celles que la science indépendante est amenée à se former.

Il faut rendre cette Justice à la philosophie arabe, qu'elle a su dégager avec hardiesse et pénétration les grands problèmes du péripatétisme, et en poursuivre la solution avec vigueur. En cela, elle me semble supérieure à notre philosophie du moyen âge, qui tendait toujours à rapetisser les problèmes et à les prendre par le côté dialectique et subtil.

Or, tout l'ensemble de la philosophie arabe, et par conséquent tout l'averroïsme, se résume en deux doctrines, ou, comme disait le moyen âge, en deux grandes erreurs intimement liées entre elles et constituant une interprétation complète et originale du péripatétisme : l'éternité

« Voir le Guide des égarés de Maimonide, ch lxxi et suiv. t I, p. 332 et suiv. 391 et suiv. (trad. Muok).

408 AVERBOËS.

de la matière et la théorie de l'intellect. La philosophie n'a jamais proposé que deux hypothèses pour expliquer le système de l'univers : — d'un côté, Dieu libre, personnel, ayant des attributs

qui le déterminent ; providence ; causalité de Tunivers transportée en Dieu ; âme humaine substantielle et immortelle ; — d'un autre côté, matière éternelle, évolution du germe par sa force latente. Dieu indéterminé ; lois, nature, nécessité, raison ; impersonnalité de Tintelligence, émergence et réabsorption de lindividu. La première hypothèse repose sur une idée trop exaltée de individualité ; la seconde, sur une vue trop exclusive de Tensemble. La philosophie arabe, et en particulier celle d*Ibn-Roschd, se classe de la manière la plus décidée dans la seconde de ces catégories \

Le problème de Torigine des êtres est celui qui préoccupe le plus Ibn-Roschd : il y revient dans tous ses écrits, et toujours avec une nouvelle instance. Mais nulle part il ne Ta traitée avec plus de développement que dans le grand commentaire sur le douzième livre de la métaphysique. < Il y a, dit-il, sur Torigine des êtres deux opinions opposées, entre lesquelles il en est d'autres intermédiaires : les uns expliquent le monde par le développement, les autres par la création. Les partisans du développement disent que la génération n'est que la sortie et en quelque sorte le dédoublement des êtres; l'agent, dans cette hypothèse, n'a

X Ibn-Sabîn définissait Dieu « la réalité des êtres. » Notre manuscrit, suppl. ar. 525, fol. 40, signale des panthéistes en Egypte, vers le x^e siècle de notre ère,

d'autre fonction que de tirer les êtres l'un de Tautre, de les distîBguer; il est donc évident que ses fonctions se réduisent à celles de moteur. Quant aux partisans de la création, ils disent que Tagent produit l'être, sans qu'il ait besoin pour cela d'une matière préexistante. C'est l'opinion des Motecallémtn de notre religion et de celle des chrétiens, par exemple de Jean le Chrétien

(Jean Philopon), qui prétend que la possibilité de l'être créé ne réside que dans l'agent. Quant aux opinions intermédiaires, elles se réduisent à deux ; mais la première admet à son tour deux nuances assez diverses. Ces opinions sont d'accord sur un point, c'est que la génération n'est qu'une transmutation de substance, que toute génération suppose un sujet, et que rien ne s'engendre si ce n'est de son semblable. Dans la première de ces opinions, l'agent crée la forme et imprime cette forme à une matière existante. Parmi les partisans de se. sentiment, les uns séparent entièrement l'agent de la matière, et l'appellent le donateur des formes : c'est l'opinion d'Ibn-Sina[^]; d'autres soutiennent que l'agent est tantôt non séparé de la matière, comme lorsque le feu engendre le feu, ou que l'homme engendre l'homme ; tantôt séparé, comme cela a lieu dans la génération des animaux et des plantes, qui naissent du dissemblable : telle est l'opinion de Thémistins et peut-être d'Alfarabi. La troisième opinion est celle d'Aristote ; elle consiste à dire que l'agent fait du même

'Cf. Metaph. I. XII, f. 334VO.

' Cf. Destr. Destr, pars ait. disp. III, f 350 v«.

Uù AVERROËS.

coup le composé de la matière et de la forme, en donnant le mouvement à la matière et la transformant Jusqu'à ce que tout ce qui y était en puissance passe à]*acte. Dans celte opinion, Tagent ne fait qu'amener à Pacte ce qui était en puissance, et réaliser Tu- nion de la matière et de la forme. Toute création se réduit ainsi à un mouvement, dont la chaleur est le principe. Celte chaleur, répandue dans Feau et dans la terre, engendre les animaux et les plantes qui ne naissent pas d*une semence*. La nature produit

tout cela avec ordre, avec perfection, et comme si elle était guidée par une intelligence supérieure, bien qu'elle soit dénuée d'intelligence. Ces proportions et cette énergie productive, que les mouvements du soleil et des étoiles donnent aux éléments, sont ce que Platon appelait les idées. Dans l'opinion d'Aristote, l'agent ne crée aucune forme ; car s'il en créait, quelque chose pourrait sortir du néant. C'est la fausse imagination d'après laquelle on se représente les formes comme créées, qui a porté certains philosophes à croire que les formes sont quelque chose de réel, et qu'il y a un donateur *deus formarum*; c'est la même opinion qui a porté les théologiens des trois religions qui existent de nos Jours à dire que quelque chose peut sortir du néant*. Partant de ce principe, les théologiens de notre religion ont supposé un seul

' La théorie de la génération spontanée au moyen de U putréfaction et de Faction du soleil est généralement admise par les Arabes. Voir Ibn-ToMU Phil. autod, init.

> Cf. De Cœlo H Mundo. f. 197.

AVfRROËS. 441

ageni produisant tous les êtres sans intermédiaire, agent dont l'action s'exercerait au même instant par une infinité d'actions opposés et contradictoires. Dans cette hypothèse, le feu ne brûle plus, l'eau n'humecte plus ; tout a besoin d'une création spéciale et directe. Bien plus, quand un homme lance une pierre, ils prétendent que le mouvement appartient pas à l'homme, mais à l'agent universel. Il détruit ainsi l'activité humaine. Mais voici une doctrine plus surprenante encore. Si Dieu peut faire passer quelque chose du non-être à l'être, il peut de même le faire passer de l'être au non-être; la destruction, comme la génération, est

Tœuvre de Dieu ; la mort est une création de Dieu. Selon nous, au contraire, la destruction est un acte de même nature que la génération. Tout être engendré porte en lui la corruption en puissance. Pour détruire, comme pour créer, Tagent n*a qu'à faire passer la puissance à l'acte. Ainsi il faut maintenir vis-à-vis l'un de l'autre la puissance et l'agent. Si l'un faisait défaut, rien ne serait, ou tout serait en acte : deux conséquences également absurdes. »

Toute la doctrine d'Ibn-Roschd, tout le fond de sa polémique contre les Motecallemtos est contenu dans ce passage essentiel*. La génération n'est qu'un mouvement; or tout mouvement suppose un sujet Ce sujet unique, cette

* Cf. Destr Destr. pars sit. disput. I.

> Voir aussi Destr. Destr. disput. I, II, X. Iba-Roschd se montre plus conciliant dans les deux traités sur l'union de la théologie et de la philosophie, p. 11 et suiv. 79 et suiv. du texte publié par M. J. Mailler.

m AYERHOËS.

possibilité anivei'selle, c'est la matière première, douée de réceptivité, mais dénuée de toute qualité positive» et apte à recevoir les modifications les plus opposées ^ Cette matière première n'est susceptible d'aucun nom ni d'aucune définition. Elle n'est que la simple possibilité. Toute substance est ainsi éternelle par sa matière, c'est-à-dire par sa puissance d'être. Dire qu'une chose passe du non-être absolu à Têtre, c'est dire qu'elle possède une disposition qu'elle n'a jamais eue'. La matière n'a pas été engendrée, et elle est incorruptible*. La série des générations est infinie a parte ante ei a parte post^ : tout ce qui est possible passera à

l'acte, autrement il y aurait quelque chose d'oisif dans l'univers* ; et puis, dans le milieu de réternité\ H n'y a pas de différence entre ce qui est possible et ce qui est *. L'ordre n'a pas précédé le désordre, ni le désordre n'a précédé l'ordre. Le mouvement n'a pas précédé le repos, ni le repos le mouvement. Le mouvement est éternel et continu ; car tout mouvement a sa cause dans un mouvement précédent ^ Le temps

1 Zimara interprète ainsi la pensée d'Averroès : *Materia est una secundum subjectum, et multa secundum potentias et habilitates ad recipiendum formas contrarias* (Solut, contrad. f. 62. édit. 1560).

« 1 Phys. f. 18— VIII Phys. f. 165.

» I Phys. f. 22. — VIII Phys. f. 194. — XII Metaph, f. 341 y0 — Desubst. Orftw, cap. IV, f. 324 v«, 325.

* VIII Phys. f. 176 et sqq.

» VIII Phys. f. 184.

• III Phys. f. 47.

» VIII Phys. f. 155-157. -^ De Gœlo, f. 197. — Epitome Me-

d'ailleurs n'existe que par le mouvement. Nous ne mesurons le temps que par les changements d'état que nous observons en nous-mêmes. Si le mouvement de l'univers s'arrêtait, nous cesserions de mesurer le temps, c'est-à-dire que nous perdriions le sentiment de la vie successive et de l'être. On ne mesure le temps durant le sommeil que par les mouvements de l'imagination ; quand le sommeil est très-profond et que le mouvement de l'imagination s'éteint entièrement, la conscience du temps disparaît.

Le mouvement seul constitue un avant et un après dans la durée. Ainsi sans le mouvement il n'y aurait aucune évolution successive, c'est-à-dire que rien ne serait*. ^ De là il résulte que le moteur n'agit pas librement, comme le prétendent les Motecallemln. Ibn-Sina, qui leur a fait tant de concessions, a imaginé, pour leur complaire, sa classification du possible et du nécessaire.' Il met le monde dans la catégorie du possible, et suppose quMl aurait pu être autrement qu'il n'est. Mais comment appeler possible ce dont la cause est nécessaire et éternelle? La liberté suppose nouveauté; or Dieu n'a pas de .raison d'être nouveau*. Le monde n'aurait pu être ni

Upb. Iract. IV, f. 398. — De Subst. Orbis, cap. iv, f. 324 v». — Cf. Ârist. Metaph. A, p. 246 (édit. Brandis).

* IV Phys. f. 82 v° et sqq. — Ce passage est l'un des plus ingénieux dlbn- Roschd. Il y développe sur le sommeil des vues absolument semblables à celle de Dugald Stewart.

' € Impossible est quod actio nova fiât per voluntalem antiquam. » (VIII Phys. f. 159.) Cf. Désir. Destr. disput. I. f. 21, et pars ait. disp. 1, f. 333 v*.

444 AVBRRO&S.

plifs grand ni plus petit qu'il n'est ; car le caprice seul aurait déterminé telle mesure plutôt que telle autres Le hasard n'est cause efficiente que rarement et par accident. Cependant on serait beaucoup plus recevable à attribuer au hasard les événements d'ici-bas que tout Tordre des corps célestes; aussi Aristote traite-t-il plus sévèrement Démocrite et ceux qui ^aoutiennent le premier sentiment que les partisans du second*. Dieu» par conséquent, ne connaît que les lois générales de Tunivers; il s'oc-

cupe de l'espèce en son de l'individu¹; car 5MI connaissait le particulier, il y aurait innovation perpétuelle dans son être. D'ailleurs, si Dieu gouvernait tout immédiatement, le mal de l'univers serait son œuvre ; ou bien il faudrait lui attribuer le pouvoir de réaliser l'impossible, ce qui serait admettre le principe des sophistes*. La seule opinion révérencieuse. envers Dieu est donc celle qui réduit sa providence à n'être que la raison générale des choses. Dans cette hypothèse, tout ce qu'il y a de bien dans le monde lui est imputable, puisqu'il l'a voulu ; le mal, au contraire, n'est pas son œuvre, mais la conséquence fatale de la matière contrariant ses desseins*.

¹ De Cœlo et Mundo, f. 119 v¹.

¹ Expos, média in Phys, f. 202 v¹ et sqq.

* Destr. Destr, disput. XI et XIII — XII MeUph. comm.37

* Epi t. Metaph. tract. IV, f. 3¹9 v<» (édit. 1560). — Désir. I¹estr. disput. I, f. 341 v¹.

* Dans la Destruction de la Destruction (disput. III, f. 101 v<¹, 102J, Ibn-Roschd parle de la Providence à la manière vol-

AVERROÏS. 445

Jusqu'ici Ibn-Roschd ne me semble qu'un interprète fidèle et intelligent de la pensée d'Aristote, exprimée surtout au I^{er} et au VHP livre de la Physique et au XIP de la Métaphysique. L'être, pour Aristote, étant composé d'un élément indéterminé (la matière) et d'un élément déterminatif (la forme)» la matière devient, dans un tel sentiment, infini, le fond permanent de toute chose. La matière est le possible, et le possible c'est l'éternel *. Assurément la forme de ce raisonnement était attaquable, et ce n'était

pa3 à tort que les Hotecallemtn répliquaient : Votre erreur est d'envisager la possibilité comme une chose réelle, la possibilité n'a aucune subsistance ; c'est une pure con^ ception de notre esprit, sans nulle réalité*. Ceci était pé-* remptoire contre l'expression un peu grossière de la théorie aristotélique, mais n'entamait pas la profonde vérité qui sert de base à cette théorie, à savoir l'identité du fond permanent des choses, l'éternité de l'océan d'être à la surface duquel se déroulent les lignes toujours oscillantes et ^ variables de l'individualité. ^ (

|iirt« et avec ané pompe de Ungs^ qui ne lui est pas habi-
Uieile ; mais cet endroit semble avoir été gravement modifié par le traducteur juif.

1 Cf. Anstot. MeUph.l.XILeap. vi(trad.Cousio, p. Id5 et suiv.);
— Brandis, Aristoteles und seine Akad. Zeitgenossen (Berlin, 1857), 2* Hâlfté, p. 903 et suiv.

' Sehmœlders, Eeeai, p. 159.

446 AYERaOÈS.

8 IV

L'extrême simplicité avec laquelle noas concevons le monde invisible nous a mis dans Timpossibilité de nous faire une idée du système beaucoup plus compliqué que Ton trouve dans les religions et dans les pphilosophies de l'antiquité. Éons, génies, sephirotb, démiurge, métatron, etc., tout a disparu, depuis que Timpitoyable Occam a mis les dieux en fuite par son axiome scolastique : // ne faut pas multiplier les êtres sans raison.

La philosophie arab^ est loin d'être aussi sobre. Une nombreuse hiérarchie occupe tout Tintervalle entre Dieu et rhomme.

€ Le gouvernement de l'univers, dit Ibn-Roschd, ressemble au gouvernement d'une cité, où tout part d'un même centre, mais où tout n'est pas l'œuvre immédiate du souverain*. » La profonde conception d'Aristote, ce dieu du XII^e livre de la Métaphysique, immobile, séparé, centre de l'univers, qui dirige et meut le monde, sans le voir, par l'attraction du bien et du beau, ce newtonisme métaphysique, si simple, ne satisfait pas les Arabes. Jamais dieu n'a été aussi déterminé, aussi isolé du monde que celui d'Aristote. Si l'on applique le nom de panthéisme aux doctrines qui craignent de limiter Dieu, aucune

1 Destr, Destr. dispul. III, f. 121 v«.— Epit. Metaph. tr. IV, f. 395.

AVERROÈS, 4n

doctrine n'a été plus que la sienne opposée au panthéisme. Cette théodicée pouvait convenir à une école naturaliste comme l'école péripatéticienne : pour simplifier son objet et écarter tout ce qui ressemble à une hypothèse, le naturaliste voudrait faire à Dieu, une fois pour toutes, sa part bien arrêtée, et le reléguer le plus loin possible du champ de l'expérience. L'école arabe ne put se plier à une conception aussi simple. Il fallut créer une sorte de ministre à ce roi invisible pour le mettre en contact avec l'univers; on fut conduit de la sorte à quelque chose d'analogue au *lâyo^npccfopuéc* de *Philon*, image et manifestation des puissances cachées dans les profondeurs de l'existence infinie. Le passif n'arrive jamais à l'acte que par le fait d'une puissance active et le contingent ne saurait s'expliquer par une série de causes à l'infini'. Sans doute le cercle des causes ne saurait s'arrêter à tel moment donné. La pluie sort du nuage, le nuage de la vapeur, la vapeur de la pluie; la plante sort de la plante, l'homme

sort de rhomme par la corruption de l'être générateur, sans qu'il soit permis dans cette chaîne continue de prendre un moment plutôt qu'un autre pour point de départ'. Où donc chercher la cause du multiple? De l'un ne peut sortir que l'un. Un seul être peut être le produit immédiat de Dieu et en rapport direct avec lui. Cet être, c'est la pre-

1 II Phys. f. 31 y^.—Destr. Destr. disput. VI, f. 150 v<».— Cf. Ravaisson, Essai sur la Métaph. d'Arisi. t. I<^ p. 512 et suiv Metaph. 1. II, f. dOv».

Pestr. Pesir. disp. IV, f. 152, 158.

418 AVBRROfcS.

mière intelligence \ le premier moteur des étoiles fixes, sorte de démiurge dont Torigine ne doit pas être cherchée ailleurs que dans le chap. vu du XII* livre de la Métaphysique, mal entendu et combiné avec des données alexandrines, eu peut-être, par une sorte de compromis dont les seetes antagonistes offrent de nombreux exemples, avec la doctrine des hypostases et du Verbe, que Ton combattait d'ailleurs si énergiquement. Cette intelligence première, ce premier moteur, qui est pour Aristote Dieu lui-même, n'est pour les Arabes que le premier agent de Funivers, à qui ils appliquent les magnifiques expressions par lesquelles Aristote a cherché à exprimer le mode d'abtion de l'intelligence divine*. Le Coran lui-même fournit des arguments à cette théorie ; car il est écrit : La première chose créée par Dieu est VintelHgence. Platon, suivant IbnRosohd, n'a pas voulu exprimer autre chose quand il dit en son style figuré que Dieu créa les anges le matin, et qu'après leur avoir laissé le soin de créer tout le reste, IL se reposa*. Galien a entrevu la même vérité, quand il parle de

cette forme informante, à laquelle appartient véritablement le nom de créateur*. Plusieurs sectes reli-

^ Epitème Hetaph. tr. IV, f. 895 v« et sqq.

« Pour «*en convaincre, il suffit de lire l'Abrégé de la Métaphysique, tract. IV, f. 396. Un instant pourtant Ibn-Rosehd semble identtîer Dieu et l'intelligence première; car, dit-il, la nature n'a rien de superflu. (J^id. f. 397.)

* Metaph, 1. XII, f. 344 v<». — Cf. Destr. Destr, disput. XII et XV.

* Destr. Destr. pars ait. disp. III, f. 350 v« _

AVKRROËS. U9

giexueSf plus ou moins empreintes de gnosticisme, les Talimites, les Batéoiens, les Sabiens professaient une doctrine analogue et admettaient l'intelligence comme le premier-né de toute créature \

« La nature des astres, avait dit Aristote, étant une certaine essence éternelle, et ce qui meut étant éternel aussi et antérieur à ce qui est mù..., il est évident qu'*autat il y a de planètes, autant il doit y avoir d'*essences,

éternelles de leur nature, et chacune immobile en soi

L*ane est la première, l'autre la seconde, dans un ordre correspondant au mouvement des astres entre eux '.» c Une tradition venue de l'antiquité la plus reculée, dit-il ailleurs, et transmise & la postérité sous l'enveloppe de la fable, nous apprend que les astres sont des dieux et que la divinité embrasse toute la nature. Tout le reste n'est que mythe. Mais si on en dégage le

principe pour le considérer seul, savoir que les premières essences sont des dieux, on pensera que ce sont là des doctrines vraiment divines'.... » Cet aperçu bizarre, qui semble une réminiscence de Pythagore ou de Platon, et qui a surpris tous les commentateurs, au point que plusieurs critiques n'ont pas craint de révoquer en doute l'authenticité du livre où il se trouve *, fut le texte primitif de la théorie

1 Sebmœlders, Eêsi tur les écoles phil. p. 502.

• UetaphTl. XII, cap. viii(trad. Cousin, p. 203. ^ Ed. Brandit, p. 951.)

• Ibid. (trad. Cousin, p. 212). — Éd. Brandis, p. 254.

' * Cf. Vacherot, T IU(yrie des premiers principes selon Âristote (Caen, 1836), p. 48 et suiv. ^ Ravaisson, Essai sur la

120 AVEHROËS.

des intelligences, qui forme un des points les plus caractéristiques de la philosophie des Arabes, et à laquelle leur syncrétisme mêla tant d'éléments étrangers. L'hypothèse mécanique de Newton a si profondément changé les idées sur le système de Tunivers, que toutes les conceptions de l'antiquité, du moyen âge, de la renaissance, de Descartes lui-même sur le Monde nous apparaissent aujourd'hui comme les rêves d'un autre âge. Quelque effort que nous fassions, nous ne renoncerons jamais assez franchement à nos idées modernes pour comprendre, c'est-à-dire pour ne pas trouver absurdes, le de Cœlo et Mundo, le traité du Monde à Alexandre, le de Substantia Orbis. L'homogénéité de Tunivers était alors mal comprise : on ne pouvait supposer qu'un même système s'étendit à toutes les parties du monde, et que la

même loi qui détermine ici-bas le mouvement d'un atome présidant aux révolutions des corps célestes. Ibn-Roschd n'est donc pas responsable de ce que sa théorie du ciel peut avoir pour nous de bizarre et d'inconcevable. Le ciel est à ses yeux un être éternel, incorruptible, tout en acte, simple, sans pesanteur, mû par une âme*. En effet, le mouvement circulaire ne peut venir que d'une âme, les corps n'étant susceptibles que du mouvement de haut en bas. Le ciel n'est

Métaph. d'Aristote, t. 1[«], p. 103, 104. — Pierron et Zévori. Métaph. d'Arist. t. 1[^], introd. lxxxviii et lxxviii, et t. II. p. 361 et suiv. — Michelet (de Berlin), Examen critique de la Métaph, d'Aristote, p. 194-195.

1 De Substantia Orbis, cap. y. -[^] De Cœlo et Mundo, l 67 v».

pas composé de matière et de forme. Un est dans le lieu que par accident *. C'est le plus noble des êtres animés '. Infini quant à la durée, le mouvement du ciel ne Test pas quant à la quantité'. Si une seule étoile venait s'ajouter au corps étoile, ce corps s'arrêterait à l'instant; car la mesure de sa force est exactement proportionnée à la masse ; et s'il s'arrêtait un instant, le premier moteur ne pourrait le remettre en mouvement ; il se corromprait par le repos, et avec lui tous les êtres dont l'essence est de se mouvoir [^]. Ce n'est donc point par sa nature intime qu'il est incorruptible et éternel, mais par l'action continuée du premier moteur, et le Prophète a pu dire avec vérité : € Tout est corruptible, excepté Sa face *. »

Le ciel est donc, aux yeux d'Ibn-Roschd, un être vivant, composé de plusieurs orbes représentant les membres essentiels à la vie, et dans lequel le premier moteur représente le cœur d'où la

vie rayonne pour les autres membres* . Chaque orbe a son intelligence qui est sa forme, comme l'âme rationnelle est la forme de l'homme ; ces intelligences, hiérarchiquement subordonnées, constituent la chaîne des moteurs, qui propagent le mouvement de la première sphère jusqu'à nous. Le désir est le mobile auquel elles

'IV Phys. f. 66etsqq.

* De SubsL Orbis, cap. vi.

' De Subst, Orlns, cap. m. ^ De Cœlo et Mundo, t 151.

^ De SusbL Orbis. cap. vi. — De Gêner, et Corr, paraphr. f. 318.

. * De Subst. Orbis, cap. yii.

* Zimara, Solut. Contrai, f. 219.

4SI AVERROÈ8.

obéissent*; recherchant le meilleur» elles se meuvent sans cesse, car le moavement n*esl que Tappétition du meilleur. Leur intellect est toujours en acte et s'exerce sans aucune défaillance en dehors de Timagination et de la sensibilité'. Elles se connaissent elles-mêmes, et ont la connaissance do tout ce qui se passe dans les orbes inférieurs ; Tintelligence première a, par conséquent, la connaissance complète de tout ce qui se passe dans Tunivers. Ainsi, un aperçu vague, indécis, sans connexion avec le reste de la doctrine '^éripatétique, est devenu entre les mains des Arabes une théorie des premiers principes de Tunivers, bizarre, il faut Tavouer, mais ingénieusement liée dans

toutes ses parties et dont nous allons voir sortir, comme une application partioulière, toute leur psychologie.

LA théorie d'Ibn-Roschd, sur les intelligences planétaires, n'est qu'un commentaire amplifié du XII^e livre de la Métaphysique; sa théorie de l'intellect humain n'est, de même, que le IIP livre du traité de TAmé, interprété avec la subtilité, les rapprochements hasardés et le mélange de

1 Phys. VIII, comm. 85. ^ Dé CtBlo ši Mundo, t IS5.— MeUph.XII,337,351.

' De Bealit. animœ, cap. v. — Destr. Destr. disp. XVI, f. 325 et sqq. — De Cœlo et Mundo, f. 187 v».— IV Phys.. f. 66 et sqq. — Epii. Metaph. tr. IV, l W4.

AVERBOËS. 493

doctrines mystiques, qui caractérisent la philosophie arabe. € Il y a dans le fait de la connaissance deux éléments analogues à la matière ou à la forme, c'est-à-dire un principe passif et un principe actif; en d'autres termes, il y a deux intellects : l'un matériel passif {naùnTixoçy év di/ydfiu^ àxnfxzsq^ (iuvajL£voç) ; l'autre, formel pu cteiiif{i}t évTsiexÊia, tteivitixô^ : l'un, susceptible de devenir toutes les choses en les -pensant; l'autre, rendant les choses intelligibles. Ce qui agit est supérieur à ce qui souffre; donc l'intellect actif est supérieur à l'intellect en puissance. L'intellect actif est séparé, impassible et impérissable {/(tipiaroq, xai ctTflrÔyiç, xal apyi^ç, rf oiJdicc iav

êveoyia); l'intellect passif, au contraire, est périssable et ne peut se passer de l'intellect actif. Or, le véritable intellect, c'est l'intellect séparé, et celui-là seul est éternel et immortel*,»

De cette doctrine nous voyons déjà sortir une conséquence que le philosophe lui-même entrevoit et accepte. L'intellect en acte est antérieur à l'intellect en puissance. Et pourtant, dans l'individu, la puissance précède l'acte. Ce n'est donc pas dans l'individu qu'il faut chercher l'in-

' De anima, 1. III, cap. v, § 1. Édit. Trendelenburg (Iéna, 1898)/p. 91.— Trad. Barthélémy Saint-Hilaire, p. 302. — Waddington-Kasius, de la Psychologie d'Aristote, p. 312-219. — Brandis, Aristoteles und seine Ähnd. Zeitgenossen, 2^e Hefte, p. 1176 et suiv.

^ ai iè Kxra, Sjva^cv xpôvdù icporlp^ fv xS> ht, SXatç 9i où Xf^ (1- ilL cap. V, S 2. Édit. Trend., p. 91). — Cf. Metaph. 1. XII. cap. VI, p. 246 et suiv. édit. Brandis.

4Si AVERROËS.

l'intellect actif, antérieur dans le temps à l'acte même de la pensée. « Ce n'est point lorsque tantôt elle pense et tantôt ne pense pas, c'est seulement quand elle est séparée, que l'intelligence est vraiment ce qu'elle est > L'intellect actif est impersonnel, absolu, séparé des individus, participé par les individus. Un pas encore, et l'on devra dire que l'intellect est unique pour tous les hommes, et proclamer ce que Leibnitz appelle le monopsychisme. C'est la thèse averroïste. Aristote ne s'est jamais exprimé clairement sur ce point; mais il faut avouer qu'Ibn-Roschd et les philosophes arabes, en lui prêtant cette doctrine, n'ont fait que tirer la conséquence immédiate de la théorie exposée au IW livre de l'Ame.

D'autres passages d'ailleurs confirment cette interprétation*. L'intellect vient du dehors; il est séparable du corps, éternel, im-

passible, divin'; il est dans l'âme une substance à part, indépendante, distincte de l'individu, comme Téternel l'est du corruptible V C'est en quelque sorte un autre genre d'âme ', dont l'étude appartient au

^ De anima, 1. III, cap. v, § 2.

* Cf. Rastus, Psych. d' Aristote, p. 315-216, 284, 907-308, 333, 335. — Barth. Saint-Hilaire, Traité de l'Ame, Plan, p. '76

AfiTtrai it Tov voûv ^iôvoy QùpaBn cfreio^iivai xae Oecov

clvat fiovv (De gêner, anim, 1. II, cap. m, p. 736, édi. Bekker). Cf, De anima, 1. 1, cap. iv, § U.

* De anima, 1. 1, cap. 4, § 13.

s Eotxs ^u^^Qf yiwc Êreçov civac, xal rovro povov ittiij^txai XJ^pif^i^BoLiy maOÛKip to ect^cov rov fBxprov (De anifna, 1. II,

cap. 11, S 9). — Cf. ilnd. 1. II , «ap. m, § 7. ^ Metapb. 1, XII, cap. III.

AYERROÈS. 425

métaphysicien et non au physicien ^ Ce qui résulte de tout cela, c'est une théorie assez analogue à celle de Maiebranche, une sorte de raison objective et impersonnelle, qui éclaire tous les hommes, et par laquelle tout est intelligible. C'est r interprétation de la plupart des commentateurs grecs, d'Alexandre d'Aphrodisias, de Thémistius, de Philopon', et de tous les Atrabessans exception.

Une telle doctrine, assurément, est peu d'accord avec Tesprit général du péripatétisme. Mais ce n'est pas la seule fois qu'Aristote a introduit dans son système des fragments d'écoles plus anciennes, sans se mettre en peine de les concilier avec ses propres aperçus. Il est évident que toute cette théorie du *vovç* est empruntée à Anaxagore. Aristote lui-même le cite (1. III, chap. iv, § 3}, et Simplicius nous a conservé un long fragment de ce philosophe qui offre la plus complète analogie avec le passage du Traité de l'Ame que nous essayons d'éclaircir'. Au VIII^e livre de la Physique', la même théorie est donnée expressément comme d'Anaxagore.

Dans une thèse ingénieuse présentée à la Faculté des

* De anima, 1. I, cap. i, S¹^1-

* Ainsi Tentendent, parmi les modernes, Trendelenburg, p. 175, 492; Ravaisson, t. I, p. 585 et suiv.; Brucker, t. III, p. 110; Tiedemann, Geist der spec. Phil, t. IV, p. 147 et suiv.

γῆν ποτὶ τὸ πῦρ ἀπορροαῖ ἀπὸ τοῦ αἵματος (apud Trendelenburg, p. 467).

thxi (Phys. 1. Vni, cap. v).

4S6 AVERROÈS.

Lettres de Paris \ on a combattu l'interprétation de Roschd, et soutenu que l'intellect actif n'est pour Aristote qu'une faculté de l'âme. L'intellect passif n'est alors que la faculté de recevoir les formes sensibles; l'intellect actif n'est que l'induction s'exerçant sur les formes sensibles et en tirant les idées générales. Ainsi, Ton fait concorder la théorie exposée dans le troisième livre du Traité de l'Âme avec celle des Seconds Analytiques, où Aris-

tote semble réduire le Tùk de la raison à Tinduction généralisant les faits de la sensation. Certes, je ne me dissimule pas qu' Aristote paraît souvent envisager le voûç comme personnel à rhomme. L'attention constante qu'il met à répéter que rintelect est identique à l'intelligible, que l'intelect passe à l'acte (l'and il devient l'objet qu'il pense[^], est difficile à concilier avec l'hypothèse d'un intellect séparé de l'homme. Hais il est dangereux, ce me semble, de faire ainsi coïncider de force les différents aperçus des anciens. Les anciens philosophaient souvent sans se limiter[^] dans un système, traitant le même sujet selon les points de vue qui s'offraient h eux, ou qui leur étaient offerts par les écoles antérieures, sans s'inquiéter des dissonances qui pouvaient exister entre ces divers tronçons de théorie. Il ne faut pas . chercher à les mettre d'accord avec eux-mêmes, quand

1 J. Denis, Rationalisme d'ÀrUtote (Paris, 1847).

ir[^]iv «v vo[^] (De anima, l. III, cap. iv, %J}}, Cf. Metaph. A» cap. VII et IX. — De anima, 1. I, cap. m; 1. II, cap. i ; 1. III, cap. V. — Kastus, Psychologie d Aristote, p. 209, 284, 333.[^] Ravaisson, Métaph, d'Àrist., 1. 1. p. 196, 199.

AVBRROES* 4S7

eux-mêmes s'[^]n sont peu souciés. Autant vaudrait, oomme certains critiques, déclarer interpolés tous les passages que i*on ne pout concilier avec l'^s autres. La théorie des Seconds Analytiques et celle du troisième livre de l'Ame, sans se contredire expressément, représentent, à mon avis, deux aperçus profondément distincts et d'origine différé*rente, sur le fait de l'intelligence.

Sans doute, en traduisant en langage moderne la théorie (le Tintellect, exposée au troisième livre de ^Ame, et en la dégageant

des formes trop substantielles du style aristotélique, on arrive à une théorie de la connaissance assez analogue à celle qui depuis un demi-siècle a conquis l'assentiment de tous les esprits philosophiques. 11 ne tient qu'à nous de faire dire à Aristote : Deux choses sont nécessaires pour l'acte intellectuel : 1^e une impression du dehors transmise par le sujet pensant, 2^e une réaction du sujet pensant sur la donnée de la sensation. La sensation donne la matière de la pensée; le verbe ou la raison pure donne la forme. Mais cette méthode de rapprochements est toujours périlleuse. Les systèmes anciens doivent être pris pour ce qu'ils sont, et acceptés comme de curieux produits de l'esprit humain, sans qu'on doive chercher à les interpréter d'après les vues de la philosophie moderne.

En somme, la théorie péripatétique de l'intellect, telle qu'elle est sortie du travail des commentateurs, se compose de cinq théorèmes : 1^o distinction des deux intellects, actif et passif; 2^o incorruptibilité de l'un, corruptibilité de l'autre; 3^o l'intellect actif congru en dehors de

48 AVERROès.

l'homme, comme le soleil des intelligences ; 4^e unité de l'intellect actif; 5^e identité de l'intellect actif avec la dernière des intelligences mondaines. La pensée d'Aristote ne laisse lieu à aucune hésitation sur les deux premiers théorèmes ; elle est suffisamment claire, sans être contestée, en ce qui concerne le troisième. Quant aux deux derniers, ils sont bien le fait des commentateurs qui, par des inductions ou des rapprochements, ont cru pouvoir compléter ainsi la théorie du maître.

Les disciples immédiats d'Âristote, Théophraste, Aris*toxène, Dicéarque, Straton, ne paraissent pas s'être fort préoccupés de la doctrine exprimée au troisième livre de TÂme. L'Âme n'est pour eux que le son résultant de Torganisation des parties du corps ; la théorie de la raison pure ne pouvait avoir de place dans un système qui penchait si fort vers le matérialisme. Chez Alexandre d'Aphrodisias, au contraire, cette théorie arrive à de grands développements. L'intellect passif, qui désormais s'appelle matériel (o vñxox vovc), n'est rien en acte, mais tout en puissance'. Car n'étant rien par sa propre force avant de penser, quand il pense il devient la chose pensée. L'intellect matériel n'est donc qu'une aptitude (èTnna-

^ Trendelenborg, *pe aninta*, p. 486.

AVERROfcS. 499

ducmç) à recevoir les idées, semblable à une tablette sur laquelle il n'y a rien d'écrit ou plutôt à ce qui n'est pas encore écrit sur la tablette ; car le comparer à la tablette même, ve serait le comparer à quelque chose de substantiel ; or il n'est rien qu'en puissance *. Le fait de la connaissance a lieu par Tintervention de Dieu, qui s'empare de la faculté individuelle comme d'un instrument. L'intellect actif, pour Alexandre, est donc Dieu lui-même ; mais Dieu n'entre avec l'âme que dans un rapport passager; il n'en est que la cause motrice extérieure; il ne l'empêche pas de retomber bientôt après dans le néant*.

Alexandre d'Aphrodisias peut être considéré comme le premier auteur de l'immense importance que la théorie du troisième livre de l'Âme acquit dans les derniers siècles de la philosophie grecque, et durant tout le moyen âge. Thémistius nous atteste

que déjà de son temps ce passage avait donné lieu à d'interminables controverses, et Philopon réfute à ce sujet toute une armée de dissidents'. Pour Thémistius, comme pour Alexandre, l'intellect séparé est en dehors de l'homme. Déjà il se pose nettement la question de l'unité ou de la multiplicité de l'intellect. Il est un, dit-il, dans sa source, c'est-à-dire en Dieu;

* £oix«&ç frcvflcxî^c àypàftùÿ /xâ^ov âè xhç irittaml^oç àyp^f«a^ àU oO vn itivaxi^i avrq 'etvro yàp tô 7pet|i|i«TCcov i^v xi rûv ov- Tft»vfirtv (/ . c).

^ Ravaisson, Essai sur la Mélaph. d'ArisL t. 11, p. 302 — Zimara, Solut. Cont. !. 176 et 178 v». ' Barlli. Sainl-Hilaire, Traité de VAme, p. 305, note.

4So AYBRROès.

il est multiple par les individus qui y participent ; même que d*uQ centre unique le soleil s*épanche en une infinité de rayons^ L'intellect passif aspire à s'unir rintellect actif, comme toute chose aspire à son perfectionnement. Simplicius n'introduisit dans la controver^ aucun élément nouveau. L'intellect passif est périssable comme tout ce qui vit de la vie successive. Quand il agit, il s'identifie avec la chose pensée*. Philopon est un esprit plus original, mais un interprète beaucoup moins fidèle. L*&me est à ses yeux immatérielle, simple, immortelle [Oûa , xod, dtxùf-jLAToçy xod cbzxOini). L'intellect, quand il est en acte, doit s'identifier (é^opcoûo-Oac^ èvvndpx^iv) à l'objet pensé. Le vcùq n'est autre chose que la raison de l'humanité tout entière. En effet, le voDç, dit Aristote (1. m, c. V, § â), pense toujours; c'est-à-dire, ajoute Philopon, que l'humanité pense toujours, comme on peut dire en un sens que l'homme vit toujours, parce que l'humana-

nité vit toujours*? Enfin, dans le livre apocryphe de la Théologie d' Aristote S la théorie de l'intellect est présentée d'une manière fort analogue    celle que nous trouverons chez les Arabes. Le rôle de l'intelligence

« Trendelenburg, p. 493.

* Uu   yov   orav iTtspy^j o et  r  c 'et i ro  c ^tooMfimt  , xstc t  CTTCV xictp TR voovjuieiice [Ibid.).

*     y  p Tov Evet r     ptBfjL& voOv Xtyoftsy   sl voe  v,   Xk*   rt (V SXta T   xoo'/xa> b flcv9|  wi7(vo   voO     ei voe   (Trendelenburg, p. 490). .

* Voy. Texcellente analyse qu'en a donnée M. Ravaisson, Métaph. d'  risL, t. II, p. 542 et suiv.

aciiveest d'épurer la donnée de la sensation pour la rendre intelligible. Elle est l'intermédiaire (le Verbe) par lequel Dieu a créé le monde. Dieu rayonne dans l'intelligence active, celle-ci rayonne dans l'âme humaine, l'  me dans le corps, et ainsi la vie divine descend jusqu'   la matière inanimée.

Il s'en faut, du reste, que cette doctrine de l'intelligence unique et universelle ait été exclusivement propre    recéler p  ripat  t  cienne. Toute l'antiquité, depuis Anaxagore, avait appel    vov   le principe spirituel de l'univers^ Toute l'  cole d'Alexandrie avait admis que les intelligences particulières procèdent de l'intelligence universelle*. Mais ce fut surtout le réalisme grossier que les Pères de l'  glise latine portèrent en psychologie, et leur façon tranchée d'opposer le corps et l'âme comme deux substances accolées', qui contribuèrent    mettre en saillie la question de l'unité des âmes. Saint Augustin l'agit subtilement, mais, se-

lon son habitude, évite d'y répondre, dans un curieux passage de son livre *De Quantitate animm**. Ce passage fut relevé au ix^e siècle, et devint dans l'abbaye de Corbie le texte d'une assez vive controverse. Un moine hibernais, nommé Macarius Scotus, prétendit en tirer la

doctrine du monopsychisme, et communiqua ses opinions

* Gicero, *De Divinat*, 1. 1, c. ui. — Sallust. *BelL Jug.* c. II. — Virg. *Georg.* IV, 221 ; *^neid.* VI, 724. — *De mundo ad Alex*, e. vu.

Cf Ravaisson, *op. cit.* t. II, p. 504-505. 534-535.

* Voir surtout les écrits de Claudien Mamert. » *Cap. xxxn* (*opp.* 1. 1, p. 434, édit. 1679).

à un EHtre hibernais de cette abbaye, dont le nom n*a pas été conservé. Ratramne, moine de Corbie, l*Qn des écrivains les plus connus du ix^e siècle, le combattit d*abord dans une lettre dogmatique, puis, à la prière d'Odôn, évêque de Beauvais, écrivit contre lui un ouvrage qui est resté inédit. Mabillon en parle d'après un manuscrit de saint Eloi de Noyon' ; il en existe plusieurs autres dans les bibliothèques d'Angleterre*. Ratramne traite son adversaire d'hérétique, plus digne d'être réprimé par l'autorité que combattu par le raisonnement, et l'amène à dire qu'il n'y a au monde qu'un seul homme et qu'une seule âme, erreur si absurde, sgoute-t-il, que son auteur devrait s'appeler Baecharius et non Macariu^. Il paraît, du reste, que cette doctrine n'était pas rare chez les Hibernais. Une collection de canons pour l'Église hiber-

* Mabillon, *Acta SS. Ord, S. Bened. Sec. IV*, pars H, praef. p. Lxxvi et sqq.; *Annales Ord, S. Bened. t. in*, p. 139-140. — Dom

Ceillier, Hist. génér. des auteu/rs ecclés, t. XIX, p. 159. — Ellies Dupin, Bibl. ecclés. ix^e siècle, p. 257-258. r-Fabricius, Bibl. med. et inf. Latin, t. I, p. 243. — Hist. littér. de la France, t. IV, p. 258-259; t. V, p. 350. — C'est par inadvertance que Fabricius a écrit Marianus Scotus, confondant ainsi notre hibernais du ix^e siècle avec le bénédictin de Fulde du xi^e. Mabillon et les auteurs de l'Hist. littér. de la Fr. proposent d'identiGer Macaritis Scotus ou avec Scot Erigène ou avec un Macarius, à qui Raban Maur dédie son livre du Comput.

' Catal. mss. Angliœet Hibemiœ, mss. Coll. S. Bened. Cantabrig. n^e 1567 ; mss. Coll. Sydney-Sussex, n^e 734 ; mss. Coll. S. Trinit. apud Dubl. n^e 816.

^ Qnoniam non beatus, sed stultus et ebrius talia somniaviL

naise, qui se trouve dans un manuscrit du fonds de Saint-Germain (n^e 121, écrit au viii^e siècle) *, renferme fol. 182-184] un chapitre sur l'Âme, où sont curieusement discutées plusieurs questions qui semblent avoir trait aux erreurs de Macarius. La même doctrine est du reste mentionnée dans Bède' et se retrouve dans le Pan^e Aeon de Go* defroi de Viterbe, attribuée aux manichéens et à Platon'.

§VII

C'est surtout en développant certaines théories à l'exclusion des autres, que les Arabes ont altéré l'ensemble du péripatétisme ; or il est bien remarquable que les théories auxquelles ils ont ainsi accordé la préférence sont précisément celles qui n'apparaissent dans Aristote que d'une manière incidente et obscure. Déjà nous avons vu une thèse isolée du xn^e livre de la Métaphysique devenir entre leurs mains le noyau d'un vaste système, em-

brassant à la fois leur métaphysique, leur cosmologie, et jusqu'à leur psychologie; cette fois encore c'est une doctrine empruntée par le péripatétisme à une école étran-

* ■ Une partie de ce précieux recueil a été publiée par Dacheri [Spicil. 1. 1, p. 4d2} et une partie par Hartène {Tties, Ànecd. t. IV, init.)* Mais le chapitre dont nous parlons ici est resté inédit.

s Mundi constiitio, inter Bed» opp. t. I, col. 3d7 (Basil. 1563).

Apud Pistorium, German, rer. ScripL t. II, col. 58,

484 AVBRROÈS.

gère, peu d'accord avec Tesprit d'Aristote, el dont Tauthentlici-té a été révoquée en doute, qui ya devenir le point central de leur philosophie.

Le rôle de l'intellect étant de percevoir les formes des choses, il faut qu'il soit lui-même absolument dénué de formes et comme un cristal transparent qui ne laisse passer que l'image des objets*. Car s'il avait des formes propres, ces formes se mêleraient à celles des objets perçus et altéreraient la vérité de la perception. L'intellect, envisagé dans le sujet, n'est donc qu'une pure réceptivité. Mais s'arrêter là, comme l'a fait Alexandre d'Aphrodisias, ce n'est pas épuiser l'analyse du fait de la connaissance. Il o6 suffit pas d'accorder à l'intellect une disposition vague et indéterminée à recevoir les formes*. En effet, nous concevons Tintellect vide de toute forme ; donc s'il n'était qu'une simple disposition k recevoir les formes, noua concevrions le néant. < Quoi! Alexandre, s'écrie Ibn-<Ro8chd, tu prétends qu'Aristote n'a voulu parler que d'une disposition et non d'un sujet disposé. En véri-

té, j'ai honte pour toi d'un tel discours et d'un si singulier commentaire. Une disposition n'est en acte aucune des

^ Omne recipiens aliquid necesse est ut sit denudatum a natura recepti {p\$ anima, t 160). — Oculus si esset haliens colorem, non asset possibile virtuti visiv» recipere colorea {De eonnex, inML àb9tr, cum homine, f. 358).

' Dicere quod intellectus materialis est similis praeparationi qu» est in tabula, non tabulae secundum quod est prseparata, ut exposuit Âlexander hune sermonem, faisum est {De anima, t 168-169).

ATBRROÈS. 435

choses qu'elle est apte à recevoir. Une disposition n'est ni une substance, ni une qualité d'une substance. Si donc Aristote n'avait présenté l'intellect que comme une aptitude à recevoir des formes, il en eût fait une aptitude sans sujet, ce qui est absurde. Aussi voyons-nous Théophraste, Nicolas, Thémistius et les autres péripatéticiens rester bien plus fidèles au texte d' Aristote. Cette hypothèse n'a été forgée que par Alexandre ; tous les philosophes de son temps s'accordèrent à la rejeter, et Thémistius la repousse comme une absurdité ; bien différent en cela des docteurs de nos jours, aux yeux desquels on ne peut être parfait philosophe à moins d'être alexandriste*. » Il faut donc accorder à l'intellect une existence objective, et l'acte de la connaissance n'a lieu que par le concours de l'intellect subjectif (intellect passif ou en puissance) et de l'intellect objectif (intellect actif). L'intellect passif est individuel et périssable, comme toutes les facultés de l'âme qui n'atteignent que le variable ; l'intellect, actif, au contraire, étant entièrement séparé de l'homme et exempt de tout mélange

avec la matière, est unique, et la notion de nombre n'y est applicable qu'en raison des individus qui y participent*.

Sans être exprimée avec la précision que nous exigeons

• De anima, 1. III, f. 169. — Cf. *ibid*, f. 170.

^ Necesse est ut sit anima non divisibilis ad divisionem individuum, et ut sit etiam quid unum in Socrate et Platone {Destr, Destr. f. 349 v^}. — Cf. De anima, 1. III, f. 160 vo et sqq. et les fragments du commentaire moyen sur l'Ame (inédit), que M. Munk a traduits de Tarabe {Mélanges, 445 et suiv. J.

436 AVBRROÈS.

maintenant dans les recherches philosophiques, cette solution satisfait aux principales conditions du problème, et détermine avec une netteté suffisante la part de l'absolu et du relatif dans le fait de la connaissance. Les réfutations que le moyen âge a tentées de la théorie d'Ibn-Roschd ont, en général; porté à faux, comme toutes les réfutations, qui cherchent à prendre un système par son côté faible plutôt que par son côté vrai. Certes s'il est au monde une révoltante absurdité, c'est l'unité des âmes^ comme on a feint de le tendre, et si Averroës avait jamais pu soutenir à la lettre une telle doctrine, l'averroïsme mériterait de figurer dans les annales de la démence et non dans celles de la philosophie. L'argument sans cesse répété contre la théorie averroïste par Albert et saint Thomas : Eh quoi ! la même âme est donc à la fois sage et folle, gaie et triste ; cet argument, dis-je, qu'Averroës avait prévu et réfuté*, sera! alors péremptoire, et aurait suffi pour balayer cette extravagance du champ de l'esprit humain dès le lendemain de son apparition. Mais en y regardant de près, on voit que telle n'est pas la pensée d'Ibn-Roschd, et que

celte doctrine se rattache dans son esprit à une théorie de Tunivers qui ne manque ni d'élévation ni d'originalité.

La personnalité de la conscience ne s'est jamais bien clairement révélée aux Arabes. Latinité de la raison objective les a beaucoup plus frappés que la multiplicité de la raison subjective. Convaincus d'ailleurs que toutes les

^ DesPr, De»tr, pars ait. disp. III, f. 300.

parties de l'univers sont similaires et vivantes, ils ont considéré la pensée humaine, dans son ensemble, comme une résultante de forces supérieures et comme un phénomène général de Tunivers. Sans doute, dans une philosophie qui sépare aussi yaguement que la philosophie arabe l'ordre psychologique de l'ordre ontologique, et qui ne dit jamais précisément si le champ de ses spéculations est dans l'homme ou hors de l'homme, une telle manière de s'exprimer n'était pas sans danger. Nous voudrions qu'Ibn-Roschd eût dit plus clairement qu'il ne l'a fait : L'unité de l'intellect ne signifie pas autre chose que l'universalité des principes de la raison pure et l'unité de constitution psychologique dans toute l'espèce humaine ^ On ne peut douter cependant que telle ne fût sa pensée, quand on l'entend répéter sans cesse que l'intellect actif ne diffère pas de la connaissance que nous avons de l'univers *, que l'immortalité de l'intellect désigne l'immortalité du genre humain', et que si Aristote a dit que l'intellect n'est -pas tantôt pensant, tantôt ne pensant pas, cela doit s'enten-

* Anima quidam Socratis et Platonis sunt eodem aliquo modo et nullum aliquo modo. ac si diceret: sunt eodem ex parte forms, malis ex parte subjecti earum... Anima assimilatur lumini, et si-

cut lumen dividitur ad divisionem corporum, sic est res in animabus cum corporibus. Destr, Dtstr. fol. 18 (édit. 1560).

' EpisL de inUIL f. 67. Et quia intellectas noster in actu nihil aliud estqnam comprehensio ordinis et rectitudinis existentia in hoc mundo... sequitur de necessitate quod quidditas intellectas agentis hune nostrom intellectum nihil aliud est quam comprehensio harum rerum.

» De anima[^] l III, f. 165 et 175 v[^]

138 AVBBROÈS.

dre de l[^]espèce, qui ne disparaîtra jamais, et qui sur quelque point de l'univers exerce sans interruption ses facultés intellectuelles*. Une humanité mvante et permanente, tel semble donc être le sens de la théorie averroïstique de l'unité de l'intellect'. L'immortalité de l'intellect actif n'est ainsi autre chose que la renaissance éternelle de l'humanité, et la perpétuité de la civilisation'. La raison est constituée comme quelque chose d'absolu, d'indépendant des individus, comme une partie intégrante de l'univers*, et l'humanité, qui n'est que l'acte de cette raison, comme un être nécessaire et éternel.

De là aussi la nécessité de la philosophie, s[^]n rôle providentiel, et cet étrange axiome : Kx necessitale est ut git aliquis philosophus in speeie kumana[^]. Car toute puis-

i De anima, l. III, f. 170 v». 171.

> C'est aussi l'interprétation que propose &f. II. Ritter {Gesch. der christ Phil. t. IV, p. 148 et suiv.). M. Jourdain (Phil. de S. Thomas d'Aquin, II, 393) a tort de la regarder comme gratuite.

* Quemadmodum scientia et ipsum esse sunt quid proprium ipsi homini, et artes ipss quibusdam modis propriis videntur inesse ipsi homini. Ideo existimatur universum habitatum non posse esse expertum alicujus habitus philosophis vel artium naturalium ; quoniam licet in aliqua parte defuerint ipsae artes, exempli gratia in quadra septentrionalis terris, non propterea reliquae quadrantes privabuntur eis [De anima, l. 1. 349 v*].

* Scientiae sunt aeternae et non generabiles nec corruptibiles, nisi per accidens, scilicet ex copulatione earum Socrati et Platoni...; quoniam intellectui nihil est indiducibile {Destr. Destr. f. 349 v»}).

* De anim. beat. f. 354.

AVBRROË9. 439

sance doit passer à l'acte, autrement elle serait vaine. Il faut qu'à chaque moment de la durée et à quelque point de l'espace une intelligence contemple la raison absolue. Or l'homme seul par les sciences spéculatives jouit de cette prérogative. L'homme et le philosophe sont donc également nécessaires dans le plan de l'univers*.

Telle est l'originale théorie développée dans le traité appelé Du bonheur de l'âme, et dans les digressions du commentaire sur le III^e livre de l'Ame. Il est vrai que le langage technique de l'averroïsme est beaucoup plus compliqué. En rapprochant les différentes expressions par lesquelles Ibn-Roschd cherche à désigner les nuances diverses du fait de la connaissance, on trouverait jusqu'à cinq intellects, actif, passif, matériel, spéculatif, acquis. C'est surtout en ce qui concerne l'intellect matériel que le langage d'Ibn-Roschd est difficile à concilier avec celui des

commentateurs grecs et des autres philosophes arabes. Alexandre d'Aphrodisias, en créant l'expression de νοῦς ἡσυχῆς, n'entendait sans doute désigner (l'intellect passif, qui représente la matière dans le fait de la connaissance. En général, les Arabes ont pris de même l'intellect matériel {akl hayyoulani) dans le sens d'une capacité de savoir. Ibn-Roschd, au contraire, présente

« Et scias quod non est aliquid quod apprehendat intelligibilia, nisi homo. — Similiter oportet ut inveniantur aliqua individua in specie horum, quod apprehendunt hunc intellectum ex necessitate [ibid. f. 356].

Le Tarifât (édit. Flaegel, p. 157) définit l'intellect matériel :

440 AVBHROES.

l'intellect matériel comme incorruptible, non engendré, unique, éternel, semblable en tout à l'intellect actifs. Au fond, cette divergence n'est guère que dans les mots; car Ibn-Roschd, lui-même, est obligé de reconnaître, comme Alexandre, que l'acte premier de l'intelligence n'est qu'une possibilité, une disposition à devenir, commune par son essence à tous les hommes, mais multiple par accident. Quant à l'intellect acquis, il désigne invariablement la raison extérieure que l'homme s'est rendue propre, la raison impersonnelle en tant qu'elle est participée par l'être personnel. C'est pour cela qu'Ibn-Roschd le présente comme en partie corruptible et en partie incorruptible, selon qu'il tient de Dieu ou de l'homme.

Le défaut de ce système est de séparer trop profondément les deux éléments du phénomène intellectuel, et d'introduire un

agent cosmique dans un problème qui doit être résolu par la simple psychologie. Dresser l'homme

« Hera facultas intelligibilia comprehendendi, meraque potenter tla, qualis in paeris deprehenditur." » Cf. Schmoelders, Docum. phil. arab, p. 120.

* De anima, 1. III, f. 160, sqq. 170. 179.

> De beat, animœ, c. ii. De contiex. intell, abstr, cum ho[^] mine, f. 358 v[^].

* El-akl bil-malket (intelleetus balmelche, dans les traductions latines d'Avicenne) ou el-akl el[^]iustafdd.U.Unrik {Guide des égarés, I, p. 307, note; Mélanges, p. 45051, note) cherche à établir une différence entre ces deux dernières expressions; mais la différence est fort légère. Cf. Tarifât, 1. c. — De Sacy. Chrest. arabe, t. III, p. 489.

[^] De anima, I. IU, f. 165.

AVBRROËS. 144

comme une statue en face du soleil, et attendre que la vie descende pour ranimer, c'est attendre l'impossible. Tout système qui place hors de l'homme la source de la raison, se condamne à ne jamais expliquer le fait de la connaissance. La psychologie ne doit s'adresser à aucun moteur externe pour remplir les lacunes de ses hypothèses. — Ibn-Roschd, du reste, ne dissimule pas les difficultés de son système. Si l'intellect est unique chez tous les hommes, il est chez tous au même degré, le disciple n'a rien à apprendre du maître. Quand un homme perçoit un intelligible, tous le perçoivent en même temps que lui ; le fait psychologique perd toute individualité. De même que dans les corps célestes,

chaque espèce n'est composée que d'un seul individu, parce que chaque espèce n'ayant qu'un moteur, la pluralité y serait aussi oisive que si un pilote avait plusieurs navires sous ses ordres, ou un ouvrier plusieurs outils; de même, si plusieurs âmes n'ont qu'un moteur, il y a surabondance dans la nature. En outre, la faculté de créer les intelligibles, qui est le propre de l'intellect actif, n'est pas toujours dans le même homme au même degré; elle naît et s'accroît avec l'intellect acquis ou l'intellect spéculatif, et c'est pour cela que Théophraste, Thémistius et d'autres encore ont identifié l'intellect spéculatif et l'intellect actif*. — Ibn-Roschd répond avec raison que l'intellect actif entrant en communication avec un être relatif, doit subir les conditions de la relativité; que l'union de l'intellect avec l'âme individuelle n'a lieu ni

* De anima, f. 161 et suiv.

44S AVBRROËS.

par la multiplication de l'intellect, ni par unification des individus, mais par l'action de l'intellect sur les images sensibles, action analogue à celle de la forme sur la matière; que cette union n'est autre chose que la participation éternelle de l'humanité à un certain nombre de principes éternels comme elle. Ces principes, en se communiquant à l'être corruptible, ne contractent rien de sa corruptibilité; ils sont indépendants des individus, et aussi vrais dans les régions désertes du globe que dans celles où il y a des hommes pour les percevoir. Les types créés de Platon sont des chimères, si on les entend à la lettre, mais n'ont rien que de véritable, si on les interprète dans le sens de la réalité objective des universaux. Ainsi l'intellect est à la fois unique et multiple. S'il était absolument unique, il s'ensuivrait que tous ne perçoivent que le même objet. S'il se multipliait avec le nombre

de ceux qui savent, la communauté des intelligences serait détruite, la science serait incommunicable. Au contraire, si on maintient à la fois l'unité de l'objet et la multiplicité des sujets, toutes les objections sont résolues ^

8 VIII

L'intellect passif aspire à s'unir à l'intellect actif, comme la puissance appelle l'acte, comme la matière appelle la

^ Ibid. t 163 et suiv.

ATERROËS. 443

forme, comme la flamme s'élance vers le corps combustible. Or cet effort ne s'arrête pas au premier degré de possession, qui s'appelle intellect acquis. L'âme peut arriver à une union bien plus intime avec l'intellect universel, à une sorte d'identification avec la raison primordiale. L'intellect acquis a servi à conduire l'homme jusqu'au sanctuaire; mais il disparaît dès que le but est atteint, à peu près comme la sensation prépare l'imagination, et s'évanouit dès que l'acte de l'imagination est trop intense. Ainsi l'intellect actif exerce sur l'âme deux actions distinctes, dont l'une a pour but d'élever l'intellect matériel & la perception de l'intelligible, l'autre de l'entraîner au delà jusqu'à l'union avec les intelligibles eux-mêmes. L'homme, arrivé à cet état, comprend toutes choses par la raison qu'il s'est appropriée. Devenu semblable à Dieu, il est en quelque sorte tous les êtres, et les connaît tels qu'ils sont; car les êtres et leurs causes ne sont rien en dehors de la science qu'il en a. Il y a dans chaque être une tendance divine à recevoir autant de cette noble fin qu'il convient à sa nature. L'animal lui-même y participe, et porte en lui la puissance

d'arriver jusqu'à l'être premier* . Que cet état est admirable, s'écrie Ibn-Roschd, et que ce

t GuilJbet enti inest divina intentio, ut perveniat ad recipiendum tantum illius nobilis finis quantum competit su» naturee. Itaque entibus, qua in ipsorum natura non habent nisi ut sint in hac essentia diminata, ut bruta animalia, erit possibile habere in seipsis viriutes per quas in fine ascendant ad talem perfectionem qualis est primi entis simpliciter {De beat, animœ, t. 356 V).

Ui AVEnROfcS.

mode (Inexistence est étrange I Aussi n'est-ce point à Torigine, mais au terme du développement liumain qu'on y arrive, alors que tout dans l*bomme est en acte et rien en puissance^

Telle est cette doctrine de Yunion [ittisâl]*, ou, comme disent les Soufis, le problème du ncms et du tu^ base de toute la psychologie orientale et objet constant des préoccupations de Fécole arabe-espagnole. Nous avons vu l'importante place qu'elle occupe dans les écrits d'Ibn-Badja et d'Ibn-Tofaïl. Ibn-Badja y avait consacré deux traités ex professa f souvent cités par Ibn-Roschd. Une nuance importante toutefois sépare la doctrine dlbn-Roschd de celle de ses deux coAipatrioles. Chez Ibn-Badja, Tunions^opère par l'ascétisme, par des procédés analogues aux vertus unitives [ai iviaîai dpizod) de Jamblique. Chez Ibn-Tofail, le mysticisme déborde. On arrive à Yitlis^l par le tournoiement du derviche, en se donnant le vertige, en s'enfermant dans une caverne, la tête baissée, les yeux fermés» en écartant toute idée sensible'. L'Orient n'a jamais su s'arrêter dans le quietisme sur la limite de l'extravagance et de l'immoralité. L'identification avec

l'intelligence universelle par des procédés extérieurs a toujours été la chimère des sectes Mnj[^]tiques de l'Inde et de la Perse. Sept

* De anima, f. 180. — De beatiL animœ, c. m et iv. — EpistolaDe conneoDioneintelL abstr. cum homine. — Munk. Mélanges, p. 452 et suiv. — Voy. Tappendice vi.

^ Les Souiïs se servent des mots djam ou ittihddy qui désignent une identification plus intime enœre.

' Philosophas autodid. p 151.

AVERRoÈ8. 445

degrés, disent les Soufis, mènent Thomme jusqu'au terme final, qui est la disparition de la disparition, le nirvana buddhiqueS où l'homme arrive, par Tanéantissement de sa personnalité, à dire : c Je suis Dieu ! » La poésie ellemême est devenue l'écho de ces rêves. L'absorption en Dieu et la mort aux créatures est, sous le voile d'un bizarre allégorisme, le thème perpétuel de l'école persane et hindooptanie. c Ne va pas, dit Wali, demandera Avicenne de l'analyser cet amour; il ne connaît point les règles de cet art... Il faut effacer tous les livres de morale, si le véritable Platon (Dieu) vient professer dans ton école '. » Ibn-Roschd est toujours resté étranger à ces folies : c'est sans contredit le moins mystique des philosophes arabes espagnols. 11 proclame hautement qu'on n'arrive à l'union que par la science. Le point suprême du développement humain n'est, à ses yeux, que celui où les facultés humaines sont portées à leur plus haute puissance. Dieu est atteint, dès que par la contemplation l'homme a percé le voile des choses et s'est trouvé face à face avec la vérité transcendante. L'ascétisme des Soufis

* Voir le brillant apologue du Simorg, symbole de l'être universel résultant du concert des individus {Notices et Extraits, t. XII, p. 311. — Journal des Savants, janvier 1822, art* de M. de Sacy}. — Cet apologue forme le fond du poème panthéiste de Ferîd-Eddin Attâr, intitulé : Le langage des oiseaux, dont M. Garcin de Tassy a publié le texte persan, à l'Imprimerie impériale (1857], et l'analyse sous ce titre: La poésie philoⁱ iophique et religieuse chez les Persans (Paris, 1857).

' Œuvres de Wali, publiées par M. Garcin de Tassy, p. viii.

U6 AVKRROÈS.

est Tain et inutile. Le but de la vie humaine est de faire triompher la partie supérieure de la sensation. Cela fait, le paradis est atteint, quelque religion que Ton professe. Mais ce bonheur est rare et réservé seulement aux grands hommes. On ne l'obtient que dans la vieillesse, par un persévérant exercice de la spéculation, en renonçant au superflu, à condition aussi de ne pas manquer des choses nécessaires à la vie. Beaucoup d'hommes ne le goûtent qu'au moment même de leur mort ; car cette perfection va presque toujours à l'inverse de la perfection corporelle. Alfarabi ayant vainement attendu jusqu'à la fin de ses jours cette suprême félicité, déclara que ce n'était qu'une chimère*. Mais l'aptitude à l'union n'est pas la même chez tous les hommes : il y a à cet égard une sorte de grâce élective et gratuite.

Cette théorie a un nom dans l'histoire de la philosophie ; elle s'appelle le mysticisme rationaliste. C'est rivale des alexandrins; c'est l'exagération de ce qu'Aristote avait dit avec sagesse et tempérance sur les effets de la spéculation, qui nous rapproche de Dieu et nous fait participer à sa félicité. Aristote lui-même dit tou-

jours pour expliquer les doctrines les plus hasardées de la philosophie arabe. On ne peut douter que la théorie de l'union ne soit calquée sur la description de la vie divine, telle qu'elle se lit aux

*■ De animœ beat. f. 355 r[^] et v». — De connex. intelL abstr, eum homine, f. 359 y[^] et 360. Et quum Avennasar orediditjn fine suorum dierum pervenire ad hanc perfectionem et non pervenit, posait impossible hoc et vaaum, et dixjt esse fabulas vetularum. Sed non est ut dixit vir iste.

chapitres vii et m da XIP livre de la Métaphysique. Le vGù[^] pense toujours, et toujours pense Tobjet le plus divin, qui est lui-même. La pensée divine saisit le bien dans un instant indivisible, elle est Tactualité de toute intelligence, c'est-à-dire le souverain bien, car penser est le plus grand bonheur et la chose la plus excellente. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que Dieu jouisse éternelle ment de ce parfait bonheur dont nous n'avons que des éclairs*. Dans le X* livre des Morales à Nicomaque, le souverain bonheur de la vie selon l'esprit, de la vie contemplative, est décrit en termes plus magnifiques[^] encore, c Hais une telle vie» ajoute Aristote, est peut-être audessus de l'humanité, car ce n'est pas à titre d'hommes que nous en jouissons, mais à cause de ce qu'ily a en nous de divin*. » Ainsi l'individualité et les limites de la nature humaine étaient scrupuleusement respectées.

A la théorie de l'union se lie très-intimement dans l'esprit des Arabes la question de k perception des substances séparées [rà jcÊXû[^]ptorfxevea). Une question qu'Aristote s'est posée et qu'il n'a pas résolue a suggéré aux Arabes d'interminables conjectures. Après avoir expliqué comment le vovq conçoit les choses abstraites, le philosophe ajoute : « Nous verrons plus tard s'il est ou

non possible que, sans être elle-même séparée de l'étendue, l'intelligence pense quelque chose qui en soit se-*

« Édit. Brandis, p. 249. — Trad. Cousin, p. 200, 213. Cf. D\$ parUbus anim. 1 1¥« cap. x. — J. Simon, De Deo Àristoteliê, p. 18-18.

* Mor. Nie, 1. X, cap. vii et viii.

U8 AVERRoE8.

paré^ » Il n'est pas facile de dire en quel endroit Aristote a tenu sa promesse*. Ibn-Roschd entreprit de suppléer à son silence dans un traité resté inédit, mais dont nous avons la traduction hébraïque sous ce titre : Traité de l'intellect matériel ou de la possibilité de Funiony et que deux philosophes juifs, Joseph ben Schem-Tob et Moïse de Narbonne, ont accompagné de commentaires'. Les Arabes, comme les scolastiques, ont entendu par les xe^upo'f^va d* Aristote, les intelligences séparées, les anges, les sphères, l'intellect actifs. La question est donc de savoir si Thomme peut arriver par ses facultés naturelles et expérimentales à la connaissance des êtres invisibles. La réponse d*Ibn-Roschd est affirmative. Si Thomme, dit-il,

« De anima, 1, III, cap. vu, § 8.

s Barlh. Saiat-Hilaire, Traité de Vdme, p. 319-320. — La même lacune avait frappé saint Thomas : « Hujusmodi autem % quaes-
liones, dit-il dans son traité contre les Averroïstes (Opp« » t. XVII, p. 99 v«). certissime colligi potest Aristotelem sol- » visse
in bis libris quos patet eum scripsisse de substantiis » separatis,
ex his quae dicit in principio XII Hétabp. ; quos » etiam libres vi-

dimiis numéro XIV {sic}, licet nondum iransla- » tos in linguam nostram. »

• Hunk, Mélanges, p. 437, 448 et suiv.

4 Albert, De motibus anim, l. I, tract. I, cap. iv. — Saint Thomas, QuœsL disp. de anima, art. 16. — In quibusdam libris de arabico transiatis. substanti» separatse, quas nos angelos dicimus, intiigiëntiae vocantur. In libris tamen de graeoo transiatis, dicuntur intellectus seu mentes {Summa theoL I, quœst. Lxxix, art. 10). — Voy. aussi le xv« des opuscles de saint Thomas (t. XVII de ses œuvres), De substantiis separatis, seu de angelorum natura.

AVEHKOËS. U9

ne percevait pas ces sublances, la nature aurait agi en Tain, puisqu'elle aurait créé un intelligible sans intelligent pour le comprendre; c raisonnement, dit Zimara S qui a été réfuté par le docteur Angélique et le docteur Subtil*. C*esl, poursuit Zimara, comme si Ton raisonnait ainsi : Nullus homo currit; ergo nullvm animal currit. » Mais Ibn-Roschd était en ceci parfaite^ ment conséquent, puisqu'il accordait à Thomme seul la faculté de percevoir les intelligibles, et que, dans sa pensée, Tintellect spéculatif ne se reflétait que dans Thuma-* nité. Cette question d'ailleurs avait pour Ibn-Roschd une importance beaucoup plus grande que celle que ses interprètes y ont attachée'. La raison étant pour lui un principe cosmique, distinct de l'individu, un xe; (Gt)pi(7pévov, demander si TinteHect individuel peut percevoir les substances séparées, c'est mettre en question la faculté transcendante de Tesprit humain. Dénier ce pouvoir à l'homme, c'eût été abaisser la raison au-dessous de la sensation ; car l'intellect

n'eût plus été qu'en puissance, tandis que la sensation, bien que ne s'appliquant qu'au particulier, est toujours en acte*. L'entendement d'ailleurs est

* Solut, contrad. f. 181 v[^] et suiv.

> En effet, saint Thomas combat ce raisonnement dans sa Somme, 1, qusst. Lxxxviii, art. 1.

* De anima, 111, digressio ii, f. 175 et sqq.

* Forroce intellectuales sont intellects potentia ad diflerentiam sensus, quoniam sensus est sensus in actu, quia sensatum est sensatum in actu, et perhoc sensus esset nobilior quam îste

Dtellectus qui est in potentia quodammodo.... Sed malerialis

450 ATERROËS.

dans un parallélisme exact avec la sensation. Or, de même que dans la sensation l'agent extérieur, la lumière par exemple, est séparé du sujet, de même dans l'entendement l'intellect agent est séparé ou abstrait; en sorte que la question de savoir si l'intellect peut communiquer avec les substances abstraites se réduit à savoir si l'exercice de l'intellect est possible[^] .

Aucune philosophie n'a insisté aussi fortement que celle des Arabes sur l'existence objective de l'intellect, et n'a tiré avec une logique aussi rigoureuse les conséquences de ce principe. Si l'intellect est hors de nous, où est-il? Quel est cet être qui nous fait ce que nous sommes, qui concourt plus que nous-mêmes à nos actes intellectuels? Ni Aristote ni ses commentateurs n'ont répondu à ces questions, ou plutôt n'ont songé à se les poser. C'est avec le XII^e livre de la Métaphysique que les Arabes ont essayé

de remplir cette lacune. Selon eux, l'intellect agent fait partie de cette hiérarchie de premiers principes qui président aux astres et transmettent l'action divine à l'univers*.

Le premier est celui qui préside à la sphère la plus éloi-

intellectus quiaamvis sit totus in potentia, tamen nobilior est sensu, et causa hujus est quod intellectus est universalis, et universale est in potentia, et sensus est particularis, et particularis est in actu (Traité inédit sur la possibilité de Tunion, ms. de Venise, f. 324 v^o; Bibl. imp. anc. fonds, 6510, f. 291 verso).

' De beatit. animæ, cap. m.

• Gicéron avait déjà entendu dans ce sens la pensée d'Aristote (Iiead. QtuMi. 1. I, cap. vu).

AYERROÈS. 451

gnée ; le dernier est celui de la sphère la plus rapprochée de nous. L'intellect actif vient ensuite ^ Il faut avouer néanmoins que cet ordre hiérarchique n'est pas complètement d'accord avec la doctrine que Ton prête d'ordinaire à Averroès, et qui se trouve en effet exprimée dans Y Abrégé de la Métaphysique, un de ses ouvrages les plus importants. D'après cette doctrine, l'intellect actif serait identique à la dernière des intelligences planétaires, c'est-à-dire à la plus voisine de l'humanité*. Les Averroïstes se séparèrent, du reste, sur ce point, de la doctrine de leur maître. Plusieurs même identifèrent l'intellect actif avec Dieu, quoique Ibn-Roschd ait formellement combattu cette opinion dans Alexandre'. Un point au moins est hors de doute : c'est que l'intellect actif, commun à tout le genre humain, tel que l'entendait Ibn-Roschd, ne ressemble nullement & l'âme universelle de l'uni-

vers, que l'on trouve dans plusieurs écoles de Tantiquité, chez les Stoïciens par exemple. Si la personnalité de chaque homme est gravement compromise par le système arabe, l'individualité de l'esprit humain est plutôt exagérée que méconnue, puisqu'il est transformé en un principe élémentaire, complètement distinct des individus.

' Et hoc est quod vocatur Spiritus Sanctu.s (De beat anim. f 357). Âppellatur in lege Kngé[us{Destr. Destr. pars alt.disp. i, f. 332). Cf. Steinschneider, Calai. Lugd. Bat. p[^] 75, note.

• Epit. Melaph. f. 397 v», 398 (édit. 1560). — Cf. Zimara, Tabula et dilucidationes in dicta Àrist. et Averr. (Venet. 1565), f. 75.

* Cf. Zimara, Solut. contrad. f. 176.

152 AVBRRO[^].S.

Ainsi la philosophie d'Iba-Roschd nous apparaît comme un système de naturalisme très-fortement lié dans toutes ses parties. L*univers est constitué par une hiérarchie de principes éternels, autonomes- et primitifs , vaguement rattachés h une unité supérieure. L*un d*eux est la pensée, qui se manifeste sans cesse sur quelque point de Tunivers, et forme la conscience permanente de Thumanité * . Cette immuable pensée ne connaît ni progrès ni retour. L'individu y participe à des degrés divers; d'autant plus parfait, d'autant plus heureux que cette participation approche davantage de la plénitude. Quelle sera dans ce système la part de Tim mortalité? La logique ne pouvait permettre à cet égard aucune hésitation.

L*extrême précision avec laquelle le péripatétisme avait séparé les deux éléments de Tentendement, Télément relatif et Télément absolu, devait ramener à scinder la personnalité humaine dans la question derimmortalité. Malgré les efforts de Taristotélisme orthodoxe pour prêter au mattre une doctrine aussi conforme que possible aux idées

^ Ainsi Ta très-bien entendu Cremonini : c Putat Averroes » *speciem humanam esse velutiquamdā sphserarn proportionē » respondentem sphsris cœlestibus, et putat quod singulæ » sphœræ conjuncta est intelligentia una, ratione cujus talis » sphœra movetur. »* (Codd. S. Marci, classis VI, cod. 70.)

chrétiennes, Topiniou du philosophe à cet égard ne saurait être douteuse ^ L'intellect universel est incorruptible et séparable du corps ; Tintellect individuel est périssable et finit avec le corps *.

Tons les Arabes ont compris de la sorte la pensée d'Âristote. L'intellect actif est seul immortel ; or l'intellect actif n'est autre chose que la raison commune de l'humanité : Thumanité seule est donc étemelle. La providence divine, dit le Commentateur, a accordé à l'être périssable la force de se reproduire, pour le consoler et lui donner à défaut d'autre cette espèce d'immortalité'. Parfois, il est vrai, l'opinion d'Ibn-Roschd peut s'entendre en ce sens que les facultés inférieures [sensibilité, mémoire, amour, haine) * n'ont pas d'exercice dans l'autre vie, tandis que les facultés siipérieures (la raison] survivent seules à la dissolution du corps. C'est à peu près l'interprétation qu'Albert et saint Thomas donnaient au sentiment d* Aristote.

* Cf. Barthélémy Saint - Hilaire , Traité de Vdme, préf, p. XL et sdv. — Ravaisson, Essai sur la Métaph. d'Aristote, l. I«, p. 590.

' TovTo fAÔvov àOovarov xoî cetScov {De anima, l. III, cap. V, s 2). — TTTOpvêi iîin irào'a, otXV b voOç' irào'av yap

à^vvATov Xvfaç (Métaph. A, cap. m). Voy. pourtant Moral. Nicam. l. 1, cap. xi; 1. X, cap. vii.

* SoUicitudò divina, quum non potuerit facere ipsum permanere secundum'individuum, miserta est ejus dando ei virtutem qaa polest permanere in specie [De anima, f. 133 v»). Cf. Leibnitz, opp. I, p. 70, édit. Dutens ; Munk, notes au Gtnde des égarés, t. I, p. 434-435.

* De anima, f. 121.

454 AYBRROÈS.

Mais la doctrine constante des philosophes arabes, qu*Ibn* Roschd en général est loin d'adoucir, doit servir à compléter sa pensée sur ce point, qu'il n'a jamais, il faut l'avouer, traité expressément. Or la négation de l'immortalité et de la résurrection, la doctrine que l'homme ne doit attendre d'autre récompense que celle qu'il trouve ici-bas dans sa propre perfection, constituaient le reproche principal que les zélateurs de l'orthodoxie, Gazzali et les Motecallemln, opposaient aux philosophes.

Je ne puis expliquer que par une contradiction manifeste certains passages de la Destruction de la Destruction^ où, pour ne pas compromettre la philosophie devant ses adversaires, Ibn-Roschd semble admettre l'immortalité*. J'ui déjà fait observer que ce n'est pas dans ce livre qu'il faut chercher la véritable pensée

d'Ibn-Roschd. L'âme y est parfois présentée comme absolument indépendante du corps*, c La vue du vieillard est faible, non parce que sa faculté visuelle est affaiblie, mais parce que l'œil, qui lui sert d'instrument, est affaibli. Si le vieillard avait les yeux du jeune homme, il verrait aussi bien que le jeune homme. Le sommeil d'ailleurs fournit une preuve évidente de la permanence du substratum de l'âme; car toutes les opérations de l'âme et tous les organes qui servent d'instruments à ces opérations, sont comme anéantis durant ce temps, et pourtant l'âme ne cesse pas d'être.

^ Dans le dialogue intitulé Eudemus, Aristote suivait de même l'opinion vulgaire sur l'immortalité. * Désir, Destr, pars ait. disput. II, f. 344 y^ et sqq.

AVBRROÈS. 465

Ainsi le savant arrive à partager les croyances du vulgaire sur l'immortalité. L'intellect d'ailleurs n'est attaché à aucun organe particulier, tandis que les sens sont localisés, et peuvent être affectés dans les différentes parties du corps de sensations contradictoires. > À n'envisager que ce passage isolément, on serait tenté d'attribuer à Ibn-Roschd sur l'immortalité des sentiments orthodoxes que la page suivante dément^ Il y soutient plus nettement que jamais que « l'âme ne se divise pas selon le nombre des individus, qu'elle est une dans Socrate et dans Platon, que l'intellect n'a aucune individualité, que l'individuation ne vient que de la sensibilité. »

Ce n'est pas toutefois sans quelque raison que plusieurs Averroïstes de la Renaissance, Niphus par exemple, invoquèrent la théorie de l'unité de l'intellect contre les négations absolues de Pomponat. Averroës lui-même avait cherché par ce tour à

conserver un simulacre d'immortalité. Si l'âme était déterminée et individualisée dans l'individu, elle se corromprait avec lui comme l'aimant avec le fer. La distinction des individus vient de la matière, la forme au contraire est commune à plusieurs*. Or ce qui fait la permanence, c'est la forme et non la matière*. La forme donne le nom aux choses ; une hache sans tranchant n'est plus une hache, mais du fer. C'est seulement par abus

* Destr. Destr. pars ait. dispat. II, f. 349 v^o. 350.

s De^{tr}. Destr, pars ait, disp. III, f. 450. ^o MeUph. VU, comm. xxviii.

>'Continuum est non per suam materiam, sed per suam formam {De anima, 1. I, f. 46, édité 1574}.

456 AVEHROËS.

qu'un corps mort peut s'appeler homme*. Donc, en tant que pluralisé, l'individu disparaît; mais en tant que représentant un type, c'est-à-dire en tant qu'appartenant à une espèce, il est immortel.

L'âme individuelle d'ailleurs ne perçoit rien sans l'imagination. De même que le sens n'est affecté qu'en présence de l'objet, de même l'âme ne pense que devant l'image*. D'où il suit que la pensée individuelle n'est pas éternelle : car si elle l'était, les images le seraient aussi. Incorruptible en lui-même, l'intellect devient corruptible par les conditions de son exercice.

Quant aux mythes populaires sur l'autre vie, Ibn-Roschd ne cache pas l'aversion qu'ils lui inspirent. « Parmi les fictions dangereuses, dit-il, il faut compter celles qui tendent à ne faire envisager la vertu que comme un moyen d'arriver au bonheur. Dès

lors la vertu n'est plus rien, puisqu'on ne s'abstient de la volupté que dans l'espoir d'en être dédommagé avec usure. Le brave n'ira chercher la mort que pour éviter un plus grand mal. Le juste ne respectera le bien d'autrui que pour acquérir le double*. » Ailleurs, il blâme énergiquement Platon d'avoir cherché à représenter à l'imagination, par le mythe de Her l'Arménien, l'état des âmes dans l'autre vie. « Ces fables, dit-il,

1 Ibid. I. II, f. 42 V* et sqq. *Gf. Zimara, Solut. contrad. f. 193 vo, 194 (édit. 1560).

s De anima, I. III, f. 160 et 174 (édit. 1550). — De sensu ei sensib. {t. VI, édit. 1560, f. 19B, 194). — De bea\$. animœ, cap. m et I

.

» Paraphr. in Remp. PktL f. 494 (Opp, t. III, édit. 1560).

AVRRROÈS. 457

ne servent qu'à fausser l'esprit du peuple et surtout des enfants, sans avoir aucun avantage réel pour les améliorer. Je connais des hommes parfaitement moraux qui rejettent toutes ces Actions, et ne le cèdent point en vertu à ceux qui les admettent ^ »

L'opposition d'Ibn-Roschd au dogme de la résurrection tient de même à son antipathie pour les imaginations trop précises que Ton cherche à se faire sur l'autre vie. Les difficultés contre une telle façon d'entendre la survivance de l'être moral n'étaient pas nouvelles. Déjà, les Sadducéens et les libres penseurs que le Talmud appelle Épicuriens avaient professé à cet égard une franche incrédulité. n faut voir dans la P^ Épitre aux Corinthiens (ch. xv) l'argumentation subtile et originale que saint Paul leur

oppose. Dans le Cgran apparaît, à chaque page, la préoccupation des difficultés soulevées par ce dogme et des objections qu'il rencontraît*. La même inquiétude se trahit dans toute la théologie musulmane par le nombre de traités de controverse que le sujet provoqua; le degré de vivacité de l'apologétique, en effet, peut toujours servir à mesurer l'effort que fait l'esprit humain, sous la pression d'un dogme, pour y échapper. Quant aux philosophes arabes, tous sans exception rejetaient la résurrection comme une fable. C'est un des principaux reproches que leur adresse Gazzali'. La position équivoque où se trou-

t Ibid. L 520.

* Voy. surtout sur. li, v. 57. On dirait presque la traduction de Tendreit précité de saint Paul.

* Voy. le traité traduit par M. SchiDoelders, Essai, p. 36, et

Tait Ibn-Roschd en face de cet adversaire, lui inspira quelques-uns des ménagements que s'imposent souvent ceux qui défendent la liberté de la pensée c^ontre les orthodoxes, f Les premiers, dit-il S qui ont parlé de la résurrection sont les prophètes d*[sraël après Moïse, puis l'Évangile des chrétiens, puis les Sabiens, dont la religion, au dire d*Ibn-Ilazm, est la plus ancienne du monde. Le motif qui porta tant de fondateurs de religions à établir ce dogme, fut l'incapacité qu'ils supposèrent à cette croyance pour moraliser les hommes et les exciter à la vertu par la considération de leur propre intérêt... Je ne reproche pas à Gazzali et aux Molecallemîn de dire que l'âme est éternelle, mais de prétendre que la mort n'est qu'un accident, et que l'homme reprendra le même corps qui est tombé en pourriture. Non, il en reprendra un autre semblable au premier, car ce qui a été une fois

corrompu ne peut revenir à la vie. Ces deux corps ne font qu'un, envisagés quant à l'espèce, mais ils sont deux quant au nombre. Aristote l'a dit dans les dernières lignes de la Génération et de la Corruption : l'être corruptible ne peut jamais redevenir identique à lui-même, mais il peut revenir à la variété spécifique dont il faisait partie. Quand l'air sort de l'eau et que l'eau sort de l'air, chacune de ces substances ne revient pas à l'individu dont elle était d'abord, mais à l'espèce dont elle était d'abord'. »

l'analyse de la Destruction des philosophes^ dans Hadji-Khalfa, t. II p. 466 et suiv. (édit Fluegel). — Pococke, Philo-

' Destr, Destr, pars ait. disput. IV, f. 351 et \$qq. * De gêner, et corr. 1. H, f. 313.

AVBRROËS. 459

La morale occupe très-peu de place dans la philosophie d'Ibn-Roschd. «*q* général» les Éthiques d'Aristote, sans doute parce qu'elles portent un cachet beaucoup plus hellénique, n'eurent pas chez les Arabes une fortune comparable à celle des œuvres logiques, physiques et métaphysiques. La discussion d'Ibn-Roschd avec les Motecallemln sur le principe de la morale, mérite seule d'attirer notre attention. Les Motecallemln soutenaient <|iie le bien est ce que Dieu veut, et que Dieu le veut non par suite d'une raison intrinsèque et antérieure & sa Tolonté, mais uniquement parce qu'il le veut. Déjà nous les avons vus attribuer & Dieu le pouvoir de réaliser les contradictoires et transférer à sa volonté libre tout le gouvernement de l'univers. Cela constituait un système très-conséquent avec lui-même, qu'Ibn-Roschd n'a cessé de combattre sous toutes les formes. Cette fois il n'a pas. de peine à montrer qu'une telle doctrine en morale renverse toutes les no-

tions du juste et de l'injuste, et détruit la religion qu'elle prétend consolider ^ Ibn-Roschd a éga^ lement soutenu contre les Mote-callemIn les vraies théories de la philosophie sur la liberté. L'homme n'est ni absolument libre, ni absolument prédestiné. La liberté,

t Paraphr. Reipubl Plat. t. 506.

460 AVBRROÈS.

envisagée dans TAME, est entière et sans restriction ; mais elle est limitée par la fatalité des circonstances extérieures/ La cause efficiente de nos actes est en nous; mais la cause occasionnelle est hors de nous. Car ce qui nous attire est indépendant de nous et ne relève que des lois naturelles, c'est-à-dire de la providence divine. Voil& pourquoi le Coran présente Thomme tantôt comme prédestiné, tantôt comme arbitra de ses actes. Cette solution intermédiaire entre celle des Djabarites et celle des Kadarites est donnée par Ibn-Roschd, dans son Traité intitulé Voies de démonstration pour les dogmes religieux, comme un exemple de Tinterprétation philosophique et éclectique que Ton peut donner aux doctrines de la théologie*. De même, dit-il ailleurs *, que la matière première est également apte à recevoir les modifications contraires, de même T&me a le pouvoir de se déterminer entre les actes contraires. Cette liberté, toutefois, n'est ni le caprice, ni le hasard. Les puissances actives ne connaissent pas Tétat d*indi(Térence ; Tégaie contingence ne se rencontre que dans le monde de la passivité.

La politique d*Ibn-Roschd, on s*y attend bien, n'a pas grande originalité. Elle est tout entière dans sa Paraphrase de la Répu-

blique de Platon. Rien de plus bizarre que de voir prise au sérieux et analysée comme un traité

« Texte arabe publié par M. J. Millier, p. 104 et suiv. 158 et suiv. — Munk, *Mélanges*, p. 457-58.

« II. Phys f. 31 Y[^].—PeHh&rm. f. 48.

AVBRROÂS. 161

technique cette curieuse fantaisie de Tesprit grec. Le gouvernement doit être confié à des vieillards. Il faut inspirer la vertu aux citoyens en leur apprenant la rhétorique, la poétique et les topiques. La poésie, celle des Arabes surtout, est pernicieuse*. L'idéal de FÉtat est de n*avoir besoin ni déjuge ni de médecin. L*arméen*a d'autre fonction que de veiller à la garde du peuple. Que serait-ce si les chiens de berger mangeaient les brebis ? Les fiefs militaires sont le fléau des États*. Les femmes diffèrent des hommes en degré et non en nature. Elles sont aptes à tout ce que font les hommes, guerre, philosophie, etc. seulement à un degré moindre. Quelquefois elles les surpassent, comme dans la musique, si bien que la perfection de cet art serait que la musique fût composée par un homme et exécutée par une femme. L'exemple de certains États d*Àfrique prouve qu'elles sont très-aptées à la guerre, et il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'elles pussent arriver au gouvernement de la république. Ne voit-on pas, en effet, que les femelles des chiens de berger gardent le trou- 1 peau aussi bien que les mâles ? « Notre état social, ajoute Ibn-Roschdi ne peut laisser apercevoir tout ce qu'il y a de re[^]ources dans les femmes ; il semble qu'elles ne soient destinées qu'à mettre au jour et à allaiter leurs enfants, et cet état de servitude a détruit en elles la faculté des

grandes choses. Voilà pourquoi on ne voit parmi nous aucune femme douée de vertus morales ; leur vie se passe

* Op. cit. f. 495.

> Ibid. 1 4SSn

162 AVBRaOÈS.

comme celle des plantes, et elles sont h charge à leurs maris eux-mêmes. De là' aussi la misère qui dévore nos cités; caries femmesy sont en nombre double des hommes, et ne peuvent se procurer par leur travail le nécessaire*. > Le tyran est celui qui gouverne pour lui et non pour le peuple. La pire des tyrannies est celle des prêtres '. L*ancienne république des Arabes reproduisait parfaitement celle de Platon. Moawia, en fondant Tautocratie omeyyade, gâta ce bel idéal, et ouvrit Tèrç des bouleversements, dont notre Ile (rAndalousie), ajoute Ibn-Roschd, est loin d'être sortie'.

§ XI

Jusqu'à quel point Âverroès a-t-il réellement mérité de devenir le représentant de Tincrédulité et du mépris des religions existantes, c'est ce qu'il est diiBcile de décider à la distance où nous sommes. La religion étant l'expression la plus profonde de la conscience de rhumanité à telle époque donnée, pour bien comprendre le système religieux d'un siècle, il faudrait vivre de sa vie avec une profondeur dont rhistorien le plus pénétrant serait à peine capable. Certes, rien ne s'oppose à ce que des esprits aussi exercés que les philosophes arabes, et en particulier Ibn-Roschd, aient partagé la foi religieuse de leurs compatriotes. En effet, la religion dominante se crée d'ordinaire

* Op. cit. f. 501.

» Ibid. f. 513

• Ibid, t, 514 V*. — En général, cette paraphrase est pleine de détails intéressants pour l'histoire de l'Espagne musulmane.

AYKRROËS. 463

nn privilège contre la critique. Peut-on révoquer en doute la parfaite bonne foi de tant de grands esprits des siècles passés, lesquels ont admis sans sourciller certaines croyances qui, de nos jours, troublent la conscience d'un enfant T II n'y a pas de dogme si absurde qui n'ait été admis par des hommes doués en toute autre chose d'une grande finesse d'esprit. Rien n'empêche donc de supposer qu'Ibn-Roschd a cru & Vislamisme, surtout si Ton considère combien le surnaturel est peu prodigué dans les dogmes essentiels de cette religion, et combien elle se rapproche du déisme le plus épuré.

U est remarquable qu'Ibn-el-Abbar et Ibn-Abi-Oceibia ne laissent planer aucun soupçon sur l'orthodoxie d'Ibn- Roschd. El-Ansâri, Abdel-Wahîd et Léon l'Africain, au contraire, témoignent que les croyances religieuses du Commentateur furent, de lapart de ses contemporains, Tobjet de jugements fort divers. On fit des ouvrages pour et contre son orthodoxie. Léon ou son traducteur assure avoû: eu entre les mains un poème en forme de dialogue, où Tun des interlocuteurs exaltait le savoir et les vertus d'Ibn-Roschd, tandis que l'autre le présentait comme un hérétique ^ Cette dernière opinion paraît avoir été celle d'un biographe cité par Léon. Racontant l'aventure d'Ibn-Badja, délivré de prison par le père d'Ibn-Roschd, il ajoutait : « Ce père ne savait pas que son

filis serait un jour un hérétique pire encore*. » Au contraire, un de ses amis intimes,

* Apud Fabriciam, Bibl. gr. t. XIII, p. SS8.

» Ibid. p. 279.

461 ATKRROfes.

Abd-el-Kébir, dévot personnage, dont EI-Ansari cite les paroles S assurait que ces accusations n'avaient aucun fondement, et qu'il avait vu plusieurs fois le philosophe se rendre à la prière et faire ses ablutions. « Dieu sait ce qu'il en est, disait un autre; il est certain du moins que ce sont les intrigues de ses envieux qui Tont fait condamner. Pour lui, il ne songea qu'à commenter Aristote et à rétablir l'accord entre la religion et la philosophie '. » Si Averroës est resté aux yeux des chrétiens le porte-étendard de l'incrédulité, c'est surtout, il faut le dire, parce que son nom ayant effacé celui des autres philosophes musulmans, il devint le représentant de l'arabisme, qui, dans la pensée du moyen âge, s'alliait de très-près à l'incrédulité. Ibn-Roschd ne se dissimule pas que quelques-unes de ces doctrines, celle de l'éternité du monde, par exemple, sont contraires & l'enseignement de toutes les religions'. Il philosophe librement, sans chercher à heurter la théologie, comme aussi sans se déranger pour éviter le choc. Il ne s'attaque aux théologiens que quand ils mettent le pied sur le terrain de la discussion rationnelle. Les Motecallemtn, qui prétendaient démontrer leurs dogmes par la dialectique, sont réfutés à chaque page de ses écrits \ Gazzali surtout, « ce rené-

* Ms. suppl. ar. n° 682, f. 8. Voir append. ii. » Ibid.

* Voir les traités publiés par M. J. Müller. p. 9 et 8 u. T. 51 et suiv.

* Voy. surtout la Paraphrase de la République de Platon[^] p. 494. 520, etc. C'est le livre où l'irréligion d'Ibn-Roschd s'est le plus démasquée.

gat de la philosophie, cet ingrat qui a puisé tout ce qu'il sait (fans les écrits des philosophes, et tourne contre eux les armes qu'ils lui ont prêtées, > est attaqué. avec une sorte de fureur*. On ne peut, dit-il, attribuer qu'à un renversement d'esprit, ou au désir de se réconcilier avec les théologiens, auxquels il était suspect, la composition de son livre de la Destruction des Philosophes. Les théologiens ont toujours été les ennemis des philosophes, et il a voulu se prémunir contre leur haine. « Pour nous, ajoute Ibn-Roschd, au risque de nous exposer à la rage des persécuteurs de la philosophie, notre mère, nous découvrirons au grand jour le poison caché dans son livre \» Quelquefois la pensée incrédule se découvre avec plus de liberté encore. Au premier livre de la Physique, après avoir cherché à établir l'impossibilité du dogme de la création, il se demande quelle a pu être l'origine d'une opinion aussi absurde. € L'habitude, répond-il. De même que l'homme habitué au poison en peut prendre impunément, de même l'habitude peut faire accepter les opinions les plus étranges. Or les opinions du vulgaire ne se forment que par l'habitude. Le vulgaire croit ce qu'il entend sans cesse répéter. Et c'est pour cela que sa foi est plus forte que la foi d'un philosophe ; car il n'a pas coutume d'entendre»

* Destr. Destr. dlsp. VI, f. 206 (édit. 1560.) M. Gosche (Ueber-Ghazialis Leben und Werke, p. 268) croit même qu'Ibn-Roschd a altéré par mauvais vouloir la pensée de Gazzali.

[^] Dest[^]. Destr. Prol. Légales inimici reperiuntur philosophorum... Nos igitur livorem persecutorum nostrae matris cha*

rissim» philosophi» gereates.. ,.

466 AVKRROÈB.

dre le contraire de sa croyance, tandis que cela arrive fort souvent aux philosophes. Aussi voit-on fréquemment de nos jours des hommes qui, entrant subitement dans l'étude des sciences spéculatives, perdent la foi religieuse qu'ils ne tenaient que de l'habitude, et deviennent zélateurs... » Il n'est pas jusqu'à la pensée impie qui, durant tout le moyen âge, pesa sur Averroès, l'idée des trois religions comparées, qui ne se retrouve en germe dans ses écrits.

Ces expressions : Omnes leges, loquentes triumphum legum hodie uni[^], reviennent souvent sous sa plume, et semblent impliquer dans son esprit une généralisation hardie. L'indifférence en religion est, du reste, un des reproches que Gazzali adresse aux philosophes. « La source de toutes leurs erreurs, dit-il dans la préface de son ouvrage, est la confiance qu'ils ont dans les noms de Socrate, d'Hippocrate, de Platon, d'Aristote, l'admiration qu'ils professent pour leur génie et pour leur subtilité, la croyance enfin que ces grands maîtres ont été amenés par la profondeur de leur esprit à rejeter toute religion et à en considérer les préceptes comme l'œuvre de l'artifice et de l'imposture*. »

* Phys. 1, f. 17, 18 (édit. 1552).

» Phys. 1. 1. plusieurs fois; 1. VIII, f. 196 v< ». - Metaph. 1. XII ,
. 326 et 328 v< ,—Voy surtout Deslrs, Destr. pars ait. disput. JV.

L'expression loquentes[^] dans les traductions d'Averroès, si*
gnifie théologiens, correspondant à Motecallemin. Lex et

légales désignent de. même la religion et les théologiens

* Le texte arabe de cette préface se trouve dans Hadji-KhaKa t. II, p. 466 et suiv. (édit. Fiuegel).

AVBRROÈS. 167

NoQs possédons, au reste, deux traités où Ibn-Roschd a cherché à développer son système religieux ; Tun : Sur t accord de la religion woec la philosophie^ Tautre : Sur la démonstration des dogmes religieux \ La pliilosophie est le but le plus élevé de ia nature humaine ; mais pea d*hommes peuvent y atteindre La révélation prophétique y supplée pour le vulgaire. Les disputes philosophiques ne sont pas faites pour le peuple, car elles n'aboutissent qu'à affaiblir la foi. Ces disputes sont avec raison défendues, puisqu'il suffit au bonheur des simples qu'ils comprennent ce qu'ils peuvent comprendre '. Ibn- Roschd s'efforce de prouver contre Gazzali, par des versets du Coran, que Dieu commande la recherche de la vérilé par la science ; que le philosophe seul comprend vraiment la religion; qu'aucune des sectes qui divisent le monde musulman, Âscharites, Batëniens, Motazales, ne possède la vérité absolue, et qu*on ne peut obliger le philosophe & prendre parti entre ces différentes sectes. < La religion particulière aux philosophes, ditril, est d'étudier ce qui est ; car le culte le plus sublime qu'on puisse rendre à Dieu est la connaissance de ses œuvres, laquelle nous conduit à le connaître lui-même dans toute sa réalité. C'est là aux yeux de Dieu la plus noble des actions, tandis que l'action la plus vile est de taxer d'erreur et de

X Voir ci-dessus, p. 72-73. Âvantlapublication du texte arabe de ces deux traités par M. J. MûUer, M. Munk en avait donné

une excellente anatolyse "d'après l'hébreu (Dict. des se. phil, t. ni, p. 170-171 ; Mélanges. p. 456 et suiv.)

* Destr. Destr. disp. III, p. 116 v^o, et disp. VI, f. 308 r^o.

vaine présomption celui qui rend à la diversité ce culte, plus noble que tous les autres cultes, qui Tadore par cette religion, la meilleure de toutes les religions ^ »

Les mêmes vues sont reproduites dans le dernier chapitre de la Destruction de la Destruction avec une remarquable fermeté. Les croyances populaires sur Dieu, les anges, les prophètes, le culte, les prières, les sacrifices, ont pour effet d'exciter les hommes à la vertu. Les religions sont un excellent instrument de morale, surtout par les principes qui leur sont communs à toutes, et qu'elles tiennent de la raison naturelle. L'homme commence toujours par vivre des croyances générales avant de vivre de sa vie propre , et lors même qu'il est arrivé à une manière plus individuelle de penser, au lieu de mépriser les doctrines dans lesquelles il'a été élevé, il doit chercher les interpréter dans un beau sens. Ainsi celui qui inspire au peuple des doutes sur sa religion et lui montre des contradictions dans les prophètes, est hérétique et doit porter les peines établies dans sa religion contre les hérétiques. Aux époques où plusieurs religions sont en présence, il faut choisir la plus noble. C'est ainsi que les philosophes qui enseignaient à Alexandrie embrassèrent la religion des Arabes, sitôt qu'elle vint à leur connaissance, et que les sages de Rome se firent chrétiens, dès que la religion chrétienne leur fut connue. Les religions d'ailleurs ne sont composées exclusivement ni de raison, ni de pro-

« Ce beau passage du commentaire sur la Métaphysique, supprimé dans les éditions latines, a été traduit de l'arabe par M. Mank (*Mélanges*, p. 455-456, note).

AVERRŌS. 469

phétie, mais de l'une et de l'autre dans des proportions diverses. La partie figurée et matérielle de leurs dogmes doit s'expliquer dans un sens spirituel. Le sage ne se permet aucune parole contre la religion établie. Il évite toutefois de parler de Dieu à la manière équivoque du vulgaire. L'épicurien, qui cherche à détruire à la fois et la religion et la vertu, mérite la mort*.

Certes on se serait attendu à plus de tolérance, après une déclaration aussi franche de rationalisme. Mais il faut

se rappeler qu'Ibn-Roschd, faisant dans la Destruction de la Destruction l'apologie des philosophes contre leurs ennemis, qui les accusaient d'impiété, a dû se montrer sévère pour ceux dont les erreurs compromettaient la philosophie. Son opinion sur l'accord de la philosophie et de la religion paraît, du reste, avoir été professée par la plupart des philosophes arabes. « Ce que je fais, dit l'un d'eux mis en scène par Gazzali, je ne le fais sur l'autorité de personne; mais, après avoir étudié la philosophie, je comprends très-bien ce que c'est que le prophétisme. Sagesse et perfectionnement moral, voilà à quoi il se réduit. Ses commandements ont pour but de mettre un frein aux gens du peuple, de les empêcher de s'entre-détruire, de se quereller, de s'abandonner aux mauvais penchants. ' Hais quant à moi, qui n'ai rien de commun avec cette

' opp. t. X (édit. 1560), f. 351 et suiv. — Oportet omnem hominem recipere principia legis, et procul dubio ut exaltet eum qui

posait ea; nam negatio eorum et dubitatio in eis destruit esse hominibus, quare oportet interficere haereticos {Ibid, f. 335}. —Cf. Ritter, *Gesch, der christ*, Phil IV* part. p. 117 et suiv.

170 AVRRROfeS.

multitude ignorante, je ne suis pas obligé de me gêner. Je suis du nombre des sages, je cultive la sagesse, je la connais, elle me suffit, et je puis avec elle me passer de Tau tarite. C'est à cela, ajoute Gazzali, qu'aboutit la foi de ceux qui étudient la philosophie, comme on le voit dans Ibn[^] Sina et Alfarabi \ » La théorie rationaliste expliquant le prophétisme comme un fait psychologique, comme une faculté de la nature humaine élevée à sa plus haute puissance, se retrouve dans tous les philosophes arabes, et forme un des points les plus importants et les plus caractéristiques de leur doctrine*.

On voit qu'il ne faut pas demander une extrême rigueur à la doctrine d'Ibn-Roschd sur les rapports de la philosophie et du prophétisme : nous nous garderons de lui en faire un reproche. L'inconséquence est un élément essentiel de toutes les choses humaines. L'homme logique mène aux abîmes. Qui peut sonder l'indiscernable mystère de sa propre conscience, et, dans le grand chaos de la vie humaine, quelle raison sait au juste où s'arrêtent ses chances de bien voir et son droit d'affirmer?

Les docteurs orthodoxes chez les musulmans ont aperçu ces nuances avec beaucoup de sagacité. Toute science rationnelle leur est suspecte, parce qu'elle apprend à se pas-

* Trad. de Schmœlders. p. 73.

* Cf. Destr. Destr. Il pars, disp. I. — Âvicenne, Àphorismi de anima, § 28. — Ibn.Tofaït, Philos, aulodid. sub Gn. Les juifs se préoccupèrent aussi beaucoup de la théorie psychologique du prophétisme : Saadia, Maimonide, Levi ben-Gerson Tout traitée avec de grands développements.

AVBBROftS. .471

ser de réTélation. La théologie n'est quelque chose qu'à condition d'être tout; prétendre se passer d'elle pour expliquer Dieu, Thomme et le monde, c'est la rendre inn-> tilis etf qu'on le veuille ou non, se déclarer son ennemi. La conséquence inévitable de ces sciences, disaient les adversaires de la phflosophie arabe, est de croire à la nécessité et à Féternité du monde, de nier la résurrection, le jugement dernier, de vivre sans frein, en s'abandonnant à ses passions \ Souvent, il faut l'avouer, la science rationnelle menait les musulmans & une sorte de matérialisme. C'étaient des philosophes que ces redoutables Haschischins, dont les sicaires faisaient trembler les rois et portaient leurs coups jusque sur la personne iles califes. Retirés dans leur château d'Alamout, ils y passaient leur temps à composer des traités de philosophie; quand les Tartares pénétrèrent dans lenvid de vautour, ils y trouvèrent un établissement scientiQque complet, une immense bibliothèque, un cabinet de physique, un observatoire muni des instruments les plus pe(fectionnés'. Les philosophes, en général, passaient pour gens peu dévots. Ibn-Sina était un franc débauché, à la manière des poètes du temps de Mahomet, menant joyeuse vie, buvant du vin, aimant la musique, et passant la nuit en orgies avec ses disciples. Comme on lui objectait la défense religieuse : « Le vin, disait-il, est défendu parce qu'il excite les inimitiés et les querelles; mais

* Traité de la Délivrance de l'erreur, de Gazzali, publié par M. Schmoelders, p. 29 etsui/.

' V. Lenormant, Quest. histor, n<^ part. p. 144-145.

t72 AVERROÈS.

étant préservé de ces excès par ma sagesse, je ie prends pour aiguïser mon esprit \ » Les philosophes arabes étaient donc au milieu de leurs coreligionnaires à peu près ce qu'étaient les libertins au xvii*' siècle. On ne pouvait croire que des hommes si clairvoyants n'en sussent pas plus long que le vulgaire sur les dogmes qui ont l'esoin de mystère, t Souvent, dit Gazzali ', on en voit un lire le Coran, assister aux cérémonies religieuses et aux prières, louer la religion de bouche. Quand on lui demande : Si le prophétisme est faux, pourquoi donc pries-tu? il répond : C'est un exercice du corps, une coutume de ce pays, un moyen pour avoir la vie sauve. Cependant il ne cesse de boire du vin et de se livrer à toutes sortes d'abominations et d'impiétés. »

On ne peut douter qu'il n'y ait beaucoup d'exagération dans ces déclamations, de Gazzali. Il se peut que cet enthousiaste, incapable de philosopher avec calme, et entraîné vers le soufisme par son imagination déréglée, ait calomnié ses anciens confrères pour satisfaire sa passion et son goût des excès en toute chose. Souvent on s'irrite de voir les autres marcher paisiblement dans la voie qu'on n'a pas su tenir, et les esprits ardents arrivent à se figurer que l'on n'est conséquent que dans les extrêmes. Peut-être aussi Gazzali n'avait-il pas absolument tort, et les philosophes méritaient-ils le reproche d'inconséquence ou de restriction mentale» Dieu le sait.

1 Gazzali* op. cit. p. VS-Vé, s Aid.

CHAPITRE PREMIER

L'aVERROÏSMB chez LK8 LUIFS

La philosophie arabe n'a réellement été prise bien au sérieux que par les juifs. Les philosophes ont été dans l'islamisme des hommes isolés, mal vus, persécutés, et les deux ou trois princes qui les ont protégés ont encouru l'anathème des musulmans sincères. Leurs œuvres ne se retrouvent plus guère que dans les traductions hébraïques ou dans les transcriptions en caractère hébreu qu'on a faites pour l'usage des Juifs. Toute la culture littéraire des juifs au moyen âge n'est qu'un reflet de la culture musulmane, bien plus analogue à leur génie

171 AYERROËS.

que la civilisation chrétienne. Ce fut sous l'influence arabe que se manifesta au x^e siècle, dans l'Académie de Sora [près de Bagdad], la première tentative de théologie rationnelle, à laquelle se rattache le nom de Saadia. La domination musulmane en Espagne produisit les mêmes résultats. Jamais conquérants ne poussèrent plus loin que les Arabes d'Espagne la tolérance et la modération envers les vaincus. Dès le x^{ve} siècle, l'arabe est la langue commune des musulmans, des juifs et des chrétiens. Les mariages mixtes étaient fréquents, malgré l'opposition du clergé. Les études latines et ecclésiastiques étaient tombées dans le plus complet discrédit : on vit un évêque composer des kasidas en observant toutes les délicatesses de la langue et de la mesure. Alvarez de Cordoue reproche avec force à ses compatriotes de préférer les lettres arabes aux lettres chrétiennes, de méconnaître à la fois leur religion et leur langue, et de rechercher avidement les associations et les ornements de la rhétorique musulmane.

Les juifs acceptèrent plus volontiers encore la conquête

< On trouve des manuscrits en langue espagnole écrits en caractère arabe, et réciproquement. Voy. Journal des Savants, an y, 16 germinal, n° 7 ; Notices et extraits, t. IV, p. 626 (articles de M. de Sacy) ; — Viardot, Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne, t. II, p. 186, note ; — Ochoa, Catalogue des mss. espagnols de la BibL du roi, p. 59 et suiv. — Pidal, Concionero de Baena, p. Lviii, lix, lxxxv.

. > Gayangos, The history of the Mohammedan dynasties^X, I«, p. 157-161.

* Cf. du Gange, Gloss, med. et inf. lat præf. % xxxi.

arabe. Cette pauvre race trouva enfin un peu de repos dans son long voyage, et comme un souvenir de Jérusalem \ L'Espagne était depuis longtemps pour les juifs une seconde patrie. Dès Tan \ i&, sous Adrien, un grand nombre de familles échappées au désastre de leur nation s'y étaient réfugiées. Persécutés par les Visigoths, les juifs accueillirent les Arabes comme des libérateurs. La science et le goût des mêmes études achevèrent d'opérer la fusion des deux races : on vit des juifs présider l'Académie de Cordoue *. La communauté de culture intellectuelle a toujours été le meilleur moyen de fonder la tolérance.

Quoique la philosophie juive, depuis Maimonide, ne soit qu'un reflet de celle des Arabes, il faut reconnaître cependant que l'initiation des juifs d'Espagne à la philosophie vint surtout de l'impulsion donnée aux études d'Orient par Saadia. Hasdaï ben-Schaphrout, médecin de Hakem II, employa le crédit dont il jouissait auprès de ce calife à faire fleurir chez ses coreligionnaires les études rationnelles inaugurées par l'école de Sora* .

Ibn- Gcbirol (Avicébrpn) est antérieur d'une génération à Ibn-Badja, le premier philosophe arabe-espagnol dont le nom ait acquis une véritable célébrité. Ibn-Gebirol, il est vrai,

* Amador de los Rios, Estudios sobre los Judios (Madrid, 1848).

3 Middeldorpf, De instUutisliterariis in Hisp,qiuB Arabes auctores habuerunt, p. 54.

* Hunk, Mélanges, p. 479 et saiv. — Philoxène Luzzatto, ñioiiu sur Easdaï ben Schaphrout (Paris, 1852).

ne fut chez ses coreligionnaires qu'une apparition presque isolée \ Par sa hardiesse, il mécontenta les théologiens, et par les concessions qu'il fit à Torthodoxie sur le dogme de la création, il se trouva dépassé par les péripatéticiens averroïstes, successeurs de Maimonide. De là Toubli où était tombé le texte hébreu de la Source de Vie, tandis que cet ouvrage jouissait en latin d'une si grande autorité. Néanmoins, dès la seconde moitié du xi* siècle , Taristotélisme est fort accrédité chez les juifs, et la doctrine opposée des Motecallemln arabes universellement rejetée. La théologie prit l'alarme et tenta une réaction, représentée surtout par le célèbre livre Khozari ou Cosri de Juda Hallévi. Une grande perturbation entra dans les consciences; toutes les méthodes possibles furent essayées pour concilier le dogme judaïque avec la raison. Alors apparut le second Moïse, celui qui, résumant^par son génie les efforts antérieurs, mérite d'être considéré comme le fondateur du judaïsme philosophique.

^ Un philosophe juif da xii* siècle, dont on a donné la monographie, R. Abraham ben-David Hallévi, fait pourtant un grand usage de la Source de Vie. Cf. Die Religions Phi* losophie des R,

Abraham ben-David ha-Levi, von Joseph Gugenheimer (Augsburg, 1850).

S'il fallait en croire Léon l'Africain¹, Moïse Maimonide aurait été le disciple et même Yhûie d'Averroës jusqu'au moment de la disgrâce de ce dernier. Moïse, alors, de peur de se voir dans l'alternative ou de livrer son maître ou de lui refuser l'hospitalité, se serait enfui en Egypte. M. Munk² a démontré tout ce qu'il y a d'impossible dans ce récit. Lorsque Ibn-Roschd fut proscrit, il y avait plus de trente ans que Maimonide avait quitté l'Espagne pour échapper à la persécution des Almohades. Maimonide dit bien dans le *More Neboukim* [H, ix] qu'il fut élève d'un élève d'Ibn-Baldja; mais nulle part dans cet ouvrage il ne parle d'Ibn-Roschd. Bien plus, nous avons la date précise à laquelle il commença à connaître les écrits du Commentateur, et cette date nous reporte aux dernières années de sa vie. Dans une lettre adressée du Caire, en l'année 1194, à son disciple chéri Joseph ben-Juda, il s'exprime ainsi : « J'ai reçu dans ces derniers temps tout ce qu'Ibn³ Roschd a composé sur les ouvrages d'Aristote, excepté le livre du Sens et du Sensible⁴ et j'ai vu qu'il a rencontré le vrai avec une grande justesse ; mais, jusqu'à présent,

« Apud Fabr. Bibl. gr. t. XIII, p. 296. ¹ Dans sa notice sur Joseph ben-Juda, disciple de Maimonide, *Journal asiatique*, juillet 1842. p. 31 32.

je n'ai pas trouvé de loisir pour étudier ses écrits⁵. » Basnage⁶ a donc tort de prétendre que Maimonide apprit d'Averroës l'indifférence en religion. Maimonide n'a pu davantage être l'élève d'Ibn-Baldja, comme le prétend Léon l'Africain, et comme on l'a répété après lui, puisqu'il n'avait que trois ans quand ce philosophe mourut, en 1138.

En somme, ce fut d'une manière indirecte, par l'impulsion nouvelle qu'il donna aux études juives, que Maimonide[^] fonda chez ses coreligionnaires l'autorité d'Ibn-Roschd. Maimonide et Ibn-Roschd puisèrent à la même source, et, en acceptant chacun de leur côté la tradition du péripatétisme^{*} arabe, ils arrivèrent à une philosophie presque identique'. Il n'est donc pas étonnant que Brucker et les autres historiens de la philosophie, frappés de ces ressemblances et forts de l'autorité de Léon, aient placé Maimonide parmi les disciples d'Averroès. C'est surtout dans sa polémique contre les Motecallemtin qu'apparaissent les sympathies du docteur juif pour les philosophes arabes. L'hypothèse des atomes, la négation des lois naturelles et de la causalité sont par lui énergiquement combattues. S'il ne soutient pas, comme quelques péripatéticiens juifs, que la

[^] Munk, l. c. p. 31.

' Hist. Jud. l. IX, cap. x.

^{*} Sur la doctrine de Maimonide, voy. Texcellent article de II. Franck, dans le Dict. des se. ph. t. IV. M. Franck cependant nous semble avoir envisagé dans Maimonide le dogmatiste juif de préférence au philosophe arabe. Cf. Geiger, Moses ben Maimon (Breslau, 1850). "

AVEnnoÈs. 479

matière est éternelle, et que Moïse n'a entendu décrire au premier livre de la Genèse que l'arrangement des choses, il ne croit pas non plus que l'éternité du monde soit une bien grave hérésie. Sa doctrine sur la hiérarchie des sphères et l'action divine qui les rattache Tune à l'autre, est identiquement celle des philosophes. Comme eux aussi, il rejette toute assimilation de Dieu aux créa-

tures : on peut dire de Dieu ce qu'il n'est pas, mais on ne peut dire ce qu'il est. Il n'ose même attribuer à Dieu l'existence, l'Unité et l'Éternité, de peur que ces attributs ne soient considérés comme distincts de la substance divine, et surtout de peur d'admettre quelque chose qui ressemble aux hypostases chrétiennes. C'est la pure doctrine des Moattils. Sa théorie de l'intellect se distingue à peine de celle d'Ibn-Roschd. Au-dessus de l'intellect matériel, dépendant des sens, est l'intellect acquis, formé par l'émanation de l'intellect universel, en acte perpétuel, qui est Dieu lui-même. Les êtres séparés de la corporalité n'admettent pas la multiplicité; il n'y a donc qu'une seule âme. Maimonide semble pourtant individualiser l'intelligence plus que ne le fait le Commentateur, et attribuer à l'Âme une substance distincte. La résurrection l'embarrasse; il cherche à l'expliquer sans arriver à rien de satisfaisant. Il faut même reconnaître que ses objections vont parfois jusqu'à attaquer l'immortalité. La perfection de l'homme consiste à cultiver et à élever sa nature par la science. La science

* Puide des éarés L p. 225 et suiv. (trad. liunk).

* md. p. 434-435

est le vrai culte que l'on doit à Dieu ; par la science, la vision béatifique peut commencer ici-bas ; mais la science n'est pas accessible à tous ; Dieu y a suppléé, pour les simples, par le prophétisme. Le prophétisme est un état naturel plus parfait que celui du vulgaire, où arrivent quelques hommes privilégiés. La révélation prophétique ne diffère pas, au fond, de l'infusion de l'intellect actif ou, en d'autres termes, de la révélation permanente de la raison.

§ III

Pour qu'une telle doctrine pût s'appeler Averroïsrae, il n'y manquait que le nom d'Averroès. Sous la haute recommandation de Haïmonide, ce nom devint presque instantanément chez les juifs la première autorité philosophique. Une curieuse lettre de Joseph ben-Juda, disciple de Maimonide, adressée à son mattre, nous révèle d'un mot l'importance que le Commentateur, peut-être déjà de son vivant, avait acquise chez les juifs. « Hier, la fille bien-aimée, Pléiade, la belle, la charmante, a trouvé grâce devant moi. La jeune fille m'a plu, et je me suis fiancé sincèrement avec elle, selon la loi donnée sur le Sinai. Je Tai épousée par ces trois choses : en lui donnant pour dot l'argent de l'amitié; en lui écrivant un contrat d'amour, car je l'aimais; et en l'étreignant, comme le jeune homme retient la vierge. Et après l'avoir acquise de

AYERaOÈS. 481

toutes ces manières, je Tinvitai au lit nuptial de Tamour ; je n'employai ni la persuasion ni la violence, mais elle me donna son amour, parce que je lui avais donné le mien, et que j'avais attaché mon âme à la sienne. Tout cela s'est passé devant deux témoins bien connus, les amis Ben- Obeid Allah (Maimonide) et Ben-Roschd. Mais elle était encore dans le lit nuptial, sous mon pouvoir, que déjà elle me devint infidèle et se tourna vers d'autres amants*.... » Cette fiancée, c'est la philosophie, que Joseph ben-Juda avait reçue en mariage de son mattre, et dont il ne retirait pas, à ce qu'il paraît, toute la satisfaction désirable. Nous devons au goût de Joseph ben-Juda pour les allégories une explication non moins curieuse du Cantique des Cantiques. Là Sulamite est Tâme individuelle cherchant * à s'unir par l'amour à

l'intellect actif*. Il en est de même de la lutte de Jacob avec Fange. C'est Vdme intellectuelle de Jacob qui lutte et fait effort pour arriver au degré de Vintellect actif , représenté par l'ange; mais elle n'y peut atteindre, tant qu'elle est enchaînée par les liens du corps, et la lutte dure jusqu'au lever de l*aur rore, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'âme, délivrée des ténèbres de la matière, soit arrivée à la lumière éternelle'. Un intéressant récit, qui nous a été conservé par Djemâl-eddln al-Kifti, dans son Histoire des philosophes, et qui a

* Munk, Notice sur Joseph ben-Juda, p. 62. 2 Steinschneider, dans Vencycl. d'Ersch et Gruber, art. /o^^/* {Ibn) Àknin, p. 53 et suiv.

s Munk, op. cit. p. 55.

489 AVERROfcs.

été copié par Aboulfaradj* , achève de nous faire connaître l'analogie des doctrines de Joseph ben-Juda avec celles d'Ibn-Roschd: € J'étais lié avec lui, dit Djemàl eddtn, d*une étroite amitié. Un jour je lui dis : S'il est vrai que l'âme survive au corps et qu'elle conserve après la mort la connaissance des choses extérieures, donne-moi ta parole que, si tu meurs avant moi, tu viendras me dire ce qu'il en est, et moi, si je meurs avant toi, je ferai de même. Nous reçûmes nos promesses réciproques. II mourut, et se ûi attendre quel(}ues années. EnÛn, je le vis en songe : « Mé- » decin, lui dis-je, n'étions-nous pas convenus que tu viendrais me faire part de tes aventures d'outre-lombe ? » Il détourna son visage en riant; je le saisis par la main, et lui dis : t II faut absolument que tu me contes ce qui » t'est arrivé, el comment on est après la mort. — L'uni- » verset, me répondit-il, s'est jointe

Vuniters, et le parti» » ciUier est rentré dans la partie, » Je compris aussitôt ce qu'il voulait dire, savoir : que Tâme, qui est l'élément universel, était retournée b l'univers, tandis que le corps, qui est l'élément particulier, était retourné au centre terrestre; et m'étant réveillé, j'admirai lasublilité de sa réponse. » Toute l'école de Maimonide resta fidèle au péripatétisme hverroïstique. Ce fait était si notoire que Guillaume d'Auvergne ne craignait pas de dire que parmi les juifs soumis aux Sarrasins, il n'en était pas un seul qui

' Hist. Dyn, p. 462. Le même texte a été reproduit par H. Munk (op. cit. p. 17-18) et par Wenrich, De atict. grœc, vers, præf. p. vu et suiv.

AVBRROfcS. 183

n*eûl abandonné la foi d'Abraham, et qui ne fût infecté des erreurs des Sarrasins ou de celles des philosophes ^ Un mouvement rationaliste aussi prononcé ne pouvait manquer d'exciter chez les théologiens une vive opposition. Maimonide et la philosophie furent, durant plus

d*un siècle , le sujet d*une lutte acharnée entre les synagogues de Provence, de Catalogne et d'Aragon. De part et d'autre on s'excommuniait; quelques-uns allaient jusqu'à invoquer contre leurs adversaires l'autorité ecclésiastique. Montpellier, Barcelone, Tolède condamnaient au feu les écrits du fils de Maimon; Narbonne, un moment, fut seule à les défendre. I^es traités pour et contre Aristote et Maimonide se succédaient d'année en année*. En 1305, le chef du parti théologique, Salomon ben-Adéreth, est encore assez fort pour faire condamner la philosophie à Barcelone, et pour faire interdire, sous peine d'excommunication, d'en

aborder Tétudo avant vingt-cinq ans. Il fallut l'autorité de David Kimchi et l'activité féconde de Schem-Tob ben-Falaquera, de Jedaia Penini de Béziers, de Joseph ben-Caspi, pour assurer définitivement dans la synagogue le triomphe du péripatétisme. C'est une des rares victoires que la philosophie a remportées sur les théologiens ; elle eut pour résultat de faire du peuple juif le principal représentant du rationalisme durant la seconde moitié du moyen âge.

« De legibus (O^{^^}. 1. 1", p. 25).

« Cf. Hotlinger, Bibl orient, p. 41-42, 51. Wolf, 1, 669, 876; III, 796; IV, 920.

184 AVRIIROÈS.

§ IV

Deux faits caractérisent cette seconde période de la philosophie juive: 1^o Le théâtre change: le fanatisme des Almohades, en même temps qu'il étouffe la philosophie chez les musulmans, contraint la civilisation juive à refluer dans l'Espagne chrétienne, en Provence, en Languedoc. Barcelone, Saragosse, Narbonne, Montpellier, Lunel, Béziers, l'Argonne, Marseille, deviennent les centres de ce nouveau mouvement ; 2^o la philosophie juive revêt trait pour trait la physionomie de celle des Arabes. Jusqu'à Maimonide, cette philosophie, quoique essentiellement péripatéticienne, se développe d'une manière assez indépendante. Saadia, Ibn-Gebirol, Juda Hallévi rappellent la première scolastique (Abélard, Roscelin, etc.), antérieure à la traduction du corps complet de l'aristotélisme; Moïse Maimonide, Lévi ben-Gerson, au contraire, rappellent la seconde scolastique (Albert, [^]int Thomas], embrassant l'ensemble de l'encyclopédie péripalétique. Les

œuvres d'Aristote, accompagnées d'Un grand Commentaire d'ibn-Roschd, seront d'SsornSus la base exclusive de la philosophie juive. C'est aux juifs qu'Averroès est redevable de sa réputation de commentateur. C'est d'eux qu'il reçut le titre, depuis solennellement confirmé par l'école dePadoue, d'homme et Intelligence d'Aristote '.

1 Delius, *Ànekdoten zur Geschichte der mittelalterlichen Scholastik und der Juden in Moslem (Leipzig, 1841)*, p. 902.

AVERRUÈS. 485

En effet, le texte pur d'Aristote se rencontre très-rarement dans les manuscrits hébreux. Au contraire, les traités accompagnés du commentaire, souvent même les paraphrases d'Averroès, y portent simplement le nom d'Aristote.

Lorsque la civilisation des juifs eut émigré de l'Espagne musulmane en Provence et dans les régions adjacentes aux Pyrénées, l'arabe, qui jusque-là avait été leur langue usuelle et savante, cessa de leur être familier, et ils sentirent le besoin de faire passer en hébreu tous les écrits importants de science et de philosophie. Ces versions ont survécu pour la plupart aux originaux, et se trouvent en grand nombre dans les bibliothèques, en sorte que la connaissance de l'hébreu rabbinique est bien plus nécessaire que celle de l'arabe pour faire l'histoire de la philosophie arabe *. Le procédé suivi dans ces traductions est, du reste, des plus simples. Le texte est décalqué plutôt que traduit; beaucoup de mots arabes sont conservés dans leur forme primitive. Chaque racine arabe est rendue par la racine correspondante en hébreu, lors même que le sens est différent dans les deux langues. Il en est de même pour les formes grammaticales, en sorte qu'avec une

certaine habitude on pourrait rétablir sans hésitation le texte arabe que le traducteur juif a eu sous les yeux*.

1 Richard Simon avait déjà vu cette remarque. {Suppl. à l'édition de Modène, t. 121. Paris, 1710.)

* Cf. Goldenhal, Averroes in Arabic Rhetoric, comment. Préf. en hébreu, p. 31-33, et dans les Mémoires de l'Académie de

186 AVEBROIS.

C'est que dans certains traités d'une physionomie particulière, comme la paraphrase de la Rhétorique, de la Poétique, de la République de Platon, la Destruction de la Destruction, que le traducteur se permet de prendre la parole en son propre nom, soit pour remplacer des détails spéciaux ou intraduisibles par d'autres détails plus intéressants aux yeux de ses coreligionnaires, soit pour faire tenir à l'auteur un langage plus orthodoxe*.

La gloire principale de ce grand travail de traduction qui occupe tout le XIII^e siècle et la première moitié du XIV^e, appartient à la famille des Tibbonides, originaire d'Andalousie et établie à Lunel. S'il fallait en croire le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale,

Juda Aben-Tibbon, le chef de cette laborieuse famille, surnommé le prince des traducteurs, aurait déjà traduit les Commentaires d'Ibn-Roschd sur la Physique, le traité de Tame, la Météorologie (Hebr. 314). Mais c'est là une erreur. Juda vivait à la fin du XII^e siècle, à une époque où il ne pouvait être question de traduire Ibn-Roschd en hébreu. C'est également par erreur que Barto-

Vienne (classe phil.-hist.), 1850, Grundzüge und Beiräte zu Hnem sprachtergleichenden rabbinischphilosophischen Wörterbuche, p. 422-23. Voir sur le travail de M. Goldenthal les observations critiques, selon moi trop sévères, de M. Steinfichneider, Catal Codd. Lug. Bat. p. 59, note.

• Cf. Destr, Destr. f. 101 v«, 109, 119, 208 v«, 344v*. 352. — Paraphr. Rhet. î. 494.

• Cf. Wolf, 1, p. 454 — Hist. litt. de la France, X. XVI, p. 381-386.

Iom et WoK * attribuent à Samiël Âben-Tibbon la traduction de la paraphrase d'IbQ-Roschd sur la Physique. Tous ces travaux appartiennent au troisième Tibbonide, Moïse Âben-tibbon. Samuel, cependant (commencement du xiii^e siècle), fut en un sens le premier traducteur des ouvrages physiques et métaphysiques d'Averroès en hébreu. Son grand ouvrage intitulé Les Opinions des Philosophes est une sorte d'encyclopédie extraite souvent presque mot pour mot d'Averroès, que Tauteur déclare le plus fidèle interprète d'Aristote. L'auteur travaillait sur le texte arabe. Ce livre remarquable cessa d'être lu quand on posséda, quelques années après, des versions complètes du texte même d'Averroès *. Il en faut dire autant de l'encyclopédie péripalétique intitulée la Recherche de la sagesse*, par Juda ben-Salomo Cohen, de Tolède, l'un des protégés de Frédéric II. Juda composa son ouvrage en 1247, en grande partie d'après Averroès. Ses termes techniques de cet écrivain diffèrent beaucoup de ceux qui furent choisis par les Tibbonides, et qui depuis ont eu force de loi dans l'école juive. Schem-Tob ben-Joseph ben-Falaqnera, Espagnol, né vers 1226, fait aussi un très-grand usage d'Ibn-Roschd, et

quelquefois insère de longs passages du Commentateur dans ses propres

* Wolf, 1, 20.

* M. Steinschneider a le premier fait connaître cet ouvrage. {Catal. Codd, hebr. Acad. Lugd. Bai. p. 61 et suiv. Cf. p. 35 et suiv).

* La première description de cet ouvrage appartient également à H. Steinschneider, op. cit. p. 10 et suiv.

488 AVEHHOËS.

écrits'. Il en est de même de Gersonben-Salomon, dans sa Forie des deux [deuxième moitié du xiii^e siècle)*.

Un Provençal établi à Naples, et allié lui-même à la famille des Tibbonides (il était gendre de Samuel) , fut l'auteur de la première traduction proprement dite d'Averroës. Jacob ben-Âbbamari, fils de Rabbi Simson Antoli, était un de ces juifs que Frédéric II pensionnait pour seconder ses projets de vulgarisation de la science arabe. A la fin de sa traduction du commentaire d'Ibn-Roschd sur l'Organon, achevée à Naples en 1232', il exalte la munificence de Frédéric, son amour pour la science, et souhaite que le Messie paraisse sous son règne. Antoli est aussi l'auteur de la traduction hébraïque de l'Abrégé de la Logique. Enfin les bibliothèques de Paris, de Turin, de Vienne possèdent sous son nom une traduction de l'Abrégé de l'Almageste d'Ibn-Roschd, achevée à Naples en 1231.

Il est probable que les versions d'Antoli, faites surtout en vue des traductions latines, pénétrèrent peu en Provence; car trente ans après, vers l'an 1260, nous voyons

1 Munk, Mélanges, p. 441, 454, 458, 494 et suiv.

t Wolf, I, p. 286; — Munk, p. 437, note.

» Wolf, I, 618; m. 531; IV. 75l.--Bartolocci, I, 14.— Bibl. imp. anc. fonds hébr. b? 303; Orat. 98, 101. — Uri, l'^part. p. 77. Lambecius, I, p. 392, 404. — Pasini, I, p. 11, 48.— De Rossi, Dizionario, p. 53. — Le même, Codd. mss. t. II, p. 43, 50.— Delitzsch, Codd. hebr. Lips, p.306.— Krafft, Codd. hebr. Vienn, p. 131 sqq. — Steinschneider, p. 208, — Cf. Garmoly, Hist, des méd. juifs, p. 80 et suiv.

Moïse Âben-Tibbon donner à ses coreligionnaires une traduction presque complète des Commentaires d'Ibn- Roschd et même de quelques ouvrages de médecine, tels que le commentaire sur VARDjuza ^ Vers la même époque, en 4259, Salomon ben- Joseph ben-Job, originaire de Grenade, mais établi à Béziers, traduit le commentaire sur le traité du Ciel et du Monde ^ . En 1 284, Zerachia ben- Isaac, de Barcelone, traduit les Commentaires sur la Physique, le traité du Ciel et du Monde, la Métaphysique'. Jacob ben-Machir traduit, en 4298, l'abrégé de la Logique, et en 4300, les Commentaires sur les livres XI-XIX de l'Histoire des Animaux ^ .

Ainsi, dès le xiii^e siècle, il existait jusqu'à trois versions différentes des mêmes commentaires, et pourtant, durant la première moitié du xiv^e siècle, nous allons voir à l'œuvre une foule de nouveaux traducteurs. Ce double emploi n'a rien qui doive surprendre ; il était souvent plus facile au moyen âge de refaire les traductions que de se procurer celles qui existaient. Plusieurs de ces versions

1 Wolf, I, p. 19. 655; III, p. 13; IV, p. 752. — Bibl. imp. Ro 314, 327, 336, 350. — Pasini, Codd. taur. I. p. H.—Lambecius, 1, p. 285. — CataL mss. Angl. et Hib. p. 35. — Steinschneider, p. 303, 317.— Bibl. de la Minerve, à Borne, etc.

• Wolf, III, 14; IV, 752.— Pasini, I, p. 13 et 25.— Delitzsch, p. 292.

. Pasini, p. 16, 52-53, 60. -Wolf, IV, p. 751, 791.

♦ Uri, iw part. p. 74, 77.— Krafft, Codd. hebr. Vienn. p. 138. — Wolf (III, 15; IV, 751) a placé par erreur ces traductions en 1228, 1235.

490 AVBRROÈS.

étaient faites pour telle ou telle personne, et ne sortaient pas de la province où elles avaient été élaborées S

Un des plus laborieux traducteurs de cette nouvelle série fut Calonyme, fils de Calonyme, fils de Meir, né à Arles en 1287[^] En 43U, il traduit les Commentaires sur les Topiques, les Arguments Sophistiques et les Seconds Analytiques'; en 13f7, les Commentaires sur la Métaphysiques sur la Physique*, le traité du Ciel et du Monde*, la Génération et la Corruption', les Météores*. On trouve aussi sous son nom les traductions du Commentaire sur le traité de Tame* et de la lettre ^wr l'Union de Nntelleci séparé avec t homme *^. Calonyme savait le

* Ainsi les traductions de Zerachift ben-Isaao, furent faites, en 1284. pour Schabbellhay, fils de Salomon, qui demeurait à Rome. Dix ans après, en 1294, on les recopia pour un autre juif de Rome (Pasini, I,p. 169t60).

* M. Zunz a donné dans le journal de Geiger (H, 313-320) des éclaircissements sur la vie de ce traducteur. -Cf. Delitzsch, Codd. Lips. p. 288. 307, 325.

» Pasini, I, p. 13 et 55-56. — De Rossi, II, p.9.— Bibl. imp, n« 332.— Wolf, IV, 751.

* Pasini, I, 14 et 15.— Bartolucci, I, 13. --Wolf, I, p. 19.— Bibl. imp. n« 311. — Steinschneider, p. 27.

* Uri, I* part. p. 74.— Bibl. imp. n« 315. — Pasini, I, 59. — Wolf, I, p. 19.

* Wolf, IV. 751.

» Pasini, I, p. 13.— Wolf, I, 14.

* Bibl. de Berlin, mss. hébr. qo 292.

* Fabricius, Bibl, gr. t. Hl, p. 237.

» • Wolf, I, p. 1006; III. p. 16.

latin; car en 4328, on le voit traduire en latin la Destruction de la Destruction'.

Calonyme, fils de David, Qls de Todros, traduisit vers le même temps d'arabe en hébreu la Destruction de la Destruction*. Il ne faut pas le confondre avec Galo Calonyme ou Calonyme ben-David, médecin de Naples, vivant à Venise, qui au xvi^e siècle, traduisit la Destruction et la lettre sur CUnion de l'intellect séparé avec l'homme d'hébreu en latin. La ressemblance de nom de ces trois personnages a donné lieu à beaucoup de confusions*.

Rabbi Samuel ben-Juda ben-Meschullam, de Marseille, dont le père s'appelait Miles (Emile) Bongudas, traduit en 1321 le

Commentaire sur la Morale à Nicomaque ^ et la Paraphrase de la République de Platon *. Todrob Todrosi (Théodore, fils de Théodore), d'Arles, traduit en 4337 dans le bourg de Trinquetaille, sur le Rhône, vis-à-vis d'Arles, les Commentaires sur les Topiques, les Sophismes, la Rhétorique, la Poétique et les Éthiques*.

' Steinschneider, p. 50, et Catal. (inédit) d'Oxford, n° 28. ' Steinschneider, p. 50-51.

• Wolf, I, p. 31, 1003, 1006; — Bartolucci, I, p. 14. 131- 132. M. Steinschneider {L c.) a rectifié ces confusions.

• Pasini, I, 33. -Wolf, IV, 753.

• Lambecius, I, p. 292 et 384.— Pasini, 1, 13.— Krafft, p. 142. — Labbe, Bibl. nova inss. p. 299. — Bartolucci, 1, 14. — Wolf (I, 20) Ta confondu avec Samuel Âben-Tibbon.

• Lambecius, 1, 292. — Pasini, 1, 12, IS. ^ Labbe, p. 306, n° 2270. — Wolf, I, 20. — Bib. imp. anc. fonds, n° 322, 335; Sorb. 297. — Delitzsch, p. 307. — Rraffl, p. 134 sqq. — De Rossi, t. II, p. 9-10. — Le ms. de Vienne a été écrit à Avignon

C'est cette version qui a été publiée par H. Goldenthal. Une foule d'autres traducteurs plus obscurs, ou dont la date est incertaine, Schem-Tob ben-Isaac de Tortose (commentaire sur la Physique, le traité de Ame*), Jacob ben Schem-Tob (Premiers Analytiques*), Juda ben-Tâchin Haimon (Physique, traité du Ciel, de la Génération^), Moïse ben-Tabora ben-Sarauel ben-Schudaï (traité du Ciel*), Moïse ben-Salomon, de Salon * (Métaphysique*) , Juda ben- Jacob (livres XI-XIX des Animaux*), Salomon ben-Mosé Alguari {De somno et vigilia*), s'attachèrent successivement à cet immense travail. Le De Sub-

stanUa orbis, formé de dissertations séparées, traduites de Tarabe en latin, fut à son tour traduit du latin en hébreu par Judabon- Mosé ben-Daniel, de Rome, avec plusieurs autres traites scolastiques d'Albert, saint Thomas, Gilles de Rome*. Cet exemple de l'influence de la scolastique latine sur celle

en 1460, ce qui a fait dire à Fabricius {BibL gr. t. III. p. 222) qu'Averroès avait composé ce commentaire à Avignon !

1 Bibl. imp. anc. fonds, n^o 313. — Wolf. UI, 13; IV, 572. — Delitzsch. p. 292.

» Bibl. imp. no 337.

« Wolf, m, p. 13, 14.

A Fabricius, t. lil, p. 231. A Vienne, au Vatican.

> Ce nom de viUe est douteux. La leçon <i: Toulon » adoptée par le Catalogue des mss. de la Bibl. imp. est fautive. V. Stein-Schneider, p. 53.

* Bibl. imp. n<> 310.

» Bibl. de Berlin, n» 290[^]

* Bartolucci, 1, p. 13.

o Cf. iltî Rossi, }fss. Codd. n"» 315, 1174. 1312, l.'i76. De

des juifs n'est pas isolé ; la polémique des chrétiens orthodoxes contre les Averroïstes a laissé plus d'une trace dans « les écrits des auteurs hébreux[^]

Le XIV^e siècle fut le moment de la souveraine autorité d'Averroès chez les juifs. Le plus illustre des philosophes de cette

époque, Lévi ben-Gerson, de Bagnols [Messer Lé(m)t commenta les divers Commentaires et les ouvrages propres d'Averroès, tels que le *De Substantia orbis*, Je traité de la Possibilité de l'Union[^]. Pour quelques parties, sa glose devint inséparable du texte d'Averroès» comme le Commentaire d'Averroès lui-même relâit devenu du texte d'Aristote. Il semble que le moyen âge préférât aux textes primitifs ces analyses de seconde et de troisième main. La doctrine de Lévi est, du reste, le péripatétisme arabe dans toute sa pureté. Bien plus hardi que Maimonide, il fait plier le dogme mosaïque devant les exigences

Rossi n'a pas compris le titre de cet ouvrage, qu'il traduit par *Robur eœlorum*.

1 Steinschneider, p. 37 et note. Il y a aussi des traductions hébraïques d'Aristote faites sur le latin (ibid, p. 1[^]139 et 211-212).

• Wolf, I, 723; II, 660.— Barlolocci, 1. 481.— Delitzsch, Codd. Lip\$, p. 306, 325.— Pasini, I, p. 10 et suiv.— Hottinger, Bibl, orient p. 47.

494 4VBaRoÀ8.

du péripatétisme, et admet sans détour rélernité da monde, lo don naturel de prophétie, la matière première dénuée de forme, rimposâibilitô de la création . ' Ainsi Averroès a, chez les juifs, remplacé Aristote ; c'est lui que Ton commente, que Ton abrège, que l'on découpe pour les besoins de l'enseignement. Moïse de Narbonne (Messer Vidatjy contemporain de Levi ben-Gerson, faisait à Narbonne ce que Levi faisait à quelques lieues de là, à Perpignan. En 1 344, il commente le traité de la Possibilité de l'union* ; en 4349, le *DeSubslantiaorbis* ei les autres dissertations physiques d'Ibn-Roschd*. La Physique, les Éthiques, le

Commentaire sur le livre d'Alexandre d'Aphrodisias sur l'Intellect, presque toutes les parties du programme averroïste, subirent entre ses mains un nouveau remaniement. Plusieurs traductions d'Averroès lui sont attribuées, ainsi qu'à Levi ben-Gerson. Mais c'est là une erreur provenant de ce que l'on a considéré comme des traductions les traités que ces deux maîtres ont composés sur ceux du Commentateur*. C'est aussi par erreur

1 Wolf. I, 20-21. — Uri, I. 74.— Delitzsch, p. 308. — Sieinschneider, p. 18 et suiv.

* Pasini, I, 55.

• Bibl.imp. no« 307, 309, 321, 331, 344, 346. 347.— Stein-Schneider, p. 19 note, 21.— Wolf. I, 825. 883; II. 802; IV, 923-924,— Bartolucci, I, 13; IV, 73, 224. Bartolucci a commis sur Moïse de Narbonne les plus étranges erreurs; il en a fait trois personnages distincts. Wolf a rétabli l'identité; mais, par une faute d'impression (I, p. 826), il le fait vivre au milieu du xv^e siècle. Cette faute a été copiée par Brucker (t. II, p. 854, note).

AVBIIROÈ8. 49S

que Ton a regardé comme des traductions les commentaires de Joseph ben-Caspi (vers 4330) sur l'Éthique d'Aristote et la Politique de Platon, d'après Averroès*.

L'influence de la philosophie arabe s'exerce jusque sur les Karaïtes, et produit chez eux une série de libres penseurs*. Averroès est souvent cité dans l'ouvrage d'Ahron ben-Elia de Nicomédie, achevé en 1346 au Caire, sous le titre d'Arbre de Vie •, et où l'auteur a cherché à imiter le Guide de Maimonide. La théorie d'Ahron sur l'intellect est, à peu de chose près, celle du philosophe

arabe. De même que l'âme est la forme du corps, l'Intellect acquis est la forme de l'âme*. L'âme, d'abord purement virtuelle, n'entre en acte que par son union avec le corps; quand le corps meurt, tout ce qui dans l'âme tenait au corps périt; mais l'élément purement intellectuel, qui constitue l'essence de l'homme, est impérissable*. Ahron ben-Elia n'est pas cependant un averroïste comme Levi ben-Gerson ou Moïse de Narbonne. Il réfute même expressément l'opinion du Commentateur sur la nature simple, incorporelle et impérissable du ciel, et cherche à prouver la nouveauté

> Steinschneider, dans Ersch et Gruber, art. Josef Caspi, p. 69 et suiv. Cf. Lambeck, 1. 292, 384.— Wolf, h. 20.— Barlolucci, Ili, 811 — Fabricius, Bibl. gr. t. III, p. 266.

* Cf. Ewald et Dukes, *Beiträge zur Geschichte der Auslegung des Alten Testaments*, p. 29.

> Publié en hébreu à Leipzig, par MM. Delitzsch et Steinschneider, en 1841.

« Op., cit. c. 106.

• Ibid. c. 108.

du monde par la divisibilité et la nature accidentelle du corps céleste*.

§VI

Le XV^e siècle est l'âge de décadence de la scolastique juive. L'école provençale est épuisée; la hardiesse philosophique est passée de mode. Averroès cependant est encore étudié; la plupart des manuscrits hébreux qui nous restent de ses œuvres sont même de cette époque. Joseph ben Schem-Tob, de Ségovie, écri-

vit en \ 455 un grand commentaire sur les Éthiques; il nous apprend dans sa préface qu'il le fit pour suppléer au silence d'Ibn-Roschd '. Il commenta également le traité de la Possibilité de tunion^^ et ranalyse du livre d'Alexandre relatif à Tintellect (cidesus, page 70, n^ 25). Schem-Tob, son fils, Moïse Falaquera*, Michel Haccohen', écrivirent aussi des traités et

1 Ibid. c. 9, 10, 14.

> Bibl. imp. anc. fonds, 308; fonds de l'Orat. 121. — Munk, Mélanges, p. 433, 509.

• Cf. Wolf, I, 571.— Bartolucci, t. II^{II}, 850.— Steinschneider, Catal. p. 21, et dans Mank, op. dt, p. 438, 508-509. Ersch et Gruber, art. Josefben Schemtob, p. 92.

• Pasini, I, 48. L'époque où vivait ce docteur m'est inconnue.

• Wolf, I, 759. C'est également par conjecture que je le place an xy* siècle. Un autre annotateur d'Averroès, dont le nom même est incertain, est mentionné dans Steinschneider, p. 209 et sulv.

AVERno|:s. 497

des commentaires averroïstiques. Enfin le poème didactique de Moïse de Rietî, imité de la Divine Comédie^ et publié à Vienne par M. Golden thaï (1851), contient des extraits considérables de la philosophie d'Averroës et de Leyi ben-Gerson.

élie del Medigo* est le dernier représentant célèbre de la philosophie averroïstique chez les juifs. Il enseigna à Padoue vers la fin du xv« siècle, et compta parmi ses élèves Pic de la Mirandole, pour lequel il composa différents écrits philosophiques, entre

autres un traité sur l'Intellect et la Prophétie (U92) et un commentaire sur le De Substantia orbis (1485). Ses Annotations sur A verroès, ses Questions sur la création, le premier moteur, Tétré, Fessence et Tun, ont été plusieurs fois imprimées à Venise (1506, 4544, 4598) avec les Questions de Jean de Jandun. Par Élie del Hedigo, la philosophie juive, dont le rôle est désormais achevé, fait sa jonction avec Técole de Padoue, qui continuait de son côté Tesprit et la méthode arabes. J'ai pu m'assurer qu'aujourd'hui encore la tradition de renseignement du moyen âge n'a pas entièrement disparu parmi les savants Israélites de Padoue. L* Abrégé de logique d'Averroës, publié à Riva di Trento en 1560, et plusieurs fois réimprimé, est resté classique chez les israélites jusqu'à ces derniers temps*.

* Wolf, I, p. 168; II. 107.— Bartolucci, 1. 182.— Munk, Dici. de-
séc. phil. I. 111, p. 366. Elie del Medigo est souvent donné comme traducteur; mais il paraît n'avoir été que l'éditeur de versions faites avant lui. Y. Steinschneider, p. 27.

' Ad. Franck, Hist. de la logique, p. 219.

498 AVGROËS.

Dans les régions plus élevées du mouvement intellectuel tael chez les juifs, le péripatétisme averroïste tombe, à partir du xvr siècle, dans un profond discrédit. La théologie juive qui avait sommeillé au point de laisser passer sans analhème les doctrines téméraires de Levi ben-Gerson, se réveille tout à coup. Joseph Albo, Abraham Bibago, Isaac Abravanel défendent contre les philosophes la création, la révélation, l'immortalité. Rabbi Mosé Almosnino (vers 4538) va chercher contre eux des armes dans l'arsenal de Gazzali, et commente la Destruction des Philo-

sophes¹. L'influence platonicienne, si opposée à Taver-² roïsme et à la scolastique, se montre, d'un autre côté, dans \t% Dialogues c/*amour de Léon Hébreu. La manière dont il expose l'émanation de l'amour et sa propagation de sphère en sphère jusqu'à l'intelligence humaine, le soin qu'il met à expliquer les nuances diverses que la théorie de l'émanation avait prises chez les Arabes et les points sur lesquels Averroès diffère des autres philosophes de sa nation, prouvent que les œuvres du Commentateur lui étaient bien connues*. Mais combien cette métaphysique amoureuse, inspirée par l'école florentine, est éloignée de la forme et de l'esprit du péripatétisme! Le rôle philosophique des juifs, si brillant au moyen âge, flnit sur le seuil des temps modernes. Les hommes illustres que le judaïsme fournira désormais à l'histoire de la philosophie puiseront leur inspiration, non dans la tradition d'une philosophie na-

1 Wolf, 1, 806.— Hottinger, Bibl orient, p. 22-23. * Cf. Munk, Uélanges, p. 522 et suiv.

tionale, mais dans Tesprit moderne lui-même. Sans doute, sous les plus beaux de ces caractères, Spinoza, Mendelssohn, le juif se sent encore : le premier acte d'adoration étant le plus profond, on revient toujours, quoi que Ton fasse et quelques transformations que' Ton subisse, à lareligio³ sous laquelle on a d*abord senti Tidéal. Que Spinoza, comme on Ta prétendu, ait puisé son système dans la lecture des rabbins et de la Cabbale, c'est trop dire assurément \ Mais qu'il ait porté jusque dans ses spéculations cartésiennes une réminiscence de ses premières études, rien n*esl plus évident pour un lecteur tant soit peu initié à rhistoire de la philosophie rabbinique au moyen âge. Rechercher si Averroès peut revendiquer quelque chose ' dans le i>ys-

tème du penseur d'Amsterdam, ce serait dépasser la limite où doit s'arrêter, dans les questions de filiation de systèmes, une juste curiosité : ce serait vouloir retrouver la trace du ruisseau quand il s'est perdu dans la prairie.

* Voy. les deux ouvrages de J.-G. Wachler: *DerSpinozismus im Jud^/U/ium* (Amsterdam, 1699, in-8») et *Elucidnrius cabbalisii-cus* »Rome, 1706, in S^).. Cf. VVolf, *Bibl hebr. t. II*, p. 1235. — Foucher de Careil, *Réfutation inédite de Spijwza par LribnUx* (Paris, 1854).

CHAPITRE II

L*AVBRROiSME DANS LA PHILOSOPHIE 8GoLASTIQU

L'iDtFodaction des textes arabes dans les études occidentales divise l*histoire scientiflque'et philosophique du moyen âge en deux époques parfaitement distinctes. Dans la première, Tesprit humain n*a, pour satisfaire sa curiosité, que les maigres ^ébris de l'enseignement des écoles romaines, entassés dans les compilations de Martien Capella, de Bède, d*Isidore, et dans quelques traités techniques, que leur caractère usuel sauva de l'oubli. Dans la seconde, c'est encore la science antique qui revient à rOccident, mais plus complète cette fois, dans les commentaires arabes ou les ouvrages originaux de la /science grecque, auxquelles Romains avaient préféré des abrégés. La médecine, d*abord réduite à Coelius Aurélianus, à la compilation de Gario-pontus, retrouve Hippocraie et Galien. L'astronomie, bornée à quelques traités d*Hygin ou de Bède, à quelques vers de Priscien, revient par Alfergan^ Thabet ben-Corrah, Albumasar, à la préci-

sion de la science antique. L'arithmétique, limitée durant tant de siècles aux simples procédés de Tabaque ou de Tindigation, s'enrichit de procédés nouveaux. La

AYERROËS. 201

philosophie, au lieu de quelques lambeaux de TOrganon, des Catégories apocryphes de saint Augustin, reçoit le corps complet de Taristotélisme, c'est-à-dire Tencyclopédie des sciences antiques.

En général, les premiers ouvrages traduits de Tarabe ne furent pas des ouvrages philosophiques. La médecine, les mathématiques, Tastronomie, avaient tenté la curiosité de (Constantin T Africain, de Gerbert, d*Adélard de Bath, de Platon de Tivoli, avant que Ton songeât à demander des enseignements philosophiques à des mécréants comme Alfarabi et Avicenne. L'honneur de cette tentative nouvelle, qui devait avoir une influence si décisive sur les destinées de l'Europe, appartient à Raymond, archevêque de Tolède et grand chancelier de Castille de 1130 à 1150. Raymond forma autour de lui un collège de traducteurs, à la tête duquel on trouve l'archidiacre Dominique Gondisalvi (fils de Gonsalve). Des juifs, dont le plus connu est Jean Avendéath ou Jean de Séville, travaillaient sous ses ordres*. Ce premier fessai porta principalement sur Avicenne. Gérard de Crémone et Alfred Morlay y ajou-^ tèrent, quelques années plus tard, différents traités d*Alkindi et d'Alfarabi*. Ainsi dès la première moitié du ur siècle, des ouvrages fort importants de philosophie arabe était connus des Latins.

Un des phénomènes les plus singuliers de l'histoire littéraire du moyen âge, c'est l'activité du commerce

* Yoy. Texcellente discussion de Jourdain sur ces trois personnages. Recherches[^] chap. m, § 1, 9 Ibid.%Qei9.

intellectuel et la rapidité avec laquelle les livres se répandaient d'un bout h Tantre de TEurope. La philosophie d*AbéIard, de son vivant, avait pénétré jusqu'au fond de ritalie. La poésie française des trouvères, en moins d'un siècle, comptait des traductions allemandes, suédoises, norwégiennes , islandaises , flamandes , hollandaises , bohèmes, italiennes, espagnoles. Tel ouvrage, composé à Maroc ou au Caire, était connu à Paris et h Cologne en moins de temps qu*il n*en faut de nos jours à un livre oa[^] pital de TAllemagne pour passer le Rhin.

Les juifs remplissaient dans ces relations un rôle essen[^] tiel, et dont on n*a pas tenu assez de compte dans Thistoire de la civilisation. Leur activité commerciale, leur facilité à apprendre les langues en faisaient les intermédiaires naturels entre les chrétiens et les musulmans ^ Il faut lire rilinéaire de Benjamin de Tudèle* pour comprendre l'importance qu'ils avaient acquise sur le littoral de la Méditerranée depuis Barcelone jusqu'à Nice Les princes et les seigneurs, qui avaient besoin de leur argent et de leurs connaissances médicales, les favorisaient; le peuple seul les avait en antipathie. Quant aux hommes désireux de s'instruire, ils n'éprouvaient au moyen âge aucun scrupule à se faire, en philosophie, les disciples de maîtres appartenant à d'autres religions. La science était quelque chose de neutre et de commun à tous.

Les relations de TEurope avec les musulmansavaient lieu

* Dozy, Recherches, L p. 478-79, note (!• édit.) > P. 31 et suiv. (édit. Asher).

d'an cdté par l'Espagne, et surtout par Tolède; de l'autre par la Sicile et le royaume de Naples. Le travail des traductions s'opérait sur ces deux points avec une égale ardeur et par des procédés semblables. Presque toujours un juif*, aU v

souvent un musulman converti, dégrossissait l'ouvrage *"o^ el appliquait le mot latin ou le mot vulgaire sur le mot arabe*. Un clerc présidait au travail, se chargeait de la latinité et donnait son nom h l'œuvre. Quelquefois pourtant le nom du secrétaire juif l'emportait. De là vient qu'une même traduction est souvent attribuée h des personnages différents. Au xii* et au xnf siècle, les traductions se faisaient toujours directement de l'arabe. Cène fut que beaucoup plus tard qu'on se mit à traduire les philosophes arabes sur des versions hébraïques.

Le caractère de ces traductions est celui de toutes les traductions du moyen âge. « Le mot latin y couvre le mot arabe, de même que les pièces de l'échiquier s'appliquent sur les cases'. » La contexture de la phrase est plutôt arabe que latine. La plupart des termes techniques et le^ mots que le traducteur n'a pas compris sont transcrits de

^ L'étude de la langue latine était à cette époque assez répandue chez les juifs (V. ci-dessus, p. 191). En 1280, Salomon ben-Adreth de Barcelone écrit une lettre aux juifs des synagogues de Provence pour les réprimander de ce qu'ils étudiaient la langue latine au détriment de la loi (Pasini. I, p. 61-63).

- La Bibliothèque impériale possède (n^^ 7317, 7321) plusieurs traductions latines venues de Tarabe par l'Intermédiaire de l'espagnol.

* Jourdain, Rech, sv/r les trad. lat. d'Àrist, p. 19»

la manière la plus grossière ^ Le système des versions littérales se retrouve pairtout à TenfaDce de la philosophie. L*Orieni et le moyen âge n*ont guère conçu la traduction que comme un mécanisme superficiel où le traducteur , s*abrilant derrière Tobscurité du texte, se décharge sur le lecteur du soin d*y trouver un sens.

L*histoire littéraire du moyen ftge ne sera complète que lorsqu'on aura fait, d'après les manuscrits, la statistique des ouvrages arabes que lisaient les docteurs du xiii* et du XIV* siècle. Il importe d'observer, en effet, que les citations qui sont faites d'un auteur arabe par les écrivains de cette époque ne sont pas une preuve qu'on en possédât la traduction, puisqu'on ne se faisait aucun scrupule de citer de seconde main. Ainsi je pense qu'Avempace et Abu> bacer (Ibn-Tofaïl) ne sont cités que d'après Averroës. Alkindi, Alfarabi, Avicébron, Kosta ben-Luca, Haimonide ne semblent guère avoir été lus qu'au xiii* siècle. Au xiv«, Avicenne «t surtout Averroës tiennent lieu de tous les autres; au xv« enfin, Averroës reste le seul interprète de la philosophie arabe.

^ Les noms propres surtout, dépourvus en arabe de points diacritiques ou mal ponctués, devenaient entièrement méconnaissables. Ainsi Thaïes devient Bêlas; Hipparque, Abraans; ^ps-vîTcç devient cardbitus, Jorach, Semerion, Adelinus, Âlbrutalus, Loxus, auteurs cités par Albert le Grand, doivent le jour au même procédé.

Le premier introducteur d'Averroès chez les Latins paraît avoir été Michel Scot¹. Ce fut un événement dans la fortune d'Aristote, au dire de Roger Bacon, que le moment où Michel Scot apparut, en 1230, avec de nouveaux ouvrages d'Aristote et de savants commentaires, cum expositoribus sapientibus*. Quels sont ces commentaires restés jusque-là inconnus aux Latins? Les manuscrits nous rapprennent. Michel Scot y est expressément désigné comme traducteur de deux ouvrages d'Averroès : 1^o du commentaire sur le De Caelo et Mundo *; 2^o du commentaire sur le Traité de l'âme \ La première de ces traduc-

¹ Parmi les ouvrages que s'attribue le prétendu chroniqueur espagnol Julianus Pétri, se trouvent quelques traductions d'Averroès (Antonio, Bibl hisp. vetus, t. II, p. 42, édit. Bayer). Le faussaire a été bien maladroit, car Averroès était à peine né à l'époque où Von fait fleurir le pseudo-Julien.

² Tempore Michaelis Scoti, qui annis 1230 transactis apparuit, deferens librorum Aristotelis partes aliquas de naturalibus et mathematicis, cum expositoribus sapientibus, magnificata est Aristotelis philosophia apud Latinos. [Opus Majus, p. 36-37.]

■ Sorbonne, 924. 950 ; Saint-Victor, 171 ; Navarre, 75 ; BibL Saint-Marc à Venise, cl. vi, cod. 52.

« Sorb. 932, 943; Saint-Victor, 171; ancien fonds, 6504.— On lit dans le manuscrit de Saint-Victor : < Incipit commentarius libri de anima Aristotelis philosophi, quem commentatus

806 AVBRaoifl.

lions est dédiée à Élie de Provins*, en ces termes : c Tibi, Stéphane de Provino, hoc opus, quod ego Michaeli » Scotus dedi

latinitati, ex dictis Aristoteleis specialiter » commendo, et si aliquid Aristoteles incompletum dimisit » de coristitutione mundana in hoc libro, recipies ejus » supplementum ex libro Alpetrangii » quem similiter dedi » latinilati, et es in eo exercilatus. » Ces deux commentaires sont les seuls qui portent dans les manuscrits le nom de Michel Scot. Mais comme presque toujours on trouve à leur suite et dans un ordre donné les commentaires sur la Génération et la Corruption, sur les Météores» les paraphrases des Parva Naturalia* de Averroès.

» est Averroes in hoc tractatu (1, \ et Michael Scotus transtulit in latinum. >

* M. Félix Bourquielot a retrouvé cet Étienne de Provins dans un doyen de Notre-Dame du Val, de Provins, qui figure en plusieurs chartes de 1211 à 1221, et est appelé par Thibaut, comte de Champagne, dilectus clericus meus Stephanus de Protino (Proviniensis, dans la Feuille de Froûns, 7 février 1852). Peut-être faut-il identifier ce personnage avec Étienne de Reims (Hist. litt. de la Fr. U XVII, p. 232), qui était né à Provins. Il est question d'Étienne de Provins dans divers actes de 1231 à 1233. Bibl. imp. Colb. 61, suite du Reg, princ. Campan. t. III, fol. 50 r^o, 199 v^o; Lettre de Grégoire IX, . anni V, 9 kal. maii (1231 ou 1232); anni VII, kal. februarii; anni VII, 3 kal. martii (Coll. Laporte du Theil).

• Dans le n^o 171 de Saint-Victor, la traduction de la phrase des Parva Naturalia est attribuée à un certain Gérard. Ce ne peut être Gérard de Crémone, mort en 1187. Cette indication étant isolée, doit, ce semble, être tenue pour fautive.

OrbiSf on est autorisé à attribuer également la traduction , de ces ouvrages à Michel Scot. Dans les manuscrits 963 de Sorbonne et 75 de Navarre, aux traductions précitées se trouvent joints les commentaires sur la Physique et la Métaphysique^ La traduction de ces ouvrages appartient-elle également à Michel Scot? On serait porté à le croire, puisque dans un fragment de Michel 'découvert par . M. Hauréau, et dont nous parlerons bientôt, la doctrine de la Physique et de la Métaphysique est très-nettement exposée. M. Jourdain toutefois n'eût point dû faire intervenir comme des autorités, dans l'énumération des traductions de Michel Scot, les catalogues donnés par Baie et Pits^ Il est évident que ces deux auteurs ne fondent leurs assertions que sur le dépouillement d'un manuscrit semblable aux n° 914 et 950 de Sorbonne', et qu'ils n'ont eu d'autres raisons pour attribuer à Michel Scot les traductions des commentaires sur le traité de la Génération et de la Corruption, sur les *Parva Naturalia* sur les Météores,

» Baie. Smp^h ill. Maj. Brii. (Baie, 1557). p. 351. — Pits. *Derebus angl.* p. 374. — Cf. Nicéron. *Mémoires*, t. XV, p. 95 *et suiv.* — Fabricius, *Dib. Linc.* et *inf. latin* t. V, p. 233.

' Et ce dépouillement ils l'ont fait avec beaucoup de négligence. Ainsi, au lieu de *commentum Averrois*, ils ont lu *contra Averroem*, leçon absurde» qui a fait croire à Bruker (III. 796) qu'il s'agissait d'une réfutation d'Averroès; au lieu de *de Protino*, ils ont lu *de prono*, etc. C'est à tort également que Jourdain a cru sur leur autorité que Michel n'avait traduit qu'un livre des Météores. Le ms. de Venise contient les quatre livres.

et du livre *De Substantia Orbis* que celles que nous avons nous-mêmes. Leur autorité ne correspond à aucun témoignage particulier, et tout se réduit à une conjecture tirée de la compo-

tion des manuscrits. Hais comme cette composition n'était presque jamais arbitraire au moyen fge, on est autorisé à regarder les manuscrits où se trouve la dédicace à Etienne de Provins comme nous représentant l'édition même donnée par Michel Scot et ces textes nouveaux qu'UⁱⁱU[^]duisit, au dire d[^] Roger Bacon, dans la philosophie scolastique vers l'an 1230.

Cette date indique sans doute le moment où les travaux de Michel arrivèrent à la connaissance du moine anglais. Il paraît certain du moins que Guillaume d'Auvergne et Alexandre de Halès ont connu, avant ce temps, les ouvrages du commentateur. Une seule traduction de Michel Scot, celle d'Alpetrangi, porte une date, et cette date est l'an 1217. Les traductions d'Averroès durent être exécutées Vers la même époque ; car Michel Scot ne semble être resté à Tolède que peu d'années. Peut-être aussi l'ensemble de ces traductions composait-il renvoi philosophique que Frédéric II adressa aux universités d'Italie, avec la célèbre circulaire qu'on lit dans le recueil de Pierre des Vignes. « *Compilationes varias quæ ab Aristotele aliis- » que philosophis sub grecis arabicisque vocabulis anl- » quitus editæ... nostris aliquando sensibus occurrerunt. »*

Ce fut à Tolède que Michel Scot acheva les traductions qui lui donnèrent tant d'importance à son '(s[^]tk[^]l'Espagne, et le firent si gracieusement accueillir à la cour des Hohenstaufen. Il eut pour auxiliaire en ce travail un juif

nommé Andréa Roger Bacon, dans un moment de sévérité, l'accusa de plagiat et lui reprocha d'avoir ignoré les langues et les sciences dont il est question dans ses écrits. Il est sûr que les Latins qui entreprenaient le voyage de Tolède ne se faisaient aucun scrupule de s'approprier le travail de leur secrétaire, et qu'au

moyen âge, comme de nos jours, le nom du traducteur était souvent une fiction. Michel Scot a, du reste, d'auti-es titres pour être appelé le fondateur de Taverroïsme, depuis que M. Hauréau* a découvert, dans le n° 844 de Sorbonne, des extraits qui paraissent appartenir à Tun de ses ouvrages les plus importants, lequel n°était connu jusqu'ici que par le sévère jugement qu'en porte Albert : « *Fœda dicta in*eniuntur* » in libro illo qui Aiciinr Qumstiones Nicolai Peripatetici. » Consuevi dicere quod Nicolaus non fecit librum illum, » sed Michael Sc^otus qui in rei veritate nescivit naturas, » nec bene intellexit libros Arislotelis'. » Or, le fragment exhumé par M. Hauréau sous ce titre : *Hœc sunt extrada de libro Nicolai Peripatetici*, offre la plus frappante analogie avec une digression du commentaire sur le XII^^ livre de la Métaphysique, digression qui forme souvent dans les manuscrits un opusculé séparé (voy. cidessus, p. 71), et dont les premiers mots sont : *Sermo de queestionibiAS quas ûccepimus a Nicolao, et nos dicemus*

1 Probablement un juif converti, car ^Indr^ n'est pas un nom de juif judaïsant. — Cf. Op. Tert. apud Jebbi præf. p. 5. * De la philosophie scolastique, t. !«', p. 470 et suiv. » opp. l. H, p. 140.

S40 ATBRROÀS.

m his secundum nostrum posse *. La doctrine qui y est exposée est d'ailleurs mise expressément sur le compte d'Averroès. « *Omne cœlum est circulare, et omne circu-* » *lare est perfectum ; ergo omne cœlum est perfectum :* » *sed ullum perfectum indiget motu ; ergo uUum cœlum* » *indiget motu. Partes autem sui quum videant bona quœ A non habent, perpendentes se indigere illis bonis, in* » *motum prorumpunt, ut acquirant iila bona quæB non ba-* » *bent.... Ergo salus nostra est per quietem; cœli finis* » au-

tem per motum partium ejus : et hoc est quod dicit » Averox. » Michel Scot, par son rôle à la cour de Frédéric, où il représente d'une manière si originale l'esprit arabe, et par les accointances diaboliques que la légende lui supposa, ouvre en réalité cette série d'hommes mal pensants qui, depuis le xiii^e siècle jusqu'à Vanini, déguisèrent leur mécréance sous le nom d'Averroès. Peut-être les dures paroles de Roger Bacon et d'Albert, et la rigoureuse condamnation de Dante', tenaient-elles à la réprobation dont l'opinion frappait déjà ces allures suspectes. On verra bientôt comment tout ce mauvais esprit était un fruit de la cour des Hohenstaufen.

' Ces mots ont disparu dans les éditions imprimées. Nous avons donné ci-dessus, p. 108 et suiv. l'analyse de cette digression importante.

• Inf. cant. XX, v. 115.

AVBRROËS. S14

§ III

Un autre traducteur d'Averroès, Hermann l'Allemand', fut, comme Michel Scot, attaché à la maison de Hohenstaufen. Au chapitre xxv de l'*Opus Terrium*, dont M. Cousin a publié l'analyse •, Roger Bacon le qualifie : *Hermannus Alemannus et translaïor Manfredi nuper a D. rege Carolo devicti*. En général, Hermann paraît s'être attaché aux textes aristotéliques les plus négligés, la Rhétorique, la Poétique, les *Éthiques*, la Politique, et comme pour ces ouvrages les abrégés arabes étaient plus répandus ou plus accessibles que le texte d'Aristote, ce fut à ces abrégés que Hermann s'adressa de préférence. Ainsi, comme équivalent de la Rhétorique, il traduit des *J^loses* d'Alfarabi sur cet ouvrage, et

comme équivalent de la Poétique, l'abrégé d'Averroès *. « Ayant essayé, dit-il, de mettre la main à la traduction de la Poétique, j'y trouvai tant de difficultés, à cause de la différence des métrés en grec et en arabe, que Je désespérai d'en venir à bout. Je pris donc

* Jourdain, Recherches, chap. ui, § 11.

' Journal des savants, 1848, p. 299, 348.

• Sorb. 1779. 1782.— Bibl. Chigi. à Rome. — Imprimé à Venise,. 1481. Le moyen âge n'a eonnu la Poétique que par cette paraphrase.

212 AYËRILLOËS.

rédition d'Averroès, où cet auteur a mis tout ce qu'il a trouvé d'intelligible', et je l'ai rendue comme j'ai pu en latin. » Ces deux traductions sont datées de Tolède, 7 mars 1256. M. Jourdain n'a osé décider s'il s'agit de l'ère vulgaire ou de l'ère d'Espagne. Mais le passage de Roger Bacon, qui nous apprend que Ilermann était au service de Manfred, ne laissa plus aucun doute à col égard.

Dans le prologue des gloses d'Alfarabi, Hermann nous apprend qu'il avait aussi traduit les Éthiques sur un abrégé arabe, mais que son travail avait été rendu inutile par la traduction de Robert Grosse-Tête, faite sur le grec. Cet abrégé arabe n'était autre que le commentaire moyen d'Averroès. La bibliothèque Laurentienne possède un manuscrit de cette traduction, et on peut la lire dans toutes les éditions imprimées des œuvres du Commentateur. Dans une note finale, Hermann nous apprend qu'il termina ce travail dans la chapelle de la sainte Trinité de Tolède, le troisième jeudi de juin 1240*. On peut avoir des scrupules sur l'exactitude de cette date. On se rappelle, en effet, que

la version de la Poétique est de 1256 ; Hermann serait donc resté seize ans à Tolède pour ne faire

1 Assumpsi ergo editionem Averod determinativam dicti operis Aristotelis, secundum quod ipse aliquaâ intelHgibile elicere potuit ab ipso.

> Bandini, Catal codd, Lat. Bibl. Laur, t. III, p. 178. — Les éditions imprimées, celle de 1560 par exemple, portent HCCLX, au lieu de hccxl. C'est évidemment une faute, puisque la version des Éthiques est antérieure à celle de la Poétique.

AVERROÈS. 213

que deux ou trois traductions, ce qui paraît difficile à admettre.

La Bibliothèque impériale possède, sous les n° 1771 de Sorbonne et 610 de Saint-Germain, un court abrégé des dix livres des Éthiques en tête duquel on lit : Incipit summa quorundam Alexandrinorum, quam excerpserunt ex libro Aristotelis nominalo Nicomachia, quam plures hominum Ethicam nominaverunt. Et iranstulit eam ex arabico in latinum Hermannus Alemannus. Cet abrégé est tout à fait distinct du commentaire moyen d'Averroès. Peut-être nous représente-t-il l'Abrégé d'Averroès qui n'est point arrivé jusqu'à nous. Bandini et M. Jourdain sont tombés, à propos de ces traductions de Hermann, dans quelques erreurs. 'Bandini, ne s'apercevant pas que le texte du manuscrit de Florence était celui du commentaire moyen d'Averroès, publia, comme inédit et sous le nom de Hermann, l'Épilogue qu'Averroès a mis à la suite de ce commentaire. H. Jourdain reproduisit cet épilogue et l'Épilogue de Bandini. Dans la seconde édition de son livre, l'épilogue a été restitué à Averroès; mais, quelque bizarre

qu'il dût paraître au nouvel éditeur de voir ainsi un épilogue d'Averroès séparé du reste de son commentaire, il ne sembla pas s'apercevoir que le texte qui se terminait par cet épilogue était le commentaire d'Averroès, souvent publié. Ce dont on a droit d'être plus surpris dans un ouvrage généralement consciencieux, ce sont les erreurs de M. Jourdain, en ce qui concerne les manuscrits de la Bibliothèque impériale. Et d'abord, M. Jourdain regarde comme identiques les versions des Éthiques conte-

su AYBRROÈS.

nues dans les n° 4771, 1773, 1780 de Sorbonne. Or, le court abrégé renfermé dans le n° 1771, qui seul porte le nom de Ilermann, n'a absolument aucune ressemblance avec les versions complètes des n° 1773, 1780. De plus, il suffisait de comparer les premières lignes de ces différents manuscrits avec les incipit donnés par Bandini, pour reconnaître : 1° que le manuscrit de Florence, qui porte le nom de Ilermann, ne ressemble à aucun de ceux de Paris; 2° que les deux manuscrits de Florence, décrits par Bandini, Tun, t. III, p. 178, Tautre, t. III, p. 405, ne sont nullement identiques entre eux; que le premier seul porte le nom de Hermann; que le second est semblable aux n° 1773, 1780 de Sorbonne; que, par conséquent, la date 1243, donnée par le second, et qui d'ailleurs est en contradiction avec la date 1240 donnée par le premier, ne s'applique pas à la traduction de Hermann. Ainsi, au lieu d'avoir cinq manuscrits de cette traduction, comme le suppose M. Jourdain, on n'en connaît réellement qu'un seul, qui est le manuscrit de la Laurentienne, décrit par Bandini, t. III, p. 178.

Hermann reconnaît lui-même, dans la préface des Gloses d'Alfarabi, qu'il n'eut qu'une part assez faible dans le travail de

ses versions. Roger Bacon, qui, dans son *Opus Majus* et son *Opus Tertium*, critique souvent avec vivacité les traductions de Hermann S s'est emparé de ce passage : « Hermannus, dit-il, confessus est se magis

* *Opus Majus*, p. 31, 46, bd.-[^]*Jowmal des Savants*, 1848 p» 299, 348 (art. de M. Cousin).

AYBRROÈS. SIS

» adjutorem fuisse translationum qnam translatores, » quia Saracenicis teDuit secum in Hispania, qui fuerunt » in saïs traoslationibus priDcipales*. » Plusieurs indioes témoignent que Hermann employa pour son travail des musulmans versés dans la connaissance de la langue savante. Ainsi la nunnation et les désinences casuelles sont scrupuleusement observées dans la transcription des noms propres : Ibn-Rosdm, Abif-NasriUy Abubekrin[^] Ducadatin[^] Sceifa addaulati, Abitaibi, Alkameitu*. Le style, du reste, n*a fait qu'y gagner en barbarie ; en voici un spécimen : Inuarikin terra alkanamihy, stediei et baraki et castrum munitum destendedyn descenderunt adenkirati ubi descendit super eos aqua Eupkratis veniens de Euetin '• On comprend , d'après cela, que Roger Bacon ait tenu pour inintelligibles et non avenues les traductions de Hermann *.,

Ainsi, vers le milieu du xiii[^] siècle, presque tous les ouvrages importants d'Averroès ont été traduits d'arabe

[^] *Opus tertium*, apud Jebbi præf. p. ô.

> P. 57 vo, 58, 61 yo. etc. (édit 1481).— La même particularité s'observe dans la traduction du commentaire sur le *De Cœlo* de Michel Scot : Alfarcad, alfarhadin (p. 175 v», 176, édit. 1560).

• Ibid. p. 62.

4 c Maie translatus est, » dit-il en parlant de la Poétique, c nec potest sciri, nec adbuſu uſu uſuſt, quia nuper uenit ad Latines et cum defectu translationis et ſqualore. » Opus Majuſſ p. 46. La traduction de Hermann, cependant, fut aſſez lue au moyen âge. Voy. ms. Bibl. imp. ſuppl. franc. n« 4146, fol. 1, 171, 30h

216 AVERROÏS.

en latin '. Seuls, les commentaires ſur FOrganon et la Deſtruction de la Deſtmction ne paraiſſent pas avoir été connus des philoſophes chrétiens du moyen âge. Il exiſta, il eſt vrai, une ancienne version latine de ce dernier écrit, faite en 4328 par le juif Calonyme, fils de Calonyme, Giſ de Meïr; mais cette traduction paraît avoir été peu lue*. Je ne crois pas qu'on puiſſe citer une ſeule citation de la Deſtructimi avant le xvi« ſiècle.

Quant aux œuvres médicales d'Averroès, elles ne furent connues en général qu'après ſes œuvres philoſophiques. De tous les médecins 'du xiii® ſiècle, dont M. Littré a donné la notice dans le tome XXI de V Histoire littéraire de la France ^ Gilbert l'Anglais (vers 4250) eſt le ſeul qui cite Averroès*, et encore eſt-il probable qu'il ne le connaîſſait que par ſes œuvres philoſophiques. Sprengel croit, il eſt vrai, que Gilbert a emprunté à Averroès ſa théorie du cœur conſidéré comme ſource de la vie *. Mais cette doctrine n'eſt pas tellement propre à Averroès qu'on

1 L'uſage d'attribuer à Alphonſe X les versions faites de Tarabe au moyen âge a porté les anciens critiques à lui faire honneur de celles d' Averroès. (Cf. J. Bruyerin Champierf préf. des ColUctanea.i^. Si, édit 1553.— rGaſſendi, Ejçercit. parod.adv. Ariſt, opp. t. m, p. 1192.— Antonio, BibL hiſp. vêtus, t. 11, p. 83,

édit. Bayer.) Les travaux exécutés sous les ordres d'Alphonse furent purement astronomiques.

* Steinschneider, Catal. p. 50-51 ; Gosche; Gazzali, p. 368.

• Hist. lit. t. XXI, p. 399.

^ Sprengel, Hist, de laméd. t. II, p. 453. — Albert le Grand {De anim. 1, lil, tr. i, c. 5) cite, sous le nom d' Averroès, un livre De dispositionibus cordis, qui nous est inconnu.

soit obligé de supposer que Gilbert avait lu le CoUiget. Gérard de Berry, Gauthier, Alebrand de Florence, qui citent tous les autres Arabes, ne parlent pas d'Averroès*.

Nous D'avons aucun renseignement sur la traduction du CoUiget. Le manuscrit de T Arsenal (Sciences et Arts, 61] porte : Translatu de arabico in latinum. Les mots arabes conservés dans le texte et une foule d'autres particularités, établissent d'ailleurs indubitablement que cette version fut faite de l'arabe et non de l'hébreu'. On peut la rapporter avec vraisemblance au milieu du xiii« siècle. Le traité De formatione corporis humani^ de Gilles de Rome (Paris, 1515), n'est formé, en grande partie, que d'extraits du CoUiget. [1 est remarquable pourtant que le CoUiget n'est jamais cité dans le Conciliator de Pierre d'Abano, ' écrit en 1303, et où les citations des commentaires d'Averroès abondent à chaque page.

En 1284, Armengaud, fils de Biaise, médecin de Montpellier, traduit ou plutôt fait traduire de l'arabe le commentaire sur le poème médical d'Avicenne*. Raymond

> Hist. Utt. t. XXI, p. 405, 413, 416. .

' ÛSLnsV explicita l'auteur est toujours appelé Mehenyith Abenrosdin. M. Hœnel {Catalogi, coL497) signale à Vendôme un manuscrit de médecine dont l'auteur est appelé Mechemet ad Jurosdin; cest sans doute le CoUiget,

* Tiraboschi (t. V, p. 87] regarde bien à tort Armengaud comme le premier traducteur d'Averroès. — Antonio (l. II, p. 400, éd. Bayer) place cette traduction en 1391 ; mais le manuscrit 6931 (anc. fonds) porte 1 284. Comp. Rossi, Codd. II, p. 3 etsuiv.

Martini avait déjà cité cet ouvrage, sous son titre arabe» dans le *Pugio fidei*[^]; mais Raymond possédait souvent des renseignements directs sur les ouvrages écrits en arabe et en hébreu. Une traduction ancienne du traité de la Thériaque se trouve dans un manuscrit de TÂrsenal [Sciences et arts, 64). Les *Canones de medicinis laxatit*is furent traduits de l'hébreu, en 4304, comme nous apprend une note intéressante que j*extrais du n° 6949 (anc. fonds) : c *Expliciunt articuli générales proiicientes in medicinis » laxativis magni Abolys, id est Averoy, translati ex hebrseo in latinum per magistrum Johannem de Planis de » Monte Regali, Albiensis dicBcesis, apudTholosam, anno » DominiM°CCC°III°; interprète magistro Mayno tune » temporis judæo, et postea dicto Johanne, converso in » christianum, in expulsionem Judæorum a regno Fran** » *ciae*'. » La traduction des œuvres médicales d'Averroès est donc en grande partie Tœuvre de Técole de Montpellier. Le travail se fit, comme d'ordinaire, par Tintermédiaire des juifs. Des faits nombreux établissent les rapports de Montpellier avec les Sarrasins d'Espagne, l'importance que les juifs y avaient acquise et la part qu'ils eurent à la splendeur de celte grande école*.

L'Abrégé de TAlmagesle ne fut pas connu des Latins.

1 P. 159 (Paris iSôl). Cf. fteinschneider, p. 317 note.

* Il s agit sans doute des édits de proscription qui se sucée> dèrent en 1309 et 1311 {Ordonnances des rois de Fr. t. !«<', p. 470, 488).

* Jourdain, Recherches, p. 91-92.

ÀVBRBOàS* S19

M. Littré' a relevé dlmportantes citations d^Averroës dans le traité d'Astronomie de Bernard de Verdun (vers 4300), surtout en ce qui concerne la théorie des épicycles. Mais ces matières sont souvent traitées dans les commentaires philosophiques, surtout dans les livres XI et XII de la Métaphysique.

§ IV

On vient de déterminer d*une manière approximative Tépoque où furent faites les traductions latines d* A verroës. Il est beaucoup plus difficile de fixer le moment où Tin* fluence de ces textes nouveaux s*exerce sur renseignement et les doc^ines du moyen âge.

Pierre de Blois, continuateur de la chronique d*Ingulphe, exposant Tordre suivi à Técole de Cambridge, vers 4409, s'exprime ainsi : Ad horam vero primam^ F. Terrius, acutissimm sophista^ loginam Arisiotelis juxta Porphyrii et Averrois isagogas et commenta adolescentioribus tradebat. Launoy*, du Boulay', THistoire littéraire de la France^, ont copié ce passage sansre> marquer l'interpolation évidente qu'il contient '^ . Averroës

' HûU litt. de la France, t. XXI, p. 31&-319. De sckolis celebrioribus, p. lôO

• Hist. Univ. Paris, t. II. p. 28.

T. IX, p. 107.

* Brucker (t. III, p. 678,) et M. Jourdain (p. 28-29) l'ont relevée.

220 AVBRROÈS.

n'était pas né en 4409 1 L'abbé Leboeuf *, ajoutant les méprises aux méprises, a voulu qu'à Orléans comme à Cambridge, on enseignât au xi^e siècle les dialogues (sic) d'Aristote selon Porphyre et Averroès, et que Jean de Salisbury se les soit fait transcrire en Normandie par les soins de Richard Lévêque, archidiacre de Coutances. Leboeuf a confondu avec le passage de Pierre de Blois une lettre de Jean de Salisbury, où celui-ci demande en effet à Richard des ouvrages d'Aristote, mais où, bien entendu, il n'est pas question d'Averroès*.

La première apparition manifeste de la philosophie arabe dans le sein de la scolastique, a lieu au concile de Paris, en 4209. Le concile, après avoir condamné Amaury de Bèze, David de Dinant et leurs disciples, ajoute : *Nec libri Aristotelis dénaturant philosophia^ nec commenta*

^ Dissertation sur l'état des sciences en France, depuis la mort du roi Robert, p. 78.

' Jourdain, p. 253.— Je relèverai à ce propos une inadvertance de M. Jourdain lui-même. On trouve dans les œuvres de Bède (t. II, col. 213 et suiv.) un recueil d'axiomes d'Aristote et d'autres philosophes, sous le titre de *Sententiæ ex Aristotele* ou *Authenticum generalium aliquot philosophorum tabula*. M. Jourdain (p. 21) y trouvant des citations de la physique et de la Métaphy-

sique, a cru devoir attribuer cette compilation à Boèce ou à Cassiodore. M. Barthélémy Saint-Hilaire, d'un autre côté, a conclu des citations de la Politique qui s'y trouvent que Bède connaissait la Politique. Or on trouve dans ce recueil des citations d'Averroès, désigné sous le nom de Commentator ; ce qui en recule la composition au XIV^e siècle.

AVERROÈS. §21

Uguntur Parisiis publiée vel secreio*. Certes on peut être tenté de voir dans ces Commenta les commentaires par excellence, les seuls à proprement parler que le moyen Âge ait désignés de ce nom, ceux d'Averroès. Mansi, M. Jourdain, M. Hauréau ont adopté cette opinion*. Il n'est pas impossible, il faut Tavouer, que les commentaires d'Averroès aient été traduits et étudiés dix ans après la mort de leur auteur. Toutefois comme Michel Scot, vers 1217, semble avoir été le premier introducteur de ces textes nouveaux, on croira difficilement qu'Averroès ait pu essuyer la condamnation du concile de 1209. Il faut d'ailleurs remarquer que la traduction d'Averroès est de plus d'un demi-siècle postérieure à celle des premiers textes de philosophie arabe, que par conséquent les textes traduits par Dominique Gondisalvi ont dû entrer dans les études avant ceux qui n'avaient encore ni recommandation ni célébrité. Ce qui reste indubitable, c'est que le concile de 1209 frappa Aristote arabe, traduit de l'arabe, expliqué par des Arabes.

Le statut de Robert de Courçon, en 1215, est un peu plus explicite : Non legantur libri Aristotelis de metaphysica et naturalis philosophia nec summa de nsdem, aui de docirina Magistri David de Binant aut Almarici

* Apud Martène, Thés, novus Àneed. t. IV, p. 166. — Voy. la discussion de M. Hauréau sur U portée de ces mots de na^urali philosophia. {De la phiL scol. 1. 1«', p. 402-410}.

* Mansi, ad. Ann, eccl. Baronii, t. I•[^] p. 289 (Lucœ. 1757). — Jourdain, p. 193-194.— Hauréau, t. W, p. 409-410.

S2t ÀVERRoE8.

haretici, aut Mauritii HispaniK L'expression summa de iisdem conviendrait très-bien aux abrégés (l*Avicenne. Mais qael est ce Maurice Espagnol, dont la doctrine est rapprochée du panthéisme de David et d'Amaury ' ? Quand on a vu dans les manuscrits le nom d'Averroès, si étrangement défiguré, devenir d'une part Mahuntius (anc. fonds, n[^] 7052), Menbutius (anc. fonds, 6949), Mauuicius (Arsenal, se. et arts, 61), de l'autre Avenryz, Benrix, Beuriz, etc., on n*a pas de peine à croire qu'il ait pu devenir Maurittus. Ce n'est là toutefois qu'une conjecture à laquelle il ne faudrait pas attribuer une trop grande probabilité. La bulle de Grégoire IX, de 123f, ne fait que renouveler avec moins de précision encore les condamnations de 1209 et 1315*.

Ce qu'il y a de remarquable dans ces condamnations, c'est que la cause de Taristotélisme arabe y est toujours identifiée à celle d'Amaury de Bène et de David de Dinant. Le passage souvent cité de Guillaume le Breton, continua-

« Du Boulay» Hist. Univ. Paris, t. 111, p. 82.— Laonoy, De varia ArisL fortuna in Acad. Paris cap. iv.

» C'est contre toute vraisemblance qu'on a rapproché ce Mauritius Hispanus du dominicain Maurice, auteur des Dislinctione-saxiproedicandum utiles. Du Boulay, Hist. Univ Paris. t. m, p.

699.— Antonio, Bibl. hisp, veL t. II, p. 373.— Fabricios, BibL med. et inf. lat, t. V, p. 57.

• Launoy, chap. vi. — Du Boulay, t. III, p. 149. — L'histoire littéraire de la France (t. XVI, p. 100-101) suppose qu'il s'agit expressément des Commentaires d'Averroës.

AYBRROÈS. 333

tant de RigordS celui de Hugues, continuateur de Robert d'Auxerre, cité par Launoy*, supposent la même connexité. Fant-ii réellement supposer une influence arabe dans l'apparition des sectes hétérodoxes qui agitèrent recelé de Paris dans les dernières années du xii^e siècle et les premières du xiii^e? On ne peut nier l'analogie du réalisme d'Amaury avec celui d'Avicébron. La doctrine de David de Dinant sur la matière première, dénuée de forme, servant de commun substratum à toutes choses, est bien celle du péripatétisme arabe. On peut croire que ces deux sectaires avaient entre les mains le livre De Cansis, déjà connu d'Alain de Lille*. A cela près, Amaury et David ne me semblent qu'un reflet altéré des sectes hétérodoxes comprises sous le nom de Cathares. Quelques-unes de leurs doctrines ont une ressemblance frappante avec celles des hérétiques d'Orléans de «oi2^e, que U. C. Schmidt rattache, sans hésiter, à l'église cathare"; d'autres ne sont que le pure joachimisme; d'autres enfin relèvent évidemment de Scot Érigène*. L'identité de tout le genre

< Apud dom Bouquet, t. XVII, p. 84.

* De varia Arùl. fart. cap. i. ^ Cf. Jo. Fr. Buddeum, De hoeresibus expkil. aristoteLico-schokutiea orêis, in Observai Halensibus (1700), 1. 1, p. 197 et sqq.

» Jourdain, p. 196-197.

^ Lire surtout la relation de Gésaire d'Heisterbach, dans Hau-
réau, t. I p. 398. Voir ci-dessous, § xiii.

* Hist, des Cathares ou Albigeois, t. I, p. 28; t. II, p. 151, 287.

* Cf. Saint-René Taillandier, Scot Érigène^ p. 236. — Uaoréau,
I. I, p. 405.

humain en Dieu, le Saint Esprit s'incarnant en chacun de nous, comme le Fils s'est incarné en Marie, Dieu principe matériel de toute chose, quoi de plus semblable aux théories du penseur hibernais ? Voilà plus qu'il n'en faut assurément pour se dispenser d'aller chercher chez les Arabes les antécédents d'Amaury et de David, surtout si l'on fait à l'originalité propre d'Amaury la part qu'elle mérite. Le réalisme, d'ailleurs, en affirmant que les individus d'une même espèce participent à une seule essence et que l'intellect en général existe réellement, avançait la théorie averroïstique de la raison universelle et de l'unité des âmes. Abélard avait aperçu cette conséquence, et il l'avait combattue dans ses Petites Gloses sur Porphyre par le même argument qu'on opposera plus tard à Averroès*. Gilbert de La Porrée niait expressément la personnalité humaine. L'exemple que choisissaient le plus volontiers les réalistes pour expliquer comment une même essence peut être commune à plusieurs individus, était celui de l'âme. C'est dans Alexandre de Halès qu'il faut chercher la première trace tout à fait manifeste de l'influence arabe. Avicenne, Algazel sont cités fréquemment dans sa Somme comme des autorités philosophiques ; Averroès n'y figure encore que d'une manière peu caractérisée. 11 est bien reconnu d'ailleurs que cette vaste composition est des dernières années d'Alexandre (de 4243

à 1245), et qu'elle ne fut achevée que vers 1252, après sa mort'.
Alexandre

1 Rému&9X, Abélard, t. 11, p. 98.

* Hist, litt. ds la France, t. XVIII, p. 316, 318.

AVBRROÈS. â25

par conséquent n'a dû lire Âverroès que quand il était déjà vieux, et cette lecture ne semble pas avoir influé sur ses doctrines. Les questions relatives à Tintellect ne dépassent pas dans ses écrits les termes mêmes d'Arislote^

L*influence arabe est aussi très-sensible dans Robert de Lincoln. Roger Bacon le cite comme un des maîtres à qui il a entendu professer la théorie de Vintellect séparé de Thomme' ; mais, pas plus qu* Alexandre de Halès, Robert ne paraît avoir connu Averroès à l'époque de sa première activité philosophique.

Guillaume d'Auvergne est le premier des scolastiques chez lequel on trouve une doctrine qui puisse porter le nom d' Averroès. Je n'ai trouvé qu'une seule fois dans ses œuvres le nom du Commentateur; mais l'averroïsme y est réfuté à chaque page, tantôt sous le nom d'Aristote, tantôt sous de très-vagues dénominations, comme Expositores*, sequitices Aristoielis*, Aristoteles et sequaces ejus grmci et arabes *, qui famosiores fue-

^ Symma theol. pars II, queest. 69, art. 3, p. 116 v. et sqq. (Vennet. 1576.)

' Fragments de VOpus tertium^ publiés par M. Cousin. (Journ. des Savants, 1848, p. 347).

• opp. 1. 1, p. 699, etc. (Edit. Aurel. 1674).

* Ibid. t. II, p. 205.

' Ibid. p. 95,

nifiMraéfim in disHplinis Ariêiotôliê \ AtUenna étala quinn
paru itta Aristoteli aonansêruni^. Ouillaupe met toujours dans
une mémo catégorie les commentateurs grecs et arabes. En général,
le ⁱⁱⁱⁱ* siècle regardait les Arabes comme des philosophes anciens,
pMloêphi antiqui*, par opposition auK philoêphi latini ou philo*
sopbes SGolastiques. Les notions les plus simples de chro* nologie
étaient tellement méconnues qu'on semblait ignorer lequel d'Aleian-
dre d*Aprodisias ou d'Averroès avait vécu avant l'autre .

Averroès, à l'époque de Guillaume d'Auvergne, n'était donc
pas encore devenu le représentant des doctrines dangereuses du
péripatétisme arabe ; mais ces doctrines étaient dès lors parfaite-
ment connues des Latins» et comptaient de nombreux partisans*. Tandis
qu'Aristote est combattu avec énergie, tandis qu'Avicenne est traité de
blasphémateur\ Averroès est pilé par Guillaume comme un trèf

I Ibid. 1. 1, p. 618,

■ Ibid. 852, 53.

» Cette classification est surtout frappante dans le Pugio Fidei
de Raymond Martini, et dans le Directarium Inquirendi (Oftm de
Nicolas Eymerie) « Antiqui philosophi sunt puto* » nici, stoici,
pythagorici, epicurei, Aristoteles et peripatetici, » Af>errQ99t
Avipenn», Alszel, Alundus (Aristote), Rabbi Hases.» [Dir. Inq.
p. 174. Rom», 1578)

« Multi deglutiunt positionei istas, abique alla investigatione discussionis et perscrutationis repipisntesillas, ateiui conaantientes iiiiis, et pro certissimis ea# babentQS. [De anima, osp. vii, pars 3.)

ft De legibuSt opp. 1. 1, p. 54.

nobU philosophe^ biep que déjii Yon aI)u^ dd son nom et que de« disciples inconsiderés déqatur^nt ic^opiniQn^, « Debes^utem. dit^il, circumspec^us e^sê in di^puUo^O

> cum bominibus, qui philosophi baberi volant, et neo » ipsa-rudimenta philosophie adhuc epprebenderunt* I>o

> rudiroentis enim philosophie est procul dubio ratio

> matariaeei r^io forma, et eu m ipsa ratio rnalari» poiito

> lit ab A^erroe, philosopha nobilissimo^ eipedir^t ul

> iqientiones ejus et aliorum gni lanqmm duees phi^ ^ losophies seqnmd i \$(imitandisunU hujusmodi ho*

> mines qui de rébus philosophicis tam inconsiderate

> loqui prassumunt, appr^hendtsaent prius t^d certum e(» liquidum'. »

Le Pe Uni^ersQ setnbie présenter une autre citation d*Averroès; mais rincerlitnde et la contradiction qu'on y remarque prouvent combien Tindividualité philosophique du commentateur était encore peu arrêtée dans Tesprit des scolastiques. A la page 7(3 (Opp< t, 1) du De Uni^ versOf Guillaume cite un passage du Commentaire dU A tf6a<;er sur la Physique. Un peu plus loin (p. 801), le n)ême passage se retrouve comme tiré du com-

mentaire i'Abumasar, Or ni Abubacer (Ibn-Tofail), ni Abumasar n'ont composé de commentaire sur la Physique, Abubacer n*a d'ailleurs été connu des scolastiques que par les citations qu'Averroës en a faites. Il est donc bien probable que le passage cité par Guillaume appartient au commentaire d'Averroës lui-même.

' De Unit, opp. 1. 1, p. 851.

Il ne manque, du reste, dans les écrits de Guillaume que le nom d'Averroës, pour que Guillaume puisse être enyisagé comme le premier et le plus ardent adversaire de l'averroïsme. La théorie de la première intelligence, créée immédiatement par Dieu, et créatrice de Tunivers, est vivement réfutée sous le nom d'Algazel ^ . La sagesse engendrée de Dieu, le logos teleios, voilà le véritable intellect premier, que n'ont connu ni les Arabes, ni les Juifs, depuis qu'ils se sont faits les disciples des Arabes, mais qu'ont adoré Platon, Mercure Trismégiste et le théologien Avicébron, dont Guillaume, pour ce motif, fait un chrétien. L'éternité du monde est une damnable erreur d'Aristote et d'Avicenne'. Un moment elle semble attribuée à Abubacer Sarracenus ^; mais évidemment Guillaume n'a pas vu qui il frappait sous ce nom.

Averroës n'est pas nommé davantage dans la longue argumentation de Guillaume conti^ la théorie averro'iste par excellence, l'unité de l'intellect. Toute cette polémique est dirigée contre Aristote, ou contre ses disciples anonymes. € Debes scire quia eousque excsBcati sunt, et » eousque intellectu déficientes, ut crederent unam ani- » mam mundi numéro quiquid in mundo est animatum » animare, nec aliud esse secundum essentiam et veritatem » animam Socratis quam animam Platonis, sed aliam » animam, et hoc ex alietate animationis et animati*. »

' De Univ. I- 1«, cap. 24 et suiv. I« II«, cap. 9, 23 et sqq.

9 l'allie» cap. 8 et 9.

■ III» I«, cap. 18.

* De Unit). opp. t. î, p. 801.

AVBRROËS. 229

— « De inteliigentiarum numéro, dit-il ailleurs, Aristo- » teles non tam errasse quam etiam insanissime délirasse » videbitur evidentius ^ » A la page suivante, la même doctrine est attribuée à Aristote, Alfarabi et autres ; un peu plus loin', à ^Alfarabi, Avicenne et à ceux qui ont embrassé sur ce point l'opinion d'Aristote; ailleurs, on trouve qu'Aristote l'a imaginée pour échapper au monde archétype de Platon*. C'est donc bien réellement Aristote qui, dans la pensée de Guillaume, est responsable de la monstrueuse doctrine de l'unité de l'intellect. Et cette doctrine pourtant, il l'expose avec toutes les particularités qu'Averroès y a ajoutées, et dont on ne trouve aucune trace dans le Traité de l'Âme. Cette intelligence active est la dernière en noblesse des intelligences mondaines*; le bonheur de l'Âme est dans son union avec elle' ; toutes les âmes se ^ parées du corps s'identifient et n'en font plus qu'une seule*; les Âmes ne diffèrent que par le corps'; la seule différence des accidents fait la distinction numérique*. Les arguments que Guillaume oppose à cette doctrine sont ceux qu'Albert, saint Thomas et tous les adversaires d'Averroès répéteront à satiété. Elle détruit la personne, elle

' De Univ. opp. 1. 1, p. 816.

» ma. p. 852-53.

• De Univ. !• II«, cap. 14.

• Ihid, et De anima, opp. t. II, p. 205 et iqq » De Univ. !■ II«, cap. 20-22.

• !■ II", cap. 11.

!■ I«, cap. 25, 26.

De Univ. t. I», p. 802, 819, 859.

SSO AVERROÈS.

cohduitàlîmeyrmene, au fatalisme* ; elle rend inexplicables le progrès et la difTérence dos intelligences individuelles. Il ; a bien des règles générales de vérité qui sImposent à tons les esprits ; mais ces principes n*ont aucune réalité substantielle hors de Tesprit. Par une singulière inconséquence, Guillaume établit, dans son traité De Animtty que Dieu est la souveraine vérité, éclairant tous leâ hommes*, et Roger fiacon a pu invoquer son témoignage contre ceux qui prétendent que IMntellect actif fait partie de l'âme humaine ^ Mais Oulllaume est un esprit timide et superficiel. Tout ce qui ressemble au panthéisme d*Amaury l'effraye; la Providence, la H* berté, la création, la spiritualité de l'ftme, Timortalitâ sont toujours entendues par lui dans leur sens le plus lîroit.

Non-seulement les doctrines d'Averroès étaient, à l'époque de Guillaume, introduites dans la scotastique ; il semble que les impiétés qui devaient plus tard se couvrir de son nom commençaient déjà à se faire jour. Dans son traité de l'immortalité de l'Ame, Guillaume nous ap^ prend que ce dogme rencontrait plus d*un Incrédule. Des esprits mal faits et mécontents de leur temps prétendaient que ce n*était là qu*une invention des princes

1 De Univ. III^e I^e, Câp. 21 é(sqq.— Cf. ibld, V II», cap. 16,

II« II», cap

» De anima, cap. 7. Cf. Javary, Guilielmi Akemi psycKo-

logica doctrina, p. 42-46.

* Opus ter t. {Jowm. des sût. l84fi. p. 346, art. Cdtisin)*

AVEIIIIoÈ8« S8f

pour contenir leurs sujets ^ Le xvi^e siècle n^ea eu aucune mau-
vaise pensée (|Ué le xiii^e n^eâlt eue avant lui*

§VI

Bien qu^e Averroès joue dans les écrits d'Albert le Grand un rôle plus caractérisé que dans ceux de Guillaume d'Auvergne, il n^ey est point encore arrivé au rang principal qu'il doit occuper durant le second âge de la scolastique. Avicenne est le grand mattre d'Aibert. La forme de son commentaire est celle d'Avicenne; Avicenne est cité à chaque page de ses écrits, tandis qu'Averroès ne Test qu'assez rarement, et parfois pour essayer le reproche d'avoir osé contredire son maître*. Albert, toutefois, paraît avoir eu entre les mains tous les commentaires d'Avicenne que le moyen âge a connus, excepté ceux de la Poétique et peut-être des Éthiques, qui furent traduits assez tard par Hermann. On peut croire que le commentaire sur la Métaphysique lui manquait également : en effet, on ne trouve que très-peu de

citations d'Averroès dans sa Métaphysique* Or» Albert a coutume de fondre dans son texte tout ce qu'il a entre les mains.

i Dum enlm se vident (Irftudari prftsentibus deleetationibtis, et alias non expectant, nuUo modo suaderi poterit eis quod allud sit honestatis persuasio quam imperatonim ddceptio. opp. t. I, p. 329.— <if. De anima, cap. 6.

* Averroes, cujus studium fuit seoipec ontradocere patribus suis. (Phys. 1. 11, tr. i, cap. 10.)

232 AVBREOtS.

Il faut que la doctrine de l'Unité de l'Intellect eût déjà pris bien de l'importance et groupé autour d'elle un grand nombre de partisans S pour qu'Albert, non content de l'avoir combattue à diverses reprises, se soit cru obligé d'y consacrer un traité spécial', que plus tard il inséra* presque textuellement dans sa Somme '. Il nous apprend lui-même que ce fut à Rome, et par l'ordre du pape Alexandre IV (vers 1255), qu'il le composa^ . La distinction de la théologie et de la philosophie reconnues comme deux autorités contradictoires, distinction qui, à toutes les époques, a caractérisé l'averroïsme, était déjà à l'ordre du jour*, et Albert pour y condescendre s'oblige à résoudre le problème uniquement par syllogismes, en faisant abstraction de toute autorité révélée*. Trente arguments militent en faveur de ceux qui pensent que de toutes les âmes humaines il n'en reste qu'une seule après la mort. Avec un scrupule et une impartialité tout à fait dignes

^ Hic errer in tantum invaluit quod plures habet defensores, et periculosus est nimis. (opp. t. XVII, p. 379-80.)

' De unitate intellectus contra Averroistas, opp. t. V, p. 218 (édit. Jammy.)

' II pars, tr. xiii, quæstr 77, membr. 3. (opp. t. XVIII).

« Ibid. p. 394.

» Quia defensores hujus hæresis dicunt quod secundum philosophiam est, licet fides aliud ponat secundum theologiam. {Ibid, p. 380.)

" In hac disputatione nihil secundum legem nostram dicemus, sed omnia secundum philosophiam... tantum ea accipien^t quæ per syllogismum s^cccipiunt demonstrationem, T. V, p. 218, 226.

AVERROÏS. 233

d'éloges, Albert énumère l'un après l'autre ces trente arguments. Il pousse même la bonhomie jusqu'à imaginer des preuves à l'appui de la thèse qu'il combat, et à donner aux moyens de ses adversaires une force qu'ils n'avaient pas dans leurs propres écrits. Mais trente-six arguments non moins forts soutiennent la doctrine opposée ; dès lors la chose est claire ; l'immortalité individuelle a pour elle une majorité de six arguments. 11 paraît cependant que l'averroïsme ne se tint pas pour battu par cette arithmétique. Nous retrouverons le vieil athlète sous les armes quand nous exposerons les luttes de l'averroïsme dans l'Université de Paris, vers l'an 1269.

Dans son opusculum De natura et origine Animæ^t, et dans son commentaire sur le II^e livre de l'Ame (tr. II, cap. vii)*, Albert revient encore sur cette controverse, et cette fois traite ses adversaires avec plus de sévérité. La théorie de l'intellect séparé, éclairant l'homme par irradiation, antérieur à l'individu et survivant à

l'individu, lui paraît maintenant une erreur absurde et détestable'. L'intellect étant la forme de l'homme, si plusieurs individus participaient au même intellect, il s'ensuivrait que plusieurs individus de la même espèce participeraient à la

» opp. t. V, f. 182.

• Cf. Ibid. tr. !I, cap. 20; tr. III. cap. 11, sqq.—Summa de creaturis, I. II, tr. i, qu. 55, art. 3. —MetaphA. XI, tr. i, cap. 9. --Isagoge in De anima, cap. 31 (opp. t.'XXI).^Gf. Hauréau, PhU. scol t. II, p. 69 et suîv.

' Eirror omnino absurdus et pessimus et facile improba-* biUs (t. V, p. 202).

234 AYKRROÈS.

même forme, c'est-à-dire au même principe dUndividaation. ce <|Ui «st absurde. LUntelIect actif n'est donc pas distinct de l*âme, et on ne peut I*en séparer que par aln siraction. La raison toutefois est universelle, et Albert s'élère avec force contre les philosophpti latine, c*est-&^ dire contre les scolastlques contemporains, qui, en exagérant le principe d'individualité, ont été jusqu'à admettre Texistertce d'autant d'entendements qu*il y a d*élres intelligents.

Il faut avouer que la doctrine d'Albert n'offre pas toujours cette fermeté, qui plus tard caractérisera Técold dominicaine. Parfois les doctrines arabes surprennent son orthodoxiCi Sa doctrine de la création est chancelante ; Tintellect apparaît parfois comme la source d'où émanent les intelligences ^ l'influence dépêtres supérieurs sur l'intelligence humaine est expressément reconnue. Dans les opuscules groupés au tome XXI de ses œuvres,

et qui sont moins de son école*, la philosophie arabe fait Invasion de toutes parts. Au sein de l'intellect actif, l'intelligent et l'intelligible sont identiques. Dans l'intellect passif, au contraire, cette Identité n'a lieu que quand l'intellect se pense lui-même. L'agent tire les espèces de la matière, les rend simples et générales; ainsi préparées, les espèces meuvent et informent l'intellect possible. L'intellect agent

^ Primoffi principium, indeficienter fluens, quod intellectus universaliter agens indesinenter est intelligentiâs essentia (/>« causa et proe. univ. tr. IV, 1). Cf. Ritter, Gesch. der Phil. 1V« part. p. 199. 334.

* Cf. Quéatif et Echard, Script. Ord. Pr. t. 1, p. 178.

AVKftROfcS. 835

\$*unit an possible, comme la lumière au diaphane, et Télève à la dignité d'intellect spéculatif. L'intellect spéculatif à son tour sert de degré à l'âme pour s'élever jusqu'à l'intellect acquis {adeptus seu divinus). Ce dernier terme est atteint quand l'intellect possible a reçu tous les intelligibles et s'est indissolublement attaché à l'intellect actif. L'homme alors est parfait, et en quelque sorte settable à Dieu. Dans cet état; il agit divinement, et devient capable de tout, ce qui est la souveraine félicité contemplative. Bien que le curieux traité d'Avicenne que j'extrait de ce passage soit loin de représenter la pensée d'Albert, il prouve au moins combien le langage arabe et les doctrines les plus hasardees avaient pénétré dans l'école albertiste*.

' De apprehensione per se (opp. t. XXI). Possebilis intellectiva recipiens earn eis lumen suscipit agentem. Si enim de die in diem fit similior; et quum acceperit possibilis omnia speculata seu intel-

lecta, habet iumen agentis ut formans sibi adhserentem... Ex possibili et agente compositus est intellectu adeptus, et divinuâ dictum, et tunc homo perfectus est. Et â per hunc intellectum homo Deo quodâin modo similis* eo quod per se testis operari divina, et largiri sibi et aliis intellectus di-* vino, et accipere omnia intellecta quodam modo, et est hoc illud scire quod omnes appetunt, in quo felicitas consistit contemplativa,

* *ibid*, part. V, on voit une théorie psychologique de la prophétie, évidemment empruntée de *conscience* à un auteur arabe

236 AVERROËS.

§VII

Saint Thomas est à la fois le plus sérieux adversaire que la doctrine averroïste ait rencontré, et, on peut le dire \ sans paradoxe, le premier disciple du Grand Commentateur. Albert doit tout à Avicenne; saint Thomas, comme philosophe, doit presque tout à Averroès. Le plus important des emprunts qu'il lui a faits est sans contredit la forme même de ses écrits philosophiques.

Il faut se rappeler qu' Averroès est bien le créateur de la forme du Grand Commentaire. Avicenne et Albert, son imitateur, composent des traités sous le même titre et sur les mêmes sujets qu'Aristote, mais sans distinguer leur glose du texte du philosophe. Averroès et saint Thomas, au contraire, prennent membre par membre le texte aristotélique, et font subir à chaque phrase le travail de la plus patiente exégèse. Un seul des commentaires d'Albert, celui de la Politique, est composé suivant la méthode d' Averroès et de saint Thomas ; mais on a les meilleures raisons pour lui contester cet ouvrage. Il faut reconnaître au moins que si

ce commentaire est d'Albert, il le composa après les autres et après avoir vu ceux de saint Thomas.

/ Albert est un paraphraste ; saint Thomas, au contraire, ; est un commentateur. C'est ce que Tolomé de Lucques a voulu dire quand il nous apprend que, sous le pontificat

d'Urbain IV, saint Thomas commentait à Rome la philo- 1 So-
phie d'Aristote, quodam singulari et novo modo tra-f dendi^. De
qui saint Thomas a-t-il appris cette manière de commenter nou-
velle et inconnue avant lui ? Je n'hésite pas à le dire : il Ta ap-
prise du commentateur par excellence, d'Averroès.

Ainsi le double rôle d'Averroès parmi les philosopl^ scolas-
tiques est déjà parfaitement caractérisé dans saint Thomas. C'est,
d'une part, le grand interprète d'Aristote, autorisé et respecté
comme un maître; c'est, de l'autre, le fondateur d'une damnable
doctrine, le représentant du matérialisme et de l'impiété, un hé-
résiarque. Guillaume de Tocco, l'auteur de la légende de saint
Thomas, énumérant les hérésies vaincues par son mattre.melen
première ligne € celle d'Averroès, qui enseignait qu'il if y a qu'un
seul intellect ; erreur subversive du mérite des saints, car dès lors
il n'y aurait plus de différence entre les hommes ^ ^ Nous ver-
rons bientôt le triomphe du docteur angélique sur cet infldèle de-
venir, sous l'inspiration dominicaine,

1 Hist, eccl. 1. XXII, cap. 24, apud Muratori, Script, rer. ial.
vol XI, col. 1153.

« Bolland. ÂctaSS, Martii, 1. 1<', p. 666.— Oudin, Descript.
eccl. t. III, p. 271. — « Mirum est, dit la biographie placée en »
tête des œuvres de saint Thomas, quam graviter, quam co- »
pïose S. Thomas in illam vanissimam sententiam semper in- »

veheretur. Captabat ubiquè tempora, quærebat occasiones » unde ipsam traheret in disputationem, pertractam vero ter- » quebat, exagitabat, monstrabatque non a christiana solum, sed » ab omni quoque alia, peripateticaque prsecipue philosophia . » dissentire. »

le thèmp favori dea ^çolai; i^ p^otero 4a Pise et de Flo^renca.

S9int Thomas, comme Guillaume d* Auvergne, comme Albert, mais avec plus d*éiévaUoq que le premier ei plue de

décision qm le spcond» f^it porter tout TelTort de f^ pol^ipi* que contre les propositions hétérodoxes du p(^ripatétième arabe ; la matière première et indéterminée \ la hiérari;hie des premiers principe3, le r^le intermédiaire de la pre^^ mière intelligence i^ la fois créée et créatrice\ la négatioq delà providences et surtout Timpossibilité de lacréatioa. Le commentaire du VIIL" livre de la Physique est presque tout entier consacré à réfuter celui d'Averroès. A ce mi« sonnément qu'il prête au philosophe arabe, et qui, eu effet, résume assez bien sa pensée : Fieri fit mutari; at-^ qui mutçiri neqmt nisi fuhjectum aliquoft ; erga fieri nequit nm subjecium^ il répond en niant la majeure. L^ production universelle de Têtre par Dieu n'est ni unmou^ vement ni un changement, mais une sorte d*émanation ^* Aristote na blesse pas la foi en établissant que tout mouvement a besoin d*un sujet mobile; cela est vrai dans

^ Summa, I** quæst. 66 * art 3.

* Ibid, !• q. 45, art, p; q. 47, art l j q. 90, art- 1. rm Opu^c. XV, Pe êubstantiU separq.tis. (Opp. t. }(VfI, p. 86; Ni e^icem Summœ

contra gent- édiu RoDX'|.avar(no, e(ç. \, 1, p, 4^1 et Suiv. Ne-
mausjf 1853).

* Voir Sumtw contra gent^ 1. I. cap. 60, et le commentaire de
François de Fe|[rarQ,

* Productip univ^rsi^lis entis ^ Dep ppn es(qio^ua oec mu-
taUo sed est quœdam sînplex emanaiiQ. In VtU Phys.lect. U,
(opp. t. I, p. 106, édit. Venet.)

AVRRROàS. 189

l'état actuel de l'univers. \^ mcm^ phUosoph»». qui no
considéPfiieot que le\$ ahfiQgem^nU particuliers et leiphii-* Qo-
mèoes multiple^, ne pouvaient envisager 1q devenir que comme
une altération d'un »njet préee]istant. Mai^ Platon et Aristote,
qui sopt arrivé» à la connaissance du premier principe, ont pu
concevoir dans l'univara autre ahose que mouvement et muta-
tion; car, au-dessus de Taction et de la réaction des causes se-
condes, ils ont aperçu Tunité de la cause première, Sans doute,
Aristpte s'est gravement trompé en soutenant Tétemité du temps
et Tétermité du mouvement; mais rien n*autorisait Averroès à
conplure de tels principes l'impossibilité de la création e^ nihilo
\

C'est surtout contre la tbéorîQ de l'unité de l'intelleot que saipt
Thomas déploie toutes le^ ressources de sa dia» lecdque, Non
content d*y revenir sans cesse dans la Somme théologiquef dans
la Somme contre les gentils, dans le Commentaire sur le Traité de
l'Ame, dans les Qumstiones disputatm de anima, il a composé spr
ce sujet l'un de ses opuscles les plus importants, le De unitatp
intellectus, adversns Averroïslas^ . Nous rechercherons plus tard

quels sont les adversaires que saint Thomas a en vue dans ce traité. Mais les formes de sa polémique

' /Wd.p. 107, 108.

• opp. t. XVII, opusc. XVI ; p. 471 et suiv. édit. Roux-La*
vergne, etc.— {^pppsculu uvii, Pê oetemitaU mundi, contra
murmurantes (p. 533 et suiv. édi(. Roux-Lavergne) paraît dirigé
contre les roèiQes iMiversaires. Cf. G. Jourdain, PhU. de 8. Tho-
mas dUquin (Paris, 1858), 1, p. 138 e(suiv. gStJ et soiv.

âiO AVEBBOÈS.

nous révèlent suffisamment qu'il en veut à une école organi-
sée, prétendant représenter l'esprit véritable du péripatétisme
contre les philosophes latins ^ c'est-à-dire contre les scolastiques
orthodoxes, et s'attachant à Averroès comme à la plus haute au-
torité, supérieure même à celle de la foi^ Saint Thomas s'indigne
de voir des chrét[ens se faire ainsi les disciples d'un infidèle, et
préférer à l'autorité de tous les philosophes celle d'un homme qui
mérite moins le titre de péripatéticien que de corinpiateur de la
philosophie péripatétique*. Il essaye donc de le réfuter non par
l'autorité deé Latins, qui ne plaît point, dit-il, à tout le monde,
mais par des arguments philosophiques empruntés seulement
a|ux Grecs et aux Arabes. Ni Aristote, ni Alexandre d'Ap|hrodi-
sias, ni Avicenne, ni Algazel, ni même Théophraste et Thémistius,
dont Averroès altère la pensée, n'ont songé à cette doctrine
étrange de l'unité de l'intellect. Tous ont regardé l'intellect
comme individuel et propre à chaque homme. Et sans cela, que
resterait-il de la personnalité humaine? La faculté intellectuelle
ne serait-elle pas détruite, puisque l'homme ne serait in-

1 Unde mirum est quoniam aliqui, solum commentum Averrois videntes, pronuntiare praesumunt quod ipse dicit hoc sensisse omnes philosophos graecos et arabes, praeter latinos. Est etiam majori admiratione vel etiam indignatione dignum quod aliquis christianum se profitens tam irreverenter de christiana fide loqui praesumpserit. [Ibid. p. 104 y[^].]

[^] Minus volunt cum caeteris peripateticis recte sapere quam in Averrois aberrare, qui non tam fuit peripateticus quam peripateticae philosophiae depravator. {Ibid.}

AVKROis. 814

telligent qu'un moment où son intelligence est mise en acte?

Pour Averroès, le principe d'individuation est la forme ; pour saint Thomas, c'est la matière. Si l'individuation vient de la forme, la forme étant la même chez tous les êtres de la même espèce, le réalisme et l'averroïsme ont gain de cause. Albert avait déjà proposé de transporter à la matière le principe d'individuation. Mais saint Thomas fixe sur ce point la théorie dominicaine. La même forme convient à plusieurs; mais la matière n'appartient qu'à un seul. Donc c'est la matière qui fait le nombre des êtres; non pas la matière indéterminée qui est la même chez plusieurs, mais la matière délimitée, le quantum individuel. Telle est du moins l'explication donnée & la pensée de saint Thomas par Gilles de Rome, et restée traditionnelle dans l'école thomiste.

Certes, l'argumentation de saint Thomas est sans réplique, quand il défend contre les averroïstes la personnalité humaine'. La raison dit : /e, comme les autres facultés, et tout système qui

ne peut expliquer l'individuation et par conséquent la multiplicité de la raison en-

* Voy. surtout *opusculum* (Opp. t. XVII; p. 417 et suiv. édit. RoTix-Lavergne), *De principia individuationis* ; — *Summa contra gentiles*, 1. II, cap. 73 sqq. — *Summa theol*, I^{re} q^{uest}. 76, § 2. Consulter l'excellente discussion de M. Hauréau sur ce point faible de la philosophie thomiste, t. II, p. 115 et suiv. et C. Jourdain, *P^{ar} la philosophie de S. Thomas d'Aquin*, Uⁿ. 271 et suiv. W. II, 42, 47, 64, 85, 88, 378 et suiv.

> Jourdain, op. cit. II, p. 98 et suiv. M. Jourdain exagère, selon moi, la valeur de l'argumentation thomiste*

848 AVBRHOfcs,

visagée dans le sujet, accuse par là même son insuffisance. . Hais Técolle thomiste tomba dans une exagération tout aussi dangereuse en attribuant à la matière le pouvoir de déterminer l'individu. Aux yeux d'une philosophie plus complète, et aux yeux d'Aristote lui-même, l'individualité résulte de l'union de la matière et de la forme : un être est créé à l'heure où la substance indéfinie entre dans une des mille formes possibles, il devient par cette détermination susceptible d'un nom. Vécolle orthodoxe ne répondit jamais d'une manière satisfaisante à cette objection des Averroïstes : s'il y a un intellect pour chaque homme, il y a donc plusieurs intellects; il y en a un certain nombre déterminé, ni plus ni moins, L'hypothèse des scolastiques sur l'origine de l'âme : *creando infunditur, infundendo creatur*, autorisait cette subtilité. Si, à un moment donné» vers le quarantième jour après la conception, comme ils disaient. Dieu crée une âme pour informer le corps, il se crée donc sans cesse des âmes; le nombre s'en

augmente indéfiniment. De telles difficultés étaient la conséquence du système qui envisage l'homme comme un composé binaire de deux substances; il fallait une notion de l'unité humaine plus explicite que n'en avait le moyen âge, pour arriver à voir que la conscience se fait, comme tout le reste, sans création spéciale, par le développement régulier des lois divines de l'univers.

Ne peut-on même pas reprocher à saint Thomas d'avoir, par une réaction exagérée contre l'averroïsme, porté atteinte au caractère absolu et universel de la raison? Après avoir reconnu que l'homme participe à l'intellect

actif comme à une illumination extérieure, il se demande si cet intellect est le même pour tous \ Et pour qu'il ne reste aucune équivoque sur la gravité de la question qu'il agit, écoutons l'argument qu'il prête à ses adversaires et auquel il essaye de répondre : « Omnes homines conveniunt in primis conceptionibus intellectus; his autem » assentiunt per intellectum agentem. Ergo conveniunt omnes in uno intellectu agente. > Eh bien ! à la question aussi nettement posée, il répond négativement, et par un argument dont on a lieu d'être surpris : « Intellectus agens est sicut lumen. Non autem est idem lumen in diversis illuminatis. Ergo non est idem intellectus agens in diversis. » Il ne semble pas toutefois que saint Thomas ait aperçu les graves conséquences d'une telle solution. Car se posant à lui-même cette question : « Utrum homines possint aliter docere? » il critique avec la plus parfaite justesse l'opinion d'Averroès. Sans doute, dit-il, l'homme n'envisage que l'unité de l'objet, la science est la même dans le maître et le disciple; mais le fait subjectif de la connaissance se diversifie avec les sujets^.-

Saint Thomas ne se montre pas moins opposé à Averroès sur la question de l'union avec l'intellect actif*, et de la perception des substances séparées, c Averroès, dit*

* Summa, 1^{re} quaest. 79. art. 2 et^{iv}. s Summa, 1^{re}, quaest. 127, art. 1.

* Le mot *Utisdl*, qui désigne en arabe l'union de l'âme avec l'intellect actif, est rendu dans saint Thomas par *contintmlio*, conformément au sens de la racine arabe, qui signifie être con[^]tigu.

il, suppose qu'au terme de cette vie l'homme peut arriver à comprendre les substances séparées par son union avec l'intellect actif, lequel étant séparé perçoit naturellement les substances séparées; en sorte qu'un à nous, il nous les fait comprendre, de même que l'intellect possible, en s'unissant à nous, nous fait comprendre les choses matérielles. Cette union^a avec l'intellect actif s'opère par la perception des intelligibles. Plus on perçoit d'intelligibles, plus on approche de cette union. Si l'on arrive à percevoir tous les intelligibles, l'union est parfaite, et alors, par l'intellect actif, on arrive à connaître toutes les choses matérielles et immatérielles, ce qui est le souverain bonheur \» A cette théorie d'Averroès, saint Thomas oppose le principe péripatéticien : Nous ne comprenons rien sans image; or, les substances séparées ne peuvent être com* prises par* une image corporelle. Peut-on du moins arriver à la connaissance suprême par des abstractions successives, comme l'a supposé Avempace, en subtilisant de plus en plus les données de la sensation * T Non encore; car l'image, quelque épurée qu'elle soit, ne saurait arriver à représenter une substance séparée. L'orthodoxie de l'école thomiste devait s'effrayer d'une proposition aussi absolue. En effet, dans la troisième

partie de la Somme', qui n'est pas du docteur angélique, mais qui a été recueillie par son disciple Pierre d'Auvergne de son commentaire sur le

1 S^{imm}ât I«, qus^t. 88, art. 1.

* Ibid, art. 2.

* Q^æest. 92, art. 1.

AVERROÈS. S45

IV® livre des Senlencœs, on prouve, à Talde de saint Denys l'Aréopagite, que rintelligence humaine peut arriver à voir Dieu dans son essence. Et comment s*opère cette vision? Ce n%st ni par une quiddité que Tintellect séparerait de la substance, comme le veulent Alfarabi et Avempace, ni par une impression que la substance séparée produirait sur rinllect, comme le veut Avicenne. C'est par l'union directe avec la substance elle-même, comme le veulent Averroès et Alexandre d'Aphrodisias. Dans cette union, la substance séparée joue à la fois le rôle de matière et de forme ; elle est ce qui fait comprendre et ce que l'on comprend. Quoi qu'il en soit des autres substances séparées, continue l'écrivain thomiste, il faut admettre que la vision de Tessence divine s'opère comme il vient d'être dit. Quand l'intellect perçoit l'essence divine, cette essence esta l'intellect ce que la forme est à la matière, ce que la lumière est aux couleurs. Les substances matérielles ne peuvent ainsi devenir la forme de l'intellect; car la matière ne peut devenir la forme d'une autre substance. Mais cela est possible dès qu'il s'agit de l'être en qui tout est intelligible, et c'est pour cela quele maître des Sentences a dit que l'union de l'âme avec le corps est l'image de Tunion de l'esprit avec Dieu. — On peut douter que saint Thomas eût poussé,

comme son disciple, la tolérance jusqu'à accepter d'Averroès l'explication d'un dogme de théologie.

Les attaques contre Averroès semblent se lier, chez saint Thomas et dans l'école dominicaine, au désir de sauver, en une certaine mesure, l'orthodoxie du péripatétisme, en sacrifiant les interprètes et surtout les Arabes. De

246 AVKRROfeS.

là, cette perpétuelle attention à montrer qu'Aristote a cru à l'immortalité de l'Âme et aux autres dogmes de la religion naturelle. Du reste, à part quelques dures paroles dans le traité De Unitate intellectus, saint Thomas est loin de traiter Averroès en impie, et de témoigner contre lui cette rage que nous trouverons si caractérisée chez Raymond Lulle et Pétrarque. Pour saint Thomas, comme pour Dante, Averroès est un sage païen digne de pitié, mais non un blasphémateur digne d'exécration. Il lui doit trop pour le damner. Averroès d'ailleurs n'était pas encore devenu le porte-étendard de l'incrédulité, et n'avait pas pris place dans les bolges de l'Enfer.

§VIII

Cette haine vigoureuse que l'école dominicaine a vouée aux doctrines arabes, on peut la suivre dans toute l'histoire de la scolastique. Les propositions que Raymond Martini, dans la première partie de son Poignard attribue aux Maures, ne sont autre chose que les théories de la philosophie arabe, et en particulier d'Averroès qu'il a prises pour la pure doctrine de l'islami. Les arguments de Raymond sont presque tous empruntés à Algazel ;

1 Summacont.gent., 1. IL cap. 79-8 i. — In ÎPhys. lecl. xii. — în III Melaph. lect. ni. — Quodlib. x, quajst. 5, art. L

» Raymond cite trois ouvrages d'Algaiel, la Ruina pkilosophorum, une Epistola ad amicum, et l ouvrage intitulé Aimonkid min addaUl, qui n'est autre que le traité publié par

AVERROÈ8. S47

car, dit-il, il est bien de réfuter les philosophes par un philosophe Ml y a. pour prouver Téternilé du monde sept raisons prises ex parte Dei, sept autres prises ex parte creaturm^ et quatre prises ex parte factionis; en tout dix-huit raisons. Mais ces dix*huit raisons sont renversées par dix-huit autres raisons d*égale force ; la balance est donc jusquMci parfaitement égale. Une résen'e de cinq raisons nouvelles vient à propos décider la victoire en faveur de la thèse de la nouveauté du monde. Mais ces cinq raisons ne sont pas tout à fait apodictiques, et, & vrai dire, la foi seule peut à cet égard donner la certitude'. La théorie de l'unité des âmes est traitée par Raymond avec moins de ménagements * : ce n'est point à Aristote, c'est à Platon qn* Aben Ro8t a emprunté celle extravagance*. Raymond réfute également, avec un grand appareil de dialectique, l'opinion qui cherche à limiter la Pro-

U. Schmœlders. — Raymond vécut au milieu des études juives de l'Aragon et de la Provence, et connut des ouvrages arabes qui n arrivèrent point aux autres scolastiques. Comme il savait fort bien fbébreu. il citait peut-être d'après les traductions hébraïques. Les transcriptions particulières du nom d'Averroès {Àben Resrhod, Àben Rettched) qu'on trouve dans ses écrits

semblent même supposer qu'il avait travaillé sur les versions hébraïques du Commentateur.

' Pugio fidei adversum Mauroê et Judœum (Paris, 1651), p. 167-169.

' bparSy cap. 6-12.

> Ibid. cap. 13 et 14.

* Pugio, p. 182. Quod quidem est phreneticorum deliramentis umilimum.

248 AVBRROËS.

vidence et à enlever à Dieu la connaissance des choses intérieures [vitia et mala) \

Aaymond Martini, comme saint Thomas, place le principe de la diversité individuelle, non dans le corps, mais dans la proportion, dans la relation réciproque de l'âme et du corps. Gilles de Lessines[^], Bernard de Trilia*, Hervé Nedellec*, combattirent avec non moins d'énergie pour la doctrine thomiste de l'individuation et contre l'unité de l'intellect. Les Questions de Bernard de Trilia sur l'âme ne sont qu'un long programme de questions arabes, toujours résolues en un sens opposé à celui des philosophes infidèles. Durand de Saint-Pourçain, quoique adversaire déclaré du thomisme, combat également la thèse averroïste, comme donnant la main au réalisme[^]. Henri de Gand lui-même, dissident au sein de l'école dominicaine se montre fort opposé à la théorie de l'agent séparé communiquant la science à l'esprit humain, de la même manière que le cachet imprime son type sur la cire. L'intel-

* r pars, cap. 15-16, 25.

> Hauréau, Phil. scol. t. II, p. 251-52.

* Hist. HU. de la Fr. t. XX, p. 137.— Hauréau, t. II, p. 252 et suiy.

* Jourdain, Philos, de S. Thomas d'Àquin, II, 120 et suit. —
^Jean de Baconthorp (In II Sent Dist. 21,quaest. I,art. 1) présente ainsi l'argument de Hervé : « Anima intellectiva est forma » substantialis hominis. Sed multiplicatis principiatis oportet » principia iotrinseca multiplicari; igitur una anima intellec* » tiva non est in omnibus. »

B Hauréau, t. II, p. 412,

lect est une partie de nous-mêmes. La science est le résultat du travail et de l'expérience \ Dans sa Somme de théologie, dans ses Quodlibeta^ il combat à diverses reprises l'intellect commun. Il nous apprend lui-même qu'il fit partie de l'assemblée de théologiens qui eut lieu chez TévêqueTempier en 1277, et où fut condamné l'averroïsme'.

Dante enfin, qui appartient à tant d'égards à l'école dominicaine, a cru devoir, comme tous les docteurs orthodoxes, porter son coup de lance à Averroès. Stace vient de lui exposer le mystère de la génération ^ « Mais comment, ajoute-t'il, le fœtus d'animal devient-il homme? tu ne le vois pas encore ; c'est ici le point qui a fait errer plus savant que toi* ; — car, par sa doctrine, il sépara de l'âme l'intellect possibles parce qu'il ne le voyait point attaché à un organe. — Ouvre ton cœur à la vérité, et sache qu'aussitôt que l'articulation du cerveau est parfaite dans le fœtus, — le premier moteur se tourne joyeux vers ce chef-d'œuvre

de la nature, et lui inspire un souffle nouveau plein de vertu, — qui attire en sa substance tout ce qu'il y trouve d'actif, et se crée une âme unique qui

* Hauréau, t. II, p. 274.

' Q%iodl. aureCy II, qu. 9. Cf. Jourdain, op. cit. II, p. 45-46.

* Purgat. cant. XXV, v. 61 et suiv.

* Quest' ô tal punto

Che più savio di te già fece errante.

* M. Mamiani a remarqué avec raison qu'il faudrait plutôt l'intellect actif. Saggi di philosophia civile, publiés par G. 6oceardo(Genova, 1852), p. 16. Mais Dante lui-même ici Saint* Thomas (De unit intell. \n\.)

250 AVBRROËS.

Tit, sent et se réfléchit elle-même. Et pour que ces paroles te semblent moins étonnantes, regarde la chaleur du soleil qui se fait vin, jointe à Thumeur que distille la vigne. — Quand Lachésis n'a plus de lin, l'âme se détache de la chair, et emporte avec elle l'humain et le divin. — Les autres puissances deviennent alors comme muettes : la mémoire, l'intelligence, la volonté, au contraire, deviennent bien plus actives. »

Quel est ce philosophe que Dante reconnaît plus savant que lui? Benvenuto d'Imola nous déclare qu'il s'agit d'Averroès, et en prend occasion de nous exposer dans tous ses détails, avec une remarquable lucidité, la théorie àverroïssique de l'intellect, théorie fautive, ajoute-t-il, comme toutes celles du même philo-

sophe, et qui justifie bien le nom de son auteur (Avèrots cioè senza verita[^]).

A Bibl. itnp. suppl. fr. n[^] 4146 (Autrefois 7002[^]). C'est une traduction italienne du commentaire de Benvenuto faite par un Vénitien nommé Angioleto di Minoti (fol. 10), comme Ta montré II. Amari. C'est donc à tort que l'on a cru que Benvenuto n'a~ vait commenté que VEnfer. Voy. Colomb de Batines {Bibliografia dantesca, Prato, 1835, \ 1", part. 1 et II, p. 588 note et 610}, qui rectifie les assertions de Marsand (1 Msê. ital. délia regia bibl. parigina, 1. 1«, p. 807). Voy. Appeud. m.

s Ms cité, f. 273. Jacopo délia Lana connaît moins bien Averroès. Voici comment il en parle à propos du ch. IV de TEnfer : « Questi fue grande maestro in medicina, et Commenté tutta la » pphilosophya naturale ; vero è che in molti luoghi egli si parte » dalla sententia d'Âristotille, secundo Tusio dei moderni. » (Ane. fonds fr.n<'7205, 7259, donné à tort par llarsand comme de Christophe Landino. Cf. Colomb de Batines, 1. c.)

AVBRROÈS. SSI

AilleaiB, Benvenuto croit encore trouver la trace d*Qne réprobation d'Averroès '. Dante, toutefois, comme toute Técolc dominicaine, distingue danâ Averroès le grand compptateur*, iMnterprète autorisa du philosophe, de Tauteur hétérodoxe d'un système dangereux. Lecommen-taire sur le traité de l*Ame est honorablement cite dans le Conviio*. Dante Tavait peut-être étudié & la rue du Pouarre, sous Siger, et, rconnai.<sant comme il Té-tait pour ses maîtres, il a placé Averroès dans cette région honorable de Tenfer où il a mis avec regret les hommet de grande valeur que sa foi lui défendait de sauver.

Euclid de geometra e Tolommeo, Ippocrate, Avicenna e Galieno, Averrois che 'l gran comento feo*.

§IX

Gilles de Rome[^] mérite de figurer à la suite de Guillaume d'Auvergne, d'Albert et de saint Thomas parmi les

Purg. lYjnit. (ms. cité, fol. IR8j Benvenuto ne nomme pas Averroès; mais il laisse clairement entendre que le philosophe dont il s'agit ici est le même que celui du ch. XXV. Les commentateurs plus modernes pensent, au contraire, que c'est à Matton que Dante fait allusion en cet endroit. ' FuunaUro Aristof)Ule, (Benvenuto, ms. cité, f. 35.)

* Cf. Ozanam. Dante, p. 189.

* Inf. cant. IV, v. 142 et suiv.

adversaires les plus déclarés de raverroïsme. Son traité De Erroribus philosophorum * n'est qu'une liste de propositions hérétiques tirées des philosophes arabes, Alkindi, Avicenne, Averroès, Maimonide. La doctrine d'Averroès est ici présentée sous un jour tout nouveau. Pour Gilles de Rome, Averroès est déjà le contempteur des trois religions, et le premier auteur de cette doctrine que toutes les religions sont fausses, bien qu'elles puissent être utiles. Son exposition des opinions d'Averroès est du reste conçue à un point de vue assez personnel. Gilles s'est contenté de lire la plume à la main le commentaire sur le XIP livre de la Métaphysique, et de mettre bout à bout les propositions qu'il ne comprenait pas ou qui sonnaient mal à ses oreilles. On trouve en outre parmi les œuvres de Gilles de Rome un grand nombre de traités dirigés spécialement contre chacune des erreurs averroï-

tiques : De materia coeli[^] contra Averroem. --De intellectu possibili qumstio aurea contra Averoy m (Padoue, \ 493, et Venise[^] 4500), etc.*.

t M. Hauréau ayant trouvé ce traité sans nom d'auteur, dans le ms. 694 de Sorbonne, en a publié des fragments (Phil. scoL I, p. 363 et suiv.). J'ai depuis reconnu qu'il appartient à Gilles de Rome, qu'il a été imprimé sous son nom à Vienne en 1482. et inséré par Possevin dans sa Bibliotheca selecta, t. II, t. XII, cap. 34 sqq. Néanmoins l'édition primitive étant introuvable, et la reproduction de Possevin n'étant ni intégrale, ni conforme à notre manuscrit, je publierai d'après le manuscrit de la Sorbonne l'article relatif à Averroès. (Appendice ii.)

* Cf. Ossinger, Bibl. Augustinianorum (Ingolstadt, 1768). -- Hain, Repert, bibliogr, t. I", part. I, p. 15 et suiv.

AYERROÈS. 253

Gilles a réuni ces différentes thèses dans ses Quodlibeia. L'article consacré dans ce recueil à la question de l'unité de l'intellect ' a eu une certaine importance dans l'histoire de l'averroïsme, en ce qu'il a défrayé pendant longtemps ceux qui ont parlé de la vie et des doctrines d'Averroès. Leibnitz lui-même ne paraît avoir connu Averroès que par ce passage. Il cite presque textuellement le raisonnement que le théologien Augustin attribue ici au commentateur : le monde étant éternel, s'il fallait attribuer à chaque homme un intellect individuel, il y aurait eu depuis l'origine un nombre infini d'intelligences; et si l'on admettait que ces intelligences sont immortelles, on serait amené à poser l'infini en acte, ce qui implique contradiction. Tout en soutenant qu'Aristote a reconnu l'individualité de l'intellect, Gilles de Rome avoue qu'il

n'a pas suffisamment prévu la difficulté. Après tout, il était homme; il n'a peut-être pas aperçu toutes les conséquences qui sortaient de ses principes. Mais son commentateur Averroès, qui a vécu dans un siècle où la foi chrétienne était répandue, puisqu'on a vu ses fils à la cour de l'empereur Frédéric, aurait bien dû apercevoir l'inconvenance de cette doctrine'. Nous démontrerons plus tard

* Ouodl. II, quæst. 20, p. 101-102. (Louvain. 1646.) ' opp. 1. 1, p. 70 (édit. Dutens). Gerson a répété ce raisonnement (Tract. ij. Super Magnificat. opp. t. IV, p. 402. Anlv. 1706). C'est également d'après Gilles de Rome qu'on a cité l'hyperbole d* Averroès : Quid Aristoteles fuit regula in ratura, in quo scilicet natura ostenderit suum posse. ' Forte ista inconvenientia philosophus non præsvidit. Ipsc

254 AVKRRoÈ8.

que Gilles de Rome on son interpolateur a recueilli un faux bruit, relativement au séjour des fils d'Averroès à la cour des Hohenstaufen.

Gilles ne repousse pas moins énergiquement la théorie de Vunion^ dans les termes où l'avait posée le commentateur \ L*homme ne saurait ici-bas comprendre les suitstances séparées. En effet, rinllect ne [eut dépasser les espèces sensibles. Or, il n*y a pas d^espèces pour les sub* stances séparées. Nous sommes à leur égard comme Y^ veugle à Tégard des couleurs, avec cette différence pourtant que nous savons qu*elles sont, tout en ignorant leur quiddité, et que nous pouvons en syllogiser, au lieu que l'aveugle, en tant qu'aveugle, ne connaît des couleurs ni Texistence ni la quiddité, et ne peut en syllogiser'.

Gérard de Sienne, disciple de Gilles de Rome, continua l'attaque de son maître, et maintint durant la première

enim fuit homo, nec oportet quod praeviderit omnia inconuenientia quæpossent accidere ex positionibus suis; imo est valde probabile quod istud inconueniens non viderit de infirmitate intellectuum. Nam commentatorejus Averroes (filius cujusdicuntur fuisse cum imperatore Frederico, qui temporibus nostris obiit, unde constat fuisse tempore quo fides christiana erat valde dilatata, et quo constat quod apud christianos esset solemnis mentio de statu animarum separatarum), Averrois, inquam, debuit videre hoc inconueniens. Et tamen ipse commentator fuit huius opinionis assertor quod esset unus intellectus. Aristotelem vero temporibus non erat ea solemnis mentio de statu animarum separatarum. (Op. cit. p. 102.)

• Op. cit. p. 36.

* Quodl. I, quæst. 17, et quodl. III, quæst. 13.

AYBRnOÈS. 255

moitié du XIV^e siècle les traditions anti-arabes de l'école

augustinienne \ Le Directoire Inquisiteur de Nicolas

Eyméric n'est du même, en ce qui concerne la philosophie

arabe et spécialement Averroès, qu'une reproduction

presque littérale du De Erroribus philosophorum de

Gilles de Rome*. Rymeric ne se met guère en frais de

métaphysique. La doctrine de l'unité des Âmes est une

hérésie; car il s'ensuivrait que T&me damnée de Judas est identique à Tâme sainte de Pierre, Déjà TAverroès véritable a complètement disparu derrière TAyerroës incré* dule. Cet impie a nié la création, la providence, la révéla* tion surnaturelle, la trinité, Tefficacité de la prière, de Taumâne, des litanies, Timmurtalilé, la résurrection, et il a placé le souverain bien dans la volupté.

Mais le héros de cette croisade contre Taverroïsme ft il sans contredit Raymond LuUe. L'averroïsme était à ses yeux l'islamisme en philosophie; or la destruction de l'islamisme fut, on le sait, le rêve de toute sa vie. De <3<0 & 431 i surtout le zèle de Lulle atteignit son paroxysme; on le retrouve à Paris, à Vienne, & Montpellier, à Gènes, à

1 Fabricius, Dibl. med. et inf. lat. t. 111, p. 43-44. (Édit. Mansi.) * Direct Inq, pars \\, qacést. 4, p. 174 sqq. (Rom», 1578.)

S56 AYERROËS.

Naples, à Pise, poursuivi de cette idée fixe, réfutant Averroës et Mahomet par la combinaison des cercles magiques de son Grand Ar/. En 4 34 4 , au concile de Vienne, il adresse trois requêtes à Clément V : la création d'un nouvel ordre militaire pour la destruction de Tislamisme, la fondation de collèges pour Té* tude de Tarabe, la condamnation d'Averroës et de ses partisans \ Raymond voulait la suppression absolue dans les écoles des œuvres du Commentateur, et que défense fût faite à tout chrétien

de les lire *. Il ne semble pas que le concile ait pris en considération aucune de ces demandes'.

Paris fut surtout le théâtre des exploits de Lulle contre les averroïstes ^ . Il a consigné dans une foule de petits traités, datés des années 4 34 0 et 4 34 2, les procès-verbaux de

« Acta SS. Junii, t. V, p. 668.

» Ibid, p. 673 et 677. Tertium ul pestiferi Àverrois scripta in christianis gymnasiis doceri prohiberentur, cujus erroribus infinitis, quia moventur infirma pectora, dcbarent sacri theologi non solum fidei, verum et scientiæ armis obsistere.

s Les condamnations du concile de Vienne que M. Jourdain (Phil. de S. Thomas d'Aquin, H, 414-415) croit dirigées contre Fa-verroïsme Tétaient en réalité contre le joachimisme. (Labbe, Conci, XV, p. 42,44.)

* Act. SS. vol. cit. p. 667, 672. Parisios rursus adiit, ubi et Artem suam denuo legit, et quamplurimos libros absolvit, præcipue contra Averroem, quibus docebat indignum esse christiano uti illius viri commentariis in Aristotelem. Nempe illos adyersari catholica; fidei,ac refertos esse impiissimis erroribus, qui juvenum mentes facile pervertebant, kuoque judicio dignes esse illos ultricibus ilammis.

AVERROÏS. 357

ses disputes^ Le plus ingénieux, dit-on, de ces factums était celui qui avait pour titre: De lame^itaitione duodecim principiorum Philosophiæ, contra Averroïstas, daté de Paris, 4310, et dédié à Philippe le Bel. Raymond, conformément au goût du temps pour les allégories, y introduisait dame Philosophie, se plaignant

des erreurs que les averroïstes débitaient en son nom, et siirlout de cette damnable dc^rine que certaines choses sont fausses selon la lumière naturelle, tandis qu^elles sont vraies selon la foi. Philosophie AécXaiToU solennellement devant les douze principes que jamais elle n'avait eu si folle pensée. « Jen« suis, disait-elle, que Thumble servante de Théologie, Comment prétendre que je peux la contredire? Infortunée! où sont les savants pieux qui viendront à mon aide? » On cite plusieurs autres traités de Raymond également dirigés contre les averroïsles, et qui se trouvent pour la plupart inédits au couvent de Saint François de Majorque : un Liber Natalis ou De Natali pueri Jesu, dédié à Plii- lippe le Bel, et mentionné par les biographes de Raymond comme un de ses libelles les plus énergiques contre Averroès; — Liber de reprobatione errorum Averrois; — Disputatio Raymundi et Averroistee de quinque qumsiionibus. Inc. Parisius fuit magna controversia...; — Liber contradictionis inter Raymundum et Averrois- Um de centum syllogismis circa mysterium Trinitatis [Paris, février 4310). înc. Accidit quod Raymundista.,;

' Ibid. p. 668, 677 et' suiv.— Antonio, t. II, p. I^, 129, 133, 134 (édil. Bayer). — Naudé, Apologie, |». 375 (Paris, 1625).

— Liber de existentia et ag&ntia Dei^ eontra Àterroem (Paris, 4 3 M]; -^ De ente simplieiter per se, eontra er rares Averrois^Mi à Tépoque du concile de Vienne;

— Ars theologim et philosophim mystiem, contra Aver* roemi -^ Liber contra ponentes mternitatem mundi; -- Liber de effi- ciente et ^ffectu (Paris, mai 4342). Idc. Parisins Raymui^dus et Averroïsta disputabant.,; — Liber utrutn^fidelis possit sotvere et destruere om»es objectionés quas infidèles possuntjacere contra

sanctam fidem catholicam (Paris, août 1300...) ^ Declaratio per
modum dialogi, edita contra ducentas decem et octo opinionet

^ erroneas aliquorum philosophorum ^ et damnatas ab episco-
po Parisiensi \ Son biographe mentionne même des sermons
contre Averroès*. Il paraît que ce qui révoltait surtout Raymond
Lulle dans les doctrines des averroïstes de Paris, c'était la dis-
tinction de la vérité théologique et de la vérité philosophique ^
distinction que nous verrons relevée avec tant de chaleur par Ta-
verroïsme italien de la Renaissance, et qui fut, depuis le xii^e
jusqu'au xvi^e siècle, le plastron de l'incrédulité. Lulle

1 Il s'agit des propositions condamnées en 1277, qui sont en
effet au nombre de 318.

• Acta SS, Jun, t. V, p. 670.

* Raymundus errorem illum tolerare non poterat quo Aver-
roïste dicunt quod esse vera secundum fidem, quod tamen falsa
sunt secundum philosophiam.... dicentes tamen christianam
quantum ad modum intelligendi fore impossibilem ^ sed eam ve-
ram esse quantum ad modum credendi, quum sint christianorum
collegio applicati. {Ibid. p. 667 et 677.)

AVBRROkS. 259

soutenait avec une décision qui ne manquait pas de hardiesse
que si les dogmes chrétiens étaient absurdes aux yeux de la rai-
son et impossibles à comprendre, il ne se pouvait faire qu'ils
fussent vrais à un autre point de vue \ Le rationalisme le plus ab-
solu et les extravagances du mysticisme se succédaient comme
un mirage dans les ballades dialectiques de ce cerveau
troublé.

§ XI

Ainsi les docteurs les plus respectés du xiii^e siècle sont ' d*accord pour combattre Taverroïsme, et les formes de leur polémique ne permettent pas de supposer que ce fût là peureux une dispute oiseuse' et sans adversaires.

Il y avait évidemment, en présence de la scolastique or« thodoxe, une école qui prétendait couvrir ses mauvaises doctrines de Tautorité du Commentateur. Mais où chercher cette école, dont aucun écrit n'est parvenu jusqu'à nous? J'espère démontrer que, sans abuser de la conjecture, on peut désigner comme les deux foyers de Taverroïsme, au xiii^e siècle, Técole franciscaine et surtout rUniversité de Paris.

En général, Técole franciscaine nous apparaît comme \ beaucoup moins orthodoxe que Técole dominicaine. Sorti' d'un mouvement populaire très-irrégulier, très*peu ec-

1 Si fides catholica intelligendi sit impossibilis, impossibile est quod sit vera. [Ibid,)

clésiastique, très-peu conforme aux idées de discipline et de hiérarchie, Tordre de Saint-François ne perdit jamais le sentiment de âon origine. Tandis que les dominicains, fidèles à la direction qu'ils recevaient de Rome, couraient le monde en vrais li-miers de l*Église pour dépister les hérétiques et faire à Tbétéro-doxie la rude guerre du syllogisme et du bûcher, la famille de Saint-François ne cessait de produire d*ardents esprits, qui maintenaient que la réforme franciscaine n'avait pas donné tous ses résultats; que cette réforme était supérieure au pape et aux dispenses de Rome; que Tapparition du séraphique François n'était ni plus ni moins que Tavénement d'un second christia-

nisme et d'un second Christ, semblable en tout au premier, supérieur même par la pauvreté. De là ces mouvements démocratiques et communistes se rattachant presque tous à l'esprit franciscain, et ultérieurement au vieux levain du catharisme, du joachimisme et de l'Évangile éternel : tiers ordre de Saint-François, béguards, loUards, bizoques, fraticelH, frères spirituels, humiliés, pauvres de Lyon, exterminés par Timmura- \ tion et le bûcher des dominicains. De là cette longue I série de hardis penseurs, presque tous fort hostiles à la Icour de Rome, que Tordre ne cessa de produire : frère Elle, Jean d'oive, Duns Scot, Okkam, Marsile de Padoue, etc. La lutte acharnée qu'il fallait soutenir à tout prix contre le thomisme, n'était-elle pas déjà un commencement d'émancipation ? Était-il bien sûr de s'attaquer à un docteur aussi autorisé, dont le système devenait de plus en plus celui de l'Église, et dont un pape, doraini-

caid il est vi*ai, avait dit : Toi feeitmiracula quoi scripsit artieulos ?

Alexandre de Halès, le foodatear de l'école franciscaine, est le premier des scolastiques qui ait accepté et propagé l'influence de la philosophie arabe. Jean de la Rochelle, son successeur, suit les mêmes traditions et adopte pour son propre compte presque toute la psychologie d'Avicenne*. M. Hauréau a fait observer avec justesse que la plupart des propositions condamnées à Paris par Etienne Tempplier, en 4277, appartenaient à Técole franciscaine, et qu'elles avaient été empruntées par les disciples les plus audacieux d'Alexandre de Halès aux gloses, depuis longtemps mal famées, d'Avicenne et d'Averroès*. La même année, le dominicain Robert de Kilwardby, archevêque de Cantorbéry, dans un concile tenu i^ Oxford, centre de l'école franciscaine, censurait

des propositions presque identiques, et où l'influence d'Averroès ne saurait davantage être méconnue¹. On peut donc croire que quelques-uns des philosophes contre lesquels Guillaume d'Auvergne, Albert, saint Thomas s'expriment avec tant de sévérité, appartenaient à l'ordre de Saint-François.

Un important passage de *V Optics tertium* publié par

¹ Voy. Hauréau, *Phil. scol.* 1. 1^{*}, p. 475 et suiv.

^t Ibid. t. II, p. 215, 217.

^{*} A la suite des *Sentences* de P. Lombard, et dans le m8.331 de Sorb. et 33 de Montpellier. Quelques-unes de ces propositions se trouvent littéralement dans Averroès. Cf. II De anima[^] t. 53, édit. 1574.

968 * AVBRROfcS.

H. Cousin, vient confirmer cette conjecture. La doctrine de l'intellect actif séparé de l'homme y est présentée comme traditionnelle dans l'école d'Oxford. « L'intellect actif est en première ligne Dieu lui-même, et en seconde ligne, les anges qui nous illuminent. Dieu est à l'âme ce que le soleil est aux yeux, et les anges, ce que sont les étoiles. Je ne dis pas ceci, ajoute Bacon, pour énoncer seulement mon opinion personnelle, mais pour combattre une des plus grandes erreurs qui soient en théologie et en philosophie. Les modernes (c'est-à-dire l'école dominicaine) disent que l'intellect qui agit sur nos âmes et les illumine fait partie de l'âme. Cela est faux et impossible, comme je l'ai montré par des autorités et des raisons convaincantes. Tous les philosophes de la génération passée, dont quelques-uns vivent encore, ont identifié l'intellect actif avec Dieu. Deux fois j'ai enten-

du le vénérable pontife de Féglise de Paris, messire Guillaume d'Auvergne, devant rUniversité rassemblée, réprouver ces novateurs, disputer avec eux, et leur démontrer, par les mêmes raisons que j'ai données, qu'ils étaient dans Terreur. Messine Robert, évêque de Lincoln, et frère Adam de Marsh \ les plus grands clercs du monde, et consommés en science divine et humaine, ainsi que les anciens de ce monastère, étaient du même avis. Quelques frères mineurs présomptueux ayant demandé à frère Adam, pour le tenter et pourse moquer de lui : Qu'est-ce que Tinllect actif? il leur répondit : C'est le corbeau d*Élie, voulant dire par là que c'est Dieu ou

' Cf. OptM majus, p. 48, 64, etc.

UD atige \> Dans tO/ms majtés. Bacon, discutant la même question, adopte ouvertement Topiiiiion des maîtres ara* bes*. L'âme humaine est par elle-même incapable de science; la philosophie est le résultat d*une illumination extérieure et divine. LHntellect actif, principe de cette illumination, n'est point une partie de T&me, mais une sub* stance séparée de Tâme, comme Partisan Test de la matière, la lumière des couleurs, le pilote du navire ^

Le respect avec lequel Roger Bacon parle d'Averroès . prouve également qu'il avait trouvé dans son ordre, sur le Commentateur, des traditions différentes de celles de Técole dominicaine, c Avicenne, dit-il, a le premier remis en lumière la philosophie d*Aristote, mais il a essuyé de rudes attaques de la part de ceux qui Tont suivi. Averroès, le plus grand après lui, Ta contredit outre mesure. La philosophie d*Averroès, longtemps négligée, rejetée et

> Opw tertium, cap. 23 {Journ. des Sav. 1848, p. 346-47). — Ces détails ne se trouvent point dans VOpus majus, tel que Jebb Ta publié. Mais ils se lisent en termes presque identiques dans une copie de cet ouvrage, que possède la Bibliothèque de Saint-Grégoire in clivo Scauri à Rome : « Nam, Universitate » Parisien- si convocata, bis vidi et audiui Yen. antistitem Gu-

> liehcnm, Parisiensem episcopum felicts mémorise, cora- mom- » nfbus pronuntiare quod intellectus agens non potest esse pars

> animae, et D. Robertus episcopus Lincolniensis, et frater » Adam de Marisco, et hujus monasterii majorer boc idem

> firmarerunt. »

* 11 nomme seulement Avicenne et Alfarabi, et ne désigne Averroès que par ces mots : ExpoHtoreê famosi et majorée.

* Op. «wy. p. 26, 27.

réprouvée par les plus célèbres docteurs, obtient aujourd'hui le suffrage unanime des sages: peu à peu sa doctrine, assez digne d'estime en général, bien qu'on puisse la critiquer sur plusieurs points, a été appréciée'. > — € Après Avicenne, dit- il ailleurs, vint Averroès, homme d'une solide doctrine, qui corrigea les dires de ses prédé:cesseurs, et y ajouta beaucoup, quoique sur certains points il doiveôtre corrigé, et sur beaucoup d'autres complété^. » , Bacon cite expressément les commentaires sut* la Physique*, sur le traité de TAmé', sur le traité du Ciel et du Monde ^ Les traductions de Hermann TAllemand paraissent aussi le préoccuper beaucoup. Peu initié aux disputes théolo- giques, et toujours indulgent pour quiconque lui apprend

quelque chose, il ne voit pas le venin de ces ouvrages, et reproche à ses contemporains de s'en tenir à de vieux auteurs sans mérite, au lieu de profiter de ces secours nouveaux offerts à la philosophie '.

La subtilité, la confusion de l'ordre logique et ontologique, le penchant à réaliser les abstractions, qui caractérisent l'école franciscaine, établissaient plus d'un lien de parenté entre cette école et la philosophie arabe. Le cha-

> Ibid. p. 13-14. Cf. *Journ. des Sav.*, 1848, p. 229. » Ibid. p. 37.

* Ibid. p. 12.

* Ibid. p. 36.

' Ibid. p. 27.— M. Arago (*Ann. du bur. des Umgit.* pour 1852, p. 449-450) a exposé l'opinion d'Averroès sur la scintillation des étoiles, d'après Roger Bacon,

* *Op. maj.* p. 21.

Le pape général tenu à Assise, en 1295, se vit obligé de réprimer sévèrement le goût de la jeunesse de l'ordre pour les subtilités et les opinions exotiques. Bien que plusieurs docteurs franciscains, Guillaume de Lamarre, dans Scot, aient combattu l'averroïsme, et même reproché à saint Thomas d'y donner prise par sa théorie de l'individu^{-*} tien^{*}, le réalisme les entraînait forcément vers les thèses averroïstes. Dieu, dit saint Thomas, ne pouvait créer la matière sans la forme. Dans Scot déclare, au contraire, que la matière peut exister sans la forme, et que l'acte premier de toute génération est la matière informable, c'est-à-dire apte à recevoir toutes les formes, mais non informée. Cette matière unique et universelle est la même dans tous les êtres, comme le voulait Avi-

cébron. Si Duns Scot s'éloigne d'Averroès sur des points de détail, comme sur la quiddité provenant de la forme, sur les trois dimensions essentielles à la matière avant Tadjonction de la forme, ces détails secondaires ne peuvent faire méconnaître l'identité de la thèse fondamentale : antériorité de la matière générique, à laquelle participent tous les êtres, par antithèse à la pure création de saint Thomas*. Pierre Auriol s'attira les anathèmes de Técole dominicaine pour une doctrine toute semblable^.

Quant à la thèse de l'intellect séparé, Duns Scot la

1 Cf. du Boalay, Hist. Univ. Paris, t. III, p. 511. •Hauréau, Pfiil.scol. t. II, p. 231 et suiv. —Jourdain, Phil. des, Thomas d'Àquin, t. II, p. 64 et suiv. 85 et suiv. • Hturéau, p. 327, 338 et suiv.

^ Bayle, art. Av/reolus,

866 AVBRROÈ8.

trouve si absurde» que Tauteur lui paraît digne d'être rois au ban du genre humain*. Cela devait être. Duns Scot pousse jusqu'à l'extrême la doctrine de la pluralité des fmes et la multiplication des entités psychologiques. Peu s'en faut que, comme Origène, il ne fasse errer les âmes dans l'espace pour y chercher des corps. Dans Scot et Okkam, en admettant qu'Aristote n'a pas cru à l'immortalité de l'âme, et que cette vérité ne peut se démontrer que par la révélation, préparaient, du reste, la voie à de dangereuses hardiesses'. Nous verrons, en effet, au xiv^e siècle, l'averroïsme le plus décidé sortir des deux directions 'tracées par Duns Scot et Okkam*.

L*école mystique elle-même, qui se rattache par tant de traits & Técole franciscaine, fait un assez grand usage de la psychologie arabe. Les mystiques allemands du XIV* siècle, maître Ëkhardt surtout, aiment à faire servir les hypothèses de Tinlellect actif et passif à la démonstration de leurs théories d'union avec Dieu*. Dans un traité

> Nec breviar iovenitur aliquis philosophas notabi lis qai hoc dicat, licet ille maledictus Averroes, in fictiones ualIU de Anima, quæ tamen non est intelligibilis nec sibi nec aliis, ponat.... Error pessimus, qui proprius est et solius Averrois, non tantum contra veritatem theologis, sed etiam contra veritatem philosophise, et per consequens talis erran&esset a communitate hominum et naturali ratione utentium exterminandus. In IV SenU dist. 43, quæst. 2. (Antverpi®, 1620, t. II, p. 427,. 431.)

- Hauréau, t. II, p. 365, 472.

- Patrizzi, DUCim. per tp. t. I«[^] l. XIII, p. 162 tq. — Brucker, t. VI, p. 622.

^ Ritter, Gesch. der Christ. Phil. IV* part. p. 518-514

ATERROÈS. 267

de celte école, composé en allemand au kiv* siècle, sar Vintellect actif et possible \ Averroès (Arverios) et Arislote (Her Steotiles] sont cités comme de graves autorités.

XII

Hais c'est surtout à Garlande et dans la rue du Fouarre qu'il faut, ce me semble, chercher le foyer des erreurs averroïstiques si souvent condamnées dans le cours du ^{XII} siècle*. Déjà, en 1240, Guillaume d'Auvergne, alors évêque de Paris, fait censurer plusieurs propositions empreintes d'arabisme, et qui paraissent extraites du livre De Causis*. En 1269, c'est Faverroïsme formellement exprimé que nous allons voir sous le coup de Tanathème^.

1 Publié dans B. J. Docen, *Miscellaneen zur Gesch. der teut8C?ien Literatur* (Munich, 1809), p. 138 et suiv.

* Scimus enini quod temporibus nostris Parisiis diu fuit contradietum naturali philosophi» et metaphysica Aristoteli. Scilicet per Avicennam et Averrois expositiones, et ob densam ignorantiam fuerunt libri eorum excommunicati, et utentia eis per tempora satis longa. (Opus majus, p. 14.) Bacon écrivait ceci en 1267, par conséquent avant la condamnation de 1269, où l'averroïsme est, pour la première fois, nommément désigné.

' Errorès Parisiis condemnati ad calcem Sentent. Pétri Lombardi et dans d'Argenkré, *Collectio judiciorum*, 1, 186 et suiv. — *Bibl. Max. Patrum*.i. XXV, p. 329 sqq.

* Du Boulay, *Hist. Univ. Paris*, t. 111, p. 397. — Crevier, *Hist. de l'Univ. de Paris* ^ t. II, p. 79. — *Bibl. Max. Patrum*, t. XXV, p. 351 et suiv.

268 averroïstes.

Étienne Tempier, évêque de Paris, ayant rassemblé le conseil des maîtres en théologie, le mercredi avant la fête de Saint-Nico-

las (6 décembre), condamna, de concert avec eux, treize propositions, qui ne sont presque toutes que

/ les axiomes familiers de Taverroïsme : t Quod intellectas hominum est unus et idem numéro. — Quod mundus est aeternus. — Quod nunquam fuit primus bomo. — Quod anima, qnae est forma hominis, secundum quod bomo, corrumpilur corrupto corpore. — Quod Deus non cognos-

. cit singularia. — Quod humani actus non reguntur providentia divina. — Quod Deus non potest dare immortalitatem vel incorruptionem rei corruptibili vel mortali. »

Voilà les doctrines bardies qui s'agitaient à Paris au milieu du xiii^e siècle, et pour qu'aucun doute ne reste sur leur origine, quelques manuscrits nous pr^esentent les censures d*Étienne Tempier jointes aux œuvres d*Averroës, comme le remède à côté dd mal*. Toute condamnation dans l'histoire ecclésiastique suppose une erreur professée, de même que toute mesure de réforme suppose un relâchement. Il faut donc penser que, vers le milieu du XIII^e siècle, la foi de plusieurs fut ébranlée dans l'Université de Paris, et que les scandaleuses propositions de Taverroïsme trouvèrent de l'écho chez quelques maîtres. On peut même affirmer que les opuscules d'Albert et de saint Thomas Contra Averroisias étaient personnellement dirigés contre les professeurs de la rue du Fouarre, et con-

^ Ainsi le n^o 33 de la Bibliothèque de racole de oiédecine de Montpellier.

AVERROÈS. â69

coururent avec les condamnations de 1269*. Aucun doute n'est permis à cet égard, quand nous voyons un frère prêcheur de Paris, nommé Gilles, peut-être Gilles de Lessines, adresser vers cette époque au vieil Albert, retiré de la lutte, onze propositions averroïstes, professées par les maîtres de l'Université, et presque identiques à celles qui avaient été condamnées*. Albert écrit contre ces proposi-

tions un traité spécial. *Liber determinativus ad Parisienses*^ maintenant perdu, mais que Pierre de Prusse, son biographe, avait entre les mains et dont il donne les * premiers mots*. On ne peut douter également que le traité de saint Thomas *Contra Averroistas*, ne soit dirigé contre les mêmes adversaires. Guillaume de Tocco, son biographe, le dit expressément : « *Quem errorem*, dit-il en parlant de la doctrine de l'Unité des &mes, *quum essent*

' *Idem errer Averrois iterum puUulavit Parisiis post morteni Alexaadri papœ*, ita ut magni doctores ibidem contra Averroistas frequentius disputarent : quorum disputatio per Alberti sententiam robur accepit, licet ab<«ens esset corpore. Petrus de Pnis-sia, *VitaMb. Magni*, p. 239. (Anlv. 1621.) Cf. C. Jourdain, *Phil de S. Thomas d'Àquin*, t. I, p. 139. 153, 307.

* *Venerabili inChristo.... Articulos quos in schoHs proponuntmagistri Parisiis*, qui in philosophia majores reputantur, vestne Patemitati, tanquam vero intellectu iUuminato, transmittere dignum duxi, ut eos jam in multis congregationibxtë itnpugnatoSt vos otio vestri imperii terminetis. Primas est quodintellectus omnium hominum est unus et idem numéro, etc. {Ibid,)

■ Ibid. 239-40. 293. Quétif et Echard, Script, ord. Præd. I, 179. 180. 372. — Hist. litt. de la Fr. t. XIX. p. 350.

f70 AVERROts.

scholares Golardim imitantes, qui Àverrois erani eotn' muni-
ter sectantes, poterat prædictus error plures inficere, quibus po-
tuisent prædictum errorem sophisticis rationibus persuadere*.
» Quétif et Échard font observer avec raison qu'il faut lire dans ce
texte Garlandim au lieu de Golardim. Les mêmes bibliographes
nous apprenent que Topuscule de saint Thomas porte quelque-
fois pour titre Contra Averroëtas Parisiens^s. Une liste des
livres du couvent de Sainte-Catherine^s de Pise, presque con-
temporaine de saint Thomas, attribue au docteur angélique un
Liber contra Magistros Parisienses*. Il est très possible, à la véri-
té, que ce livre ne soit autre chose que l'un des écrits de circonstance
que saint Thomas publia dans la lutte des Mendicants et de
l'Université, par exemple l'Opus contra pestiferam doctrinam re-
trahentium homines a rrugionis ingressu^s dirigé contre
Guillaume de Saint-Amour, et qui se trouve parmi les Opuscules
de saint Thomas immédiatement après le Contra Averoistas.
Mais ce rapprochement même n'est-il pas significatif? N'est-il
pas bien remarquable aussi que dans l'énumération des héré-
tiques terrassés par saint Thomas, Guillaume de Tocco place
Guillaume de Saint-Amour immédiatement après Averroès*? Re-
marquons encore que saint Tho-

' Acta SS. Marii t. I^{er}, p. 666*

• Script, ord. Præd. X. 1^{er}, p. 334. Dans d'autres éditions, ce
traité est intitulé: Contra quemdam Averroistam^s ou, ce qui est
plus singulier, Contra quendam militem in Golardia.

- Archives de Yieusseux, t. VI, départ, p. 412.
- Pierre de Prusse, dans la vie d'Albert le Grand, rapproche

AVEBRoÈ8. 871

mas composa son traité *Contra Averroistas*[^] dans les dernières années de sa vie \ par conséquent vers Tépoque de la condamnation de Taverroïsme sous Tempier, vers Tépoque aussi où Albert composa ses réponses à frère Gilles, contre les professeurs de Paris. Enfin les derniers mots du traité setmbtent un défi à l'adresse des galetas retentissants de la rue du Fouarre : c Si quis autem gloriabundus de falsi nominis scientia, velit contra haac quse scripsimas aliquid dicere, non loquatur in angulis nec coram pueris qui n[^]sciunt de causis arduis judicare[^] sed contra hoc scriptum scribat, si audet, et inveniet non solum me, qui aliorum sum minimus, sed multos alios» qui veritaiis sunt cultores, per quos ejus errori resistelur, vel ignorantisB consuletur. » VOpus contra pesHferam doctrinam, qui est dirigé, personne ne le conteste, contre les maîtres de Paris', finit presque par les mêmes mots.

Le petit nonU)re d'ouvrages célèbres que nous a légués rUniversité de Paris, au xiii* siècle, ne permet pas de dé* terminer quels étaient les maîtres à qui s'adre^^it cette orgueilleuse menace. Ce Siger, qui syllogisa dHmpor-

de même les WilUlmistea des Ài^nroïstes. P. 293. (Ântverpi», 1621.)

[^] *Contra quem errorem jampridem nulla conscripsîmus ...* (Init. tract.)— Bernard de Rubeis suppose que ce traité fut écrit à Paris, aprè\$ 1269, lorsque saint Thomas fut pour la seconde fois

recteur de la maison de la rue Saint-Jacques. (Àdnot. prævia in-édit. Venet. 1787, 8», t. XIX, p. 225.)

• EUt. litt. t. XXI. p. 496-97.

tunes vérités, et que Dante, par reconnaissance sans doute pour les leçons qu'il avait reçues de lui, place dans le Paradis à côté d'Albert et de saint Thomas; ce Siger resté obscur» parce qu'il n'eut pas pour arriver à la renommée l'appui d'un ordre religieux, et que l'un de ses doctes héritiers devait tirer de ToubliS n'est-il pas un des maîtres que Topulence des Mendiants trouvait bon d'insulter dans leurs pauvres réduits? En effet, il cite souvent Averroès et Moïse Maimonide, et dans son traité De Anima intellectiva¹ y les questions averroïses sur la corruptibilité de l'âme, la multiplication du principe pensant avec les corps, sont très nettement posées. Les dons de livres faits à l'Université de Paris, en 1274¹, par Siger et Gérard d'Abbeville, attestent, d'un autre côté, leur penchant pour l'arabisme. Le fonds de Sorbonne, qui représente les études courantes de l'Université de Paris au xiii^e et au xiv^e siècle, renferme jusqu'à neuf manuscrits d'Averroès, tandis que les fonds de Saint-Victor et de Saint-Germain n'en possèdent qu'un ou deux. Quelques-uns de ces manuscrits portent les traces d'un usage journalier dans l'enseignement : ainsi le n° 942 contient des leçons extraites mot à mot du grand commentaire; à la fin du n° 943, on lit cette note du possesseur : *Commentaria ista constiterunt florenos XXX, pretio inestimabilia, quum in eis veritds philosophiez*

¹ Hist. Uil. de la Fr. t. XXI, p. 96 et suiv. (Art. de H. Victor Le Clerc.) » Sorb. no 963, f. 53 v<». — Hist. litt. de la Fr. l. c. p. 123. • Ibid. p. 477.

naturalis et philosophiæ primm contineatur iota et perfecta.

Mais ce qui prouve mieux que tout le reste combien les doctrines averroïstes obtenaient de faveur auprès des maîtres de Paris, c'est qu'après les nombreuses condamnations dont elles avaient été l'objet, après l'avertissement donné en 1274 au recteur de l'Université et au procureur de la faculté des Arts de ne plus souffrir qu'on traitât dans les écoles les questions qui avaient déjà soulevé tant d'orages nous les trouvons en 1277 agitant de nouveau l'Université et provoquant une condamnation plus explicite que les précédentes. Cette sentence fut encore rendue par Etienne Tempier, après une discussion très-vive qui eut lieu à l'évêché. Voici quelques-unes des propositions condamnées* : « Quod Deus non potest facere plures animas in número, — Quod Deus nunquam plures creavit intelligentias quam modo créât. — Si non esset sensus, forte intellectus non distingueret inter Socratem et Platonem, licet distingueret inter hominem et asinum. — Quod intelligentia, animus vel anima separata nusquam est. — Quia intelligentiæ non habent materiam, Deus non posset plures ejusdem speciei facere. — Quod intellectus est unus número omnium, licet omnino separetur a corpore hoc, non tamen ab omni. — Quod motus cœli sunt

* Da Boulay, t. III, p. 398.

' On peut en voir la liste complète dans du Boulay (III, 433), dans la Bibl. Max. Pair. (I. c), dans d'Argentré, *Collectio judiciorum*, l. 177 et suiv. et à la suite des Sentences de Pierre Lombard.

propter animam intellectivam. — Anima separata non est alterabilis secundum philosophiam ^ licet secundum fidem alteretur. — Quod scientia magistri et discipuli est una numero. — Quod intellectus agens non est forma corporis humani. — Quod inconveniens est ponere aliquos intellectus nobiliores aliis : quia quum illa diversitas non possit esse a parte corporum, oportet ut sit a parte intelligentiarum. Error, quia sic anima Christi non esset nobilior anima Judae. — Quod non fuit primus homo nec ultimus. — Quod mundus est subternus. — Quod impossibile est solvere questiones Philosophi de aeternitate mundi. — Quod naturalis philosophus simpliciter debet negare mundi novitatem, quia nititur causis et rationibus naturalibus : fidelis autem potest negare mundi aeternitatem, quia nititur causis supernaturalibus. — Quod creatio non est possibilis, quamvis contrarium sit tenendum secundum fidem. -- Quod corpora coelestia moventur principio extrinseco, quod est anima. — Quod non contingit corpus corruptum redire unum numero, nec idem numero resurgere. — Quod resurrectio futura non debet credi a philosopho » quia impossibile est investigari per rationem. Error, quia philosophus debet capitulare in intelligentium in obsequium fidei. ».

Mais voici des propositions plus étranges encore : € Quod sermones theologi sunt fundati in fabulis. — Quod nihil plus scitur propter scire theologiam. — Quod fabulae et falsa sunt in lege christiana, sicut et in alia ^ — Quod lex christianam impedit addiscere. — Quod sapientes mundi sunt philosophi tantum. — Quod non est ex-

AVBRROËS. Vn

cellentior status quam recitare philosophis. — Quod non est curandum de fide, si dicatur esse aliquid hereticum. » On le voit,

un pas immense a été accompli depuis 4259 et depuis saint Thomas. Il ne s'agit plus de quelque interprétation plus ou moins hardie de la pensée du philosophe : c'est la foi elle-même qui est ouvertement traitée de fable ; la religion chrétienne est une religion comme les autres , mêlée de fables, comme les autres. La grande tactique de Taverroïsme padouan, l'opposition de l'ordre philosophique et de l'ordre Ihéologique, se dévoile avec ses fausses apparences de respect. « Ils prétendent, dit le synode, qu'il est des choses vraies selon la philosophie, quoiqu'elles ne le soient pas selon la foi, comme s'il y avait deux vérités contraires, et comme si, en opposition avec la vérité de l'Écriture, la vérité pouvait se trouver dans les livres de païens damnés, dont il est écrit : Je perdrai la sagesse des sages.» Jean XXI, par une bulle adressée à Tempier, lui ordonne de faire rechercher et punir les partisans de si dangereuses opinions. Il paraît cependant que Terreur fut loin d'être étouffée; car de 1310 à 1311, nous avons vu Raymond Lulle s'escrimant à Paris contre les averroïstes, et surtout contre le principe qui servait de couvert à toutes leurs hardiesses. Pétrarque voulant désigner les endroits où le péripatétisme averroïste est le plus en vogue, nomme en première ligne Contentiosa Pariseos ac strepiduliis Straminum vicus\

* De sut ipsius et muU. ignor. opp. t. II, p. 1061 édit. Henricpetri).

Sans doute on ne peut supposer que des doctrines aussi hardies fussent celles de l'Université de Paris tout entière. Ces propositions : Quod nihil plus scitur propter scientiam theologiam : Quod lex christiana impedit addiscere; Quod sapientes mundi sunt philosophi tantum témoignent évidemment une réaction de l'esprit laïque contre les théologiens. Je suis donc porté à croire que les

averroïstes de Paris étaient bien plutôt des maîtres es arts que des maîtres en divinité. La Sorbonne en général était thomiste. Godefroy des Fontaines, Tun des docteurs les plus considérables de l'Université de Paris, rejette expressément la théorie averroïste sur l'individualité, et pousse plus loin que saint Thomas lui-même l'opposition contre le réalisme à l'école franciscaine \ Il est fort difficile, au milieu des querelles qui déchiraient à cette époque le monde philosophique, de saisir exactement la nuance des différents partis. Cette nuance même était-elle bien arrêtée? N'est-il pas des jours de chaos où les mots perdent leur signification primitive, où les amis ne se retrouvent plus, où les ennemis semblent se donner la main? Lorsque dans quelques siècles on écrira l'histoire des querelles du XIX^e, sera-t-il facile de distribuer les rôles, et de délimiter exactement les fractions diverses des camps divers? La seconde moitié du XIII^e siècle fut pour l'Université de Paris une époque analogue^ Les Mendicants, forts de Tap-

* Hauréau, Phil, scol, t. II, p. 290 et suiv.

' Pour saisir la portée réelle de ces débats, voir les savants articles de M. Le Clerc sur Siger de Brabant, Guillaume de Saint-Amour, Gérard ou Géraud d'Abbeville, et de M. Lajard sur Go*

AVERRORÈS. 277

pui de Rome (en six ou sept ans ils avaient obtenu jusqu'à quarante bulles d'Alexandre IV] , et de la faveur d'un roi que leur reconnaissance a élevé si haut, les Mendicants réclamaient à grands cris la liberté, pour régner seuls. Leur effort perpétuel dans cette lutte tendait à faire passer l'Université pour hétérodoxe. Ce n'était à ce moment qu'un cliquetis de condamnations

sur toute la surface du monde scolastique. L'averroteme put être une arme puissante dans ce débat

Entre lagent saint Dominique Et cels qui lisent de logique ;

il put servir, comme tant de mots flexibles, si redoutables entre les mains de la calomnie, à rendre suspects ceux que l'on voulait perdre. Nous avons vu Guillaume de Tocco et Pierre de Prusse associer presque le courageux Guillaume de Saint - Amour, le Malleis mendicantiumf à Averroès parmi les hérétiques écrasés par saint Thomas et Albert. Simon de Tournai n'expia pas moins chèrement le crime d'avoir défendu l'Université. Les Mendians assouvirent leur haine sur ce malheureux. Selon Mathieu Paris, il devint muet et idiot, et ce ne fut qu'au bout de plusieurs années que, la colère de Dieu s'étant apaisée, il put apprendre de son fils, encore enfant, à balbutier le Po^{er} et le Credo. Le récit de Thomas de Cantimpré est plus terrible encore : en pleine chaire, au moment où

defroi des Fontaines, dans le tome XXI de VHUt litL de la France,

t78 A[^]BBROès.

Simon venait de prononcer le blasphème des Trois Impos-teurs, les yeux lui tournèrent, il se mit à rugir comme un bœuf et à se rouler dans un accès d'[^]ilepsie; dès lors il oublia toute sa science, et vécut comme un animal, ne sachant prononcer d'autre nom que celui de sa concubine '. Voilà comment se vengeaient les Mendians. Peut-être quelque accident naturel donna-t-il occasion à ces terribles histoires, dont on effrayait Timagination des écoliers. Géraud d*Abbeville mourut paralytique et lépreux. Siger, que Dante vit dans réternelle lumière à côté des docteurs

les plus vénérés, qu'est-il resté dans la tradition ? un infidèle, un blasphémateur, un impie converti par une vision d'enfer et finissant par prendre le froc; autre manière de se venger qu'affectionnaient les frères*. Tous leurs ennemis se convertissaient à l'Ordre, ou mouraient avec les signes précurseurs de la damnation.

XIII

Les condamnations de 1277 nous montrent déjà les propositions averroïstes associées à l'incrédulité, et cette incrédulité est manifestement rattachée par Etienne Tempier à l'étude de la philosophie arabe'. Ici nous touchons au

- D'Argentré, Coll. jud. 1 125-126.

a Hist lit. de la Fr. t. XXI, p. 112 et suiv.

* *Errores praedictos gentilium scripturis inveniunt, quos, pro dolori ad suam imperitiam asserunt.* (Du Boulay, t. III, p. 433.)

temps où Averroès n'est plus, aux yeux du grand nombre, que l'auteur d'un épouvantable blasphème, et où tous ses ouvrages vont se résumer dans le mot des Trois imposteurs.

Le règne de la foi semble, au premier coup d'œil, si absolu au moyen âge, qu'on serait tenté de croire que pendant mille années, depuis la disparition du rationalisme antique jusqu'à l'apparition du rationalisme moderne, aucune protestation ne s'est élevée contre la religion établie. Mais une étude plus attentive de l'histoire de l'esprit humain durant cette curieuse époque

amène à resserrer de beaucoup la période de la foi absolue. Sans doute il importe de distinguer ici la hardiesse de pensée qui, acceptant le dogme révélé, s'exerce sur l'interprétation de ce dogme, de l'attaque contre la révélation elle-même. Scot Érigène, par exemple, est évidemment un spéculateur très-hardi et, très-peu orthodoxe. Scot Érigène pourtant est-il un incrédule? Non, certes. Saint Jean l'Évangéliste, saint Paul sont pour lui des autorités révélées. La pensée véritablement incrédule^ le rejet non pas de tel ou tel dogme, mais du fondement de tous les dogmes, la croyance que toutes les religions se valent et sont toutes des impostures, ne se trouve bien caractérisée qu'au xii^e siècle. Cela se conçoit : l'idée de religion comparée ne pouvait naître que dans un siècle où l'on avait quelques notions sur les diverses religions du monde. Or, la première moitié du moyen âge n'eut que les idées les plus vagues sur les cultes étrangers au christianisme et au judaïsme. Tous se confondaient sous le nom vague

280 AVB1IRoÈ8.

de paganisme. Tant que Mahom fut regardé comme une idole adorée de compagnie avec ApoUin et Tervagan, il n'était guère possible de songer à comparer le christianisme à des superstitions aussi ridicules. Il n'en fut plus de même quand les travaux de Pierre le Vénérable et de Robert de Rétines sur le Coran, les croisades, les livres de polémique composés par les dominicains, eurent donné une idée plus exacte de l'islamisme. Mahomet apparut alors comme un prophète, fondateur d'un culte monothéiste, et l'on arriva à ce résultat qu'il y a au monde trois religions, fondées sur des principes analogues, et toutes trois mêlées de fables \ C'est cette pensée qui se traduisit dans l'opinion populaire par le blasphème des Trois Im^m posteurs.

C'est ici l'idée incrédule par excellence, l'idée originale du xni^e siècle. Comme toutes les idées nouvelles, elle correspondit à un agrandissement de la connaissance de l'univers et de l'humanité. Pour la foi vierge des époques

1 Guillaume d'Auvergne {De legib^{us}, c. 18, opp. 1. 1, p. 50 ; De Univ. opp. 1. 1, p. 682, 743, 849) parle eacore de Mahomet et du Coran avec une extrême ignorance. Nicolas Eymeric, au contraire, mentionnedes hérétiques qui soutenaient en Aragon : Quod secla iniqui Mahonieti est œque catf^otica sicut fides Jesu Christi {Direct. Inquis. p. 198. Romae, 1578j. Une miniature qu'on trouve souvent en tête des manus> crits de Raymond Lulle, le représente assommé à Bougie par les musulmans, qu'il provoque par ces mots : « Qaod sola christianorum religio est vera. » (Ms. fonds de Saint-Ger* main, 619.)

:^q' ayerroès. 281

^im^^ îs, il n'y a qu'une religion. Ou Ton ignore qu'il en eJ-Syd d'autres ; ou, si l'on en connaît l'existence, ces cultes paraissent si pervers que leurs sectateurs méritent à peine d'être comptés dans l'espèce humaine. Quel ébranlement pour les consciences, le jour où Ton s'aperçoit qu'en dehors de la religion que l'on professe, il en est d'autres qui lui ressemblent et qui ne sont pas après tout entièrement dénuées de raison ! La franchise avec laquelle l'Église entreprit la réfutation du judaïsme et de l'islamisme contribua non moins puissamment au progrès de l'esprit de discussion. Réfuter c'est faire connaître. Combien de gens n'ont été initiés à l'hétérodoxie que par les Solmntur objecta des traités de théologie * ! Ne vit-on pas le voyageur florentin Ricoldo de Monte Croce, l'auteur du Cribrado Alcorani, publier un livre De variis religionibus^l Que n'apprirent point la réfutation du

Coran de Pierre le Vénérable, le *Pugio fidei*, le *Capistrum Judmorum* de Raymond Martini? La tolérance, le bon sens, l'esprit critique * dont fait preuve le dominicain Brocard dans son itinéraire en Terre Sainte seront toujours un objet de surprise '. Les

1 Le bon sens laïque comprenait bien cela. Voir dans Joinville le charmant récit de la dispute de Clugny. (Recueil des hist. des Gaules et de IdFr, t. XX, p. 198.) « Aussi vous di je, fist li roys, que nulz, se il n'est très bon clerc, ne doit desputer aux juifs; mes lomme loy (laïque), quant il ot mesdire de la lay crestienne, ne doit pas deffendre la lay crestienne ne mais de l'espee, de quoi il doit donner parmi le ventre dodens, tant comme elle y peut entrer. » '

* Mansi, ad Fabr. Bibl.med, et inf. lat. t. VI, p. 91.

> Bist. liU. de la Fr, t. XXI. p. 187.

28i AVBRfiOÈS.

voyages et les croisades hâtèrent le même résultat. N'avait-on pas vu un Saladin, un infidèle, supérieur en bonne foi, en loyauté, en humanité, à ces troupes d'aventuriers qui représentaient en Orient la foi chrétienne*? Ainsi, le xiii* siècle arrivait par toutes les voies à Tidée de religions comparées, c'est-à-dire à TindifTérence et au naturalisme. Voilà ce dont on ne trouve aucune trace dans les siècles qui précèdent. On avait bien vu des sectaires revendiquer, dans la discussion théologique du dogme, la part de liberté à laquelle l'esprit humain ne renonce jamais. Les hérétiques d'Orléans, en 1022, avaient osé soutenir que tout ce qu'on raconte des miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament n'est que fable, et nier presque tous les mystères du christianisme*. Bérenger de même s'était montré quelque chose de plus qu'un

hérétique; sa discussion avait été presque une attaque. Gaunilon, dans son *Liber pro insipiente*, avait osé faire l'apologie* de l'insensé qui a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu. Abélard avait insisté avec une sorte de complaisance sur son terrible sophisme du Sic et Non. L'orthodoxie elle-même prenait les nuances incertaines des époques travaillées par le doute : Guillaume de Chamfeaux, Gilbert de La Porrée, Pierre

1 Le chroniqueur chrétien, continuateur de Guillaume de Tyr, ne cache pas sa prédilection pour Saladin, et lui donne raison en toute «irconatance.

• Rad. Glaber, 1. 111, c. 8 (apud Dom Bouquet, t. X, p. 35 et suiv.)^Labbe, Concil. t. XL col. 1115, 1118 et suiv.— Dacheri, *Spi-ciL* t. 1, p. 604 etsuiv. (édit. 1723).

Lombard sont des auxiliaires suspects, qu'on n'accepte qu'après les avoir préalablement condamnés. Rien de tout cela cependant ne pouvait s'appeler incrédulité. C'étaient des disputes de théologiens, de purs exercices de logique; jeux très- dangereux assurément, car on n'irrite pas impunément cette tlbredélicate de la croyance, et il est difficile de prendre ensuite au sérieux le dogme qu'on a ainsi manié avec une sorte de familiarité; mais jeux qui, par la confiance naïve qu'ils supposaient en la dialectique, prouvaient à leur manière combien la faculté. de croire était encore entière. Au xui* siècle, c'est la base même de la foi qui est ébranlée. Des ouvrages qui, de nos jours, re« produiraient la licence et le mépris des choses saintes qu'affectent Rutebeuf, le roman du Renard, seraient à peine tolérés. Est-ce bien un poëte contemporain de saint Louis que l'on croit entendre dans ces vers :

Non diibito superos falsos adducere testes ; Nil aadet magnum
qui potat esse Deos*?

Quel est le docteur qui oserait aujourd'hui, en Sorbonne, agiter les Impossibilités de Siger^T et que penser d'un

« Geta de Vital de Blois (Bibl de VÉcole des Chartes, 1^{re} série, t. IV, p. 500). Ce distique manque dans l'édition du cardinal Mai {Classici auctores, t. V). Dans une pièce des Carmina Burana, du xiii^e siècle, je lis de même : Non semper utile est Diis obedere, {Bibl des liter. Vereins, Stuttgart, 1847, p. 58.)

* Hist. litt. de la Fr. t. XXI, p. 121-122.

S84 AVERIOÈS.

siècle où Ton voit une bonne et franche nature, comme celle de Joinville, venir presque nous faire la confidence de ses tentatives d'incrédulité ^ ?

L'Italie participait comme la France à ce grand ébranlement des consciences. La proximité de l'Antiquité païenne y avait laissé un levain dangereux de révolte contre le christianisme. Au commencement du xi^e siècle, on avait vu un certain Vilgard, maître d'école à Ravenne, déclarer que tout ce que disaient les poètes anciens était la vérité, et que c'était là ce qu'il fallait croire de préférence aux mystères chrétiens ^ Dès Tan 1115, on trouve à Florence une faction d'épicuriens assez forte pour y provoquer des troubles sanglants'. Les gibelins passaient généralement pour matérialistes et gens sans religion. Arnaud de Bresse traduisait déjà en mouvement politique la révolte philosophique et religieuse. Arnould de Villeneuve passait pour l'adepte d'une secte pythagoricienne répandue dans toute l'Italie. Le poème de la

Descente de saint Paul aiue enfers parle avec terreur d'une société secrète qui avait juré la destruction du christianisme*. Les épicuriens, enfermés vivants dans des cercueils, occupent un cercle spécial dans l'Enfer de Dante. Cavalcante des Cavalcanti,

* Recueil des hist. des Gaules el de la Fr, t. XX, p. 197. Cf. la notice de M. Didot, en tête de son édition (Paris, 18[^]), p. XLVi et siilv.

[^] Rad. Glaber, apud dom Bouquet, t. X, p. 23. > Ozanam, Dante, p. 48 ([^] édit.)

• Ibid, p. 47, 345.

Farindta des Uberli * y figurent avec Frédéric II, le cardinal Ubaldini et des milliers d'*iutres*. Guido Cavalcanti lui-même passait pour logicien, physicien, épicurien, athée. < Quand les bonnes gens, dit Boccace, le voyaient abstrait et rêveur dans les rues de Florence, ils prétendaient qu'il cherchait des arguments pour prouver qn'il n'y a pas de Dieu'. » Le moyen âge, préoccupé de ses idées de souffrance, devait être tenté de regarder comme mécréants les gens riches, mondains, menant joyeuse vie. Ceux qui souffrent, en effet, éprouvent un plus grand besoin de croire, et supposent volontiers que les heureux du siècle ne se soucient guère de Tantre vie. Les hérésies toujours renaissantes de la Lombardie au xni^e siècle, ces cathares qui ne se lassaient pas de se faire brûler, représentent de leur côté, on n'en peut douter, une protestation contre le règne absolu de TÉglise et une aspiration vers la liberté de conscience.

* « Farinata, dit[^] Benvenuto d'Imola, était chef des gibelins et croyait, comme Épicure, que le paradis ne doit être cherché qu'en ce monde. Gavaicante avait pour principe : Unius est interitiis ha-

minisetjumeftorum.*{^s. Bibl. impér. suppl. fr. n«4146, f, 47. 48.)

> Qui con più di mille giaccio. Inf, cant. IX et X. — Benvenuto fait observer que Thérésie des épicuriens est de beaucoup la plus nombreuse {E chussi poëano dire pluy de cento* millia migliara), et qae ce sont généralement des hommes de bonne condition (huomini magnifici). L. c. f* 46, 47, 50.

* Gesare Balbo, Vita di Dante (Torino, 1839), p. 92.

S86 AVBRROfcS.

XIV

Mais comment ces tendances hétérodoxes, qui travaillaient toute TEurope au xiii® siècle, arrivèrent-elles à se rattacher à Tarabisme et à se couvrir du nom d'Averroès, c'est ce dont il faut chercher Texplication à la cour des Hohenstaufen.

La prédilection de Frédéric II pour les Arabes, qui lui fut reprochée si améromont par ses ennemis, tenait an fond même de ses vues et de son caractère. L'idée dominante de ce grand homme fut la civilisation dans le sens le plus moderne de ce mot, je veux dire le développement noble et libéral de la nature humaine, en opposition avec ce goût de Tabjection et de la laideur qui avait séduit le moyen âge, la réhabilitation, en un mot, de tout ce que te christianisme avait trop absolument flétri du nom' de monde et de vanités mondaines. Supérieur "à Charlemagne lui-même par l'élévation avec laquelle il comprit cet idéal, il vint se briser contre un obstacle invincible, les institutions religieuses

de son siècle. On ne comprendra jamais tout ce qu'il y eut de colère dans le cœur de cet homme, quand de son palais de Capoue, entouré des merveilles qu'il avait créées, il voyait son œuvre arrêtée à quelques lieues de là par un évêque et des moines mendiants. Or, les Arabes, que Frédéric comptait en grand nombre parmi ses sujets des Deux-Siciles, répondaient bien mieux à ses vœux. Il pouvait dire comme Philippe-

AVKROËS. fi87

Auguste : c Heureux Saladin, qui n'a point de pape » Il ne voyait pas énorme lacune que porte au cœur la civilisation musulmane; sa passion et quelques mauvais instincts lui fermaient les yeux sur l'arrêt fatal qui dès lors condamnait les états musulmans à périr, faute de contrepoids, sous l'égide du despotisme matérialiste. Son insatiable curiosité, son esprit analytique, ses connaissances vraiment surprenantes devaient le rapprocher de cette race ingénieuse, qui représentait à ses yeux la liberté de penser, la science rationnelle. Il aimait les villes arabes de Lucera, de Foggia, avec leurs mosquées, leurs écoles, leurs bazars, et jusqu'à leurs sérails. Ce fut assurément un étrange spectacle que celui de cette croisade, où l'on vit l'un la plus cordiale régner entre l'empereur et le chef des infidèles, au grand dépit de leurs armées fanatiques. Le scandale fut au comble lors de la visite de Frédéric à Jérusalem. Il ne parut dans ce lieu, le plus saint de la chrétienté, que pour se moquer ouvertement du christianisme; le desservant de la mosquée d'Omar qui l'accompagnait raconte les plaisanteries par lesquelles cet étrange pèlerin marqua sa visite aux saints lieux. Il devisait de mathématiques et de philosophie avec les savants musulmans, et adressa au sultan des problèmes fort difficiles sur ces différentes sciences : le sultan, de son côté,

envoya en présent à l'empereur une sphère artificielle qui représentait les mouvements des cieux et des planètes^ Que les temps sont changés I Voici

* BibL des Croisades, chroniques arabes par M. Reinaud,

288 AVBRROÈS.

le chef temporel de la chrétienté et le chef des infidèles qui s'entendent daDS»la grande communauté de Tesprit humain, et qui passent le temps à s'envoyer des problèmes de géométrie, vingt ans avant que Louis IX rêvât une croisade dans un siècle déjà gagné par Tincrédulité. La courde Frédéric, et plus tard celle de Manfred, devinrent ainsi un centre actif de culture arabe et d'indifférence religieuse. L'empereur savait Tarabe et avait appris la dialectique d'un musulman de Sicile*. Le cardinal Ubaldini, ami de Frédéric, professait ouvertement le .matérialisme '. L'orthodoxie de Michel Scot et de Pierre des Vignes était fort soupçonnée. Les gens de mauvais aloi affluaient à cette cour. On y voyait des eunuques, un harem, des astrologues de Bagdad avec de longues robes ', et des juifs richement pensionnés par l'empereur pour traduire les ouvrages de science araber'. Tout cela se transformait, dans la croyance populaire, en relations coupables avec Astaroth et Belzébub :

Amisit astrologos et mages et vates, Beelzebub et Astharoth, proprios pénates,

p. 426, 431 et suiv. — De Raumer, GeschichU der Bohenstau-fen, t. III, 7w Buch, 5« und 6« Hauptstuck.

* Amari, Journ. usiat. févr. mars 1853, p. 242,etdan8 VArchivio de Yieusseux, nouvelle série, 1. 1, 2« part , p. 186-187.

^ Benvenuto d'Imola, ad Inf. cant. X, v. 120.

» Muralori, ScHpt. rer, ital. t. XIV, col. 930-931. Cf. IluiU lard - Bréholles, Introd. à Vhist, diplom. de Fréd. II, p. CLXXX, Dxix et suiv.

* Voy. ci-dessus, p. 187.

AYERROÈS. S89

Tenebranim consulens per quos potestates, Spreverat Ecclesiam et mundi magnâtes;

dit le poète guelfe qui célèbre la victoire de Parme en 4248'.

Ud des plus curieux monuments de ces rapports de Frédéric avec les philosophes arabes a été découvert par M. Amari*. Vers Tan 1240., l'empereur envoya aux savants des divers pays musulmans une série de questions philosophiques, sur lesquelles il paraît qu'on ne réussit pas à le satisfaire. Il s'adressa, en désespoir de cause, au calife almohade Raschid pour découvrir la demeure d'Ibn- Sabln de Murcie, qui était alors le plus célèbre philosophe du Magreb et de l'Espagne, et lui faire parvenir son programme. Le texte arabe des questions de Frédéric' et des réponses d'Ibn-Sabtn^ nous a été conservé, dans un manuscrit d'Oxford, sous le titre de Questions siciliennes. L'éternité du monde, la méthode qui convient à la metaf^hysique et à la théologie, la valeur et le nombre des catégories, la nature de l'âme, voilà les points sur lesquels l'empereur demandait des lumières aux infidèles. Les réponses d'Ibn-Sabîn ont quelque chose d'embarrassé. Il

les adressait à l'empereur par Tintermédiaire de son gouvernement, et on y sent à chaque ligne les précautions de l'incrédule

obligé de dissimuler sa vraie opinion. Sur les points délicats, il demande une entrevue personnelle à

^ Apad Albert Beham, *Registrum epist.* p. 128. {Bibliothek des Mer. Vereins, Stuttgart, 1847.) ^ *Journ. asiat.* févr.-mars 1853, p. 240 et suiv.

890 AYBRROàs.

Tempereur» où il le prie de lui envoyer quelqu'un à qui il donnera la réponse en secret. Parfois même il lui demande de poser ses questions d'une manière plus obscure et plus difficile à comprendre ; c car, dit-il, dans ce pays-ci, quand il s'agit de telles affaires, les esprits sont plus tranchants que des épées et des ciseaux... Si nos docteurs avaient la certitude que j'eusse répondu à certaines parties de tes questions, ils me regarderaient du même œil que les questions mêmes, et je ne sais si Dieu, dans sa bonté et sa puissance, me ferait ou non échapper de leurs mains. » Ibn-Sabin ne vit jamais Frédéric, et, à vrai dire, le ton pédantesque et impertinent qu'il se crut obligé de prendre avec lui, pour flatter les préjugés de ses compatriotes, n'était pas de nature à rendre possible son séjour à la cour du jaloux empereur. D'autres questions du même genre nous ont été conservées par le juif Juda ben-Salomo Cohen, auteur d'une encyclopédie philosophique. Le juif y répondit en arabe, passa dans la suite en Italie, et y traduisit son encyclopédie d'arabe en hébreu, toujours soutenu par la protection de Frédéric*. Le nom d'un autre médecin arabe, Taki-eddîn, qui fut reçu en Sicile avec distinction par l'empereur, nous a été conservé'.

« Voy. ci-dessus, p. 187. Wolf. 1, 487; III, 321; Krafft, *Codd. hebr. Vindob.* p. 138; de Rossi. *Codd. hebr.* t. H, p. 37-38, De-

litzsch, Jesurun, p 241; Steinschneider, CaUU, Codé. Lugd. Bat. p. 63 et suiv.

^Journal asiat. juin 1856, p. 489-90 note. U s'agit peat*ère ici de Manfred.

- AVBRROÈS. 894

Ces relations suivies avec les savants musulmans furent sans doute l'origine de la tradition qui fait vivre les fils d'Averroès à la cour de Frédéric, tradition dont Gilles de Rome s'est fait Técho. Le passage de cet auteur que nous avons rapporté plus haut (p. ^54] a donné lieu à de graves méprises. On a dit que Gilles de Rome avait vu à la cour de Frédéric deux fils d*Âverroës. Naudé, YossioSf Bayle et ceux qui les ont copiés, ont même supposé qu'il s'agissait de Frédéric Barberousse^ Or, Gilles de Rome ne fait que rapporter une tradition vague qu'il n'appuie pas de son témoignage, et cette circonstance qui diebus nostris obiit prouve évidemment qu'il s'agit de Frédéric IL La manière peu naturelle dont le passage en question est amené porterait à croire que c'est là une glose marginale, introduite dans le texte. Quoi qu'il en soit, ce bruit trop facilement adopté, est en contradiction manifeste avec ce qu'Ibn-Abi-Oceibia nous apprend des fils d'Averroës. Les goûts arabes de Frédéric, son amour de la science, dénaturés par la haine des Mendians et pat: cette suspicion naturelle qu'éprouve le peuple pour la science rationnelle, donnaient lieu aux rumeurs les plus étranges, aux calomnies les plus extravagantes '•

* Naudé, Apologie, p. 354 (Paris, 1625).— Bayle, Diet. criL art. Àverroës, note A.— Jourdain, p. 150. — De Gérando, HisL comp. t. IV, p. 462. Cf. Steinschneider, Catal. Codd. Lugd. Bat. p. 44.

2 On racontait des choses terribles de ses expériences : qu'il avait éventré des hommes pour étudier le phénomène de la digestion; qu'il avait fait élever des enfants dans l'isolement,

S92 AVBRROÈS.

XV

Le mouvement hétérodoxe du moyen âge se dirise en deux courants bien distincts, dont Tun, caractérisé par l'Évangile éternel[^] comprend les tendances mystiques et les Numunistes qui, partant de Joachim de Flore, après avoir rempli le xii^{*} et le xiii^{*} siècle, avec Jean de Parme, Gérard de San Donnino, libertin de Casale, Pierre de Bruys, Valdo, Dolcino, les frères du libre esprit, se continuent au XIV^{*} siècle par les mystiques allemands ; et l'autre, se résumant dans le blasphème des Trois Imposteurs y représente l'incrédulité matérialiste, provenant de l'étude des Arabes et se couvrant du nom d'Averroès. Ce ne fut, il faut l'avouer, ni un hasard, ni un caprice de l'imagination populaire qui établit une étroite connexité entre cette incrédulité et la philosophie musulmane'. La position que l'Islamisme prit tout d'abord au milieu des religions plus anciennement établies était une sorte d'appel à la comparaison ', et provoquait naturellement cette pensée que chaque religion n'a qu'une vérité relative et doit être jugée par les effets moraux qu'elle produit. Le parai-

pouvait voir quelle langue ils parleraient d'abord. Ces pauvres petites créatures moururent, faute de chants pour les endormir. Ses méuageries aussi déplaisaient fort aux mendiants et au peuple. Cf. de Raumer, op. cit. p. 489 et suiv. * Cf. Ch. Lenor-

mant, QuesL histor., !!• part. p. 126 et suiv» ' Rien de plus original à cet égard que les vues développées par

AYERROÈS. 293

l'èle des trois religions était professé ouvertement dans les écoles des moteeallemîn de Bagdad ^ Un livre comme celui de Schahristani, exposant avec impartialité l'état des sectes religieuses et philosophiques qui se partagent le monde, en reconnaissant les bons côtés de chacune d'elles, n'était guère possible au moyen âge que dans le sein de l'islamisme. C'est une chose surprenante que la facilité avec laquelle la comparaison des religions s'offre à l'esprit des musulmans, c Les chrétiens, dit Aboulola, errent çà et là dans leur voie, et les musulmans sont tout à fait hors du chemin ; les juifs ne sont plus que des momies, et les mages de Perse des rêveurs... » < Jésus, dit-il ailleurs, est venu, qui a aboli la loi de Moïse ; Mahomet Ta suivi, qui a introduit les cinq prières par jour. Dites-moi maintenant, depuis que vous vivez dans l'une de ces lois, jouissez-vous plus ou moins du soleil et de la lune'? » Les Soufis professaient la même indifférence : « Quand il n'y a plus de moi ni de toi, qu'importent alors la caaba du musulman^ ou la synagogue du juif, ou le couvent du chrétien'? » Enfin, les historiens arabes parlent sans trop d'étonnement de peuples qui n'ont aucune religion, ou d'hommes qui, comme Batou et Tamerlan, se sont tenus en dehors de tous les cultes établis^.

Abd-el-Rader, dans ropuscole traduit par M. Dagat (Paris, 1858).

* Dozy, dans le Journ, asiat. juillet 1853, p. 94-95. ' D'Herbelot (édit. Reiske), au mot Aboulola,

* De Sacy, Journ. des Savants, janvier 1822, p. 12.

* Beaucoup de souverains musulmans adoptèrent une ligne de conduite peu différente. V. d'Uerbelot, art. Tholoun.

991 AVERROËS.

Le mélange des religions dans l'Andalousie devrait inspirer des pensées analogues. De là sortit le déisme de Haimonide, et ce curieux livre Khazari où Fauteur fait argumenter Tun contre l'autre les théologiens des trois religions, juive, chrétienne et musulmane, et un philosophe. De là sortit aussi, selon toute vraisemblance, le conte charmant des Trois anneaux, qui a fourni à Boccace un de ses plus piquants récits et a inspiré à Lessing l'idée de Nathan le Sage[^]. Nous avons vu l'expression hardie loquens trium legum revenir souvent sous la plume d'Averroès. On ne peut douter que cette expression n'ait beaucoup contribué à la réputation d'incrédulité qui pesa sur lui durant tout le moyen âge. c Averroès, dit Gilles de Rome dans son De Erroribus philosophorum* , renouvela toutes les erreurs du philosophe, mais il est bien moins excusable, parce qu'il attaque plus directement notre foi. Indépendamment des erreurs du philosophe, on lui reproche d'avoir nié toutes les religions, comme Ton voit par le IP et le XI* livre de la Métaphysique, où il blâme la loi des chrétiens et celle des Sarrasins, parce qu'elles admettent la création ex nihilo. Il blâme encore les religions" au commencement du III* livre de la Physique ; et, ce qu'il y a de pis, il nous appelle, nous et tous ceux qui tiennent pour une religion, leurs ba-

A V. un article ingénieux de M. Nicolas, dans la Correspondance littéraire, 5 juillet 1857. L'idée première de ce conte paraît d'origine juive.

' Cf. App. II, et Possevlni Bibl. sélect, t. II, 1. XII. cap. xxxvi et suiv.

AYERROÈS. S95

vards S gens dénués de raison. Au VIIP livre de la Physique, il blâme encore les religions, et appt'le les opinions des théologiens/aïUame^, comme s'ils les concevaient par caprice et non par raison. » Deux pages plus loin, Gilles de Rome, résumant les théories hétérodoxes d'Averroés, lui fait dire : Quod nulla lex est vera^ licet possit esse utilis. Nicolas Ëymeric répète les mêmes accusations et les mêmes contre-sens*.

On voit donc que ce n'est pas sans quelque mison que Topinion cliargea Averroès du mot des Trois Imposteurs. Le parallèle des religions l'évél rarement à cette époque le tour délicat, profond et éminemment religieux du conte des Trois anneaux. C'est par leurs prétendues impostures, et non par leur commune origine céleste, qu'on rapproche les cultes diyers. Cette pensée, qui poursuit comme un révc pénible tout le xiir siècle, était bien le fruit des études arabes, et le résultat de lesprit de la cour des Uohenstaufen. Elle éclot anonyme, sans que personne ose Favouer ; elle est comme la tentation, comme le ^lan caché au fond du cœur de ce siècle. Adopté par les uns comme un blasphème, recueilli parles autres comme une

* Gilles a pris pour ane injure repressiou de LoquenteSy par laquelle les traducteurs latins ont rendu Molecallemtn (théologiens).

' Illic secutus est errores Âristotelis,etcum majori pertinacia defensavit... Vitupérât legem christianorum et sectam Sarracenorum... Vitupérât nos christianos, asserens nos esse garrulatores

et sine ratione nos moventes. — Pars 11% qunst. 4*. {IHrecL Inquis, p. 174 sqq. Romae, 1578.)

calomnie, le mot des Trois Imposteurs fat entre les mains des Mendians une arme terrible, toujours en réserve pour perdre leurs ennemis. Voulait-on diffamer quelqu'un, en faire dans Fopinion un nouveau Judas, il avait dit qu'il y a eu trois imposteurs.... et le mot restait comme un stigmaté. Combien ne connaissent Voltaire que par le mot Mentons, mentons toujours, que ce grand homme a dit dans un sens complètement différent de celui qu'on lui attribue. Tous les ennemis des frères eurent bientôt prononcé ce blasphème*. Les adversaires de Frédéric n'imaginèrent rien de mieux pour faire de ce prince le précurseur de Tantechrist*. « Ce roi de pestilence, écrit Grégoire IX, assure que l'univers a été trompé par trois imposteurs {tribv>s baratori-bus) ; que deux d'entre eux sont morts dans la gloire, tandis que Jésus a été suspendu à une croix. De plus, il soutient clairement et à haute voix, ou plutôt il ose mentir au point de dire que tous ceux-là sont des sots qui croient qu'un Dieu créateur du mon([e et tout-puissant est né d*une vierge. Il soutient cette hérésie qu'aucun homme ne peut naître sans le commerce de l'homme et de la femme. Il ajoute qu'on ne doit absolument croire qu'à ce qui est prouvé par les lois des

^ Le P. Barletta, peu scrupuleux efi fait de chronologie, suppose que c'est Porphyre qui, le premier, eut l'idée de comparer Moïse, Jésus et Mahomet! Voy. Menagiana, t. IV, p. 286.

s Gaudet se nominari prsBambulum Ântichristi. Gregorii IX Epist. apud Labbe, Concis, t. XIII, col. 1157. Cf. de Cherrier, Eist, de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe, II. 396 (2* édit).

choses et par la raison naturelle*. » Pour frapper davantage l'imagination populaire le mot devint un livre. Averroès, Frédéric II, Pierre des Vignes, Arnould de Villeneuve, Boccace, Pogge, Pierre Arétin, Machiavel, Symphorien Champier, Pomponat, Cardan, Bernardin Ochin, Servet, Guillaume Poslel, Campanella, Muret, Jordano Bruno, Spinoza, Hobbes, Vanini ont été successivement les auteurs de ce livre mystérieux, que personne n'a vu (je me trompe, Mersenne Ta vu, mais en arabe !) qui n'a jamais existé[^]. Souvent le siècle ose à peine s'avouer à lui-même ses mauvaises pensées, et aime à les couvrir ainsi d'un nom emprunté, sur lequel il décharge ensuite ses malédictions, pour l'acquit de sa conscience. Quand le roi Philippe le Bel voulut décrier Boniface Vill, il lui fit prêter une série de blasphèmes calquée sur le type de matérialisme incrédule qui avait servi à diffamer Frédéric II[']. C'est le même procédé qui présida à la formation de la légende de l'Averroès incrédule. Il y a trois religions, avait dit cet impie, dont l'une est impossible, c'est. le christianisme; une autre est une religion d'enfants, c'est le judaïsme ; la troisième une religion de porcs, c'est l'isla-

[^] Ibid. Mathieu Pyis (t. IV, p. 499, 524, trad. Huillard- Brébo-Ues) et Âlbéric de Trois-Fontaiûes {Rec. des hist. des Gaules, t. XXI, p. 623) ont répété les mêmes accusations. Âlbéric remarque que Mahomet lui-même n'avait jamais osé appeler Moïse et le Christ baratores sive guillatores,

3 Voir la dissertation delà Monnoie dans le Menagiana, t. IV, p. 28a[^]l2. '

* H. Martin, HisL de Fr, X, IV, p. 485.

Ini8me^PuisbacQn glosait à sa manière, et faisait penser à Averroès ce qu'il n'osait dire en son propre nom. Pourquoi la religion chrétienne une religion impossible? La grande pierre de scandale, le mystère devant lequel la raison même domptée s'est toujours écriée : Éloigner de moi ce calice 1 TEucharistie, apparaissait alors à la conscience ébranlée. Averroès a appelé la religion chrétienne une religion impossible à cause de tEucharistie. Un jour, racontait-on, ce mécréant entra dans une église chrétienne. Il y vit les fidèles qui se nourrissaient de leur Dieu. « Horreur! s'écria-t-il, y a-t-il au monde une secte plus insensée que celle des chrétiens, qui mangent le Dieu qu'ils aditent* ? » C'est de ce moment que le malheureux cessa de croire à aucune religion, et dit, en parodiant le mot de Balaam ' : Que mon âme meure de la mort des philosophes! D'autres'faisaient parcourir à Averroès tous les degrés de l'incrédulité. Il avait commencé par être chrétien, puis il se fit juif, puis musulman, puis renonça à toute religion *. C'est alors qu'il écrivit le livre des Trois Impos- teurs. Chacun faisait Averroès interprète de son doute et de son incrédulité. Il ne croyait pas à TEu-

t Cf. Bayle, Dict. art. Averr. note H. -r Menagiuna, i. IV, p. 378.
— Brucker, t. III, p. 109.

3 11 y avait ici peut-être une réminiscence de Cicéron : € Ec- » quemtam amentemesseputas.quiilludquovesatur Deumcredat esse?> {Denat. Deor^ I, IH, cap. x\i.) Frédéricir. II appelait aussi rEucharistie truffa ista (AILéric de Trois- Fontaines, ^c.)

^ Moriatur anima ntea morte justorum. (Num. xiii, 10.)

* Anton. Sirmundus, De ImmortaiitaUanimœ, p. 29.

charistie, disaient les uns ; il ne croyait pas an diable, disait un autre * ; il ne croyait pas à Fenfer, soutenait un troisième. Averroès devint ainsi le bouc émissaire sur lequel chacun déchargea sa pensée incrédule, le chien enragé qu'il poussé par une fureur exécrationnelle, ne cessait d'aboyer contre le Christ et contre la foi catholique*. A quelle époque rapporter la formation de cette singulière légende? On n'en trouve aucune trace bien caractérisée ni dans Albert ni dans saint Thomas. Au contraire, Gilles de Rome, Raymond Lulle, Duns Scot, Nicolas Eymeric, les peintures d'Oragna, de Traini, de Gaddi, nous représentent déjà Averroès comme le maître de l'incrédulité. Duns Scot l'appelle sans cesse ille maledictus Averroès[^]. Véritable d'impossible, qu'Averroès, selon la légende, appliquait au christianisme, se trouve déjà mentionnée dans Raymond Lulle comme un des blasphèmes des averroïstes*. Il est donc probable que la plupart de ces récits prirent naissance vers l'an 1300. Dans le poème intitulé « le Tombel de Chartreuse, » composé entre 1320 et 1330, on lit ces vers :

Hélas I comment la prophécie Voiez en noz temps accomplie,
Quand plustost sunt les motz oïz Du maleest Averroïs,

« Nandé, Apologie, p. 320.

' « Canem illum rabidum Avenroem, qui furore actus infando, contra Dominum suum Christum, contraque catholicam fidem latrat. » Petrarch. Epist. sine titulo p. 656.

* In IV Sentent. Dist. 43, qus. 2.

[^]Acta SS.Junii, t. V, p. 667.

Qui fu de toute sa puissance Ânemi de nostre créance, Qui es-
lut vie et mort de beste ; Quar nul ses oreilles ne preste A oïr sar-
mons de la Bible[^]

Pétrarque avait -certaiDemeQt en vue les apoptithegmes im-
pies qu'on prêtait au philosophe arabe, quand il parle de l'inten-
tion qu'il avait eue de le réfuter, en rassemblant de toi[^] cotés ses
blasphèmes*. Gerson ne le désigne que par ces mots : le maudit,
Yaboyeur enrage\ Vefinemi le plttts acharné des chrétiens^{^ ^} et
lui attribue expressément le blasphème sur les trois religions et
sur TEucharistie*. Benvenuto d'Imola commentant le chant IV de
l'Enfer, s'étonne que Dante ait pu placer dans un séjour hono-
rable, sans châtiment sévère, un impie comme Averroès, qui fut
le plus orgueilleux des philosophes, frappa toutes les religions du
même mépris, et regarda le Christ comme le moins habile des
imposteurs, puisqu'il n'avait réussi qu'à se faire crucifier*.

1 Eugène de Beaurepaire, dans les Mém. de la Soc. des Anti-
quaires de Normandie, t. XX (1853), p. 237, et Charma, dans V À
thenœum français, 15 janvier 1853, p. 47.

' Collectis undique blasphemiiis ejus (1. c.)-

> Haledictus iste... Adversarius noster procacissimus. Tract, in
Magnificat. opp. t. IV, col. 401, 438. (Antverp. 1706.)

* Cognitum est quid latrator iste démens evomuerit adversus
leges omnes, quod malse sunt, Christiana vero pessima, qua
Deum suum quotidie comedit. {Ibid. col. 400.)

* Ms. bib. imp. 4146, supp.fr. f. 25. — Le commentaire ano-
nyme 7002* (B. imp.) répète à peu près les mêmes observations.

C'est surtout dans la peinture italienne du moyen âge qu'apparaît avec originalité ce rôle d'Averroës, envisagé comme représentant de l'incrédulité. L'enseignement scolastique des dominicains avait tellement pénétré toute la culture intellectuelle du temps que l'art même y empruntait ses sujets et ses personnages. Le chapitre de Santa Maria Novella est, à cet égard, un monument unique, une Somme de saint Thomas en peinture. Ambrogio Lorenzetti était à la fois Thonneur de l'école siennoise et savant scolastique. La scolastique était partout. Au Campo Santo de Pise, Buffalmacco (d'autres disent Pietro d'Orviète) représente les cercles mystiques des intelligences mondaines, selon le système de Ptolémée et de Théophraste. A Padoue, c'est la science occulte et mystérieuse de Pierre d'Abruzzo qui inspire les fresques alchimiques et astrologiques de la vaste salle della Ragione, et celles de Guariento aux Ermites, plus bizarres encore. A Sienne, Taddeo Bartolo représente au palais della Signoria les grands philosophes de l'antiquité, Aristote, Caton d'Utique, Curius Dentatus; la philosophie trouvait sa place jusque dans les célèbres mosaïques en clair-obscur du Dôme : Hermès Trismégiste y présente son Pimandre à un chrétien et à un païen qui l'acceptent également; la Vertu est assise sur une montagne escarpée, que gravissent avec effort Socrate et

308 AVEHUIOis.

Cratès. L'école péruigine saivil les mêmes traditions : ce sont encore les philosophes de l'antiquité qui figurent sur les murs de l'admirable salle du Cambio de Pérouse, et au moment même où la peinture renonce à toutes les habitudes du moyen âge, Raphaël résume encore toutes les idées philosophiques de son temps dans l'École d'Athènes.

La première peinture où figure Averroès est Tenter d'André Orcagna, au Campo Santo de Pise, exécuté vers Tan 1335[^] Le drame de Tautre vie, le jugement dernier et les trois états des âmes au delà de la tombe étaient devenus le cadre de toutes les conceptions religieuses, philosophiques, poétiques, satiriques de Tltalie du moyen âge. Pise, Florence, Assise, Orvieto, Bologne, Ferrare, Padoae avaient leur enfer ou leur jugement dernier, plein d'allusions locales et des malices personnelles du peintre. Dans celui du Campo Santo, les réminiscences de Dante sont incontestables. On ne peut dire toutefois qu'Orcagna s*y soit proposé, comme il le fit plus tard à Santa Maria Novella et à Santa Croce, de reproduire toute la topographie dantesque, prise comme une révélation géographique du

* ■ Cette singulière composition fut gravée dans les premiers temps de l'imprimerie, et servit peut-être de frontispice aux plus anciennes éditions de la Diviiiie Comédie, avec Tinscription suivante : Questo è Vinfemo del Campo Santo di Pim. Cette estampe importante, parce qu'on y voit Tœuvre d'Orcagna telle qu'elle était avant les retouches de Sollazzino en 1530, se trouve dans la Pisa iUusPrata de Alessandro da llorrone (t. II, 2« édit.).

AVBRROÈS. 803

pays d^outre-tombe. Si la division en bolge rappelle la Difvine Comédie, le détail des catégories infernales est loin de correspondre à celles d*Alighieri ^ Parmi ces bolge, les deax qui occupent le compartiment supérieur sont destinées aux orgueilleui-tret les orgueilleux par excellence ce sont les hérétiques. Àrius paraît le premier, suivi de ses sectateurs ; puis viennent les mages et les devins, Ėrigone à leur tête: puis les simoniaques. Mais la bolgia de droite semble réservée à des supplices plus ex-

quis, et les trois personnages qui y sont tourmentés sortent évidemment de la plèbe des damnés*. C'est d'abord Mahomet, coupé en pièces par les démons, qui dévorent sous ses yeux les , tronçons de ses membres'; puis TÂntechrist, écorché vif; / puis un troisième personnage couché à terre, serré dans / les plis d'un serpent et caractérisé par son turban et sa longue barbe : c'est Averroès*.

« Cette idée de catégories infernales se retrouve dans les représentations figurées de tous les peuples. Voy. Tenfer ruthonique reproduit par d'Agincourt HisL de Vart, peinture, planche cxx, et le cycle de Yama représenté dans une ancienne peinture tibétaine du Musée Borgia (Paulin, de Saint-Barthélémy, Systema Brahmanicum, p. 177, et tab. xxiii.)

Des inscriptions ne laissent aucun doute sur les personnages que le peintre a voulu représenter.

Mahomet figurait déjà dans les vitraux de la Sainte-Chapelle, au XIII^e siècle. Didron, Annales archéol. HI, 307-308.

» G. P. Lasinio, Pitture a fresco del Campo Santa di Pisa (Firenze, 1832), Uv. xv, pag. 17. — G. Rosini, Lettere pittoriche sul Campo Santa (Pisa, 1810), p 50-51. — G. Rosini, Storia della pittura italiana (Pisa, 1840), t. II. p. 80 et suiv.

SOI AVBRROÈS.

Ainsi Mahomet l'Antechrist d'Averroès, voilà les trois noms sur lesquels Orcagna, interprète des idées de son temps, décharge tout Fodieux de la mécréance. Il faut se rappeler que Dante n'a vu dans Mahomet que Fauteur d'un schisme et dans l'Islamisme qu'une secte arienne*. Averroès représente évidem-

ment à côté du faux prophète l'incrédule blasphémateur, celui qui a osé envelopper dans une triple injure la religion de Moïse, du Christ et de Mahomet.

Ce rôle, on le voit, n'est nullement dans la tradition de Danle. Dante, avec une remarquable tolérance, avait placé le philosophe arabe, celui qu'il avait si vivement combattu, dans une région de paix et de mélancolique repos, parmi ces grands hommes,

Spiriti magni, Ghe di vederli in me stesso n'esalto.

Ici, au contraire, Âverroès n'est plus que le compagnon de supplices de l'Antéchrist. La même donnée se retrouve* rait sans doute dans d'autres Enfers de la même époque.

— Yasari, *Vite de' pittari*, édit. Lemomiier, II, 127. — Ampère, *Voyage Dantesque*[^] p. 219.

« Infemo, cant. XXVIII, ll.-[^]Ozanam, Dante, p. 189.

c Qai fuit hflsresiarcha, potentior Arrio'. 9

(Poème sur la vict. des Pisans; Edel. du Ménil, *Poésies populaires lat.* t. II, 1847, p. 248.) [^] « Unde verius hffiretici quam Saraceni nominari deberent. » (Oliv. Scholast. *Hist. damiatina*, apud Eccard, *Corpus hist. med. ævi*, t. II, p. 1409-10.) Cf. Jac. de Yitriaco, éd. Bongars, l. III, p. 1137.

L'église de Saint-Pétrone à Bologne offre, dans une de ses chapelles, une composition attribuée à BufTalmaco, et très-analogue à celle du Campo Santo[^] Ma curiosité fut vivement éveillée lorsqu'on examinant cette peinture, je vis figurer d'un côté Mahomet, de l'autre un personnage dont le nom n'offrait plus qu'une initiale, et cette initiale était précisément celle du nom d'Averroès.

Mais, ayant fait apporter une échelle pour examiner de plus près la trace des lettres effacées, je reconnus le moi Apostata*. Le rôle d'Averroès n'est pas moins caractérisé dans un autre ordre de compositions, inspirées par les dominicains, je veux dire les disputes de saint Thomas, où le commentateur figurer invariablement parmi les hérésiarques renversés aux pieds du maître scolastique. C'est dans l'église Sainte-Catherine, à Pise, toute resplendissante de saint Thomas, à côté de la chaire où le docteur angélique, dit-on, enseigné, que se trouve le plus curieux monument de ce thème si cher aux écoles de Pise et de Florence *. Le tableau dont nous parlons, qui a dû

« On voit au musée de Bologne une reproduction exacte, mais très-réduite, de la fresque de Saint-Pétrone, reproduction que Ton attribue aussi à Buffalmaco.

s A côté, se trouve un autre personnage appelé Nichola,... C'est le chef de Thérésie des nicolaïtes, que Ton confondit au moyen âge avec Mahomet. Cf. Bayle, art. Mahomet, noie X.

* If. G. Rosini de Pise a le premier relevé l'importance de ce tableau. On peut en voir une très-belle reproduction dans les planches qui accompagnent son Histoire de la peinture italienne (tavola xx).— Cf. Storia della pittura italiana, t. II, p 86 et suiv,

806 AVRHO&S..

être exécuté vers 1340', a pour auteur Francesco Traini, l'un des meilleurs peintres du xiv^e siècle. Au centre du tableau, au milieu de faisceaux de lumière, se détache dans de fortes proportions la tête de saint Thomas, très-conforme au type reçu, qu'a reproduit plus tard Angelico de Fiesole. Vasari prétend même que les frères prêcheurs de Pise firent venir pour Traini le por-

trait de saint Thomas de Fabbaye de Fosse-neuve, où il était mort, eu 4 274. C'est bien /c bon frère Thomas^ le bœuf muet de Sicile, ruminant quelque article de sa Somme. Au haut du tableau. Dieu, source de toute lumière, entouré de séraphins, répand ses rayons sur Moïse, les évangélistes, saint Paul, suspendus dans les nues. Tous ces rayons se réfléchissent sur le front de saint Thomas, qui reçoit en outre trois rayons directs de Dieu. Des deux côtés du tableau, un peu au-dessous de la tête

— Vasari l'a décrit avec une extrême inexactitude (Vite de* pit-tori, t. II, p. 137). Se us les pieds de saint Thomas, dit-il. on yoïi-SabeltiuSy Ariusei Averroès, avec leurs livres déchirés. Il y a eu évidemment chez Vasari une confusion de souvenirs avec la fresque de Taddeo Gaddi à la chapelle des Espagnols. Da Morrona (Pisa iUustrata, éd. 2«, III, 106). Lanzi {Sioria pUloresca deW Italia, t. I«^ p. 82) et M. Valéry (Voyages en Italie, l.XI.chap. vu), ont répété les mêmes erreurs. H. Ampère est beaucoup plus exact (Voyage Dantesque, p. 222). Voy. aussi M. Poujoulat, Toscane et Rome, lettre IV; Passavant, Rafaël von Urbino, III (1858), p. 12.

i Voir les recherches de M. Bonaini de Pise. sur Traini, dans les Ànnali délie université toscane, t 1«'(1846), p. 429 et suiv.

AVBRROÈS. 30*7

resplendissante du docteur angétique, apparaissent Platon et Aristote. Platon tient en main le Timôe; Aristote, le livre de rÉl-hique, et, de chacun de ces livres, un filleld*or remonte vers la face de saint Thomas, et s*y confond avec les flols de lumière divine qui viennent d'en haut. Saint Thomas, assis dans sa chaire, tient en main le volume des saintes Écritures, ouvert sur ces mots : Veritatem meditahiiur gutiur meunij et labia mca detestahuntur

imPiUM (Prov. XVIII, 7)*. Sur ses genoux sont répandus ses divers ouvrages, et de même que la tête du saint servait de point de réunion à tous les rayons lumineux partant de Diou, de Moïse, des évangélistes, de saint Paul, de Platon, d'Aristote, ses volumineux écrits servent de point de départ à une autre série de rayons qui vont se répandre sur tous les docti^urs de TÉglise groupés des deux cdtésà ses pieds*. Un seul rayon semble s'égarer sur un personnage isolé au-devant du tableau, et renversé

« Ces mots sont les premiers de la Summa contra gentilês» * Ici est la plus grave erreur de la plupart de ceux qui ont décrit ce tableau. Quelque bizarre qu'il puisse paraître de voir saint Thomas illuminer les docteurs de TÉglise, il est tout à fait certain que les rayons qui partent des genoux sont émis par le saint. M. Rosini se trompe d'un autre cùtéen supposant que les rayons de Platon et d' Aristote partent de saint Thomas ; car les rayons de la tête sont tous convergents. Il faut aussi remarquer que le rayon qui vient frapper le Grand Commentaire n'est pas un rayon illuminateur, mais un reproche, une réfutation. Ce qui le prouve, c'est que le rayon frappe le dos du Grand Commentaire, tandis que tous les autres rayons partent du livre ouvert de face.

aux pieds de saint Thomas. Ce personnage, cet impie que détestent les lèvres du docteur, c'est Averroës^ Il est là dans l'attitude d'une. méditation orgueilleuse, se relevant péniblement sur son coude, irrité, maugréant, comme un rebelle qu'il est, brouillé avec Dieu et avec les hommes. Son Grand Commentaire est à côté de lui, ouvert, mais renversé sur la face, et comme transpercé par le rayon qui émane de saint Thomas.

Tel est ce tableau, arrivé intact jusqu'à nous à travers cinq siècles, et que l'on pourrait appeler le monument le plus original

de la peinture philosophique au moyen âge, si l'art, la religion, la science et le plaisir n'avaient créé Santa Maria Novella, ce charmant résumé de la vie florentine, avec ses souvenirs poétiques, artistiques, scientifiques et galants.

Ici encore, entre Pampinea et Marsile Ficin, Ginevra de' Benci et Sayonarole, nous allons retrouver Averroës sacrifié au triomphe de Saint Thomas. Santa Maria Novella est une église dominicaine, et le plus insigne monument de l'influence que les frères prêcheurs ont exercée dans Florence jusqu'au jour où ils arrivèrent à la gouverner par frà Girolamo et Domenico da Pescia. C'est ce triomphe de l'ordre de Saint-Dominique que Taddeo Gaddi et Simone Memmi ont entrepris de représenter dans la salle capitulaire attenante à l'église, et connue aujourd'hui sous le nom de Cappellone degli Spagnuoli ^.

* Son nom est écrit à côté de lui : Averrois,

\ Gaddi exécuta la fresque où figure Averroës de 1339 à 1340,

Autour de l'Église universelle figurée par Santa Maria del Fiore, Cimabue, Giotto, Arnolfo, Pétrarque, Laura, la Fiammetta, devenus des symboles comme Béatrix, représentent les attributs de l'Église militante. Aux pieds du pape est le troupeau des fidèles ; deux chiens, représentant l'ordre de Saint-Dominique (Domini canij, veillent à sa garde. Des loups [les hérétiques] assaillent le troupeau; mais les chiens du Seigneur, tachetés de noir et de blanc (couleurs des dominicains), les dévorent à belles dents. À côté de la poursuite des hérétiques est figurée l'œuvre plus pacifique de la prédication. Ici les hérétiques soumis et vaincus se jettent à genoux, et déchirent leurs livres avec toutes les marques de la pénitence. Au-dessus de l'Église militante, le calme

de la triomphante. L'âme, représentée par un enfant qu'une femme entraîne par la main, y monte peu à peu par le détachement. Au-dessus, la gloire et les joies du ciel.

Memmi a représenté dans cette admirable fresque le triomphe théologique de saint Dominique ; Gaddi a essayé de figurer vis-à-vis le triomphe philosophique de son

quelques années après qu'Orcagna eut représenté le Commentateur au Campo Santo, et peut-être même où fut peint le tableau de Traini à Pise. Les fresques de Memmi et de Gaddi, à la chapelle des Espagnols, ont été reproduites par M. Rosini dans les planches qui accompagnent son Histoire de la peinture italienne (tavola xiii et xv). Voy. le texte, t. II, p. 96 et suiv. — Vasari, t. II, p. 118. — D'Agincourt, peinture, p. cxxii, p. 136 de la table des planches, et p. 111 du texte. — Ampère, Voyage Danteque, p. 238. — Valéry, t. X, chap. xiii.

810 AYBRROËS.

ordre, par la grande maîtrise de saint Thomas. Le docteur angélique occupe le centre du tableau ; sa chaire domine toutes les autres ; A ses côtés siège une honorable et belle compagnie ; ce sont dix personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, Moïse, Isaïe, Salomon, le roi David, Job, les évangélistes, saint Paul. A ses pieds, sur une sorte de proscenium, comme indignes de figurer en un si noble chœur, sont les hérétiques qu'il a écartés, Arius, Sabellius, Averroès, plongés dans une sorte de rêverie morose, comme des gens mécontents de la vérité, et auxquels la réfutation n'enlève pas leur orgueil. Averroès, comme dans le tableau de Traini, est caractérisé par le turban et s'appuie sur son Grand Commentaire. Audessous, Gaddi a figuré sur deux lignes

les sept sciences profanes et les sept sciences sacrées, avec leur principal représentant : W Grammaire et Priscien, la Rhétorique et Cicéron, la Dialoctique et Zenon, la Musique et Tubalcaïn, TAstronomie et Atlas, la Géométrie et Eurlide, l'Arithmétique et Abraham tenant Tabaque. Puis le Droit civil et Justinien, le Droit canon et Clément V, la Théologie pratique et Pierre Lombard, la Théologie spéculative et saint Denys TARéopagite, Boèce et la Théologie démonstrative avec son triangle (représentant les trois termes du syllogisme), saint Jean Damascène et la Théologie conti^mplative, saint Augustin et la Théologie scolastique, tenant en main Tare de la controverse*.

*• Dans une fresque récemment découverte au Puy, et représentant également les sept arts, la Logique tient en maio un

Telle est cette composition grandiose, où avec un art merveilleux Gaddi a su grouper toutes les idées philosophiques de^ son siècle. Averroës y garde son rôle : là comme partout il représente Thérjétique, Fhomme mal pensant, renversé aux pieds de la rigueur scolastique et orthodoxe de l'école dominicaine. Du reste la donnée de la dispute de saint Thomas se continua longtemps encore dans Técole de Pise. Plus d'un siècle après Traini et Gaddi, au moment où Pise se relève de ses désastres, nous retrouvons le même sujet sous le pinceau du charmant décorateur du Campo Santo, Benozzo Gozzoli. Ce tableau, qui autrefois était placé au dôme de Pise, derrière le siège de l'évêque, est maintenant au musée du Louvre ^ Il est évident que Gozzoli s'est proposé de reproduire trait pour trait le plan du tableau de Traini. Ladisposition et les personnages sont identiques : saint Thomas au centre, ses ouvrages sur ses genoux, dans sa main un livre ouvert sur cette terrible menaç : Labia mta de testa buntur m-

lézard ou un scorpion. Dans un tableau d'Angelico, elle tient deux serpents qui se dévorent. Comparez des représentations analogues qui se vident à Palma sur le tombeau de Raymond LuUe, et qui ont été reproduites par les Bollandistes (30 juin).

* C'est le second tableau à gauche en entrant dans la grande galerie, n» 233. Il est gravé dans Rosini, planche ccv. Le tableau est sur bois, à détrempe, et formait le panneau d'une armoire.- Voy. Vasari, t. IV, p. 188. Rosini, t. III, p. 16. L'exécution du tableau de Paris estsi éloignée de la manière de Gozzoli, et si peu digne des formules d'admiration qu'emploie Vasari, qu'on est tenté de croire qu'une copie a été substituée à l'original.

pium *; au haut, le Christ, les évangélistes, Moïse, saint Paul ; des deux cdtés, Platon et Aristote ; au-dessous, le pape et les docteurs illuminés par saint Thomas* ; à ses pieds, un personnage étendu tout de son long, et feuilletant un gros livre sur lequel on lit : El faciens causas infinitas In pHmum librum Àristotelis.

Une tradition constante a vu jusqu*ici dans le personnage renversé que saint Thomas semble repousser hors du plan du tableau, Guillaume de Saint-Amour. En effet, nous avons vu que Guillaume joue dans la légende de saint Thomas un rôle parallèle à cçlui d*Averroès, et est comme lui sacrifié au triomphe du docteur dominicain. Il est certain d'ailleurs que le peintre a eu Tintention de représenter dans la partie inférieure de son tableau rassemblée d'Anagni de 4256, présidée par Alexandre IV, et où fut condamnée la doctrine de TUniversité de Paris sur la pauvreté monastique. Les personnages qui y figurent, outre le docteur angélique, sont saint Bonaventure, Jean

« On lit sur Taulre feuillet du livre raxtome nominaliste : Mul-
litudinis usum in rébus nominandis sequendum philosophi ce-
risent communitè; et aux deux côtés de saint Thomas : Vere hic
est lumen Ecclesiæ. — Hic adinvenit omnem viam disciplinæ.
Une personne qui a vu le tableau deTraini, depuis que la pre-
mière édition de cet ouvrage a paru, m'assure qu'il présente les
mêmes inscriptions que celui deGozzoli, mais presque effacées.

2 Gozzoli a renoncé aux filets d'or qui, dans le tableau de Trai-
ni, représentent la marche des rayons de lumière, et donnent h
son t«ibleau une physionomie si car^térisée.

niL

des Ursins, Hugues de Saint-Cher, Albert le Grand, Hum-
bertde Romans ^ Toutefois le rapprochement des peintures de
Pise et de Florence dont j'ai parlé plus haut, ne permet pas,
cerne semble, de douter qu'ici encore le maudit ne soit Averroës.
Et d'abord, le personnagede Gozzoli, comme TAverroës deTraini,
a une barbe épaisse ; il porte le turban et des bottes en cordouan.
Le gros volume quMl a entre les mains ressemble bien plus au
Grand Commentaire qu*aux petits livres de Guillaume de Saint-
Amour. En outre, il est évident que Gozzoli n'a obéi dans ce ta-
bleau' à aucune inspiration vivante, qu'il s'est proposé /simple-
ment de reproduire avec quelques variantes le tableau de Irai ni ;
comment supposer qu'il ait modifié une tradition dont il n'avait
pas le sens primitif, et qu'il ait introduit dans son œuvre un per-
sonnage tout à fait étranger à Técole-de Pise, et que probable-
ment lui-même ne connaissait pas? Enfln, ce qui lève tous les
doutes, c'est que Guillaume de Saint-Amour figure dans la partie
inférieure du tableau, non plus en costume de juif oriental, mais

avec l'extérieur qui convient à un docteur de l'Université de Paris*.

Quelle a pu être l'origine de ce thème si longtemps conservé par les écoles de Pise et de Florence? On a supposé

i Voir le catalogue des tableaux du Louvre. École italienne, par M. Villot, p. 86.

' Longpérier, dans *Valhœnum français* 1852, p. 121, et dans *Annuaire de la Soc. des Ant. de France* pour 1853, p. 129-130. Comparez le portrait de Guillaume de Saint-Amour, d'après une verrière de Sorbonne, en tête de ses œuvres (*Consuetudines*, 1620).

que Gaddi D*avait fait que réaliser en peinture à Santa Maria Novella les idées que lui avait communiquées frà Domenico Cavalcà. On ne peut douter au moins, en voyant Averroès jouer exactement le même rôle dans trois peintures exécutées sur un même point et presque la même année (de 1335 à 1340)', qu'Or-cagna, Traini, Gaddi n'aient puisé leur inspiration à une même source. Or, cette source peut être déterminée avec certitude; c'est la légende de Guillaume de Tocco. On se rappelle que Guillaume, énumérant les hérétiques vaincus par saint Thomas, met au premier rang Averroès. Les peintres recevaient des moines un libretto qui leur traçait le plan de la composition, avec les personnages qui y devaient figurer, et ce canevas écrit n'était ordinairement que la reproduction de la légende qui avait cours*. La canonisation de saint Thomas, qui eut lieu en 1273, et à laquelle Guillaume de Tocco eut une grande part, avait vivement tourné l'attention de ce côté'. Je n'hésite donc pas à voir dans la légende de Guillaume Torigine du rôle que joue Averroès dans les disputes de saint Thomas. Quant à sa place dans Tenfer

* Un autre tab^{eaa} de Pise, de Getto di Jacopo, Tan des derniers peintres de l'école pisane, représente la dispute de saint Thomas sur le mystère de l'Incarnation (Rosini, t. II, p. 181). Il m'a été impossible de le voir, et je ne puis dire si Averroès y figure.

> Voir un spécimen de ces libret^U publié par If. Ph. Gui^{*}gnard {Mémoires fournis aiuc peintres powr la tapisserie de S. Urbain (Troyes, 1851).

* Àcta SS, Martii, t. I, p. 666 et sqq.

d^{*}Orcagna, peut-être 'Raymond Lulle, qui à deux reprises séjourna à Pise, et qui en 1307 y termina son *Ars brevis*^y ne fut-il pas étranger à cette conception.

Le personnage d'Averroès cessa d'être familier aux peintres italiens du xvi[^] siècle. C^{*esl} à tort qu'on a voulu le voir AdM^{^X} École d'Athhies de Raphaël. Le personnage coiffé d'un turban qui se penche pour regarder la table de Pythagore est bien un Arabe; mais il semble que Raphaël a voulu signifier par là que les Arabes ont emprunté aux i Grecs leur arithmétique ou leur philosophie*. Raphaël était trop instruit pour rattacher Averroès à Pythagore plutôt qu'à Aristote. En tout cas, le cycle d'idées que Raphaël a représenté dans cette composition admirable n'a rien à voir avec la philosophie scolastique ou averroïste. C'est le triomphe de la Grèce et le développement de l'esprit grec qu'il a en vue; Platon est pour lui l'auteur du *Timée*; Aristote, de V Éthique. S'il fallait indiquer l'école à laquelle le peintre incomparable emprunta le sujet et le plan de sa fresque, ce serait à Marseille Ficin qu'on serait le plus tenté de songer.

*. Àcla SS, Junii, t. V, p 647-48.

* V. Passavant Rafaël von Urbino, 1.1, p. 150 note; III, 14; Trendelenburg, Rafaels Schule ton Àthen (Berlin, 1843); Platner et Bunsen, Beschreibung der Stadt Eom, t. il, p. 339 ; A. Gruyer, Essai sur les fresques de Raphaël, p. 92. Bellori ne connaît aucune tradition à ce sujet. C'est, je crois, M. Longhena, dans sa traduction italienne de la Vie de Raphaël de M. Quatremère de Quincy, qui a nommé le premier Averroès.

316 AVKRROÈS.

XVII

Ainsi, dans toute la philosophie scolastique, Avenroës soutient un double personnage. D'un côté, c'est TAverroës qui a fait le Grand Commentaire , Tinterprète par I excellence du philosophe, respecté même de ceux qui le combattent ; de Tautre, c'est rAverroës du Campo Santo, le blasphémateur des religions, le père des incrédules. Il peut d'abord sembler étrange qu*à une époque de foi absolue, ces deux rôles ne se soient pas exclus Tun l'autre, et qu'un même homme ail pu être à la fois le maître classique des écoles catholiques et le précurseur deTAntechrist. Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, le moyen âge trouvait tout naturel de demander des leçons de philosophie à ceux que sa foi l'obligeait de damner. La profonde séparation que l'on établissait entre la philosophie et la révélation, laissait croire que des païens avaient pu surpasser les chrétiens en lumières naturelles. L'historien ne doit pas être plus surpris de voir des évoques, peut-être même un pape, sortir de l'école de Tolède, que l'archéologue ne l'est, quand il trouve dans les trésors du moyen âge des orne-

ments ecclésiastiques faits d'étoffes arabes et couverts de sentences du Coran.

C'est surtout au xiv^e siècle que l'autorité du Commentaire devint absolue et incontestée. Au xiii^e siècle, Averroès reste encore dans l'opinion au-dessous d'Avicenne.

AVERRORÈS. 317

Humbert de Prulli, en 1291, énumérant les commentateurs qu'il a mis à profit pour son exposition de la Métaphysique ne le place qu'au quatrième rang. Durant le XIV^e et le XV^e siècle, au contraire, Averroès est le commentateur par excellence, le seul que l'on copie, le seul que Ton cite. Pétrarque le regarde comme le premier, le seul peut-être qui ait commenté les œuvres complètes d'un auteur ancien. Patrizzi Ten visage comme le père de toute la scolastique et le seul commentateur que le moyen âge ait connu'. Quand Louis XI entreprend, en 1473, de régler l'enseignement philosophique, la doctrine qu'il recommande est celle d'Aristote et de son commentateur Averroès, reconnue depuis longtemps pour saine et assurée. Dans une lettre datée d'Haïti (octobre 1498), Christophe Colomb nomme Averroès, d'après une citation de Pierre d'Ailly, comme un des auteurs qui lui ont fait deviner l'existence du Nouveau Monde'.

« Hist. litt. de la Fr. t. XXI, p. 88 et 89.

s Desui ipsius et mult. ignor. opp. t. II, p. 1053.

» Diss. Peripat. t. I^{er} I. XIII, p. 106. (Venet. 1571.)

« Statuimus et edicimus quod Aristotelis doctrina ejusque commentatoris Averroës, aliorumque realium doctorum, quorum doctrina retroactis temporibus sana securaque comperla est, tam

in sacrée tbeologiœ quam artium facultatibus, deinceps more consueto legatur, doceatur, dogmatizetur, discatur et intimeur. Ordonn, des rois de France^{t. XVII}, p. 610. — Cf. du Boulay, t. V, p. 708.

» Navarete, Coleccion de mages y descubrimientos 1. 1^o p. 261. (Madrid, 1825.) — Humboldt, Hist. de la découverte du Nouv. Cont, 1. 1. p. 67, 78, 97, 98.

Oo a pu remarquer qu'au xiv^e siècle ce n'est pas sans quelque peine que nous avons reconnu les averroïstes. Les réfutations de l'école dominicaine, les fureurs de Raymond Lulle nous ont seules révélé leur existence. Il serait impossible de désigner nommément un seul des maîtres qui avouaient ces doctrines. Il n'en est plus de même au xiv^e siècle. Nous y trouvons une école qui porte bien décidément pour drapeau le nom d'Averroès; ce groupe philosophique, qu'on doit envisager comme l'antécédent naturel de l'école de Padoue, présente des caractères suffisamment arrêtés : substitution du Commentaire d'Averroès comme texte des leçons aux traités d'Aristote; innombrables questions sur l'âme et sur l'intellect; manière abstraite, pédante, inintelligible*.

Le carme Jean de Baconthorp (mort en 1346) est le personnage le plus marquant de cette école. Son nom paraît toujours accompagné de Tépathète de prince des Averroïstes*. Baconthorp fut provincial des carmes en

* C'est cette école que Patrizzi avait en vue quand il parle ainsi de la seconde génération des docteurs scolastiques : c Ingens ab his philosophorum numerus ac successio manavit, quæ in Aven Roicis hypothesibus habitavit.... Inde dubitationum ac quæstio-

num sexcentorum millium nūmerus manavit. » {Discuss. Perip.
t. I«',l. Xlli, p. 106. Venet. 1571.)

* Averroistarum princeps dictas. Bibliotheca carmeliUina (Au-
relianis, 1752), col. 743. — Onines Averrois senteutiaa mordicus
teuuit, et illius scholas suo teupore quasi princeps haberi voluit.
(Pits, De ilL ÀngL Script, p. 451. — Du Boulay, Hist.

AVKRROÈS. 849

Angleterre, et devint le docteur de son ordre, comme saint
Thomas était celui des dominicains,' Dans Scot, celui des francis-
cains, Gilles de Rome, celui des augustins. Par lui Taverroïsme
devint traditionnel dans l'école des carmes. Nous voyons en effet
que, dans les premières années du xYiii** siècle, un religieux de
cet ordre, Joseph Zagaglia de Ferrare, eut Fidée de renouveler la
méthode de Bacon thorp, et de l'appliquer à la théologie ^ Bacon
thorp, du reste, cherche moins à soutenir les doctrines hétéro-
doxes de Taverroïsme qu'à en pallier l'hétérodoxie. Il rejette Tu-
nité de l'inllect, mais après avoir montré préalablement com-
bien les arguments de saint Thomas et de Hervé Nedellec sont
peu concluants contre le vrai sentiment d' A verroès. Averroès n'a
pas prétendu établir comme vraie et démontrée une hypothèse
qui serait en contradiction avec ses propres principes. Ce n'a été
de sa part qu'une Action, un exercice de logique, une thèse pro-
posée à la discussion et susceptible de mettre en lumière d'autres
vérités*. Les théories averroïstes de la perception des substances
séparées, des intelligences célestes, de l'influence du ciel sur les
choses sublunaires, de l'éternité du monde, sont en général expli-
quées dans le sens le

Unit. Paris, t. IV, p. 995.— Naudé, Apologie des grands , hommes, p. 496. Paris, 1625.)

* Mém. de Trévoux, 1713, p. 166t.

^ Nullus debet reputare istam opinionem esse veram, quam ipsemet opinans non reputat nisi ũctionem, et solum ponit eam propter exercitium, ut veritas completiua inquiratur. In 11 Sent. Dist. XXI. (Cremonae, 1618.)

320 AYERROËS.

plus adoucie C'est par le grand usage qu'il fait d'Averroès et par l'autorité qu'il lui accorde, bien plus que par sa doctrine, que Bacon l'honneur mérita d'être considéré comme le représentant de l'averroïsme au ^{xiv}^e siècle, et d'être adopté comme classique dans l'école de Padoue. Nous verrons plus tard le singulier mensonge que cette réputation a inspiré à Vanini.

Walter Burleigh doit être rangé dans le même groupe philosophique. Zimara le cite fréquemment comme un averroïste*, et en effet il fut fort copié à Venise et à Padoue durant le ^{xiv}^e siècle*. Pierre Auriol et toute la fastidieuse scolastique du ^{xiv}^e et du ^{xv}^e siècle, Pierre de Tarentaise, Nicolas Bonnet, Gabriel Biel; l'école d'occamiste surtout, Buridan, Marsile d'Inghen, appartiennent au même type. La pensée n'a plus désormais assez d'originalité pour établir une classification entre ces maîtres, suffisamment rapprochés par leur physionomie pâle et terne.

L'averroïsme n'est en un sens que le nom de cette scolastique épuisée des questions et des quodlibets, qui se traîne en expirant péniblement de vieillesse et de nullité jusqu'à l'apparition de la philosophie moderne. La seule réaction tentée hors de l'Ita-

lie contre le pédantisme averroïstique, est celle de Jean Wessel de Gansfort, esprit

* Id II Sent. Dist. i. — Qumst, qtu)dL 1. I, quæst. 14; 1. H, quæst. 7.

^ BurleitÂs et alii av&rroistœ. (Solut. contrad. f. 188.)

* Cf. Minciotti, Catal. dei codd. mss, di S, Antonio di Padota, p. 97, 98, 100, 104, 107, 135.

cultivé et déjà philologue, reflet isolé des Pétrarque, des MarsileFicin, des Politien, des Bembo, au milieu de l'Europe barbare. Jean Wessel, comme tous ces humanistes, haïssait Averroès ; il chercha à opposer Platon à la routine du péripatétisme arabe, et à la théorie de l'intellect unique, la doctrine de saint Augustin : Unus est magister Deus... In lumine tuo videbimus lumen^.

« Bnicker, t. III, p. 859, sqq. t. VI, p. 611.

CHAPITRE

L'AVERROÏSME DANS L'ÉCOLE DE PADOUÉ

L'université de Padoue mérite une place dans l'histoire de la philosophie, moins comme ayant inauguré une doctrine originale, que comme ayant continué plus longtemps qu'aucune autre école les habitudes du moyen âge. La philosophie de Padoue, en effet, n'est autre chose que la scolastique se survivant à elle-même, et prolongeant sur un point isolé sa lente décrépitude, à peu près comme l'empire romain réduit à Constantinople, ou la domination musulmane en Espagne resserrée dans les murs de

Grenade. Le péripatétisme arabe, personnifié dans Averroès, se cantonne, pour ainsi dire, dans le nord-est de l'Italie, et y traîne son existence jusqu'en plein xvii^e siècle. Cremonini, mort en «631, est, à proprement parler, le dernier scolastique.

Comment cette insipide philosophie put-elle être si vivace, malgré les railleries de Pétrarque, malgré les attaques des humanistes, dans le pays qui le premier embrassa la culture moderne? A cette question il faut répondre, ce me semble, que le mouvement de la renaissance fut un mouvement littéraire, et non un mouvement philoso-

AVERROÈS. 8t3

phique. L'Europe barbare avait trouvé dans son propre sein relan de la curiosité scientifique, mais non le sentiment de la beauté des formes. Elle faisait maintenant sa rhétorique à récolte des anciens. Les représentants du mouvement de la renaissance ne s'emparèrent jamais bien décidément de la philosophie. Cet enseignement resta ainsi dans la vieille ornière : les traditions pédantes et grossières du moyen âge s'y perpétuèrent, les esprits fins s'éloignèrent de cette maison de disputes et de mauvais ton, où Ton parlait un jargon barbare et où les charlatans tranchaient du maître. La vérité en toute chose étant extrêmement délicate et fugitive, ce n'est pas à la dialectique qu'il est donné de l'atteindre. En géométrie, en algèbre, où les principes sont extrêmement simples et vrais d'une manière absolue, on peut s'abandonner au jeu des formules et les combiner indéfiniment, sans s'inquiéter des réalités qu'elles représentent. Dans les sciences morales et politiques, au contraire, où les principes, par leur expression insuffisante et toujours partielle, posent à moitié sur le vrai, à moitié sur le faux, les résultats du raisonnement ne sont légitimes

qu'à condition d'être contrôlés à chaque pas par l'expérience et le bon sens. Le syllogisme excluant toute nuance et la vérité résidant tout entière dans les nuances, le syllogisme est un instrument inutile pour trouver le vrai dans les sciences morales. La pénétration, la souplesse, la culture multiple de fesprit, voilà la vraie logique. La forme est, en philosophie, au moins aussi importante que le fond; le tour donné à la pensée est la soûle démonstration possible, et en un sens il est vrai de

dire que les humanistes de la renaissance, en apparence uniquement occupés de bien dire, étaient plus réellement philosophes que les Averroïstes de Padoue.

Uécole de Padoue, il est vrai, n'est pas seule coupable de cet étrange anachronisme. Il n'est pas exact d'envisager la scolastique comme finissant au xv^e ou au xvi^e, ni même au xvii^e siècle. Ne vit-on pas un ordre célèbre faire à Descartes la plus vive opposition au nom d'Aristote, j'entends de l'Aristote des écoles, c'est-à-dire des cahiers que les générations de professeurs se transmettaient de main en main ? Il serait facile de montrer que la scolastique se continue encore de nos jours dans plus d'un enseignement*. Rien n'égale les bizarres contrastes que présentent sous ce rapport les roijulij ou programmes du xvi^e et du xvii^e siècle, que l'université de Padoue conserve encore. A côté de la vraie science représentée par les Fallope, les Fabrice d'Acquapendente, on trouve la théologie enseignée par un dominicain, *secundum viam* S. Thomm, et par un franciscain, *secundum viam* Scott. Cremonini annonce à ses auditeurs qu'il exposera le traité de la Génération et de la Corruption, le traité du Ciel et du Monde*, avec un traitement de deux mille florins, tan-

i On m'a assuré que dans quelques séminaires de Lombardie on suit encore, pour renseignement philosophique, des cahiers de recelé de Padoue du *ivi*@ siècle.

2 La division des chaires était déterminée par les titres des traités aristotéliques ; il y avait la chaire du traité de TAmé, la chaire des Analytiques, la chaire des Sophismes de Hentisberus, etc.

dis que Galilée, avec un traitement fort inférieur, expliquera les éléments d'Euclide *. *

L'école de Padoue est une école de professeurs. Il n'en (reste que des leçons, et les leçons, à cette époque, ne savaient pas encore devenir des livres. Aussi cette école n*a-t-elle rien laissé qui supporte la lecture, ou puisse être de quelque valeur dans Vétat actuel de Tesprit humain. Une école de professeurs peut rendre à la science de grands services, mais non représenter dans sa complexité l'ensemble de la nature humaine. La philosophie de Padoue, c'est Padoue elle-même. Comparée aux cités toscanes, cette ville est médiocre et sans génie. Toutes les belles choses, VArena, le Baptistère, laRagionCyle Santo^ y ont été faites par des étrangers. Qu'est-ce que saint Antoine, la fleur de Padoue, la vraie création padouane, comparé à François d'Assise, à Catherine de Sienne? Ses miracles sont de la plus pauvre invention ; toute sa légende est du plus mauvais style.

Le mouvement intellectuel de Bologne, de Ferrare, de Venise se rattache tout entier à celui de Padoue. Les universités de Padoue et de Bologne n'en font réellement qu'une, au moins pour l'enseignement philosophique et médical. C'étaient les mêmes

professeurs qui, presque tous les ans, émigraient de l'une à l'autre pour obtenir une augmentation de salaire. Padoue,

1 On raconte encore à l'université de Padoue, qu'après la découverte des satellites de Jupiter, Cremonini jugeant la chose contraire à Aristote, refusa, obstinément de regarder désormais au télescope.

326 AVERROËS.

d'un autre côté, n'est que le quartier latin de Venise; tout ce qui s'enseignait à Padoue s'imprimait à Venise. Il est donc bien entendu que sous le nom d'école de Padoue on comprend ici tout le développement philosophique du nord-est de l'Italie.

C'est surtout l'étude de la médecine qui contribua à fonder à Padoue le règne des Arabes. Pierre d'Abano mérite, sous ce rapport, d'être considéré comme le fondateur de l'averroïsme padouan*. Le *Conciliator differentiarum philosophorum et medicorum* prélude déjà aux essais de Zimara, de Tomitanus, pour mettre d'accord Aristote et Averroès. Chose singulière pourtant ! Pierre d'Abano ne connaît ni le *Commentaire* ni les œuvres médicales d'Averroès : toutes les citations qu'il fait de cet auteur sont empruntées à ses œuvres philosophiques. Mais à un autre titre, je veux dire par sa réputation suspecte et son orthodoxie équivoque, Pierre d'Abano porta bien mieux le nom d'averroïste. La pensée impie de l'horoscope des religions, ensuite reprise par Pomponat, Pic de la Mirandole, Cardan, Vanini, est énoncée pour la première fois, ce me semble, dans ses écrits avec une surprenante hardiesse.

4 Tiraboschi [*Storia della letteratura ital.*, t. V. l. II, chap. ii. §3] veut que Pierre d'Abano soit le premier auteur qui ait cité Averroès en

Italie. C'est beaucoup trop dire.

AYBliftO^S. 3t7

c E\ conjQDCtione Saturni et Jovis in principio ArietiSi » quod quidem circa finem 960 contingit annorum. .. totus » mundus inferior commulatur ita quod non solum régna, » sed et /e^e« et prophelœ consurguntin mundo... sicut » apparuitin adventu Nabuchodonosor, Moysi, Alexandri » Magni, Aajïam, Machometi*.» Ceci s'écrivait en 1303. Pierre d*Abano mourut pendant qu'on instruisait son procès; Tinquision prit sa revanche en faisant brûler ses os*» et son nom resta dans la mémoire populaire chargé de ma^ chinations infernales et entouré do mystérieuses terreurs. Toute la médecin^ padouane est désormais vouée à Taverroïsme'. Les médecins forment, à cette époque, dans le nord de Titalie, une classe riche, indépendante, mal vue du clergé, et qui parait avoir eu en religion des opinions assez libres. Médecine, arabisme, averroïsme, as* trologie* , incrédulité, devinrent .des termes presque

* Concil. contrav. f. 15. (Venet. 1565.)

> Sa pierre sépulcrale se voit pourtant aux Ermites, avec cette inscription : Pétri Àponi cineres. Ob. ann. 1315, òet. 66.

> Nec aliter medico philosophandum putabant, quam Âverrois et Avicenns doctrina. Facciolati, F asti Gymnasii PatatJim, !• pars, p. xlix. — Tiraboscbi. l. V, 1. II, cap. iïi,S 2sqg.

* L'astrologie se rattachait de fort près à l'esprit arabe. On croyait cependant à cette époque qu'Âverroès avait combattu les prétentions de cette science imaginaire. « Dicam ergo cum Averroë : Astrologia nostri temporis nulla est. Sed statim dicit astroio-

gus (scil. Petrus Aponus) : Averroes non scivit astrologiam ; sed astra non mentiuntur. » Benvenuto d'Imola, ad Inf. cant. XX, apud Muratori, Aniiq. 1. 111, col. 947.

synonymes. Cecco d'Ascoli est condamné, en 1324, par rinquisition de Bologne, à se défaire de tous ses livres d'astrologie, et à assister tous les dimanches au sermon dans Téglise des 'dominicains, parce qu'Il avait parlé contre la foi * ; plus tard il est brûlé , et Orcagna le place dans un de ses Enfers. Le tour d'esprit positif et enclin au matérialisme, qui domine dans l'Italie du Nord, se dévoile, les esprits forts se multiplient, et ici, comme partout, cherchent à se couvrir du nom d'Averroés. Hais les formes un peu roides du péripatétisme et la barbarie de l'école arabe firent tomber les averroïstes dans une morgue pédante qui ne pouvait manquer de déplaire aux esprits plus cultivés de la Toscane. L'instinct si délicat de Péti*arque saisit cette nuance avec une finesse admirable : l'antipathie pour Taverroïsme médical est un des traits essentiels de sa vie, et une des plus agréables boutades de ce charmant esprit.

§ III

Pétrarque mérite d'être appelé le premier homme moderne, en ce sens qu'il inaugura chez les Latins le sentiment délicat de la culture antique, source de toute notre civilisation. Le moyen âge, à diverses reprises, avait bien cherché à renouer le fil rompu et à se rattacher à la tra-

« Cf. Tiraboschi, t. V, 1. II, cap. ii, § 15. > Vasari, II, 129 (édit. Lemonnier).

dition classique. Hais le moyen âge, malgré son admiration pour l'antiquité, ne la comprit jamais dans ce qu'elle a de vivant

et de fécond. Pétrarque, au contraire, fut véritablement un ancien. Le premier il retrouva le secret de cette façon noble, généreuse, libérale de comprendre la vie, qui avait disparu du monde depuis le triomphe de la barbarie. Pétrarque devait, par conséquent, détester le moyen âge et tout ce qui s'y rattachait. Or, la science arabe lui paraissait comme un reste de la pédanterie de cette époque. Tandis que les sources originales de la science antique avaient été scellées pour l'Occident, les Arabes avaient rendu d'incontestables services. Mais, en présence de l'antiquité elle-même, ces interprètes infidèles n'étaient plus qu'un embarras. L'engouement ridicule de leurs disciples provoqua dans la nature fine et irritable de Pétrarque un violent accès d'humeur*.

Cette aversion se retrouve à chaque page de ses écrits. Pétrarque ne veut même pas être guéri par les conseils de la médecine arabe, ni par des remèdes qui portent des noms arabes*. < Je te prie de grâce, dit-il à son ami Jean Dondi ', en tout ce qui me concerne, de ne tenir aucun compte de tes Arabes, pas plus que s'ils n'existaient. Je hais

toute cette race. Je sais que la Grèce a produit des hommes

* H. Henschel a émis des vues fort analogues à celles qui suivent à *imVAllgemeine Monatschrift* de Kiel, août 1853.

* *Contra medicum quemdam invec* L. t. II, p. 1093, 1097. — *Rer. sen.*, XXII, p. 907 (Édit. Henricpetri, 1554)

* *Senil.* XII. Ep. 2 (t. II, p. 904). — *Seclusis Ârabum mendaciis.* [*Contra med, quemdam invect.* p. 905.)

AVE1IRoÈ

doctes et éloquents : philosophes, poètes, orateurs, mathématiciens, tous sont venus de là ; là aussi sont nés les pères de la médecine. Hais les médecins arabes I... tu dois savoir ce qu'ils sont. Pour moi, je connais leurs poèles; on ne peut rien imaginer de plus mou, de plus énervé, de plus obscèneV.. A peine me fera-t-on croire que quelque chose de bon puisse venir des Arabes*. Et vous néan* moins, doctes hommes, par je ne sais quelle faiblesse, vous les comblez de louanges imméritées; à tel point quo j'ai entendu un médecin dire, avec Tassentiment de ses collègues, que s'il trouvait un moderne égal à Hippocrate, il lui permettrait peut-être d'écrire, si les Arabes n'avaient écrit ; parole qui, je ne dirai pas brûla mon cœur comme une ortie, mais le transperça comme un stylet, et aurait suffi pour me faire jeter au feu tous mes livres... Quoil Cicéron a pu être orateur après Démosthène ; Virgile, poète après Homère ; Tite-Live et Salluste, historiens après Hérodote et Thucydide ; et après les Arabes il ne sera plus permis d'écrire I... Nous aurons souvent égalé, quelquefois surpassé les Orecs, et par conséquent toutes les nations, excepté, dites-vous, les Arabes 1 o folie ! 6 vertige I ô génie de l'Italie as-soupi ou éteint* I »

< Comment Pétrarque a-t-il pu connaître la poésie arabe, dont le moyen âge n'a pas eu la moindre notion?

> Unum, antequam desinam, te obsecro, ut ab omni consilio niearum rerum tui isti Arabes arceantur atque exulent : odi genus universum,..., Vix mihi persuadebitur ab Arabia posse aiiquid boni esse. ^T. H, p. 9130

*Ârabiculis, ut vos velle videmini, duntaxat eiceptis I o

La haine de Pétrarque contre les astrologues et les mé^{*}decins^{*} venait de ce que les uns et les autres représentaient à ses yeux Tesprit arabe, le matérialisme fataliste et incrédule. Il semble d'ailleurs qu'en tout temps la médecine ait eu le privilège d'ameuter contre elle les huma^{*}nistes et une certaine classe d'esprits honnêtes. La haine des médecins devint presque une idée fixe chez Pétrarque dans ses dernières années. Il avait eu quelques démêlés à Avignon avec les médecins du pape, qui affectaient de dédaigner les poètes, comme gens inutiles et sans profession *. C'est à ce propos qu'il composa ses quatre livres d'7nveciives contre un médecin*^ volumineuse déclamation où il a recueilli contre l'art de guérir tous les griefs imaginables, pour aboutir à ce résultat qu'il n'est pas au monde un médecin à qui Ton puisse se fier\ Dans une lettre à

infamis exceptio ! o vertige rerum admirabilis) o Itallca vei sopita in^nia vel extinctal {Ibid,)

* Cf. Tiraboschi, t. V, 1. H, cap. m, § 1, sqq. — Sprengel, Hist. de la méd. t. II, p. 477-78.— Andres, DeW origine, etc. t. I•^ p. 153 (Parma, 1782), et une dissertation sur Pétrarque envisagé comme critique de la médecine de son temps, dans le Janus, journal d'histoire de la médecine, publié à Breslau, par Â. W. E. Th. Henschel, t. !«' (1846). p. 183 et suiv.

» Senii. 1. XII ep, 1 et 2 (t. il, p. 900. 908, 914). — L. XV, eq. 3 (p. 951. sqq.)

* opp. t. II, p. 1086, sqq.— Comparez la critique de Louis Vives, Decamiscorruptarum artium,h V. (opp. 1. 1, p. 413, sqq. Bâle, 1555.)

* De medicis non modo nîl sperandum, sed valde etiam metuendum. (opp. t. II, p. 801.)

Boccaccio il décrit avec malice le charlatanisme et la vanité des médecins de son temps, qui ne paraissent en public que superbement vêtus, montés sur des chevaux magnifiques, avec des éperons d'or et un air d'autorité, les doigts resplendissants de bagues et de pierres précieuses*. « Peu s'en faut, dit-il, qu'ils ne s'arrogent les honneurs du triomphe; et, en effet, ils le méritent, car il n'est personne parmi eux qui n'ait tué au moins cinq mille hommes, nombre exigé pour avoir droit à ces honneurs. » Dans une autre lettre, adressée à Pandolfe Malatesta, il raconte, ou peut-être il invente à l'appui de sa thèse les anecdotes ¹ plus gaies'. Il paraît, du reste, que les beaux esprits de Padoue lui furent reconnaissants de cette campagne contre le pédantisme des médecins, puisque longtemps après Ton voit un Padouan proposer de lui élever à ses frais une statue- dans le Prato délia Valle[^] à condition qu'on lui permette d'y inscrire :

Francisco Petrarcae Medicorum hosti infensissimo.

L'antipathie de Pétrarque pour tout ce qui sentait le

* Senil. 1. V, ep. 4. (T. II, p. 796, sqq.)

* Les traités de médecine au moyen âge ne se font pas scrupule de conseiller au médecin les moyens du plus impudent charlatanisme, pour se faire valoir. Cf. Henschel, Janus, t. I^{er}, p. 307, sqq. — [^]Darembert, Voyage médico-littéraire en Angle[^] terre[^] p. 14.

» Senil. 1. XIII, ep. 8.— Cf. Ibid, 1. XIV, ep. 16. — L. XII. ep. 1 et 2. — L. III, ep. 4.

charlatanisme lui fit méconnaître quel service Técole médicale, malgré ses ridicules, rendait à l'esprit humain, en fondant la science laïque et rationnelle. Toutes les fois que Rabelais a voulu réagir contre la superstition populaire, elle est tombée dans une sorte de matérialisme âpre, roide, exclusif. Averroès et les Arabes n'étaient à cette époque pour les libres penseurs du nord de l'Italie qu'un mot de passe. On ne pouvait aspirer au titre de philosophe ingénieux à moins de jurer par Averroès. Pétrarque lui-même nous raconte à ce sujet de curieuses aventures*. Il reçut un jour dans sa bibliothèque, à Venise, la visite d'un de ces averroïstes, qui, selon la coutume des modernes philosophes, pensent n'avoir rien fait, s'ils n'aboient contre le Christ et sa doctrine surnaturelle. Pétrarque ayant osé dans la conversation citer quelque parole de saint Paul, cet homme fronça le sourcil avec dédain*. < Garde pour toi, lui dit-il, les docteurs de cette espèce. Pour moi je fais mon maître, et je sais à qui je crois. » Pétrarque essaya de défendre l'apôtre. L'averroïste se prit à rire : « Allons, dit-il, reste bon chrétien ; pour moi, je ne crois pas un mot de toutes ces fables. Ton Paul, ton. Augustin et tous ces gens dont tu fais tant de cas n'étaient que des bavards. Ah si tu étais capable de lire Aver-

1 Senil. 1. V, ep. 3 (t. 11, p. 796).— Cf. Tiraboschi, t. V. p. 190 et suiv. (Édit. Modène.)

> 111e spumans rabie, et contemptus supercilio frontem turpans : Tues (inquit) et Ecclesie doctoreulos tibi habe....

s Ces mots cités par dérision de la II^e épître à Timothée (i, 12], s'appliquaient à Averroès.

roësl... Tu verrais combien il est supérieur à tous ces drôles M
» Pétrarque eut peine à retenir sa colère; il prit raverroïste par le
manteau, en le priant de ne plus revenir. Une autre fois, Pé-
trarque s'étant permis de citer saint Augustin à un de ces esprits
forts : < Quel dommage, reprit celui-ci, qu'un si grand génie se
soit laissé prendre & des fables aussi puériles*. Mais j'ai de toi
meilleure espérance, et un jour sans doute tu seras des nôtres. »

Il paraît en effet que pendant quelque temps Pétrarque fut en
butte aux obsessions des averroïstes'. Son traité *De sui ipsius et
multorum ignorantia** n'est que le récit des conversations qu'il
eut à Venise avec quatre averroïstes de ses amis, qui mirent tout
en œuvre pour l'attirer à leur parti. Pétrarque raconte d'abord les
efforts qu'ils tentaient auprès de lui, soit individuellement, soit
réunis, et le dépit qu'ils éprouvaient en le voyant prendre au sé-
rieux sa religion et citer Moïse et saint Paul comme des autorités.
Finalement, ils tinrent conseil pour savoir si ce n'était pas

^ *Ad hoc ille nauseabundus risit* : « Et tu (inquit) este Chris-
tianus bonus ; ego horum omnium nihil credo. Et Paulus et Au-
gustinus tuus, hique omnes alii quos prsedicas, loquacissimi ho-
mines fuere. Utinam tu Averroim pati posses, ut videras quauto
ille tuis bis nugatoribus major sit I » *Exarsi. fateor, et vix manum
ab illo impure et blasphemè ore continui....*

* T. II. p. 1055.

s Neque illis ignota est bibliotheca nostra, quam loties me ten-
tantes ingressi sunt. (T. II, p. 1054.)

^ opp. t. 11, p. 1035 et sqq.

perdre sa peine que de chercher à le oonTertû-t et se résumé-
 renteo rappelant on bon homme sans littérature : Bretem diffini-
 tivam hane tulere senitniiam, scilicet me sU^e litteris virum bo-
 num. Vn manuscrit de la bibliothèque de SS . Jean et Paul a four-
 ni les noms de ces quatre averroisles ; c'étaient» dit-on, Léonard
 Dandolo, Thomas Talenlo, Zacharie Contarini, tous- trois de Ve-
 nise, et maître Guido da Bagnolu, de fteggio \ L^averroïsme était
 devenu à la mode dans la haute société Ténitienne, et il fallait en
 faire profession, si Ton voulait passer pour un homme de bonne
 compagnie '. Or, sous ce nom se cachait riocrédulité la plus déci-
 dée. € S'ils ne craignaient les supplices des hommes bien plus
 que ceux de Dieu, ils oseraient, dil Pétrar* que, attaquer non-
 seulement la création du monde selon le Timée, mais la Genèse
 de Moïse, la foi catholi {ue et le dogme sacré du Christ. Quand
 cette appréhension ne les retient plus, et qu*iU peuvent parler
 satis contrainte, ils combattent directement la Térité ; dans leurs
 conciliabules, ils se rient du Christ et adorent Aristote, qu'ils
 n'entendent pas. Quand ils disputent en public, ils protestent
 qu'ils parlent abstraction faite de la foi, c'est-à-dire qu'ils
 cherchent la vérité en rejetant la vérité, et la lumière en tournant
 le dos au soleil. Mais en secret, U n'est blasphème,

> Primas miles, seeundos simplex mercator. tertiu timplex no-
 bilis, quartos medieot phj&teos. P. degli Agostini, Seritt, Venez, l.
 l*^ p. 5. — Tirabosebi, I. c. — De Sade, Mim. sur la vie de Pé-
 trarque, U ill. p. 752.

* Cogitant te magnos, et sont plane omm;^ dirites, qïue oooo
 una mortalibos magnitudo est. (T. II, p. 1038.)

sophisme, plaisanterie, sarcasme qu'ils ne débitent, aux
 grands applaudissements de leurs auditeurs. Et comment ne

nous traiteraient-ils pas de gens illettrés, quand ils appellent idiot le Christ notre maître? Pour eux, ils vont gonflés de leurs sobismes, satisfaits d'eux-mêmes, et se faisant fort de disputer sur toute chose sans avoir rien appris, j» Pétrarque expose ensuite les subtiles questions qu'ils agitaient sur les Problèmes d'Aristote S et les difficultés qu'ils soulevaient sur la création, l'éternité du monde, la toute-puissance de Dieu, la souveraine félicité de l'homme. « Dieux immortels I s'écrit-il, on ne mérite le titre d'homme lettré aux yeux de ces gens, si l'on n'est hérétique, frondeur, insensé, et si l'on ne va par les rues et les places publiques disputant sur les animaux, et se montrant bête soi-même. Plus on attaque la religion chrétienne avec fureur, plus on est à leurs yeux ingénieux et docte. Se permet-on de la défendre, on n'est plus qu'un esprit faible et un sot qui couvre son ignorance du voile de la foi. Pour moi, ajoute Pétrarque, plus j'entends décrier la foi du Christ, plus j'aime le Christ, plus je me raffermir-

* Quot leo piles in vertice, quot plumas accipiter in cauda, ut adversi cœeunt elephantas, etc.... Qu» denique quamvis vera essent/nihil penitus adbeatamvitam (p. 1038). Solebant illi vel aristotelicom problema, vel de animalibus aliquid in médium jactare : ego autem vel tacere, vel joculari , vel ordiri aliud, interdumque subridens quærere quonam modo id scire potuisset Aristoteles» cujus et ratio nuilaest et experimentum impossibile. Stupere illi, ettaciti subirasci, et blasphemum velat aspicere. (P. 1042.)

mis dans sa doctrine. Il m*arrive comme à un fils dont la tendresse filiale se serait refroidie, et qui entendant attaquer Thonneur de son père, sent se rallumer dans son cœur Tamour qui pa-

raissait éteint. J'en atteste le Christ, souvent les blasphèmes des hérétiques de chrétien m*ont fait très-chrétien. »

Pétrarque ne se contenta pas de ces édifiantes protestations. Il avait entrepris une réfutation en forme des erreurs averroïstes ; mais il ne put l'achever. Aussi redoublait-il d'instances auprès d'un de ses amis, Luigi Marsigli, religieux augustin, pour l'engager à se charger de ce travail. € Je te demande une dernière grâce, lui écrit-il ' ; c'est de vouloir bien, aussitôt que tu jouiras de quelque loisir, te retourner contre ce chien enragé d'Averroès, lequel, transporté d'une aveugle fureur, ne cesse d'aboyer contre le Christ et la religion catholique. J'avais, tu le sais, commencé à recueillir de côté et d'autre ses blasphèmes; mais des occupations plus nombreuses que jamais, et le manque de temps, aussi bien que de science, m'en ont détourné. Applique toutes les forces de ton esprit à cette entreprise, qui jusqu'ici a été si indignement négligée, et dédie-moi ton opusculé, soit que je vive ou que je sois mort. >

On méconnaîtrait le caractère de Pétrarque, si l'on croyait que cette opposition à l'averroïsme partit d'une étroite orthodoxie. Celui qui, précurseur des plus vives

t Epîst. ultima sine titulo (opp. vol. II, p. 732). — Cf Tiraboscht, t. V, 1. il, cap. i, § 23. -- De Sade, t. III, p. 761.

Aâ8 AYBRRO&S.

aspirations des temps modernes, s*écriait près de denx siècles avant Luther :

DeU'empia Babilonia ond* è fuggita Ogni yergogna, ond' ogni bene è fort.

Albergodi dolor, madré d'errori, Son fuggit' io par allungar la vita,

celui qui adressait au peuple romain la lettre De capesseufla Ubertatén et s'écriait, dans son enthousiasme pour Cola de Rienzi : Roma mia sarà ancor bella I n'était pas homme à s*alarmer de l'émancipation des esprits. Mais Pétrarque en voulait à la morgue hautaine des averroïstes. Ce Toscan, plein de tact et de finesse, ne pouvait souffrir le ton dur et pédantesque du matérialisme vénitien. Beaucoup d'esprits délicats aiment mieux être croyants qu'incrédules de mauvais goût.

fi IV

Ce fut le sort d'Averroès< de mener de front dans l'histoire une double destinée, l'une d'afis l'enseignement classique, l'autre parmi les gens du monde et les libertins. Ces deux rôles toutefois n'étaient pas sans connexion l'un avec l'autre : l'abus que l'on faisait du nom d'Averroès était encouragé par l'autorité magistrale qu'il obtenait dans les écoles. Les habitudes de la scolastique dégénérée avaient en quelque sorte naturalisé le Grand Commentaire dans

AVERROÏS. 339

la haute Italie. Dès la première moitié du xiv^e siècle, Grégoire de Rimini, Jérôme Ferrari, Jean de Jandun et frère Urbano de Bologne nous présentent parfaitement caractérisé le renseignement qui doit se prolonger à Padoue jusqu'au milieu du xvii^e siècle.

Peu d'auteurs ont été plus cités et ensuite plus oubliés que Jean de Jandun*. Il s'agit pourtant d'un de ces maîtres auxquels l'emphase de l'école avait décerné le titre de monarque de la phi-

lophilosophie et de prince des philo-sophes. Quoique né en France, quoique ayant professé avec éclat dans l'Université de Paris*, Jean de Jandun appartient réellement à Técole de Padoue : c'est là que son nom est resté célèbre' ; c'est là qu'il connut Marsile de Padoue, et peut-être Pierre d'Abano, avec lesquels il

« Jandan est un village du canton de Signy-F Abbaye, département des Ardennes. Ce nom a donné naissance à une foule d'altérations, Jandunus, Joannes de Gandavo, de Gan, de Ganduno, de Gonduno, de Gandino, de Gedenno, de Jandano, de Jandono, Joannes Jando, etc. Zimara (Sofu^ contrad, f. 107 v<», 170 v^, 214} et Antoine Brasavola de Ferrare, dans son commentaire sur le De Substantia Orbis, l'appellent même Joannes Andegavensis.

s D'Achery, SpiciL t. HI, p. 85 (edit. ait.). On le fait aussi enseigner à Pérouse. N'aurait-on pas lu Pertisioe pour Parisius ?

> Un sonnet de Dino Compagnie publié par M. Ozanara {Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie, p. 3ld-3?o), est adressé à un Maestro Giandino, philosophe et physicien, dont le poète vante la science et les écrits. On pourrait, sans invraisemblance, identifier ce personnage avec Jean de Jandun. Dino vécut jusqu'en 1323.

3io AVERROËS.

entretenait de Paris des relations suivies, et qui le tenaient au courant des productions averroïstes. Il prit parti, comme Marsile, pour Louis de Bavière, dans la querelle de cet empereur avec Jean XXII, coopéra au célèbre ouvrage Defensorpaxis, et se vit condamner par le pape en 1328*. Ses Questions et ses Commentaires sur Aristote et Averroès, et en particulier sur le De substantia orbiSy ont été plusieurs fois imprimés à Venise, en i 488, \

496 et 1501 . La Bibliothèque impériale (anc. fonds, 6542) possède de lui un volumineux commentaire inédit du commentaire de Pierre d'Abano sur les Problèmes d' Aristote. Ce fut par Tentremise de Marsile que Jean de Jandun eut le premier connaissance à Paris de Touvragede Pierre d*Abano'.

«Cf. Martène, The8auru>8 novus Ànecd. II» col. 704 et suiv. — Baluze, MiscelLX, I.p. 311 et suiv. (Paris, 1678)— J. Wolf.Iccr. Memorab .Centenarii XVI, t. I, p. 914. — Fabricius, BibL med, etinf. lat. i, IV, p. 77. — Bandini, BibL Leopoldina Laurent, i, III, col. 103.— H. Wharton, Appendix ad Hùt. litt. Guill. Cave (Oxon. 1743), p. 36.— Oudin, /)« ScripL eccl. t. III, p. 883. — Du Boulay, Hist. univ. Par. t. IV, p. 163. 205, 206. 974. — Boulliot, Biographie ardennaise, t. II, p. 52-56.

s Et ego Joannes de Genduno. qui. Dec gratias, credo esse primus inter Parisius régentes in philosophia ad quemprsdicta expositio pervenit per dilectissimum meum magistrum Marcilium de Padua. illorum expositionem manibus propriis mihi scribere dignum duxi, ne malorum scriptorum corruptiones dampnoss delectatlonein meam in istius libri studio minorarent librumque prænominatum, scilicet illius gloriosi doctorls summas propono. Dco jubeiUe, scholaribus studit Parisiensis verbotenus expUcare. (Ms. cité.f. 1.)

Zimara* et les Coïmbrois' mettent Jean de Jandun au nombre des averroïstes. Il Test, en effet, par la mfrthode et les habitudes de son enseignement ; Averroës est à ses yeux perfeclus et gloriosissimus physicus, veritatis amicus et defensor intrepidus. Quant la doctrine, Jean de Jandun n'en a pas de bien caractérisée. Dans son commentaire sur le De substantia orbis^ il défend la thèse de la nécessité et de l'incorruptibilité de la matière céleste,

et réfute les modernes[^] qui prétendent que le ciel, étant composé de la même matière que le monde sublunaire, ne tient sa nécessité que d'une cause extérieure. Dans ses Questions sur le traité de l'Ame, il se contente de présenter, avec beaucoup de subtilité, le pour et le contre sur les questions averro'istiques de l'intellect' : L'intellect actif existe-t-il nécessairement? L'intellect actif fait-il partie de l'âme humaine? L'intellect possible comprend-il toujours l'intellect actif d'une même intelligence? Sur la question capitale : L'intellect est-il unique dans tous les hommes? il a peine à se décider entre les raisons opposées. Oui, car s'il y avait plusieurs intellects, la raison d'un homme ne serait pas celle d'un autre; oui, car dans cette hypothèse l'intellect serait individualisé par le corps; or, il est absurde qu'une substance qui existe avant d'être unie au corps soit individualisée par le corps. Non, car

* Solut. contrad, f. 210 v[®].

3 In i. II De anima, cap. i, quæst. 7, art. 1, p. 59. s Je cite d'après le ms. de Saint-Marc, classis VI, n[^] 101, et 381 de Saint-Antoine de Padoue.

342 AVERROÈS.

les mêmes raisons prouveraient que l'intelligence est identique chez tous, ce qui est absurde. Non, car l'intellect étant la première perfection de l'homme, le moi serait constitué individu par ce qui fait l'essence d'un autre*. Non, car il suivrait de là qu'un même sujet peut soutenir des modifications contraires. Non, car l'intellect étant éternel, et l'espèce humaine étant éternelle, l'intellect serait déjà parfait et plein d'espèces intelligibles*, t Pour moi, dit-il, quoique l'opinion du Commentateur et d'Aristote soit expresse, et que cette opinion ne puisse être réfutée par des raisons

démonstratives, je pense que Tiutellect n'est point unique, et qu'i/ ^a autant d'intellec[t]s que de corps humaiyis*. » Jean de Jandun repousse avec beaucoup plus de décision une opinion qu'il distingue de celle du Commentateur, et d'après laquelle une seule ùine éternelle s'individualiserait en chacun par une sorte de métempsycose. Il affirme sans hésiter, et conformément au dogme théologique, que l'âme est formée par une création directe de Dieu au moment de la génération. Sur un grand nombre d'autres questions relatives à l'intellect et à l'intelligible, Jean de Jandun s'éloigne également de l'opinion du Commentateur.

^ E|j[o essem per esse tui, et tu per esse mei.

' Quum intellectus sit ab sterno. vel ab sterno fuit humana species.... videtur quod jam est omnino perfectus et plenus speciebus intelligibilibus.

> ipse est numeratus in diversis secunduta numeratioDem corporum humanorum. — On lit à la marge : Opitiio sacra fidei.

AVBRROis. 343

Le servite frà Urbano do Bologne est un autre exemple do ces religieux qui, comme Baconlhorp, affichaient sans crainle le nom d'aveiroisle. Mazzuchelli * et Mansi* veulent qu'il ait enseigné la théologie à Paris» àPadoue et à Bologne. Hais Tiraboschi' fait observer que les anciens documents dont s'est servi le père Giani, annaliste de Tordre des servîtes S parlent seulement de Técole de philosophie que frà Urbano tint à Bologne. Le principal de ses ouvrages est de 1334, et il nous y apprend luimême qu'il était alors avancé on âge'. Cet ouvrage, qui lui mérita le surnom de Père de la philosophie^ est un volumineux commentaire du commentaire d'Âverroès sur la Physique d'Aristote. Anloine Alabanti,

général des servîtes, le fit imprimer à Venise en 1492, sous ce titre ; Urbanus Averroista, philosophus summus ex almifico servorum B. M. F. ordine, commentorum omnium Averrois super librum Aristotelis de Physico auditu expositior clarissimus avec une préface de Nicoletti Yernias*. L'auteur annonce dans un prologue l'intention de composer un semblable commentaire sur le commentaire du traité du Ciel et du Monde. Averroès, on le voit, a déjà remplacé Aristote ; c'est son texte que Ton commente, en

« ScriU. ital t. II, p. III, p. 1479.

s BibL med, et inf. laL (contin.), L VI, p. 308.

> T. V, I. II, cap. II. no 3

• Annales Servorum B. M. V. vgl, !•', p. 271.

• Ilansi (1. c.) le fait beaucoup plus moderne, j'aurais sans citer aucune autorité.

• Uain, vol. II pars H, p. 496-497.

344 AYERROÈS..

lieu et place de celui du philosophe. Prà Urbano, selon Tiraboschi, qui avait vu un exemplaire de son commentaire dans la bibliothèque d'Este à Modène, ne soutenait aucune des opinions coupables d'Averroès. Il ne paraît pas d'ailleurs qu'il ait exercé une grande influence ; car on ne trouve pas de manuscrits de ses ouvrages dans les bibliothèques de Venise et de Lombardie.

Vers la même époque, Zacharie, professeur de rhétorique [eloquentie latinæ didascalus) à Parme, écrit une thèse De tempore et motu contra Averroem qui se trouve dans le n° 49 du fonds

de Sorbonne^ L'ouvrage est de mince valeur; mais il atteste combien les questions averroïstiques étaient à Tordre du jour dans les écoles du nord de ritalie, au commencement du xiv« siècle*.

Paul de Venise (mort en U29) *, Tun des docteurs les plus autorisés de son temps , comme l'atteste le grand

* Aucun auteur d'histoire littéraire, que je sache, pas même ASbt n'a parlé de ce Zacharie de Parme. Le ms. de Sorbonne contient deux de ses ouvrages, la thèse précitée et une rhétorique latine fort intéressante, dédiée au cardinal G. de Parme et à Nicolas, doyen de Téglise de Paris, sans doute celui qui est mentionné dans la Gallia christiana {}, Vil, p. 205), vers Van 1300.

* Ce ms. avec beaucoup d'autres, provient du don fait à la Sorbonne par maître Jacques de Padoue.

* Cf. Ossinger, Bibl, Augustin, p. 922, sqq. — Tiraboschi, t. VI, P« partie, 1. II, cap. ii, § 2. — Baldassare Poli, Supplimenti al Ua-nuale di Tennemann, p. 537 et suiv. — Les manuscrits de Venise et de Padoue contiennent beaucoup de renseignements sur le même sujet.

AVERBOÈS. 345

nombre des éditions et des copies manuscrites de ses œavres, Paul de Venise, surnommé d'un commun accord excellentissimiM phUosophorum monarcha\ admet, avec une franciise dont on a droit d'être surpris dans un religieux augustin, les dernières conséquences de la théorie averroïste. « Les modernes, dit-il, prétendent que Tâme intellectuelle se multiplie selon la multiplication des individus, qu'elle est engendrée, mais non sujette à la

corruption; et ils soutiennent que telle est l'opinion d'Arisiote. Mais la vraie opinion d'Aristote, c'est qu'il n'y a qu'un intellect unique pour tous les hommes, conformément à l'interprétation du Commentateur, et d'après ce principe que la nature n'abonde jamais en superflu, comme elle ne manque jamais du nécessaire. Cela ne veut pas dire pourtant que la même âme soit à la fois heureuse et malheureuse, savante et ignorante, toutes ces qualités n'étant dans l'âme que des accidents. L'intellect humain est incréé, impassible, incorruptible; il n'a ni commencement ni fin ; il ne se compte pas selon le nombre des individus. En effet, tout ce qui est susceptible d'individualité numérique participe de la matière. Or, l'âme intellectuelle est exempte de toute concrétion matérielle. L'âme intellectuelle est la dernière des intelligences mondaines; elle est spécifique de l'espèce humaine, tandis que l'âme spi-

* ■ Ces titres de monarcha sapientim, philosophorum stuB oelatis facile princeps, se donnaient avec une singulière facilité à Padoue aux hommes les plus médiocres. Tel autre s'intitulait : Ariêtotelis anima, aiter Hippocrates, summus IUUiœ phUo9o-phu8, Aristotelis genius.

346 AVgaROÈfl.

ridve (sic], par laquelle Thomme est animal» est de même espèce que T&me des autres animaux : celle-ci est engea<drée et inco^ruplible^ »

Paul de Venise doit donc être compté au nombre des averroïstes les plus décidés. Il soutint à Bologne, devant le chapitre général des augustins, composé de plus de huit cents religieux, et avec un grand appareil de solennité, les thèses averroïstes

contre Nicolas Fava. Son habileté en dialectique ne le sauva pas d'une défaite. Le Sien-nois Ugo Benzi, ennemi personnel de Fava, qui assistait à la dispute, ne put s'empêcher de s'écrier : « Fava a raison, et toi, Paul, tu es vaincu. -- Bon Dieu ! reprit Paul de Venise, voilà qu'Hérode et Pilate deviennent amis ! » A ces mots, il s'éleva un rire général qui ût clore la séance. Paul de Venise nous est représenté par ses contemporains comme un scolastique insolent et présomptueux; Fava, au contraire, ami de Philèphe, appartenait déjà à Técole hellénistei qui devait, un siècle plus tard, détrôner Averroès.

Paul de Pergola, Onofrio de Sulmona, Henricus ab Alemania, Jean de Lendinara, Nicolas de Foligno, Mayuler StrodiLS, Hugues de Sienne, Marsile de Sainte- Sophie, Jacques de Forli, Thomas de Catalogne, Adam Bouchermefort, furent autant de maîtres renommés en leur temps *, et de zélés partisans de la scolastique aver-

* Cette théorie est extraite de la Summa totius philosophiæ, de Paul de Venise.

' La plupart de ces auteurs m'ont été révélés par l'examen des manuscrits de Vénise et de Padoue.

ATKROËS. 347

roïste. Certes, il nous est difficile de comprendre la séduction que cette philosophie pouvait exercer sur la jeunesse stadienne qui se pressait à Bologne et à Padoue. L'homme voué aux travaux de l'esprit éprouve une grande tristesse, quand) parcourant les archives de ces longs siècles d'étude, il trouve enseveli dans Toubti ces monceaux de travaux surannés, dont rien ne reste, si ce n'est quelques noms que personne ne se soucie plus de

retenir. Mais il se console en pensant que l'exercice de la raison a une valeur indépendante et absolue, que chacun de ces manuscrits de Jean de Jandun, de Paul de Venise, portant si soigneusement le nom de son possesseur et la date des études auxquelles il a servi, est entré pour une part dans la tradition de la science, et a pu contribuer à cette grande éducation de l'esprit humain, où rien ne se perd. L'abécédaire où Goethe apprit à lire n'a point été un livre inutile.

fiv

Gaetano de Tiene (1387-U65) est présenté d'ordinaire comme le fondateur de l'averroïsme padouan *. Cela n'est

* Primus Âverroi auctoritatem in ^ronasio Patavino conciliasse dicitur, ejus commentaria in philosophandis secuti sunt (Facciolati, Fasti gymn. Pal. pars U. p. 104). (n explicando, odis saliorum interpretum opinionibus, Averroem, fidiassimum philosophi commentatorem sequatur, eo ingenii acumine ut primas ei in gymnasio auctoritatem conciliaret (Tomasinus, Il vir, Elogia, t. II p. 34-35.)

point exact, puisque l'autorité d'Averroès était déjà établie à Padoue depuis plus d'un siècle, quand ce n'aurait commencé à y enseigner en 4436. Néanmoins Gaetano, par sa fortune, sa position sociale, son enseignement et ses écrits, contribua puissamment à augmenter l'autorité du Grand Commentaire. Issu d'une famille illustre de Vicence*, Gaetano devint un des personnages les plus importants de l'université de Padoue, et mourut chanoine de la cathédrale de cette ville ^ Sa bibliothèque passa, avec ses propres écrits, à l'abbaye de San Giovanni in Verdara, un des principaux centres de l'averroïsme, et de là à Saint-Marc, où elle

est encore aujourd'hui un tableau des études de ce temps. Le nombre extraordinaire de copies des cours de Gaetano qu'on trouve dans les bibliothèques du nord de l'Italie, le luxe de calligraphie qui y est quelquefois déployé, et les nombreuses éditions qu'il

^ La famille Tiene voulut, qu'en souvenir du célèbre professeur, un de ses membres portât toujours le nom de Gaetano. C'est ainsi que notre philosophe se trouve homonyme du bienheureux Gaetano de Tiene, fondateur des théatins.

> Voir pour la vie de Gaetano la notice de Calvi (en religion, Ângiol-Gabriele di S. Maria], Biblioteca e Storia di quei sci^tr tort coA délia ciità corne del territorio di Vicenza {Vicenza, 1772), vol. IL parte L

* Presque toutes ces copies ont été faites de son vivant, souvent l'année même où il avait professé le cours qui en fait l'objet. La bibliothèque de Saint-Antoine de Padoue possède plusieurs copies de luxe dont Gaetano lui-même fit hommage à saint Antoine. Cf. Minciotti, Catal. dei codd. man. di 8. An4. p. 96^.

obtint dans les premières années de la typographie *, attestent la Yogue dont il jouit, durant la seconde moitié du xv^e siècle, dans les écoles de l'Italie et même de toute l'Europe.

11 ne faut demander à Gaetano aucune doctrine originale. Moins hardi que Paul de Venise, il rejette toutes les conséquences hétérodoxes du péripatétisme. Dans son commentaire sur le traité de l'Ame, achevé en 1448, les questions averroïstes sont poursuivies dans leurs plus subtiles distinctions. Gaetano cherche à concilier l'immortalité avec la théorie aristotélique de la perception : il n'y réussit que par la plus bizarre des hypothèses*. Dans

une thèse psychologique soutenue à Padoue', Gaetano discute une question qui paraît avoir beaucoup préoccupé l'école de ce temps, à savoir : s'il faut admettre un *sensus agens* pour expliquer la sensibilité, de même* qu'on admet un *intellectus agens* pour expliquer l'intelligence. Quelquesuns, dit Gaetano, prétendent que l'intellect actif produit les espèces sensibles, lesquelles deviennent les éléments de

*■ Panzer, *Ann*, typog. p. 366 sqq. — Hain, vol. II, part. H, p. 412-413.

> *Intellectus intelligit post separationem a corpore per species et habitus qui in eo remanserant, non in actu completo, sicut dum erat unitus corpori, quia quantum ad illud dependet a fantasmatibus, sed in actu semipleno et incompleto, secundum quem modum posset non dependere a fantasmatibus et perpetuari.*

* Imprimée à Venise, 1481. Je cite d'après le ms. de Saint-Marc (*Classis Vi*, no 74 a.)

350 AVBRIIOÈ8.

la sensation, et ils attribuent, mais à tort, cette opinion à Averroès. D'autres, avec Jean de Jandun, supposent dans l'âme sensible deux ordres de puissances, les unes passives, les autres actives. D'autres enfin, et ceux-ci sont plus près de la vérité, n'admettent point l'existence d'un *sensus agens*. Ils pensent que les objets sensibles, d'une part, suffisent pour produire les espèces, et que les espèces, d'une autre part, suffisent pour expliquer la sensation, sans l'intervention d'un agent spécial. Dans une autre thèse, où Gaetano agite la question de la perpétuité de l'intellect, il se résume ainsi : Faut-il

inelleclive est produite par une création immédiate, puis infuse à la matière. L'intellect envisagé isolément est donc engendré et corruptible. Mais l'âme humaine, envisagée dans l'ensemble de ses facultés» est immortelle. Tout cela, on le voit, est indécis et sans caractère.

Averroès est désormais à Padoue le maître de ceux qui savent. Michel Savonarola, dans son livre *De laudibus Patnvi*[^] composé en 1440, l'appelle *ille ingenio divinus homo Averroès philosophus, Aristoielis operum omnium commentator*[^]. La bibliothèque de Jean de Marcanuova, léguée par lui à l'abbaye de SaintJean in Verdaraen U67, et maintenant à Saint-Marc de Venise, est composée presque exclusivement d'ouvrages averroïstes. Énumérer tous les Padouans ou Bolonais qui au xv^e siècle ont commenté Averroès, ce serait dresser la liste de tous les profes-

« Muratori, *Rerum Ital, Scripl. t. XXIV, col. 115* ».

seu rs de Padoue et de Bologne Claude Bettî * et Tibère Baziliéri de Bologne', Laurent Molino de Rovigo', Apollinaire Offredi, Barthélemi Spina, Jérôme Sabionetta[^], virent leurs leçons adoptées comme une facile interprétation du Grand Commentaire. Le célèbre Thomas de Yio Cajélan lui-même enseignait selon Averroès, et s'il faut en croire Gui Patin, si bien au courant des bruits qui couraient à Padoue, ce fut de cet enseignement que Pomponat tira son venin'. En U80, la docte Cassandra Fedele de Venise soutint à Padoue les thèses averroïstes, et obtint le laurier de philosophie*. L'opposition se montre à peine. La thèse du frère mineur Antoine Trombetta contre les averroïstes' n'enleva rien à leur hardiesse. Les dernières an-

^ La bibliothèque de l'université de Bologne possède son cours en quinze énormes volumes.

• Tiberius Barthelemy - Lectura in octo libros de Auditu Naturali Aristotelis et sui fidelissimi commentatoris Averrois qui a magistro Ulo legere scholares Papienses scripturarunt anno 1503. (Papab, 107, in-fol)

> Facciolati, op. cit. p. 114.

'Mittarelli, Appendix ad Bibl S, Michaelis prope Mullanum, col. 448, 449.

• Patiniana, p. 98^99 (édit. 1701).

• Facciolati, 1. c. p. 89. -^Tomasini, Elogia t. II p. 343, sqq.

' Tractatus singularis contra Averroistas de humanarum animarum plurificatione, ad catholicæ fidei obsequium, ^ titre ; Eximii sacræ theologiæ metaphysicæque monarchæ, Magistri Antonii Trombete, Patatini, Ordinis Minorum provinciæ S. Antonii ministri ^ Quæstio de ani-

353 AVBRROËS.

nées du xv^e siècle sont les années du règne absolu d'Averroès à Padoue.

Au nombre des averroïstes les plus déterminés de ce temps, il faut placer le théatin Nicoletti Vernias, qui enseignait à Padoue de 4474 à 4499. Bien plus hardi que Gaetano Vernias soutenait sans restriction la théorie de l'unité de l'intellect, à tel point qu'on l'accusait d'avoir infecté toute l'Italie de cette pernicieuse erreur ^ Ce fut à son école que Niphus apprit l'averroïsme*. Vernias renonça ensuite à ces dangereuses opinions, et écrivit en fa-

veur de l'immortalité et de la pluralité des âmes un livre qui parut en 1499*. L'ouvrage était dédié à Dominique

marum humanarum pluralitate contra Averroem et sequaces, in studio Patavino determinata, (Venise, 1498.)

* Falsam illam et ab omni veritate alienam opinionem Averrois de unico intellectu confirmare argumentis tentavit, usque adeo ut plebei et minuti philosophi, qui hebeti et nidi ingenio contrariam opinionem, quamvis verissimam, defendere non poterant, in vulgus jactarent eum totam penè Italiam in hunc perniciosum errorem compulisse. Riccoboni De Gymn. Patav. p. 134 (Patav. 1592). — Naudé, De Aug. Nipho Judicium, p. 27, en tête de l'édition des Opusculorum Ulpiani et politica, de Niphus (Paris, 1614). — Papadopoli, Hist. gymn. Pat. t. I*, p. 291.

* Naudé, l. c. — Nicéron, t. XVIII, p. 54.

> Volens occurrere rumori falso qui ab invidis et malevolis excitatus fuerat, et venenatum susurrum tollere qui de eo in angulis fiebat... Averroem maleficæ opinionis perfidum et vanum auctorero certissimis argumentis refutasse aggressus est. Riccoboni, op. cit. p. 135. — Cf. Facciolati, Fasti gymn. Pat, pars II», p. 106. — Tomasini, (72/mn. Pat. p. 280, 399 (Udini, 1654).

AYERROËS. 353

Grimani, patriarche d'Aquilée, à qui Vernias avouait qu'il était prêt à ébatiger son titre de philosophe contre celui de chanoine» sperans se non superphilosophi sed canonici titulo aliquando usurum. Ce changement était dû aux amicales exhortations du doge Augustin Barbarigo et de Pierre Barozzi, évêque de Padoue, qui plus tard sauva Niphus de l'inquisition, et le porta également

à corriger ses erreurs. Déjà le débat s'agrandit et sort du cercle étroit des questions logiques pour entrer dans le domaine de la philosophie morale et religieuse. Nous touchons au moment glorieux de Técole de Padoue, à celui de Niphus, d'Achillini, de Pomponat.

§ VI

En 1495, le vicary, qui, par un privilège unique, avait obtenu d'enseigner sans antagoniste, se néglige; ses élèves murmurent ; on lui oppose pour le réveiller Pierre Pomponat *. Avec Pomponat s'ouvre une ère nouvelle pour l'école de Padoue. Jusqu'ici la philosophie padouane s'est tenue dans les termes d'une métaphysique fort inoffensive. Paul de Venise, frà Urbano, Gaetano de Tienne, Vicary lui-même ne sont que des commentateurs. Aucune vie, aucune pensée ne circule sous cette dure enveloppe. La hardiesse n'est que dans les mots; le langage philoso-

* Riccoboni, *ibid*,

s Facciolati, *Il^ pars*, p. 106, 109.

354 AVBRROÈS.

phique, vingt fois quintessencié; en est venu à ne rien receler : la psychologie n'est plus qu'un cliquetis de mots sonores et d'abstractions réalisées. Pomponat, au contraire, représente réellement la pensée vivante de son siècle. C'est la personnalité de l'âme humaine, c'est l'immortalité, c'est la providence et toutes les vérités de la religion naturelle qui sont mises en cause, et deviennent dans le nord de l'Italie l'objet du débat le plus animé. Tout en expliquant Aristote et Averroès selon la règle, Pomponat sut intéresser la jeunesse et philosopher en vérité. Paul Jove

parle avec admiration de la variété de ton qu'il savait déployer dans ses leçons : ce n'est plus un scolastique, c'est déjà un homme moderne.

Pour couvrir cette tendance nouvelle, un nouveau nom était nécessaire : on trouva celui d'Alexandre d'Aphrodisias. Désormais Averroès ne régnera plus seul : réduit à partager l'école, il n'aura plus pour lui que quelques noms, et ces noms ne seront pas toujours les plus illustres.

Telle est l'origine des deux factions philosophiques connues sous le nom d'Alexandristes et d'Averroïstes. Il ne faudrait pas cependant attribuer à cette distinction une trop grande importance. M. Rilter a été jusqu'à révoquer en doute l'existence de ces deux partis *. Il est certain du moins que la démarcation entre eux n'a pas la rigueur qu'on pourrait être tenté de supposer» et qu'il est très-peu

i Gesch, der neuem Phil. I« part. p. 367 et suiv. M. Centofanti {Archivio de Vieusseux, Append. t. iX, p. 547 et suiv.) en a, au contraire, exagéré l'opposition.

de maîtres, au xvi^e siècle, que l'on puisse classer décidément parmi les averroïstes ou les alexandristes. La véritable division des péripatéticiens de la renaissance est en péripatéticiens arabes et en péripatéticiens hellénistes. Or, cette division ne coïncide nullement avec celles des alexandristes et des averroïstes. Les hellénistes, comme Léonicus Thoma[^]us, se mettaient en dehors des disputes scolastiques. C'est donc bien à tort que quelques historiens de la philosophie, Tennemann par exemple*, ont attaché une grande importance à cette division, qui n'est guère fondée

que sur un passage de Marsile Ficin', et à laquelle on ne serait point mené par l'étude des sources.

L'immortalité de l'âme est considérée d'ordinaire comme le point de divergence entre les alexandristes et les averroïstes. L'immortalité, en effet, était, vers 1500, le problème autour duquel s'agitait l'esprit philosophique en Italie, et quand les élèves d'une université voulaient apprécier, dès la première leçon, les doctrines d'un professeur, ils lui criaient: t Parlez-nous de l'âme*.
» Le grand ébranlement

» Gesch. der Phil. t. IX. p. 63.

^ Tulus fere terrarium orbis a Peripateticis occupatus in duas plurimum sectas divisus est, Alexandrinam et Averroicam. Illi quidam intellectuum nostrum esse mortalem existimant, hi vero unicum esse contendunt : utrique reiigione in unum funditus œque tollunt, praesertim quia divinam circa homines providentiam negare videntur, et utrobique a suo etiam Aristotele defecisse. (Prœf. in Plot.) — Cf. Pic. Mirand. Àpologia^ p. 237.

* Chr. Bartholmess, art. Pomponace, dans le Dict. des se, phil. p. 161.

que la conscience morale avait reçu des doctrines politiques professées au xvi^e siècle, avait tourné de ce côté l'anxiété des esprits. Les averroïstes sauvaient les apparences en soutenant que l'intellect après la mort retourne à Dieu, et y perd son individualité. Pomponat embrassa l'opinion d'Alexandre, qui niait purement et simplement l'immortalité. Dans son livre De immortalitate animæ, affectant le ton respectueux de l'orthodoxie, il combat l'averroïsme comme une erreur monstrueuse, justement réprouvée par saint Thomas \ et bien éloignée de la pensée

d'Aristote. L'unité des âmes lui semble une fiction absurde, un nonsens (*figmenium maximum et inintelligibile, monstrum ab Averroee excogitatum*). Le Napolitain Simon Porta, élève de Pomponat, qui écrivit, à l'exemple de son maître, contre l'immortalité, comme lui aussi, attaqua très-vivement les averroïstes, leur reprochant de réduire la connaissance au souvenir, et de supposer l'intelligence de l'enfant aussi parfaite que celle de l'homme; exactement ce que l'école de Locke reprochait aux idées innées de Descartes*. Enfin, nous verrons bientôt le soin de réfuter Pomponat, confié par Léon X à l'averroïste Niphus. Par

i Tarn luculenter, tam subtiliter adversas hanc opinioDem sanctas doctor invehitur, ut, sententia mea, nihil intactum, nulloque responsionein quam quis pro Âverroee adducere potest impugnatum relinquit; totum enim impugnat, dissipât et annihilât, nulloque averroïstis refugium relictum est, nisi convitia et maledicta in divinum et sanctum virum. {De Immort. anim. p. 8 et 9.)

'Poli, Supplimentij p. 551 et suiv.

un étrange renversement de rôles, les averroïstes qui, jusqu'ici, ont représenté la négation de la personnalité humaine, deviennent ainsi un moment, contre Pomponat, les défenseurs de l'immortalité et les soutiens de l'orthodoxie. Comparé au matérialisme absolu des alexandristes, l'averroïsme représentait, en effet, un certain spiritualisme. La théorie de l'intellect actif, en maintenant l'origine supérieure et la réalité objective de la connaissance, écartait les hypothèses sensualistes. Aussi vit-on, vers le milieu du XVI^e siècle, un partisan de la table rase, Vito Piza, dans son livre *De divino et humano intellectu* (Padoue,

1555) combattre énergiquement raverroïsme, au nom de l'empirisme*.

C'est donc par erreur que l'on a rangé Pierre Pomponat et Simon Porta parmi les averroïstes, et que l'on a voulu rattacher leur doctrine sur l'immortalité à celle d'Averroès; puisque, au contraire, Pomponat n'en appela à l'autorité d'Alexandre que pour faire pièce aux averroïstes*. Toutefois, cette confusion, que Bayle et Brucker ont justement relevée, n'était pas sans quelque fondement. La philosophie italienne, se dégageant des discussions abstraites du moyen âge, en était venue à se résumer dans quelques questions d'un matérialisme fort simple : que l'immortalité de l'âme

* Poli, Supplim. p. 561.

^ Secutas Âphrodisœi placita, cujus dogmate ad corrumpendam juveDtutemdissolvendamqueCbristianaB vitae disciplinam« nihil pestilentius induci potuit. (Pauli Jovii Elogia, cap. lxxi, p. 164.) Cf. Brucker. t. IV, p. 162. — Bayle, art. Pomponace^ note B.

S58 AVsaBOÈs.

a été inventée par les législateurs pour maintenir le peuple; que le premier homme s'est formé par des causes naturelles; que les effets miraculeux ne sont que des impostures ou des illusions ; que la prière, rinvocatioD des maints, le culte des reliques sont de nulle efficacité; que la religion n'est faite que pour les simples d'esprit*« Voilà ce qu'on appelait averroïsme, voilà ce que les gens d'esprit soutenaient dans les cours et dans les cercles lettrés, affectant de mettre le représentant de cette doctrine au-dessus des évangélistes et des apôtres, et de faire de ses écrits leur lecture favorite *. Cet averroïsme des hommes du monde est bien

celui de Poinponat. Peu s'en faut qu'il ne renouvelle le blasphème des «Trois Imposteurs'. » L'apparition des religions [leges) et leur dt'cadence sont un effet de l'influence des astres V Le christianisme est

^ Campanella regarde le machiavélisme et raverroume comme deux rejets parallèles de la doctrine d*Àristote. Cf. Brucker, t. IV. p. 472-73; t. V, p. 110.

^ Àudivimus Italos qiosdam qui suis et Aristoteli et Averroi tantum temporis dant, quantum sacris litteris il qui maxime sacra doctrina delectantur, tautum vero fidei quantum apostolis et evangelisliis qui maxime sunt in Christi doctrinam religiosi. Ex quo nala sunt in Ualia peslifera illa dogmata de mortalitate animi et divina circa res humanas proviJentia, si verum est quod dicitur : nihil enim praeter auditum habeo. (Melchior Canus, De locis theol. L X, cap. v.)

* De immorL animœ, cap. xiv.

* Ilujusmodi législatures, qui Dei filii merito nuncupari possunt, procurantur ab ipsis corporibus coelestibus {De incant. 1. XII. p. 293.)

AVBBBOËS. 359

déjà refroidi ; il n'a plus la force de produire des miracles ^ Que dire de ce dilemme contre la Providence, où il se complaît avec une éûdente malice? c Si les trois reli* gions sont fausses, tout le monde est trompé; si, sur les trois, il n'y en a qu'une de vraie, il y en a deux défausses, et par conséquent la majorité est toujours trompée. » Cela n'est-il pas bien du temps où Ton discutait la question de savoir lequel des trois législateurs a Te mieux

réussi et gagné le plus de sectateurs *? L'expression même de *leges et legUlatores*, don\ les philosophes italiens se servent pour désigner les religions et leurs fondateurs, est empruntée aux traductions d'Averroès, où le mot *lex* représente toujours le mot arabe «rAarld loi, religion). Le passage de la Destruction de la Destruction^ où Averroés a insisté avec le plus de hardiesse sur le parallèle des religions, est intitulé dans les éditions italiennes : *Sermo de legibus*, et relevé par l'annotateur avec une intention évidente'.

L'opposition de l'ordre de la foi et de l'ordre philosophique, que nous avons trouvée durant tout le moyen âge comme le trait distinctif des averroïstes, est aussi la base du système de Pomponat. Pomponat, philosophe, ne croit pas à l'immortalité, mais Pomponat^ chrétien, y croit. Certaines choses sont vraies théologiquement, qui ne sont pas vraies philosophiquement. Théologiquement, il faut

* *Quare et nunc in fide nostra omiia frigescent, miracula desinunt, nisi conficta et simulatà, nuoc propioquus videtur esse finis.* {Ibid. p. 286.)

3 Menagiana, t. IV, p. 286 et suiv.

» opp. t. X, p. 351 (édil. 1560.)

360 AVBRROÈS.

croire qae rinvoatiOD des saints et Tapplication des reliques ont beaucoup d*efBcacité dans les maladies ; mais, philosophiquement, il faut reconnaître que les os d*uD chien morten auraient tout autant, si on les invoquait avec foi '. Pendant quatre siècles, les libres penseurs ne trouvèrent pas de meilleur subter-

fuge pour excuser leur hardiesse aux yeux des théologiens. La compression produit toujours la subtilité; la conscience proteste, et se venge par un respect ironique des entraves qu'on lui impose.

Si donc on applique le nom d'averroïstes à cette famille de penseurs inquiets et exaspérés par la contrainte, si nombreuse en Italie à la renaissance, et qui se couvrait du nom du Commentateur, Pomponat doit ôtre placé au premier rang parmi les averroïstes, et Vanini a pu dire avec vérité : Peirus Pomponatius, philosophais acutissimits, in cujus corpus animum Averrois commigrasse Pythagorasjudicasset*. Mais, si on entend par averroïste un partisan de la doctrine de Tunité de Tinllect, ce nom convient si peu à Pomponat, que toute sa vie n*a été qu'un combat perpétuel contre Âchillini, le champion de Taverroïsme'. Âverroès, d'ailleurs, est traité dans ses écrits

t Quœ omnia, quanquam a profano valgo non percipiontor, ab istis tamen philosophis, qui soli sunt dii terrestres et tantum distant a caeteris, cujuscumque ordinis sive conditionis sint, sicut homines veri ab hominibus pictis, sont concessa et demonstrata. {De incant. p. 53.)

* Âmphith. Exerc. vi, p. 36.

i Ce moment de rhistoire de recelé de Padoue a donné liea à beaucoup de méprises. Bayle (art. Pomponace, note B) a

avec ane entrême sévérité : il trouve ses opinions si extravagantes et si dénuées de sens qu'il doute que jamais personne les ait prises au sérieux, et qu'Averroès luimême les ait comprises * .

Pomponat étant présenté comme le fondateur de Talexandrisme, bien qu'à vrai dire on ne remarque chez lui aucun attachement systématique pour Alexandre, la symétrie voulait qu'Achillini devint le chef des averroïstes. Cette classification serait tout artificielle, si on prétendait qu'Achillini a réellement soutenu l'unité des âmes et l'immortalité collective. Tout en reconnaissant que, sur ces deux points, la doctrine d'Averroès est conforme à celle d'Aristote, Achillini rejette expressément ces théories comme opposées à la foi. Mais, à un autre point de vue, Achillini mérite le nom d'averroïste, je veux dire par l'importance qu'il accorde au Grand Commentaire, par sa manière scolastique et pédantesque. L'école de Padoue n'a rien de plus célèbre que les luttes de Pomponat et d'Achillini. Achillini remportait dans les thèses solennelles; mais le public donnait raison à Pomponat, en se portant en foule à ses leçons. La ligue de Cambrai les força Tun et

relevé Terreur de ceux qui placent Pomponat parmi les averroïstes. Brucker (t. P', p. 826) avait commis d'abord la même méprise; plus tard (t. III, p. 162] il l'a rectifiée. Leibnitz (opp. t. I^{er}, p. 73) est tombé aussi dans quelque confusion à cet égard.

* Cf. n. Ritter, *Gesch. der neuem Phil.* 1^{re} part. p. 393.

» H. Ritter, *ibid*, p. 383 et suiv.

» Nicéron, t. XXXVI, init. — Tiraboschi, t. VI. p. 492. — Papadopoli, *HisU gymn Patav.* t. II, p. 298. — Les œuvres

36i AVKRRoÈ8.

Tautre, en 4509, de transporter leur champ de bataille à Bologne. La lutte s'y continua jusqu'à la mort des deux combat-

tants, vers 1520.

Achillini n'est vraiment qu'un disputeur, un continuateur de la vieille école padouane, où la qualité la plus nécessaire était Thabileté dans les exercices publics, l'audace à presser un adversaire, l'assurance dans les réponses. Comme tous les averroïstes, il cherchait à paraître orthodoxe, en invoquant sans cesse la distinction de Tordre théologique et de l'ordre philosophique. Il se montre beaucoup plus libre dans sa hautaine épitaphe à San Martino Maggiore de Bologne :

Hospes, Achillinum tutnulo qui quieris in isto,

Falleris; ille suo junctus Aristoteli Elysium colit, et quas rerum
bio discere causas

Vix potuiti plenis nutic videt ille ocuUs. Tu modo, per campos
dum nobiliâ umbra beatos

Errât, die longum perpetuumqne Vale.

§ VII

Ainsi, ces doctrines que nous avons vues, au temps de Pétrarque, réduites à se cacher et à conspirer dans Tombre,

d*Âchillini ont été plusieurs fois imprimées à Venise, en 1508, 1545, 1551, 1568. Il est surprenant qu'on lise dans le Dict. des sciences phihsophiques qu'il n'a laissé aucun écrit qui soit parvenu jusqu'à nous.

AVBRROfcS. 363

étaient devenues, au commencement du xvi* siècle, la philosophie presque officielle de toute Tltalie. Les discussions sur rim-

mortalité de V&me étaient à Foixle du jour à la cour de Léon X. Bembo ne cachait pas ses prédilections pour Pomponat. Ce fut lui qui sauva le philosophe du bûcher, et se chargea, pour apaiser l'inquisition, de corriger le *De Immortalitate animæ*. Ce fut encore sous sa protection que Pomponat publia un *Defensorium* contre Niphus. Tous les vieux dictons de Taverroïsme incrédule, que Tenfer est une invention des princes, que toutes les religions renferment des fables, que les prières et les sacrifices sont des inventions des prêtres, se répétaient par les gens les mieux établis & la cour. C'est un averroïste que cet incrédule de la Messe de Bolsène. Le moyen âge lui eût donné des cornes, à ce mécréant qui ose douter devant le sang du Christ. Voyez la différence ! Raphaël en fait un galant personnage, lorgnant agréablement le miracle, en homme d'esprit qui connaît la raison des choses, et qui a lu son Âverroès.

Ce n'est pas que, pour sauver les apparences, on ne se montrât sévère par moments. On condamnait Pomponat, et sous main on Tappuyait. On payait Niphus pour le réfuter, et on encourageait Pomponat à répondre à Niphus. Que pouvait-on attendre de sérieux d'une bulle contresignée Bembo, et ordonnant de croire à l'immortalité ? La nuance qui séparait en ceci les alexandristes et les averroïstes était d'ailleurs presque insaisissable. Les premiers avouaient franchement les conséquences de leur doctrine, auxquelles les seconds n'échappaient que par de subtils

mensonges. De part et d'autre, la méthode, l'esprit, les tendances irréligieuses étaient les mêmes. Harsile Ficin, J.-A. Martas Gaspard Contarini*, plus tard Antoine Sirmond, leur opposent les mêmes arguments, et le concile de Latran les enveloppe dans la même condamnation.

Le concile de Latran ne fut qu'un effort impuissant pour arrêter l'Italie dans la voie où elle était engagée, et d'où la grande réaction provoquée par Tébranlement de la réforme put seule la tirer. Certes, à n'envisager que les termes de la bulle, on croirait qu'il s'agit du zèle de la plus pure orthodoxie. Tous les subterfuges de, l'école de Padoue y sont prévus. Le concile condamne et ceux qui disent que l'âme n'est pas immortelle, et ceux qui prétendent qu'elle est unique dans tous les hommes', et ceux qui soutiennent que ces opinions, quoique contraires à la foi, sont vraies philosophiquement[^]. Il ordonne en outre aux professeurs de philosophie de réfuter les opinions hétérodoxes, après les avoir exposées*, et enjoint de

* *Àpologia de animæ immortalitate, cum diçessione, quod intellectus sit multiplicatus*, joint comme réfutation au *De Anima* et *inente humana* de Simon Porta.

> Contarini, écrivant contre Pomponat» se crut également obligé de réfuter l'unité de l'intellect (Poli, p. 550).

* Concil. Later. V, sessio vii! (Labbe, Concil. t. XIX, col. 842.)

* *Quamque verum vero minime contradicat, omnem assertionem veritati illuminatæ fidei contrariam omnino falsam esse definimus.* {Ibid.)

' *Insuper omnibus et singulis philosophis districte præcipiendo mandamus ut, quum philosophorum principia aut con-*

poursuivre, comme hérétiques et infidèles, les fauteurs de si détestables doctrines. Enfin, il défend aux clercs de consacrer plus de cinq ans à l'étude de la philosophie et de la poésie, s'ils n'y joignent l'étude de la théologie et. du droit canon.

Cette bulle est datée du 9 décembre 1512. Or, c'est précisément dans les années qui suivent que la controverse excitée par Pomponat atteignit le plus haut degré de vivacité et de hardiesse. Le *De Immortalitate* animée parut à Bologne en 1546. Le décret de Latran n'eut donc pas une grande efficacité. Quelques voix s'élevèrent même timidement dans le concile en faveur des doctrines condamnées*. Contelori mentionne, il est vrai, un ordre daté du 43 juin 1548, par lequel il est enjoint de poursuivre Pomponat comme rebelle au concile de Latran * ; mais il

claciones in quibus a recta fide deviare noscuntur auditoribus suis legerint, quale hoc est de animae mortalitate aut unitate, et mundi aeternitate, alicuius huiusmodi, teneantur veritatem religionis christianae omni conata manifestam facere, ac omni studio huiusmodi philosophorum argumenta, quum omnia solubilia existant, pro viribus excludere atque resolvere. (Ibid.)

* R. P. D. Nicolaus, episcopus Bergomensis, dixit quod non placebat sibi quod theologi imponerent philosophis disputantibus de veritate (1. unitate) intellectus, tanquam de materia posita de mente Aristotelis, quam sibi imponit Averrois, licet secundum veritatem talis opinio est falsa. Et R. P. D. Thomas, generalis ord. praedicatorum, dixit quod non placet secunda pars bullae, praecipiens philosophis ut publiée persuadendo doceant veritatem fidei. (Labbe, col. 843.)

* Petrus de Mantua asseruit quod anima rationalis, secundum

ne paraît pas que cet ordre ait eu aucune conséquence. Le décret fut pris beaucoup plus au sérieux en Espagne. L'auteur d'une vie de Raymond Lulle qui vivait vers ce temps nous atteste que, tous les ans, on le lisait solennellement à l'université de

Palma*, et que lui-même, pour témoigner sa joie de cet heureux événement, composa une pièce de vers, où Léon X était égalé à Ferdinand le Catholique pour son zèle contre l'hérésie :

lile reos lidei flammis ultricibus arcet,

Tuque peregrinum dogma vagumqae premis.

Vos duo &uilcitis gestis et voce Leones, Omnia sub Christi mittere régna jugo.

Cet excellent pape ne méritait certainement pas un tel éloge. Il prenait trop d'intérêt au débat pour songer à brûler les combattants, et ce fut bien moins pour le clore que pour le plaisir de le voir durer qu'il commanda une réfutation de Pomponat à son théologien de confiance, Augustin Niphus.

dum principia philosophise et mentem Aristotelis, sit sen tî-deatur mortalis, contra determinationem concilii Lateranensis. Papa mandat ut diclus Petrus revocet, alias centra ipsum procedatur. 13 jun. 1518 (apud Ranke, HisL de la pap. i, .!«', chap. 11, § 3).

* Acta SS, Junii, t. V, p. 678.

AVBRROès. 36'

§ VIII

Niphus avait commencé par être averroïste déterminés Au sortir de Técole de Vernias, il écrivit son traité De Intellectu et dmonibuSy qui fit scandale à Padoue. Il y soutenait l'opinion de son maître surTunité de Tintellect, et s'efforçait de prouver qu'il n'y a d'autres intelligences séparées que celles qui pré-

sident aux mouvements des corps célestes. Les arguments de saint Thomas et d*Albert contre Averroës y étaient traités avec si peu de respect, qu'il fallut la protection du pieux et tolérant Barozzi, évêque de Padoue, pour arracher Fauteur à la fureur des thomistes. Barozzi rengagea, pour apaiser Téméute, à supprimer quelques passages de son livre, et ce fut avec ces corrections que *Touvrage* parut en 1492". Cette méssa-

« Tous ceux qui ont parlé de Niphus, Nicéroni Bayle, Brucker, Tiraboschi; etc., n'ont guère fait que reproduire la notice que Naudé a mise en tête de son édition des *Opuscula moralia et politica* de Niphus (Paris, 1614). La date de la mort de Niphtis est fort incertaine. Naudé fait observer qu'il vivait encore en 1545, puisqu'en cette année il dédie un ouvrage à Paul III. Il aurait pu même dire' en 1549, puisque dans le titre de l'édition de ton commentaire sur la Physique, datée de cette année, on lit : ... *Post multat edUiones per eumdem auclorem in uUbna ejus œtate summa diligentia recognita atque am[^] pliata*.

' Niphus pourtant assure, dans sa préface, n'avoir rien eu à

368 AYERROËS.

venlure le rendit plus sage. Il se rallia à l'orthodoxie et devint zélé catholique. Padoue, Salerne, Rome, Naples, Pise le virent successivement, sous les noms de Suessanus, Eutychius, Philotheus, enseigner un averroïsme mitigé. Ses commentaires sur le *De Substantia orbis*, sur le *De Animæ beatitudine*, et surtout sur la Destruction de la Destruction[^] prirent place dans toutes les éditions à côté des textes d'Averroës, sans parler d'une foule d'opuscules qu'il faisait succéder d'année en année. Lui-même se fit éditeur d'Averroës, et en \ 495-[^] 497, parut par ses soins

une édition complète, depuis souvent reproduite. Dès cette époque les libraires aimaient à joindre aux ouvrages anciens quelque recommandation illustre parmi les contemporains. Le nom de Niphus devint ainsi inséparable de celui d'Averroès. Averroès seul a compris Aristote; Niphus seul a compris Averroès.

Solus Aristotelis nodosa volamina novit Corduba, et obscuris
expriaît illa nodis.

Gloria Parthenopes, Niphus bene novit utrumque, Et nitidum
médiâ plus facit esse die*.

Niphus tenait beaucoup d'ailleurs à ne pas se brouiller avec les théologiens. Dans son commentaire sur la Des-

effacer qui fût contraire à la foi catholique. « Satis mihi sit, ajoute-t-il, Petrum Barolium, episcopum Patavinum, Christianorum nostræ ætatis decus et splendorem, et oui non minus in fide quam in philosophia tribuo,... defensorem habuisse. »

*■ Vers mis par Jérôme Paterni en tête du commentaire de Niphus sur le XII^e livre de la Métaphysique (Venise, 1518).

AVBRROÈS. 369

truccion de la Destrwlion^ il affecte de se servir sans cesse de ces expressions : At nos christicolm.*., at nos cathoUci., Ses notes marginales sont souvent de vives ironies : Non potest mêl-ligare Averroes quod Deus sU in omnibus : o quam rudis ' / — Maie intelligi»^ bone vir^ sententiam Chrùtianorum* l A Rome, il eut beaucoup de succès; Léon X le créa comte palatin et lui permit de prendre les armes des Médicis. Son livre De Immortalitate animæ, réfutation de celui de Pomponati parut à Venise en 1518.

Niphus semble avoir été un de ces chevaliers d'industrie littéraires si communs en Italie au xvi^e siècle. Il savait, comme l'Italien parasite, amuser ses maîtres par ses fanfaronnades de débauche, accepter le rôle ridicule et payer son écot en bons mots. Ses traités politiques et moraux avaient de la vogue. Charles-^euint lui accorda ses bonnes grâces, et il avait l'honneur de plaire aux princesses de son temps'.

Cette légèreté de caractère ne permet pas de prendre bien au sérieux la doctrine philosophique de Niphus. Sa psychologie est au fond la psychologie thomiste, qu'il avait d'abord combattue. L'intellect, forme du corps, est

' 1 F. 302 (édit 1560).

«iWd.f. 119, 175VO, 206VO.

* Son traité Du beau, dédié à Jeanne d'Aragon Golonna, est destiné à prouver que le corps de cette dame était le critérium forme ou la beauté archétype, vu qu'il olirait en tout la proportion sesquialtère. Bayle a gravement discuté d'où pouvaient lui venir, sur ce point, des connaissances aussi précises. (Art. Jeanne d'Aragon, note B, G, D.)

370 AVERBOËS.

susceptible de pluralité numérique; il est créé aa momentl pu il est uni au sperme, et survit au corps ^ Ni Aristote, ni Averroès n'ont connu la rréalion ; cependant il ne répugne pas aux principes du péripatétisme que Dieu prcH duise quelque chose de nouveau, sinon par variation de lui-même, du moins par variation de la cause objective. Ce qu'Aristote rejette absolument, c'est la création dans le temps ; mais rien n'empêche de suppo-

ser la création éter* nelle, en accordant au néant une priorité conceptuelle*. Niphus varia beaucoup sur ce point : dans son livre De Immortalitate animae et dans les dernières éditions de ses commentaires, il en vint jusqu'à soutenir que les principes d'Aristote ne répugnaient pas à la création dans le temps, et que ce philosophe avait envisagé l'intellect comme créé.

Niphus a été généralement considéré comme un des chefs de l'école averroïste'. M. Ritter a fait observer que sur une foule de points, il combat la doctrine du commentateur, et que, dans son commentaire sur le XIP livre de la Métaphysique, il le traite avec un mépris affecté : c Averroës in praesenti commento fere dicit totum erratum

> verba....Magno miratu dignum est quoniam pacto \ir

> isie (Averroës) tantam fidem lucratus sit apud Latinos

i In Phys. ausculL p. 47 v» (Venet. 154d). — De intellectu et de potentia. 1. II.

* In Phys, f. 45 v« et 47.

> Averrois sectatores qui noscunt hoc «vo adhuc spirant, inter quos nous et caput est Suessanus... etc. (Ant. Brasavola, in De subtilitate. orbiSf ms. bibl. Ferrar., n° 304, p. 407.)

AVERRORÈS. 871

» in exponendis verbis Aristotelis, quum vix iinum verbum recte exposuerit*....» Il appelle ses commentaires potius confusiones quam expositiones, et il déclare n'adopter cet auteur que parce qu'il est célèbre et que les élèves ne veulent pas entendre parler d'un autre maître* Il est vrai qu'ailleurs il lui accorde les

plus grands éloges[^], et se montre impitoyable pour ses détracteurs[^] Ce serait peine perdue que de chercher à concilier ces différences, et Nîphus serait sans doute le premier à en sourire.

* H. Ritter, *Gesch.derneuem Phil.* V[^] part. p. 381 et suiv. — Cf. Comment, in *Destr. Deslr.* l 60, 64, 177 v», 211 (édit. 1560)..

s Quum barbarus sit« Grseorum mentem ad plénium inteiligere non potuiL..; sed quia nostro tempera famosus est, ita ut nulltis videatur peripaUiicm nisi Averroïcus, cogor ipsum exponere. Adest præterea rogatus nostrarum scholarum, oui non parère difficile videtur. {Philosophorum hac nostra tempesiate înonarchœ, Augustini Nîphi Sues[^]ani, In duodecimum Metaph. f. 2 et proœm. Venet. 1518.)

* Hic ex Grtecis enarratoribus perinde atque ex optimis fontibus philosophiam visns est non tam hausisse quam expressisse; qua e re soins commenta toris nomen sibi comparavit. Dii immortales ! quantum est bonos sequi authores. [In *Phys auscuU. praef.*.)

* Quidam Averromastici, quorum studium potissimum est in reprehendendo Averroe. {Ibid, î, 51 v[^], 53 v[^].)

372 AVBRROàs.

§ IX

L[^]averroïsme inoiïiensif de Nîphus fut pendant tout le xYi[^] siècle l'enseignement officiel de Padoue. 'Le mot d^{*}averroïsrne ne représentait plus une doctrine, mais' la confiance accordée au Grand Commentaire dans l[^]interprétation d'Aristote. Or, bien loin que les Ibéologiens fussent contraires à un tel enseignement, il y avait dans cette fidé- Jité aux vieux textes un respect de Tau-

torité qui devait leur plaire. C'étaient les novateurs en philosophie et en littérature qui appelaient cela de la routine et de la barbarie. Les hommes les plus catholiques voulaient être appelés averroïstes dans le sens que nous venons d'expliquer*. J'ai vu à Rome, au couvent de la Chiesa Nuova, dans une armoire contenant les livres qui ont appartenu à saint Philippe de Neri, et que Ton garde comme reliques, un bel exemplaire manuscrit d'Averroès. L'Église approuvait hautement l'étude d'Aristote; le cardinal Pallavicini allait jusqu'à dire que sans Aristote l'Église aurait manqué de quelques-uns de ses dogmes. Or, Averroès était, de l'aveu général, le meilleur interprète d'Aristote. Va^j'ccç sfx des disciples de Pythagore, dit un contemporain^ n'a rien qui doive nous étonner, puisque de nos jours nous voyons tout

* ■ Vires catholicos se et esse et dici velle averroistas, dit le cardinal Tolet. (Âpud Bruckerum, t. VI, p. 710.)

AYERROÈS. 373

ce que dit Averroès passer pour axiome aux yeux de ceux qui philosophent*. Les titres les plus splendides lui étaient prodigués : Solertissimi^s peripaetiecm disciplina interprès. — Altividtis aristotelicorum vestigator pénétralium. — Magnus Averroès ^philosophas consummatissimus. — Primarius rjrum artstotelicarum commentator. Le mot averroïste^ enfin, n'impliquant plus aucune nuance d*opinion, mais désignant seulement un homme qui a beaucoup étudié le grand commentaire, devint synonyme de philosophe, comme galéniste Tétait de médecin.

Marc-Antoine Zimara, de San Pietro, au royaume de Naples, se fit une grande réputation dans les écoles, par les soins dont il entoura le texte d' Averroès. Se& Solutions des contradictions

d'Aristote et d'Averroès[^] ses Index[^] ses concordances, ses annotations marginales, ses analyses, devinrent, comme les travaux de Niphus, des parties intégrantes de toutes les éditions d'Averroès. Averroès subissait dans Técole de Padoue le sort de tous les maîtres classiques. Au texte de ses œuvres on préférait des résumés modernes, plus maniables, plus usuels.

La subtilité et la sécheresse sont les défauts communs de tous les averroïstes. Mais nul, il faut le dire, ne les a

[^] Prsf. Jant. (edit. 1553) f. 3 v[^], 6 v», 12. Car omnibus bene philosophantibus viris adversabimur, qui Untam ufto ore Averroï tribuunt, ut neminem qui non averroïsta sit bonum unquam fore philosophuro praedicent,....nec quemquam prorsus philosophum putent qui huic audeat contrjdicere. — Cf. Hantinum, proef. in libr. De Part et gêner, anim. — L. Vivem, De causis corr. artX V. opp. t. I, p. 410. (Bâle. 1555.)

374 AVBRROftS.

portés aussi loin que Zimara. Cette barbarie commençait à fatiguer, même à Padoue. Déjà nous avons vu la faveur publique abandonner le pédant Achillini et se porter sur Pomponat. Zimara éprouva la même disgrâce . Il devint ridicule, insupportable aux élèves, et ne put enseigner que trois ans< . Bembo, dans une lettre datée du 6 octobre 1525% exprime avec finesse, l'immeur que lui inspirait cette méthode surannée, t II quale Otranto', écrit-il à Rannusio, è già da ora tanto in odio di questi scolari tutti dair un capo air altro che se nerldono con isdegno. Ferciocchè dicono che ha dottrina tutta barbara e confusa, cd è seraplice averroïsta.... E costul pare che sia tutlo barbare e pieno di quella feccia di dottrina, che ora si fugge corne la mala ventura. Siate si-

curo che questo povero studio quest* anno, quantoallearti, non arà quattro scolari, e sarà I* ultime di tutti gli studj. Mea nihil in-urest: se non in quanto essendo io di cotesta patria, mi duole dl veder le cose che sono d^alcun momento ail' onor pubblico, andare per questa via lontano da quello che si dee deslderare e procacciare. »

Les SoluHones contradictionum Àristoielis et it?crois^f composées en grande partie diaprès Zimara, et re-

* Faeciolati, 11I« pars, p. 274.

« Opère, t. III, p. 118. Veneiia, 1729.

* San Pietro, patrie de Zimara, est un petit bourg près d*otrante. On désignait souvent en Italie les hommes par le simple nom de leur ville natale : Suessa, pour Niphua; Corduba, pour Âverroès*

* opp. Averb. t. XI (édit 1660).

ATRRROÈS. 375

cueillies par les Juntas, ne sont pourtant pas sans Intérêt, à cause des nombreuses citations qu*on y trouve des mat-^ très en faveur à Padouc. Il est curieux de voir dt^filer sur chacune des questions'alors agitées Gilles de Rome, Wal-^ ter Burieigh, Baconlhorp, Jean de Jandun, Grégoire de Rimini, Paul de Venise, Jacques de Forli, GaoUiwo de Tiene, Pomponat, Achillini, Niphus. Ce qui est plus eu* rieux encore, ce sont les anecdotes relatives aux ar|^mentations de TUniversité de Padoue qui y sont rapportées, et qui nous font pour ainsi dire assister aux discussions de cette école célèbre*, là doctrine de Funitô de Tintellect est adoptée dans le sens de Tunité des prin^ cipes communs de

Tesprit', mais ouvertement rejetée, en ce sens qu'il n'y aurait qu'un seul principe substantiel de la raison humaine. Zimara entre flans de subtiles distinctions sur les diverses nuances que cette théorie avait prises dans Fécole de Padoue, et sur les efforts que Ton avait faits pour la concilier avec la foi'. Mais toujours respectueux pour le Commentateur, il aspire moins à le réfuter qu'à prouver que les erreurs qu'on lui attribue ne

1 Par exemple, f. 62 v«, 134 yo, 140, 212 r>.

» F. 177 yû.

* Isti sunt mediiinter Averroem etChrislianos : yoluntenim tenere unitatein intellectus cum Averroe, et ^olunt eam defendere cum principiis Christianorum,. et ista non possunt stare...« Eru-bescant ergo memlacio velle tueri unitatem intellectus, imponendo ei illud quod non dixit.... ut ipsa tandem yeritate coacti nullo pacte défendant unitatem imo potius fatuitatem intellectus. {Ibid. f. 210 et y®.)

376 AYERRÔÈS.

lui soDt pas imputables. L'intelligence première donne l'être au premier mobile, et par lui à l'univers. Le premier moteur est la forme des êtresS comme le maître est la forme de &on esclave. L'intellect actif n'est ni Dieu luimême, comme le veut Alexandre, ni une simple faculté de r^e, mais une substance supérieure à l'âme, séparable, incorruptible*. La forme est le principe d'individuati<^: la forme en effet suppose la matière, tandis que la proposition réciproque n'est pas vraie*. L'âme intellectuelle est séparable et immortelle^. La vérité nous arrive par deux voies, les prophètes et les philosophes ; dans le doute, les prophètes doivent être crus de préférenceV

Une foule de laborieux professeurs concoururent avec Niphus et Zimara à l'élucidation des œuvres d'Averroès. Antoine Posi de Monselice publia un index plus considérable encore que celui de Zimara (4560, 4572). Julius Palamedes donna une troisième table du même genre (Venise, 4571). Bernardin Tomitanus de Feltre composa des *Solutiones contractionum in dicta Aristotelis* et

» Ibid. f. 120.

« Ibid. f. 172 r>.

» Ibid, t 147 vo, 193 vo.

* Ibid. f. 152.

* Licet igitur Aristoteles ista non vident, nec philosophi, videtur tamen ista prophétie, qui in superiori gradu sunt constituti quam philosophi, secundum sapientes, et ideo stante discordia, in talibus potius prophetis credendum quam philosophis, quum ipsi intentiores Deo sint quam fuerint philosophi. {Ibid. f. 207 V.)

AVERRROÈS. 377

Averrois, analogues à celles de Zimara, et des arguments pour les questions d'Â?eiToës*. Philippe Boni composa une autre concordance du même genre. Un grand nombre de livres usuels, sous les titres de *Methodus legendi Averroem*, *Thésaurus in Averroem*, *Concordantia in Averroem*, etc., étaient avidement recherchés des étudiants". Marc-Antoine Passeri, Vincent Madio, Chrysostome Javello, Jean-François Burana, Jean-Baptiste Bago-Unit Jérôme Stefanelli, élève de Zimara, les deux Trapolini, Victor Trincavelli, parleurs leçons et leurs écrits, continuèrent la tra-

dition du même enseignement durant toute la première moitié du xvi^e siècle.

Cette vogue extraordinaire amena un remaniement général des traductions d'Averroès. Depuis la première édition (Padoue, 1472), on s'était contenté de reproduire les anciennes versions faites de Tarabe au xiii^e siècle, & peu près telles qu'elles se trouvent dans les manuscrits. Niphus et Zimara avaient bien essayé de les corriger et de les rendre intelligibles, mais n'y avaient que médiocrement réussi. Dès le commencement du xvi^e siècle, on se mit à faire de nouvelles traductions latines sur les

< A la suite de l'édition de 1574. — Cf. Tomasinf, *Elogia*, t. I^{er}, p. 66 sqq.

s Cf. Antonio, *Bibl hisp^a tétus*, t. H, p. 401.

traductions hébraïques. Il faut se rappeler que les manuscrits arabes d'Averroès alors comme aujourd'hui étaient excessivement rares, et que les arabisants ne l'étaient guère moins, tandis que les traducteurs juifs abondaient. Avicenne eut le même sort : traduit d'abord de Tarabepar Gérard de Crémone, il le fut ensuite de Thébreu par Maotino, Andrié Alpago de Bellune, Jean Cinq-Arbres, etc. Il faut, du reste, avouer que le but qu'on se proposait ne fut pas atteint, et que les traductions faites de Thébreu sont plus barbares et plus obscures encore que celles du XIII^e siècle'.

Ces versions nouvelles circulaient depuis longtemps manuscrites, lorsque les Juntas formèrent le plan d'une édition complète d'Averroès, dont ils confièrent le soin à Jean-Baptiste Bagolini de Vérone, connu à Padoue comme philosophe^e, et à Venise comme médecin. Une part très-large y fut faite aux

traductions nouvelles ; les anciennes versions furent conservées pour quelques traités, en particulier pour les commentaires sur la Physique, le traité du Ciel, la Métaphysique, la Morale à Nicomache. Quelquefois, comme pour certaines parties importantes du traité de l'Âme, les deux versions furent imprimées parallèlement sur deux colonnes. Souvent les textes anciens et les versions nouvelles furent corrigés les uns par les autres.

* Cf. Possevini. *Bibl select*, t. II, 1. XH, cap. 16 et 18. — Richard Simon, *Stippi*. à Léon de Modène, p. 121 (Paris, 1710).

> Cf. Faccioli, *IIP* pars. p. 302. — Maffei, Verona *iUuiir*. parte IU, col. 168-169 (Verona, 1732).

ATERROËS. Sr79

Quelques paraphrases restées Jusqu'à inédites furent traduites pour la première fois. Les notes marginales de Zimara furent maintenues; une classification meilleure fut établie; les paraphrases et les commentaires moyens furent divisés et placés après les textes. Bagolini déploya un grand zèle dans ce travail, et mérita de ses contemporains ce suprême éloge :

Tantum et Aristoteles Bagolino et Corduba debent, Quantum humus agricolse debet operta rubis*.

Il mourut de fatigue avant l'achèvement de son œuvre. Marc Oddo présida à la publication, qui eut lieu dans les années 1552-4553.

Le juif Jacob Mantino, né à Tortoso, en Espagne, et médecin de Paul Ili', fut le plus laborieux des traducteurs qui entreprirent, au xvi^e siècle, de réformer le texte d'A^e verroës d'après l'hébreu. Il revit à lui seul presque tous les commentaires. Bagolini prit

dans ses papiers les parties qu'il jugea convenables, et négligea le reste. On va voir, en effet, que les travaux de ces nouveaux interprètes faisaient souvent double emploi, 4) t que le même ouvrage se trouvait traduit de plusieurs côtés à la fois.

* Edit. 1653, f. 11 vo.

' Marini, *Degli Àrchiatri Pontificj* (Rome, 1784). vol. !«', p. 292, 367. — Wolf, l, p. 666; lîl, p. 515. — Antonio, t. I", p. 467. — Carnioly, *Histoire des médecins juifs*, p. 145 et tuiy. — Wolf a pris pour des ouvrages originaux quelquesunes des traductions de Mantino.

380 AVERROàs.

Abraham de Balmès, né à Lecce, au royaume de Naples, et médecin à Paddue, assez connu parmi les juifs comme grammairien, s*attacha surtout aux œuvres logiques d*Averroès, à la Rhétorique et à la Poétique^ Bagolinl se servit de ses versions pour corriger celles de Mantino, et les préféra pour les Topiques, les Arguments Sophistiques, la Rhétorique, le De Substantiaorbis^.

Jean-François Burana de Vérone, professeur à Padoue*, est le seul chrétien qui figure dans cette liste de traducteurs. Il est infiniment probable que Burana s^appropria le travail de quelque juif; car on ne peut guère supposer qu'un chrétien à cette époque ait pu savoir assez bien Thébreu rabbinique pour traduire, même médiocrement, des textes aussi difficiles : pourquoi d*ailleurs se serait-on donné cette peine, quand on avait autour de soi dès juifs tout prêts à faire la besogne per alcuni danari ? Il paraît qu*on attribua aussi à Burana la connaissance de Tarabe ; il résulte au moins de documenta inédits, que MafTei avait entre les

main» quMI traduisit plusieurs auteurs grecs. Quoi qu*U en soit, Burana figure dans Tédition des Junte

* Cf. Wolf, I, p. 70. — Richard Simon. Hist. crit. du Vieux Testament, p. 666. -- Steinschneider, Gâtai, (inédit) d'Oxford, au mot Àverrois,

^ Sa traduction de la paraphrase de la Poétique se lit dans rédition de 1560. Bagolini avait préféré celle de Mantino.

* Facciolati, TI« pars, p. 115. — Maffei, Verona illustraia, parte IU, p« 126-127. — Maifei et Facciolati. trompés par le titre de rédition de 15B9, ont peis poor deux auteurs différents Averroës et Alubidus {sic) Rosadis.

pour les grands commentaires des Analytiques, sur lesquels on n'avait avant lui que les expositions moyennes. Sou travail avait déjà été imprimé en 4539. Marc Oddo se plaint vivement de la défectuosité de cette traduction, qu'il fut obligé de corriger par celle de Hantino*. Paul risraélite donna la paraphrase du traité du Ciel et le prologue du XII» livre de la Métaphysique ; Vital Nissus, la paraphrase du traité de la Génération ; Calo Calonyme, médecin de Naples, figure comme traducteur de la Destruction de la Destruction, et de la lettre sur YUnion de rinieUect séparé^. Sa version est plus complète que celle qui fut faite daTarabeen 4328 par Calonyme, fils de Calonyme, fils de Meïr, et qui fut imprimée en 4497 avec le commentaire de Niphus'. A cela près, ce travail lui fait peu d'honneur. Je ne sais s'il existe un texte moins intelligible, et Pococke* disait avec raison qu'il mérite doublement le titre de Destruction [non perHo sed destructio), Wolf attribue aussi à Calo la traduction des QuestioTis physiques d'Averroës, avec le commentaire de Moïse de Narbonne'.

« Proef. edit. 1553, f. 7 v[^].

* Voy. ci- dessus, p. 190-191.

• Cette dernière est celle dont parlent les éditeurs de Venise, *Veiusiori posthabita*. Cf. Gosche, *G?uxzzali*, p. 268 et suiv.

* *Ad Portam Mosis*, p. 118.

• *Bibl. hebr. I*, p. 19.— Steinschneider, *Catal.* (inédit) d'Oxford, art. cité, n<>« 27 et 28. — Par une erreur bizarre, Tennemann (art. *Àverrois* (*laDsi'Ëncycl. d'Ersch et Gruber*) indique comme traducteur de la *Destruction* Yéditeur Bonetus Locatellus (Venise, 1497).

S88 AVBRROiS.

Un manuscrit de la Bibliothèque impériale (apcirn fonds, 6507) contient une version latine du coromeataire moyen sur la Physique, faite sur le texle hébreu de Zerachia, fils dlisaac, restée inédite, et achevée le 7 janvier 4500 par Vitalis Dactilomelos, maître es arts et docteur en médecine, par l'ordre du cardinal Dominique Grimani, patriardic d*Aquii6e. Ce traducteur est, du reste, complètement inconnu.

Élie del Medigo est aussi compté parmi les juifs qui cherchèrent à donner à Técole de Padoue un texte plus intelligible d*Averroès. Il traduisit, dit-on, le *Desubstantia urbiSf* le commentaire sur les *MéléoresS* les questions sur les *Premiers Analytiques*, imprimées à Venise, chez Aide (1477), et le commentaire moyen sur les sept premiers livres de la *Métaphysique*, imprimés pour la première fois dans *Tédition* de 1560[^] La mort Tempêchade terminer ce dernier travail. Il se peut aussi qu'on ait regar-

dé comme des traductions plusieurs des commentaires qu'il composa sur les traités averroïstiques.

Les œuvres médicales d'Averroès éprouvèrent le même sort que ses œuvres philosophiques. On sentit, vers le milieu du xvi^e siècle, le besoin de les traduire de nouveau, de les compléter, de les corriger. Jean-Baptiste Bruyerin Champier, neveu de Symphorien Champier médecin de Henri II, traduisit ou plutôt fit traduire de

* Bartolucci, t. I, p. 14. — Pasini, I, p. 55.

* C'est à tort que les éditeurs donnent cette traduction comme faite sur l'arabe.

AVKaROBS, 388

l'hébreu les livres II, VI, VII du ColUget, qu'il réunit sous le nom de *Collectanea medica*. Mantino retraduisit également quelques chapitres du livre V. André Alpago de Bologne revit le commentaire sur le poème d'Avicenne. Le traité de la Thériaque fut publié d'après les papiers d'André delia Groce, chancelier de Venise.

Les Juntas, dans leurs éditions postérieures, ne firent que reproduire celle de 1553. Leurs préfaces attestent que ces livres étaient fort demandés. Chaque édition s'écoulait en deux ou trois ans, comme pour les classiques les plus usuels.

§XI

Un règne aussi absolu ne pouvait manquer de provoquer une réaction violente. L'aristotélisme arabe, personnifié dans Averroès, était un des grands obstacles que rencontraient ceux qui

travaillaient alors si activement • à fonder la culture moderne sur les ruines du moyen âge. L'esprit révolutionnaire en Italie n'a jamais connu la mesure. Aristote devint bientôt un empoisonneur, un obscurantiste, le bourreau du genre humain^ qui a perdu le monde avec sa plume comme Alexandre Va perdu avec son épée. La majesté d'Averroès fut à son tour violée. Cet Arabe, ce barbare, devint le point de mire des sarcasmes de tous les esprits cultivés. Fiers d'avoir retrouvé la Grèce authentique, les philologues, hellénistes,

384 ATBRROÈS.

platoniciens, hippocratistes, devinrent souverainement méprisants pour cette Grèce falsifiée, pédantesque, qu'on trouvait chez les maîtres arabes. Cette scolastique hérissée, ces catégories décharnées, ce jargon sauvage durent paraître plus que jamais intolérables aux esprits ramenés par la culture classique à la belle forme et à la saine manière de penser. Pétrarque trouvait déjà Aristote peu agréable à la lecture^ Les humanistes du xv« siècle déclarèrent tout d'une voix Averroès inintelligible, vide de sens, indigne de fixer l'attention d'un esprit cultivé. Son obscurité devint proverbiale, et ses partisans passèrent pour des gens qui veulent trouver du sens à ce qui n'en a pas*. La scolastique, en s'éloignant continuellement du texte d'Aristote, en mettant le commentateur à la place du philosophe, et les cahiers des professeurs à la place du commentaire, s'était fait un Aristote de convention, qui ressemblait à l'Aristote réel à peu près comme Y Histoire scolastique de Pieve Comestor ressemble au texte hébreu de la Bible. L'insuffisance des traductions, l'incorrection des manuscrits et des premières éditions du xv* siècle, avaient rendu la lecture suivie du texte d'Aristote à peu près impossible : on se

contentait de rapprocher les phrases qui offraient un sens et quelques principes qu'on était convenu d'attribuer à Aristote, pour bâtir avec cela

* De sui ipsius et muU. ignor. (Opp. t. II, p. 1051. édit, Henricpetri.)

> Ipsum obscurum, jéjunum» barbare et horride onuà scribentem, refugiendum putant.... (Av. opp. Proef. edit.1552, f. 6.)

un système^ La mise en lumière du texte grec d'Aristote fut véritablement la découverte d'un texte nouveau, et tous les bons esprits déclarèrent dès lors qu'il ne restait plus qu'une seule chose à faire, c'était de laisser dans leur poussière les traductions et les commentaires du moyen âge, pour chercher dans le texte seul le péripatétisme authentique. Mais la routine ne se tient jamais pour battue. Les vieilles traductions et les vieux commentaires gardaient encore de nombreux partisans, quand déjà Théodore Gaza, Georges de Trébizonde, Argyropule, Ermolao Barbaro avaient renouvelé le Lycée antique. De là cette lutte si acharnée de l'aristotélisme arabe, cherchant Aristote dans Averroès, et de l'aristotélisme helléniste, cherchant Aristote dans son texte et dans les commentateurs grecs, Alexandre d'Aphrodisias, Thémistius, etc.

Le 4 avril 1497, Nicolas Léonicus ThomaBus monta dans la chaire de Padoue pour enseigner Aristote en grec*. Bembo célébra en vers ce grand événement, qui semblait ouvrir une ère nouvelle dans l'enseignement philosophique. Léonicus, par la vivacité de sa polémique contre la scolastique, par son enseignement médical, tout hippocratique, par la beauté de son style et sa manière

* Soient quidem plerique ex duobus vel tribus Aristotelis dictis dogma integrum fabricare. Ex omnibus tamen qui constroxit neminem vidi. (Patrizzi, *Dissert.*, perip. 1. XIII, f. 113 vo. Yen. 1671.)

* C'est-à-dire d'après le texte grec. L'opinion qui fait enseigner LéoDicus en grec ne mérite pas d'être discutée, (Faceiolati, *l. pars*, p. LV-LVi.)

386 AVBRaoÈs.

cicéronienne, mérite d'être considéré comme le fondateur du péripatétisme helléniste et critique*. La douceur de son caractère le préserva des injures; il a même la politesse de trouver Averroès un interprète distingué : Averroes exquisitissimus Aristotelis interpretes {Grm^os semper exHpio). Bien plus, il s'appuie sur la psychologie d'Averroès pour concilier Aristote et Platon, et établir la préexistence et l'immortalité des âmes*.

Tous les esprits distingués' du xvi^e siècle prêchent ainsi la croisade contre les barbares en philosophie et en médecine'. La jeunesse, abandonnant les arguties sco-

• Philosophiam ex purissimis fontibus, non ex lutuleolis rivulis salabriter bauriendam esse perdocebat, explosa penitus sophistarum disciplina, quae tunc inter imperitos et barbaros principatum in scholis obtinebat, quum doctores, excogitatis barbaris subtilitate figmentis,... et juvenus in gymnasio Arabum et barbarorum commentationes secuta, a recto munitoque itinere in confragosas tignoraoliscrepidides dueerent. (Pautus Jovius, apud Brucker, t. IV, p. 156-157.) — Cf. Patrizzi, *Dissert.* pef-ip, l. XII, f. 106 (Yen. 1571). — Tiraboschi, t. VII, 2^e part. p. 422 (édit. Hodône).

• H. Ritter, *Gesch. der neuem Phil* 1«* part. p. 377.

• Datas le. titre de Védilioo d' Aristote (Paris, 1531, ex ofBeiaa SimoQis Colinaei), on lit l'exhortation suivante : « Nunc ergo, o juvenos, ex Aristotelico opère, ceu ex proprio fonte purissimas baurite delibateque aquas, peregrinas autem tanquam viles laconas insalubresque Trinacri» lacus devitate. Omne enim malum studiis insemnatum fere est, qaod autbonim literis dunissis ipsisque authoribus, ad vana gloêsemata sese lotos contulere, et eos qui non essent autobores (ac si apes fucos sequerentur) pro ducibus et delegerunt et secuti simt. »

AVBRROiS. 387

lastiques, ne songeait plus qu'à apprendre le grec pour lire Aristote, et le pédant Zimara pouvait à peine trouver des auditeurs pour son Averroèa.' // qiale autore^ dit Bembo dans sa lettre à Rannusio, déjà citée, a questi <R si lascia a parte dai buoni doUori^ ed aitendesi aUe sposizioni de commenti grecij ed a far progressa ne* tEsti\ La même révolution s*opérait en médecine. Hippocrate et Galien ne furent plus infaillibles qu'en grec. € Nos ancêtres, dit Thomas Giunta dans la préface de son édition d' Averroès, ne trouvaient rien d'ingénieux en philosophie ou en médecine qui ne vint des Maures. Notre âge, au contraire, foulant aux pieds la science des Arabes, n*admire et n'accepte que ce qui est tiré des trésors de la Grèce; il n'adore que les Grecs; il ne veut que les Grecs pour maîtres en médecine, en philosophie, en dialectique; qui ne sait pas le grec, ne sait rien. De là ces rixes, ces querelles si animées entre les philosophes et entre les médecins, si bien que les malades, ne sachant à quelle secte se vouer, meurent plus encore d'hésitation que de maladie*. » Jean Bruye-

rin Champier, dans la préface des *Coileetanea* d' Averroès, écrite en 1537, nous apprend

«Opère, t. III, p. 118 (Venezia, 1729). En 1499, lors de la translation de l'Université de Pise à Florence, on recommande aux professeurs de ne pas confondre dans leurs leçons le texte et le commentaire, et de ne pas les expliquer de la même façon. Fabroni, *HisL Acad*, Pisanœ, vol. 1, p. 284 et suiv.

» Édit. 1852, f. 2-3.

également que la jeunesse de son temps détestait les médecins arabes, et ne les voulait plus entendre citer*.

XII

La renaissance de Thellénisme, qui s'annonçait à Padoue, à Venise et dans le nord de l'Italie par le retour au texte vrai d'Aristote, se manifestait à Florence par un retour vers Platon. Florence et Venise sont les deux pôles de la philosophie comme de Tart en Italie. Florence et la Toscane représentent l'idéal dans l'art, le spiritualisme en philosophie; Venise, Padoue, Bologne, la Lombardie, représentent l'analyse, le rationalisme, l'esprit exact et positif. Platon seul convenait aux entretiens de Careggi et des jardins Rucellai ; Aristote, aux institutions réfléchies de Venise. On peut s'étonner au premier coup d'œil qu'une lourde et pédante école, comme celle dont nous essayons d'esquisser l'histoire, ait été l'école officielle d'une ville que l'imagination se plaît à entourer d'une si poétique auréole. Hais en y regardant de près, on voit que cette école est en parfait accord avec le caractère yé-

nitien, et qu'elle est exactement en philosophie ce que Titien et Tintoret sont en peinture. La philosophie et la poésie partent

* Plerique omnes juniores medici jam intolerabiie in Ârabam Ifauritanorumque dogmata odium conceperuot, ut ne nominandi citandive locus relinquatur : principes enim Hippocratem atque Galenum habere nos prædicant.

AYERROÈS. 389

au fond du même pKncipe ; la philosophie n'est qu'un genre de poésie comme un autre, et les pays poétiques sont les pays philosophiques. Or le trait essentiel du caractère vénitien n'est ni l'art ni la poésie. Qu'est-ce que Saint-Marc comparé au dôme de Pise? Qui peut regarder une des madones de Venise après avoir vu celles de Sienne et de Pérouse? Étudiez ces fortes têtes des cérémonies vénitiennes de Gentile Fellini ou de Paris Bordone. Est-ce la pensée, est-ce l'idéal qui y respire? Non; c'est la fermeté, c'est l' Faction. Au lieu de cette fleur de jeunesse qui s'épanouit éternellement sur les bords de l'Arno, ici c'est la maturité de l'homme fait, le sens exact et ferme des choses de la terre. Certes, sous le rapport de la liberté de la pensée, Florence n'avait rien à envier à Venise. Nulle part la licence d'opinion et l'irrévérence pour les choses saintes ne furent portées aussi loin durant le moyen âge : on y poussait le scepticisme jusqu'à ne pas croire aux miracles de sainte Catherine de Sienne, attestés par tous les Siennois. La pensée impie du parallèle des religions a-t-elle jamais été exprimée aussi effrontément que dans la troisième nouvelle du Décaméron? Or la réponse du juif Melchisédech à Saladin, réponse trouvée si sage par Boccace, et qui, dans le reste de l'Europe, eût allumé des bûchers, n'excitait à Florence qu'un gracieux sourire. Au lieu de cette toge pédante où se drapait l'incrédulité,

dulité vénitienne. Fincrédulité florentine, rieuse et légère, s'abandonnait aux enivrements d'une vie parfumée de jeunesse et de gaieté. Venise arrive à la philosophie par les habitudes d'exigence et de rigueur que donnent le maniement des affaires

390 AVCRROÈS.

el l'esprit pniqie ; Florence, par la sérénité d'une conscience où tous les éléments de l'idéal se pénètrent avec harmonie, et par cet air de fraîcheur et de joie qu'on respire au pied des coteaux de Fiesole.

Marsile Ficin nous apprend lui-même que ce fut par réaction contre le péripatétisme averroïste de Venise* qu'il entreprit de relever la tradition platonicienne. L'incrédulité lui sembla si enracinée, qu'il ne vit que deux moyens de la vaincre : des miracles ou une religion philosophique. S'il traduit Platon et Plotin, c'est qu'il espère qu'en qualité de philosophes ils trouveront un meilleur accueil auprès du public que les saints et les prophètes*. Averroès, le représentant du péripatétisme hétérodoxe, est traité avec le plus profond mépris. Il n'a pas su le grec, et n'a rien compris à Aristote*. Le livre XV de la philosophie Platonique est consacré tout entier à la réfutation du monstre averroïste et l'unilé de l'intellect. L'argumentation de Ficin ne manque ni de netteté ni de finesse. Dans l'hypothèse averroïste, la perception, dit-il, n'appartiendrait à aucun sujet personnel ; l'acte libre, la vo*

* Ut hac theologia in lucem prodeunle.... Peripatetici quoniam plurimi, id est philosophi pene omnes. admoneantur non esse de religione, saltem communi, tanquam de fabulis sentiendum. in Præf. in Plotinum.)

> Averroès.... grsBcoe lingue igaarus, Âristotelicos libros in lln-
guam barbaram e grœca perversos potius quam conversos legisse
traditur.... Resipiscant igitur quandoque Âverroïci, el cum Arislo-
lele suo consenliant. {Theol. plat opp. t. I, p. 327, 343, édit. Hen-
riepetri, 1576.)

ÂVBIIIIOftS. 391

lonté seraient inexplicables. L*a\$trologie elle-même lui four-
nit des arguments : les âmes ne sont pas identiques» puisqu'il y
en a de Saturniennes, de Martiales, de Joviennes, de
Mercurielles*. La théorie averroïste de la Providence est aussi vi-
vement réfutée. Dieu voit tout dans sa propre essence; sans cesse
attentif à faire prévaloir le bien le plus général, il n*a pas besoin
de se détourner des grandes choses pour voir les petites*.

Gémiste Pléthon et Bessarion, avant Marsile Ficin, avaient té-
moigné la même antipathie, et rejeté les théories averroïstes au
nom du platonisme \ Patrizzi est plus sévère encore. S'imaginant,
d'après une erreur souvent répétée, que les scolastiques n*ont
c^nnu Aïstote que par Averroës, Averroës est à ses yeux respon-
sable de tous les défauts de la scolastique, et de ce chaos de ques-
tions subtiles qui avaient envahi le champ de la philosophie*.

XIII

Pour comprendre l'aversion que le péripatétisme averroïste ins-
pirait aux beaux esprits de la renaissance, il faut

- /6id. f. 359.

* Ibid. 1. II. f. 104. — An ignoras, Averrois impie, bonuin ip-si in ordinis universi esse cujuslibet partis ordine prestantius?...

• TkeoL plat. opp. t. I. p. 327. — Brucker, t. IV. p. 47.

* Discuss. peripat. 1. XII, p. 106 (Venise, 1571).

avoir connu par expérience ce style liérisé de mots barbares. Ces discussions subtiles, cette prolixité insoutenable, qui sont les caractères de l'école averroïste. c Autrefois, dit Louis Vives, rien n'était plus charmant que la contemplation du jardin de cet univers; mais ceux-ci, au lieu d'arbres et de fleurs, y ont dressé des croix pour torturer l'esprit humain*. » Que Ton songe en effet à l'impression que devaient produire sur les Valla, les Barbaro, les Bembo, des phrases comme celle-ci : c Quaelibet anima » intelligit primum et se, hoc est suum esse, quod Dehaatb » appellatur ; de secundis vero intelligit Zobar, quod dedit » sibi suum esse'. » C'est le cas de dire avec Pic de la Mirandole : c Age, damus hoc vobis, ut non sit vestrum or- » nate loqui. Sed vestrum est certe, quod nec praestatis, » latine saltem, ut, si non floridis, suis tamen verbis rem » explicetis. Non exigo a vobis orationem compactam, sed

* En voici un curieux exemple. Au XII^e livre de la Métaphysique, est employé plusieurs fois le mot *allastogia* (f. 337 v^e, sqq.). On se demande quel sens un pareil mot devait offrir aux le docteurs de Padoue, qui ne savaient pas sans doute que c'est mot c *Toc* précédé de l'article arabe {al-stouehia),

* *Nihil olim amoenius habebatur contemplatione horti hujus naturae.... At isti, pro flosculis philosophiae et arboribus placidissimis, crucem ingenii fixerunt. De causis corr. art. 1. V (Opp. t. I, p. 413, Bâle. 1555).*

> De animæ beal. f. 357 (edit. 1560).

* Les averroïstes disaient pour excuser la barbarie de leur langage, que les philosophes devaient imiter le style d'Aristote, et mépriser les mots pour ne penser qu'aux choses. (Cf. Praef. Marci de Odis, edit. 1552, f. 6. — Niphum, In IIL Metaph. Proœm.)

» nolosordidam; nolo unguentatam, sednec hircosam; non » sit lecta, sed nec neglecta; non quaerimus ut delectet, » sed querimur quod offendat^ » La thèse de Nizolins, dans son Antibarbarus, rextrême insistance que les esprits cultivés mettaient à soutenir que la philosophie doit se servir du langage ordinaire et s'interdire le style technique, ce qu'on appelait le style de Paris ', n'était point alors une proposition puérile ou un simple scrupule de rhéteur. Il n'y avait pas de réforme plus urgente que celle du langage et la première condition du progrès était de débarrasser la pensée de cette intolérable entrave du style scolastique, qui lui interdisait toute délicatesse*.

L'homme de ce siècle en qui se montre le mieux la lutte de ces sentiments divers, c'est Pic de la Mirandole. Pic ne fut pas d'abord exempt d'arabisme. Il eut pour maître Élie del Medigo raverrpïste, et il ne se débarrassa jamais entièrement de ce mauvais levain. Parmi les neuf cents questions qu'il . proposa pour son grand

* Epist. ad Herm. Barbarum, inter opp. Politiani, Paris. 1512, vol. I. f. LV.

> Cf. Vivem, In Pseudodialecticos (Opp. 1. 1, p. 272 sqq.).

s Nizolins résume en ces deux propositions son Antibarbarus seu de veris principiis et vera ratione philosophandi, contra

pseudophilosophos : « Ubicumque et quocumque dialectici metaphysicæ sunt, ibidem et totidem esse capitales veritatis bostes. — Quamdiu in scholis philosophorum regnabit Aristoteles iste dialecticus et metaphysicus, tandiu in eis et falsitatem et barbariem, si non lingua») et oris, at certe pectoris et cordis regnatnam* » (P. 354, édit. Leibnitz.)

394 AYERBOKS.

tournoi philosophique, la scolastique barbare, et Averroës en particulier, tiennent une grande place, c Est apud » Arabas, dit-il dans son Apologie, in Averroë fimiui et » inconcussum; in Alpharabio grave et inedKatur; in » Avicenna divinum atque Platonium. » Ailleurs, il appelle Averroës c celebrem in Aristotelis familia philoso^ j» phnm et rerum naturalium gravem sestiinatoreoi*, » et il se propose de le réconcilier avec Avicenne, comme Ariatote avec Platon*. Aussi les Coïmbrois le comptent-ils parmi les averroïstes'. Pic ressentit toutefois des influences meilleures. Une lettre qu'il adresse à Ermolao Barbaro contient l'expression de ses sympathies nouvelles et de ses regrets de nouveau converti. « Hac proxima tua ad » me epistola in qua du m barbaros philosophos in- » sectaris, quosdiciis haberi vulgo sordidos, rudes, iticui- » tes, quos nec vixisse viventes, nedum extincti vivant, » et si nunc vivant, vivere in pœnam et contumeliam*, ita

« L. I Adv. aslroL (apud Antonio, t. II, p. 395, édit. Bayer).

* De hominis dign. p. 324 sqq. — ÀpoL p. 118.

' In 1. II De anima, cap. i, qusst. 7, art. 1.

^ « Ilermolaüs le reprend de ce que, après avoir gousté tant délices contenues es longues grecque et latine, il 8*est allé

souiller en la lecture des docieurz barbares, lesquelz, jaçoil qu'ilz soient esté en grande réputation de plusieurs estantz en autorité.... et combien qu'ilz soient exlimei par grandtz et petit ignorantz les bones lettres, ne le sont pas par les sçavantz, les jugeant indignes de vivre ni marcher sur terre; met du ranc de ceux-là Averroïs, Aubert le Grand, saint Thomas et d'autres in-fuiz. » (Bonnivard, Àdviset detis deslengtAes, danslafit^j. de L'École des Chartes, 2« série, t. V, p. 357.)

> Hercules sum commotus, ita me pudit piguitque » sUidio-rum meoriiim (jam enim sexennium apud illos » versor), ut nihil minus me fecisse velim quam iu lam » nihili facienda re lam laboriose contendisse. Perdiderim » ego, inquam, apud Thomam, Joannem Scotum, apud

> Albertum, apud Averroem meliores annos, tantas vi - » gillas, quibus potuerim in bonis litteris fortasse non » nihil. Cogilabam mecum ut me consolarer, si qui ex » illis nunc reviviscant, hahituri-ne quidquam sint, quo » suam causam, argumentosi aliqui homines, ratione » aliqua tueantur*. » Pic de la Mirandole sut pourtant se maintenir dans un sage éclectisme; les ex^dgérations du parti humaniste ramenèrent presque à trouver du bon dans la scolastique arabe, c Quamvis, dicam quod sentie, » movent mihi stomachum grammatistae quidam, qui

> quum duastenuerintvocabulorum origines, itase osten-

> tant, ita se venditant, ita circumferunt jactabundi, ut

> prsB se ipsis pro nihilo habendos philosophes arbitrentur. Nolumus^ inquit, hasce vestras philosophias ! » Et quidmirum?necFalernum canes. » Il paraît du reste que cette apologie satisfait peu les averroïstes, et fit au contraire triompher les

hellénistes, qui rappelèrent l'apologie des Scythes et des Teutons. < Ab amicis quos habeo Pa- » lavii, lui écrit Ermolao, certior factus sum apologiam » tuam quae Scytharum et Teutonum est inscribi coepta,

« Inter opp. Politiani, Paris, 1512, vol. I«, f lv, et in Bernays, Florilegium renascentis latinitatis (Bonn, 1849), p. 17.

396 AVERROÈS.

» quasi Typhonis et Eumenidum laudatio, molestissimam » accidisse majori eorum parti quos defendis*. »

Toutes les déclamations des humanistes les plus acharnés contre la philosophie arabe, pâlisent auprès de Ténergique dithyrambe de Louis Vives. Cette apostrophe, la plus rude, sans contredit, qu'Averroès ait essuyée, n'occupe pas moins de quatre pages in-folio dans le traité De Causis corruptarum artium*. < Nomen est Commem- » tatoris naclus, s'écrie-t-il, homo qui in Aristotele enar- » rando nihil minus explicat, quam eum ipsum quem » suscepit declarandum. Sed nec potuisset explicare, » etiamsi divino fuisset ingénie, quum esset humano, et » quidem infra mediocritatem. Nam quid tandem adfe- » rebat quo in Aristotele enarrando posset esse probe » instructus? Non cognitionem veteris memoris, non » scientiam placitorum priscae disciplinarum et intelligentiam » sectarum, quibus Aristoteles passim scatet. Itaque yi- » deas eum pessime philosophes omnes antiquos citare, » ut qui nullum unquam legerit, ignarus graecitatis ac » latinitatis. Pro Polo Ptolomaeum ponit, pro Protagora f Pythagoram, pro Cratylo Democritum; libros Platonis » titulis ridiculis inscribit, et ita de iis loquitur, ut vel » caeco perspicuum sit litteram eum in illis legisse nul- » lam. At quam confidenter au-

det pronuntiare hoc aut » illud ab eis dici, et quod impudentius est, non dici, » quum solos viderit Alexandrum , Themistium et Nico-

' Ibid. Bernays, Floril. p. 23. ' s opp. t. I, p. 410 sqq.

AYERROÈS. 397

» laum Damascenam, et hos, ut apparet, versos in arabi-r » cum perversissime ac corruptissime ! Citât enim eos » nonnunquam» et contradicit, et cum eis rixatur, ut nec > ipse quidem qui scripsit intelligat. Aristotelem vero » quomodo iegit? Non in sua origine purum et integrum, 9 non in iacunam latinam derivatum (non enim potuit » linguarum expers), sed de iatino in arabicum transva- » satum * ; in qua transfusione ex Grsecis bonis facta sunt » latina non bona ; ex latinis vero malis arabica pessima. » Vives cite ensuite un passage qui ne justifie que trop ses sarcasmes» mais dont la responsabilité, à vrai dire, doit retomber beaucoup plus sur le traducteur arabe que sur le commentateur. « Âristoteles si revivisceret, intelli- » geret haec, s*écrite-t-il, aut posset vel conjecturis casti- » gare? O homines valentissimis stomachis qui base devo- » rare potueruntet concoquere, et in haec tam ab Âristotelis » sententia ac mente' abhorrentia auscultare quae Aven » Rois commentator comminiscitur : favete linguis viro » tanti nominis et alteri Aristoteli. » La malheureuse secte des Herculéens* lui fournit l'occasion d'intarissables plaisanteries. € Haec sunt tua, an Herculeorum, ut tu vocas? > Tua sunt, qui adeo est impius ut impietates inserere vel » tuo vel aliène nomine semper gaudeas. Atqui hic est » Aben Rois quem aliquorum dementia Aristoteli parem » fecit, superiorem divo Thom». Rogo te, Aben Rois,

« Il n'est pas besoin de faire remarquer l'énorme erreur que commet ici Vives. Huet Ta copiée, De Claris interprei. p. 126 (Paris. 1680).

' Voy. ci-dessus, p. 51-52.

398 AVBimoÈs.

» quid habebas quo caperes hominum mentes, seu venus » de-
mentares? Ceperunt nonnalli multos sermonis gratia » et oratio-
nis lenocinio ; te nihil est horridius» incultius, » obsœenius, in-
fantius. Aliitenueruntquosdam cognitione > veteris memoriae, tu
nec quo tempore vixeris, nec qua » aîtate natus sis novisti, non
magis praeteritonim cou- » sultus, quam in silvisel solitudine na-
lus et educatusl » Âdmiralione atque omnium laude digni sunt
habiti qui » prsBcepla tradiderunt bene vivendi : te nihil est sce-
lera- » tins aul irreligiosius : impius (iat necesse est et aOsc^ »
quisquis tnis monimentis vehementer sit deditus. Jîim » die ipse,
quare quibusdam placuisti ? Âudio, teneo, non » tua culpa est,
sed noslra : non tu adrerebas quo place- » res, sed nos adfereba-
mus quo non displiceres. Sua\ia » erant obscuris obscura, inani-
bus inania, et quibusdam » pulchra sunt visa qua non ipsi intelli-
gerent. Molli te » non legerant, alienum iudicium sùnt secuti; ali-
quibus » propter impietates fuisli gratus : nam et Aben Rois »
doctrina et Hetaphysica AvicennsB, denique omoia illa » arabica
videntur niihi resipere deliramenta Alcorani et » blasphémas
Mahumetis insanias : nihil fleri poiest illis » indoctius, insulsus,
frigidius... »

J*ai tenu à citer cette longue déclamation, pour faire com-
prendre à quel ton s*élevait la colère des ennemis d^Averroës.

Coelius Rhodiginus n'est guère moins SiWère*. Bernard Navagero, qui cultivait les bonnes lettres, et faisait

' Àntiquæ lect. I. III, cap. ii, p. 110.

AVBRROfeS. 399

quelque cas d'Averroës, est présenté comme un phéno* mène littéraire en son siècle * .

Enfin les esprits modérés qui, effrayés des hardiesses du péripatétisme italien^ se rattachaient aux principes du christianisme réformé» Mélanchthon, Nicolas Taurel, se montraient aussi fort antipathiques à l'enseignement aver* roïste*. Érasme est convaincu de la profonde impiété d'Averroës. Ambrogio Leone, professeur à l'Université de Naples, lui écrit qu'il vient d'achever l'impression de son ouvrage en quarante-six livres contre le Commentateur'. Érasme le félicite*. Ulinam^ s'écrit-il, prodisset ingenit illud opus adversus Averroem impium xatTfÀç xoLrdpazov. En général, les humanistes montrèrent à la renaissance moins de témérité d'esprit que les péripatéticiens scolastiques. A part quelques habitudes païennes, assez inoffensives, ils restèrent, pour le fond, attachés à l'orthodoxie catholique ou protestante. Pétrarque offre déjà un curieux exemple de cette double tendance.

L'habile société de Jésus prit vis-à-vis d'Averroës la même position. Le Ratio Studiorum^ enjoint aux profes-

* Pr»f. Jonl. (1855). f. 20 v».

» Cf. Brucker. t. IV, p. 308.

• Epist. 19 jan. 1518. opp. 1. 111[^] pars I, col. 3[^] (Leyde, 1703).
— L'ouvrage avait paru en 1517 à Venise, dédié à Léon X, sous ce titre : Ambrosii LeonU Nolani, Marini filii, Casti" gaiionum adterstis Àverroem, adÀugustissimumLeonemI, Pont. Max. plures libri.

à Epist. 15 oct. 1519. Ibid, col. 507. s P. 68 et auiv. (Roms, 1616).

seurs de philosophie de rappeler sans cesse le décret du concile de Latran, de ne citer qu'avec précaution les interprètes d'Aristote qui ont démerité de la religion chrétienne ; de prendre garde que les, élèves ne s*y attachent; en ce qui concerne Averroès en particulier, de ne pas expliquer ses digressions, et quand on est amené à citer ses commentaires, de le faire sans aucun éloge et, s'il est possible, en montrant que tout ce qu'il dit de bon il Ta emprunté à d'autres[^] du reste, des'attacher purement et simplement à Aristote, d'attaquer également les alexandristes et les averroïstes et de contester à Alexandre et à Averroès toute autorité..Qui a tort, qui a raison, c'estce qui préoccupe assez peu les auteurs du Ratio. La science et la philosophie sont une tactique ; celui qui ne sert pas les vues de la Société ne sera point loué, et si une fois dans sa vie il a eu raison, c'est sans doute par l'effet de quelque plagiat.

§XIY

Étrange ténacité de la routine ! cet enseignement barbare, inintelligible, devenu ridicule, se prolonge un siècle encore, au milieu de l'Italie lettrée et de l'esprit moderne déjà triomphant. Averroès, il est vrai, ne règne plus d'une manière aussi exclusive; les moyens herméneutiques s'é-

^ Si quid boni ex ipso proferendum sit, sine laude proferât, et si fieri potest, id eum aliunde sumpsisse demonstret.

tendent, et l'autorité des Grecs contre l'équilibre de plus en plus celle des Arabes'. Mais les questions averroïstiques agitent toujours Técolle, et servent de programme à l'enseignement. De 4564 à 4589, Jacques Zabarella continua les traditions de la chaire de Padoue^ Averroès est son guide dans l'interprétation des passages difficiles; il le cite avec le plus profond respect, bien que sur plusieurs points il semble se rapprocher des alexandristes. Il pense avec Averroès et Achillini, contre Avicenne, que la nécessité d'un être absolu ne démontre pas l'existence de Dieu, que le ciel pourrait être ce premier principe, qu'il n'y a qu'une seule preuve décisive de l'existence de Dieu, le mouvement du ciel. Zabarella du reste distingue assez souvent entre l'opinion d'Averroès et celle de ses partisans. En psychologie, il combat vivement les thèses averroïstes. D'après le système de l'unité des Âmes, dit-il, l'intellect ne serait dans l'homme que comme le pilote dans le navire. Or l'intellect est la forme informante de l'homme, ce

« Inde coëptum aliud mixtionis in philosophando genus, uti Âven Rois et Latinis græcos interpretes admiscerent. (Patrizzî, Discuss. perip., 1. XII, p. 106.)

^ Quelle fut ma surprise en parcourant à Padoue une rue déserte, et en gravissant les marches de la petite église Sainte-Catherine del Torresin, formées de pierres sépulcrales, de lire sur une de ces pierres brisée obliquement : Jacobo Zabarella... civilis elec.,... probitat.,... et.,... Ludo.,... -» Tomasini (I, p. 139) nous apprend en effet que Zabarella fut enterré dans cette église ; mais il n'avait pu y découvrir son inscription : Nulla^ quod obitervare potuerim, memoria clarus,

parquoirhommeestce qu'il est. L'intellect se multiplie donc selon le nombre des corps. Toutefois Zabarella, conformément à la doctrine de saint Thomas d'Aquin, établit une différence entre l'activité propre de l'esprit et l'intellect actif proprement dit qui est l'intelligible ou Dieu envisagé comme moteur universel. Si Ton objecte à Zabarella qu'il détruit ainsi la personnalité de l'intellect, personnalité qu'il voulait établir contre les averroïstes, il répond en distinguant la perception primitive de la perception ultérieure. Dans la première, rien de personnel ; l'illumination vient du dehors. Plus tard, au contraire, l'intellect est acquis[^] il devient nôtre, en ce sens que Dieu répandant sans cesse sa lumière, est toujours à notre disposition dès que nous voulons penser. Par sa nature, l'intellect individuel serait périssable; mais rendu parfait par l'illumination divine, il devient immortel*. La pensée de Zabarella sur ce point paraît du reste fort peu arrêtée. Il pense, comme toute l'école de Padoue, que l'immortalité de l'âme n'est pas dans les principes de la physiologie péripatéticienne. En cela il était alenandriste, et c'est le jugement qu'en ont porté les contemporains, *detrimentum alexandrorum sententiam palam professas**. Les disputes de Zabarella avec François Piccolomini[^] rappelèrent à Padoue, durant la seconde moitié du xvi^e siècle, les prouesses d'Achillini et de Pomponat; Piccolomini avait été élève de Zimara, et paraît s'être rapproché des

« Ritter, *Gesch. der neuem Phil.* I[^] » part. p. 718 et suiv. s Brucker, t. IV, p. 202.

averroïstes, auxquels le rattachaient d'ailleurs les formes scolastiques de son enseignement*.

Frédéric Pendasio de Mantoue, professeur très-renommé de son temps', se rapproche beaucoup de la manière de Zabarella. La bibliothèque de l'Université de Padoue' possède le texte manuscrit de ses leçons, restées inédites, sur le traité de l'Âme. Peu de livres sont aussi propres à faire comprendre la méthode et les habitudes de renseignement de Padoue. Le texte d'Âverroès y est discuté ligne par ligne, avec le soin le plus minutieux. Toutefois, en adoptant Âverroès pour la base de ses leçons, Pendasio se rattache, sur la question de l'intellect, à la doctrine d'Alexandre. L'intellect se multiplie, selon le nombre des individus. Sans doute, les principes de la raison sont communs à plusieurs; mais les images, qui sont nécessaires pour tout acte intellectuel, sont multiples et variées[^]. La raison est unique et éternelle, envisagée

' * Brucker, t. IV, p. 208. — Tomasini, t. I", p. 208 sqq.

* Naudœana, p. 105.— Bayle, art. Crém.y note Y. — Brucker, l. IV. p,211; t. VI, p. 718.— Facciolali. pars III, p. 275, 280.

* N** 1264. — J'ai entre les mains la copie de deux des leçons les plus importantes, que je dois à l'obligeance du savant If. Samuel Luzzato. — La bibliothèque communale de Ravenne possède aussi un manuscrit de ces leçons. (Se. 141, or. 5, X.) Voy. Appendice ix.

[^] In aBternitate in specie omnes conveniunt... Hinc fit ut cognitio quae est in hoc intellectu non sit una numéro, sed solum una specie, quia pendet a phantasmatis quæ sunt plura numéro (Lecl. 33.)

dans l'espèce humaine qui y participe éternellement ; elle est passagère, envisagée dans tel ou tel individu\ Les averroïstes soutiennent que la pluralité numérique ne tient qu'à la matière, et que si l'intellect était multiple, il serait matériel. Nullement, répond Pendasio, l'intellect est fait pour s'unir au corps, mais il ne dépend pas du corps, € de même que le soulier est fait pour s'adapter au pied, et pourtant ne dépend pas du pied ! >

Pendasio est donc un alexandriste prononcé. Cremonini, Louis Alberti', ses disciples, comptèrent aussi parmi les défenseurs les plus décidés de l'alexandristisme. En général, tous les professeurs de Padoue du xvi^e siècle, dont le nom est resté dans l'histoire de la philosophie, appartiennent à cette nuance, et, tout en faisant d'averroès le texte de leurs leçons, condamnent sévèrement l'unicité de l'intellect. Il serait difficile d'en nommer un seul qui, depuis le concile de Latran, ait franchement défendu sur ce point l'opinion du Commentateur. Toutefois, en voyant l'insistance que Pendasio met à réfuter sans cesse

* ■ Sunt æterna, quia intellectus unicus est, in quo semper conservatur eadem cognitio : nam omnes homines conveniunt in cognitione primorum principiorum, omnes conveniunt ut homines sint æterni... Erit autem facta et corruptibilis hæc cognitio, respectu hujus vel illius particularis. (Lect. 33.)

' Naudé (I. c.) compte parmi les disciples de Pendasio Zabarella et Fortunio Liceto. Mais Zabarella enseignait en son temps que Pendasio, et Liceto était trop jeune pour l'avoir entendu.

AVERROËS. 405

les averroïstes, on est forcé de supposer que cette opinion ralliait encore à Padoue un certain nombre de partisans.

Uextrême rareté des textes purement averroïstes me fait attacher une certaine importance à un commentaire inédit sur les douzes livres de la Métaphysique, que pos* sède la bibliothèque de Saint-Antoine de Padoue (n^* i'H). Ce commentaire est attribué à un certain Magister CalabTf d*ailleurs inconnu. Le père Hincioliti, auteur du catalogue des manuscrits de Saint-Antoine, pense que ce pourrait bien être Onofrio Calaber, à qui Gaetano de Tiene adresse son livre de TAmé'. Cette conjecture est inadmissible, puisque Magister Calaber cite Achillini, Niphus, Zimara et Simon Portius, postérieurs d'un siècle à Gaetano. Quoi qu'il en soit, la doctrine exposée dans ce livre est le plus pur averroïsme. La matière première est une et commune*. La première cause agit nécessairement et autant qu'elle peut agir, car elle ne peut s'empêcher de communiquer s^ bonté*. Rien ne sort du non-être absolu.

* Catal. dei Codd. man, di S. Ànt. di Pad, p. 112.

^ Quod materia sit ana numéro probatur. Illud est unum numéro quod non habet pluralitatem formarum individualium. Ergo... — Quod materia communis sit pluribus probatur. Illud dicitur commune pluribus quod non habet formam unam numéro per quam illud sit unum numéro. Sed materia non habet anam formam. (Lect.14.)

* Probavimus secundum philosophes quod prima causa necessario movet et operatur, et non potest non operari, quia bonum non potest quin communicet aliis bonitatem suam. Insuper movet necessario et quantum potest. (Lect. 31.)

Saint Thomas et les philosophes latins ont renversé tous les principes de la philosophie aristotélique, en supposant l'intellect multiple et immortel dans sa multiplicité*. L'intellect est éternel, parce qu'il est unique et qu'il n'est point engagé dans la corruptibilité de l'individu. Toute la théorie d'Averroès sur le ciel est adoptée comme le dernier mot de la cosmologie*.

A Bologne, à Naplèe, à Ferrare, comme à Padoue» on commentait Averroès. Nicolas Rissus, Nicolas Vitigozzi, Franciscus Longus, Scipion Florillus', publièrent leurs leçons sur le *De Substantiis Orbis* et les autres parties de l'œuvre du grand commentateur. Les bibliothèques du nord de l'Italie contiennent une immense quantité de manuscrits appartenant à ce cycle d'études ; car bien souvent ces cahiers d'école n'arrivaient pas à l'impression, et se transmettaient en copies. La cour d'Esté ne fut même pas étrangère à la philosophie averroïste. Antoine Montecatino, que le duo Alphonse II nomma son philo-

' * Latini ex hoc textu Nil prohibet intellectum separari, duo colugunt, primam quodanimus noster est immortalis ; secundum coUigit Beatus Doctor quod intellectus non est anus, sicuti sensit Averroes. Opinio Latinorum, secundum placita philosophorum et maxime Aristotelis nullo modo sustineri potest, quum præcipua fundamenta philosophiæ everlit : Ex non ente simpliciter nihil fit, et aliud ita famosum : Ex nihilo nihîi fit Dico igitur quod unus est intellectus et immortalis. Si remanet, igitur præcedit; nam æternum ex una parte ex altera quoque æternum est. (Lect. 14.)

* Lect. 39.

• Antonio, Bibl hisp. vet. t. II, p. 397, 399(édit. Bay*r).

sophe, aux appointements de vingt-quatre lire par mois, commenta Aristote et Averroès*. La bibliothèque de Ferrare (n° 304] possède le manuscrit autographe des commentaires inédits du médecin Antoine Brasavola sur Averroès, dédiés à Hercule d'Esté et à Renée de France ^ Des vers à la louange de Fauteur, placés en tête du livre, selon l'usage italien, sont un hommage à Averroès :

Corduba Tergemjno felix jam sacret honorem, Commentatoris dogmata docta sui, etc.

Dans son commentaire sur le *De substantia* Or bis, dédié à François de Gonzague, duc de Mantoue, Brasavola se montre également très-versé dans les écrits de l'école averroïste, qu'il divise en ancienne et en moderne*. Il discute tour à tour, sur chaque phrase d'Averroès, les opinions de Baconthorp, Jean de Jandun, Grégoire de Rimini, Trombetta, Gaetano deTiene, Niphus, Zimara, etc.

i Brucker, t. IV, p. 231.

' La préface et l'index sont seuls imprimés.

* Nec Dostra cetate nec apud antiquos averroistas hoc unquam dubitatum fuit... Animadvertendum est duas esse in hac materia opiniones extremas, unam quam antiquiores averroists, Johannes Scotus, sanctus Thomas (quamvis ambiguus videatur), Johannes Bachonus et Uerveus sequuntur ; aliam vero præcedenti oppositam recentiores averroistæ sequuntur. (Ils. Ferr.) — Brasavola, de même que Patrizzi, envisage ici Averroès comme le père de tous les scolastiques, et fait averroïste synonyme de phi-

losophe (V. ci-dessus, p. 373). C'est en ce sens qu'il met saint Thomas parmi les averroïstes.

408 AVB.RIIOÈS.

Brasavola cependant paraît incliner vers l'alexandrisme, et censure parfois avec sévérité les opinions d'Averroès. On sera plus surpris peat*être d'apprendre que le Tasse était alexandriste, et que l'un des livres qu'il prie Aide le Jeune de lui envoyer dans sa prison est le commentaire d'Alexandre sur la Métaphysique * .

XV

Le dernier représentant de la scolastique averroïste est César Cremonini, successeur de Zabarella -à Padoue. Cremoni a été jusqu'ici apprécié d'une manière fort incomplète par les historiens de la philosophie. On ne Ta jugé que par ses écrits imprimés, qui ne sont que des dissertations de peu d'importance, et ne peuvent en aucune manière faire comprendre la renommée colossale à laquelle il parvint. Cremonini n'est qu'un professeur : ses eoun sont sa véritable philosophie. Aussi, tandis que ses écrits imprimés se vendaient fort mal *, les rédactions de ses leçons se répandaient dans toute l'Italie et même au

* Voir le dialogue II Cattaneo, ovvero délie condusioni, opp. t. Vil (Pisa, 1822), et Lettere inédite, ccxcii.

' Iliud nobis mirandum, quod elabocata ipsius opéra typis excusa in ofGcinis hactenus evilescent, scripta vero peripati more discipulis ab ipso déambulante dictata sic exceliant, ut nihil ad

arcana philosophise detegenda perfectius ac soavias desiderari possit. (Imperialis, apud Bruckerum t. IV, p. 226.)

AVEUROÈS. 409

delà des monts. On sait que les élèves préfèrent souvent aux textes imprimés les cahiers qu'ils ont ainsi recueillis de la bouche de leurs professeurs. Condamné d'ailleurs comme Vico, comme presque tous les Italiens distingués du XVII^e* et du XVIII^e* siècle, à vivre de sa rhétorique, Cremonini trouvait des éditeurs pour ses sonnets et ses pièces de circonstance : *Clorinda e Vallier* Of II ritorno di Datnone[^] et n'en trouvait pas pour ses œuvres sérieuses. En général, c'est dans les cahiers beaucoup plus que dans les sources imprimées qu'il faut étudier l'école de Padoue. Pour Cremonini, cette tâche est facile, car les copies de ses cours sont innombrables dans le nord de l'Italie. L'exemplaire le plus complet est sans contredit celui de la bibliothèque Saint-Marc de Venise. Il se compose de vingtdeux grands volumes (classis YI, codd. 476-498), écrits d'une même main, et contenant année par année les leçons de Cremonini sur toutes les parties de la philosophie péripatéticienne*. Ces manuscrits proviennent du conseil des Dix, auquel Cremonini avait en effet adressé ses ouvrages, comme le prouve une lettre trouvée au Mont-Cassin, et dont il sera bientôt parlé'. Cremonini n'est à vrai dire ni alexandriste, ni averroïste.

* Le catalogue les donne comme autographes. Mais ce sentiment paraît difficile à soutenir, car il s'y trouve des traités composés d'après Cremonini par ses élèves.

' J'ai entre les mains des extraits étendus de ces leçons. Mais je dois me borner ici à ce qui se rapporte immédiatement à

Taverroïsme.

410 AVKRROËS.

bien qu'il penche beaucoup plus vers ralexandrisme^Aver' roès et Jean do Jandun sont les auteurs dont il fait le plus d*usage, et qui lui fournissent le texte de ses leçons; les autres maîtres de Técole averroïste comparaissent tour à tour dans ces fastidieuses discussions. Cremonini semble se décider entre eux par un éclectisme superficiel. Comme Césalpin et Zabarella, il se rattache à une opinion que Ton prêtait alors généralement à Averroès, à savoir que Texiàtence de Dieu ne peut se démontrer que par la considération physique du mouvement du ciel. Il admet sans resytriction importante les théories d'Averroès sur les intelligences célestes et la Providence'. Toutes les choses sublu* naires sont gouvernées par le ciel ; il y a un agent uni* versel à qui appartient tout refficient de Tunivers*. Dieu ne perçoit rien hors de lui-même. Cremonini critique avec plus de sévérité la psychologie averroïste. Le principe d*Averroès : Recipiens debet esse nudatum a nal ura réceptif lui paraît faux de tout point ^ Il n*accepte

* Fortunio Liceto raconte qu'ayant entrepris de réfuter le sentiment d'Alexandre sur rimmortalité, Cremonini et Louis Alberti le menacèrent d'écrire contre lui.(Bayle, art. Cr^tton m, note Y.)

> Le traité De intelligentiis (ms. de Saint-Marc, classis VI, n» 184) n'est qu'une longue exposition de cette théorie et des incroyables subtilités que les averroïstes y avaient introduites,

* TracUtus De coeli efficientia. (Ifs. de Saint-Mare, n«' 176 et 182.)

* In librum De anima, (Ms. de Saint-Mare, nP 191.)

AYBRROÈ8. 411

pas davantage la théorie de l'unité de l'intellect S bien qu'il reconnaisse que l'immortalité doit être cherchée dans l'espèce et non dans l'individu. L'intellect actif est Dieu lui-même, comme l'a voulu Alexandre. Il est nécessairement distinct des puissances de l'âme, simple, subsistant par lui-même; car l'intellect actif est en acte tous les intelligibles, et cela seul est intelligible qui est simple, séparé, subsistant par soi-même*. Tout est en quelque sorte plein d'âme; Dieu est la vie même de l'univers, pénétrant tout en qualité d'intellect actif. Le monde est dans un éternel fieri ; il n'est pas ; il naît et il meurt sans cesse ^.

Voilà les doctrines que Cremonini enseigna pendant dix-sept ans à Ferrare, et pendant quarante ans à Padoue. Elles ne manquent pas, on le voit, de hardiesse, et ce ne fut qu'à force de protestations d'orthodoxie que Cremonini réussit à éviter la persécution *. Le préambule de son commentaire sur le traité de l'Âme * est à cet égard un

* Tract. De intelligentiis, sub fin.— In librum III De anima, > In librum II De anima, lect. 74, cod. 192. Il faut comparer le cod. 70, qui représente le cours de Cremonini en 1692, c'est-à-dire son premier enseignement.

» Ibid. lecl. 79 et 80.

* La bibliothèque du Mont-Cassin possède la leçon d'ouverture de Cremonini en 1591, sur ce texte : *Mundus nunquam est; noëcitur semper et moritur.*

* Bayle, art. Crémonin. — «Crémonin cachait finement son jeu en Italie; nihil habebat pietatis et tamen piushaberi voiebat.» Naudœana, p. 55.

* Ms. de Saint-Marc, nw 190, 191, 192. Voy. l'Append. x.

i\i AVKBROÈS.

chef-d*œuvre d*babilité. c Sachez, dit-il à ses auditeurs, que je ne prétends pas vous enseigner ce qu*il faut croire sur r&me, mais seulement ce qu*a dit Aristote. Or, toot ce qui dans Aristote est contraire à la foi, les théologieDs et surtout saint Thomas, y ont amplement répondu. Je vous en avertis une fois pour toutes, afin que, si tous entendez dans mon cours quelque proposition malsonnante, TOUS sachiez où trouver la réponse. Car, pour dissimuler quelque chose de la pensée d* Aristote, je manquerais à tous mes devoirs si je le faisais. » A chaque proposition dange-reuse, il se h&te d^ajouter : c Remarquez bien que je ne vous dis pas mon propre sentiment (mon sentiment ne peut être que celui de notre mère la sainte Église), mais celui d* Aristote*.» La tac-tique par laquelle les philosophes de ce temps cherchaient à re-vendiquer quelque indépendance, était d*exposer les doctrines compromettantes sous le nom d*autrui, en les désavouant, et même en les réfutant; mais en ayant soin que la réfutation fût faible et trahit suffisamment la pensée propre de celui qui parlait. II résulte d*une intéressante correspondance que j*ai trouvée à la bibliothèque du Mont-Cassin, quecette manoeuvre ne suffit pas pour couvrir Cremonini. A la date du 3 juil-

* In hoc diximu^ non quod nos sentimus de anima et de intel-lectu agente, sentimus enim id quod sentit nostra mater Ecclesia, sed diximus in quod videtur sensisse Aristoteles. (Cod. 192, init.)

— Quae philosophi dicta, ut sspe diximus, non sunt retinenda, quia de anima illud est sentiendum non quod sentit Aristoteles, sed quod sentit veritas christiana. {Ibid. lect. 79, 8 sub fin.)

let 4649, le grand inquisiteur de Padoue lui écrit pour lui rappeler le décret du concile de Latran, qui ordonne aux professeurs de réfuter sérieusement les erreurs qu'ils exposent, et il lui demande une rétractation, en lui citant l'exemple de la docilité de Pendasio. Dans une lettre d'une remarquable fermeté, Cremonini lui répondit qu'il ne dépendait pas de lui de changer ses écrits, lesquels avaient reçu l'approbation du sénat, et qu'étant payé pour expliquer Aristote, il se croirait obligé de rendre ses honoraires, s'il enseignait autre chose que ce qu'il croit être réellement la pensée d'Aristote. Que l'on charge quelqu'un d'écrire contre lui, comme Niphus fut chargé de réfuter Pomponat, et il consent à ne pas répondre : voilà tout ce qu'il peut promettre et tout ce qu'on obtiendra de sa condescendance ' .

Ainsi se prolongèrent jusqu'au cœur des temps modernes et dans un des centres scientifiques les plus brillants de l'Europe, l'enseignement et les controverses du moyen âge. En 4628, Gabriel Naudé trouve encore l'averroïsme dominant à Padoue*. La mort de Cremonini (4631) peut être considérée comme la limite du règne de cette philosophie. Le péripatétisme scolastique ne comptera plus désormais aucun partisan de quelque valeur. Fortunio Liceto (mort en 4656) n'en sauve les débris qu'en y faisant pénétrer l'esprit de la philosophie moderne. Bérigard plus hardi, essayera de remplacer le péripatétisme

* Voy. Append. xi.

, * Cf. Leibnitz, opp. t. I, p. 73.

ili AVEHROÈS.

par la physique ionienne. En 4700, Fardella enseigne sans opposition le cartésianisme à Padoue. L'averroïsme avait résisté, depuis près de trois siècles/ aux attaques du platonisme, des humanistes, des théologiens, du concile de Latran, du concile de Trente, de l'inquisition ; il expira le jour où apparut la grande école sérieuse, Técole scientifique, celle qui s'ouvre par le génie de Léonard de Vinci, se continue par les Aconzio, les Erizzo, les Jordano Bruno, les Paul Sarpi, les Telesio, les Campanella, et se consomme par le génie de Galilée^ Cette grande école savante, la vraie couronne de l'Italie, et qui réclame à juste titre une part de la gloire un peu exagérée de Bacon, cette école vraiment moderne et tout à fait libre enfin de la barbarie du moyen âge, pouvait seule en finir avec un aristotélisme décrépît. La vraie philosophie des temps modernes, c'est la science positive et expérimentale des choses. La science positive a seule eu la force de balayer cet amas de sophismes, de questions puériles et vides de sens qu'avait entassées la scolastique. La science positive a seule pu guérir l'esprit humain de cette singulière maladie, et le ramener à la droite voie, à la contemplation des choses, au vif sentiment de la réalité.

L'extinction de Taverroïsme toutefois peut être envisagée à un point de vue différent : si elle fut d'un côté le triomphe de la méthode rationnelle et scientifique, elle fut

* C'est ce qu'a finement aperçu et développé M. Mamiani de la Rovère, dans son bel ouvrage *Del rinnovamento della filosofia antica italiana*, partie I

AVKRROÈS. 415

par un autre côté la victoire de l'orthodoxie religieuse. L'avei-TOïsme padouan, insignifiant comme philosophie, acquiert un véritable Intérêt historique, quand on Tenvisage comme ayant servi de prétexte à l'indépendance de la pensée. Cette contradiction apparente n'a rien qui doive surprendre. Nv t'on pas vu le jansénisme, la plus étroite de toutes les sectes, représenter à sa manière la cause de la liberté? Venise était en quelque sorte la Hollande d'Italie; la liberté de penser y était exploitée comme une branche de commerce trèsproductive : tous les livres protestants venaient de là*. La réunion Morosini, formée en grande partie de partisans de Cremonini, était un foyer d'opinions hardies*. Les miracles mêmes de saint Antoine sont de ceux qui convenaient à un centre d'incrédulité. C'est l'hérétique Alerdin (remarquez ce nom arabe) converti par le prodige d'un verre d'eau; c'est un blasphémateur de l'eucharistie convaincu par un âne; ce sont les poissons plus dociles que les hérétiques à la parole de Dieu. Le peuple et les moines trouvaient plaisant de faire ainsi la leçon aux superbes docteurs qui traitaient leurs croyances avec un dédain à peine dissimulé. Or, ce libertinage d'opinions qui donne une physionomie si originale au nord-est de l'Italie durant le xvi^e siècle, disparaît avec le péripatétisme arabe dans la première moitié du xvii^e. Toute l'activité intellectuelle s'éteint en même temps. Venise, qui a couvert le monde de ses livres,

(Maccarie. *ffisL de la réforme en Italie* (trad. ital.) p. 85. a Bartholmess, Jordano Bruno, 1. 1«^e p. 373.

416 AVBRROËS.

Venise n'a plus un éditeur, et les Aides sont réduits, pour ne pas faire banqueroute, à imprimer des bréviaires ! En général, les

effets d'une réaction intellectuelle ne deviennent sensibles qu'au bout d'une génération. La restauration catholique qui suivit l'avortement de la réforme en Italie fut le coup de mort porté au mouvement italien ; et pourtant ce mouvement se continue encore plus d'un demi-siècle : l'Italie, en 1460, conserve quelque chose de sa vie du temps de Léon X, si complète, si libre, si épanouie. Puis le froid, gagnant de proche en proche, arrive jusqu'au cœur. L'art ne produit plus que les minauderies du Bernin, les extravagances de Borromini; la pensée humanitaire ne sert plus qu'à faire des sonnets et des cicalates pour les académies ; tout s'endort comme sous un charme. En 1460, l'Italie n'a plus d'autre souci que la station et l'imitation de Maria, ses oratoires et ses confréries.

XVI

C'est pour n'avoir pas tenu compte de cette double acception du nom d'Averroès qu'on a rangé parmi les averroïstes des hommes fort étrangers du reste à la famille des péripatéticiens de Padoue, tels que Césalpin, Cardan, Vanini, Bérigard.

Césalpin est un esprit trop original pour être confondu dans une école dont le caractère est de manquer d'originalité, car quelques points de sa doctrine, il se rapproche.

il est vrai, d'Averroès; mais par l'esprit et la manière, il ne tient en rien à l'averroïsme padouan. Nicolas Tanrel, son adversaire, trouve sa doctrine plus absurde et plus impie que celle d'Averroès. Césalpin est, en effet, un véritable prédécesseur de Spinoza. Il n'y a qu'une seule vie, qui est la vie de Dieu ou de l'être universelle. Dieu n'est pas la cause efficiente, mais la cause

constituante de toutes choses. L'intelligence divine est unique ; mais l'intelligence humaine se multiplie selon le nombre des individus; car l'intelligence humaine n'est pas en acte mais en puissance '. Ainsi, tout en conservant le dogme qui fait le fond de Taverroïsme, Césalpin évite la confusion qui a produit dans cette école une si longue suite d'erreurs. L'objet est identique, mais le sujet est multiple, et il est permis de dire que l'objet se multiplie par la conscience individuelle selon le nombre des sujets.

Césalpin traversa le temps de la plus dure inquisition sans être inquiété. Il fut même médecin du pape, professeur à la Sapienza, et vit brûler Jordano Bruno au Champ de Flore. Il employait un tour assez adroit pour échapper à la censure : «Je sais bien, disait-il, que toutes ces doctrines sont pleines d'erreurs contre la foi, et ces erreurs je les repousse; mais il ne m'appartient pas de les réfuter; je laisse ce soin à des théologiens plus profonds que moi ^.

* Cf. Brucker, t. IV, p. 221 sqq.; I. VI, p. 723 sqq.— Ritter, *Gesch. der neuem Phil* I ^ part. p. 653 et suiv. ^ *Fateor in rationibus deceptionem esse; non tamen in principibus*»-

i48 AVKiiiiioig«

La doctrine de Cardan n'est pas sans analogie avec celle de Césalpin. Toutes les âmes particulières sont naturellement renfermées dans une universelle, comme le ver dans la plante dont il se nourrit. Dans le *De Motu*, un des premiers qu'il composa, Cardan admet sans restriction l'hypothèse averroïste de l'unité de l'intellect. Plus tard, dans le *De Compositione*, il rétracta son premier sentiment, et reconnut expressément qu'il ne peut exister d'intelligence unique soit pour tous les êtres animés, soit

pour tous les hommes. Il y soutient que l'intelligence nous est aussi personnelle que la sensibilité, et que les âmes sont distinctes ici^{bas}, comme elles le seront dans l'autre vie» Enfin dans un troisième écrit, le Theonoston ou de l'Immortalité de l'âme, Cardan s'efforce de concilier ces deux opinions contradictoires. L'intelligence est unique, mais peut-être envisagée à deux points de vue, soit par rapport à son existence éternelle^{et} et absolue, soit par rapport à ses apparitions dans le temps. Unique en sa source, elle est multiple en ses manifestations*. Excellente solution, à laquelle il faudra toujours en revenir pour l'explication du fait de l'intelligence.

Malgré cette variation de doctrine, avouée par lui-même, Cardan n'en est pas moins traité comme averroïste

sensus meum est hoc aperire, sed lis qui altiorum theologiam profitentur. (Apud Bayle, art. Césalpin, note A.)

* Voy. le savant article de M. Franck sur Cardan, dans le Dict. des sciences philosophiques.

AVSHROËS. 419

dans les diatribes de son rude adversaire, Jolc^{et}-César Scaliger*. Par sa manière de philosopher et par la forme de ses écrits, Cardan n'appartient nullement à la famille des professeurs de Padoue. Mais par sa position vis-à-vis de la théologie, il est en effet un des représentants les plus prononcés de ce que dans un autre sens on appelait averroïsme. Le passage du de Subtilitate (I. XI) où il fait arguer Tun contre l'autre les partisans des religions chrétienne, juive, musulmane et païenne, et qui se termine brusquement, sans conclusion, par cette formule : *Igitur his arbitrio viciorum relinquo.* Ta (ait compter parmi les au-

teurs du livre des Trois Imposteurs. Un des démons familiers qui apparaissent à son père se vante d'être averroïste : Ille vero palam îterroisiam se profitebath^r*, idée qui a paru fort impertinente à Gabriel Naudé, puisque Averroès ne croyait pas aux démons*.

C'est aussi bien à tort que Ton a rangé parmi les averroïstes Claude Bérigard V Brucker ' Fa complètement absous de ce reproche. Bérigard, au contraire, doit être compté parmi les adversaires du péripatétisme en général et de Taverroïsme en particulier. Il admet l'infusion de

< Exoiericarum exercituum de subUL, adv. Cardmtwm liber XF^r *. Exerc. cccvii, n° 14 el 16.

s DesubUL 1. XIX, p. 682.

> Apologie des grands hommes, p. 232 (Paris, 1669). — Bayle, art. Jcerro^j, note F.

* Leibnitz, opp. I, p. 73.

• Bist, cHt. phU. t. IV, p. 472, 482, sqq.

420 AVBRROÈS.

Tâme individuelle au moment de la naissance, et par conséquent la pluralité des âmes. On comprend toutefois que son naturalisme décidé, ses négations hardies lui aient donné place parmi les averroïstes, dans l'acceptioD plus large que Topinion prêtait à ce mot.

Mais le type le plus original de Taverroïsme ainsi entendu, c'est sans contredit l'infortuné Vanini. Lui-même nous assure qu'il eut pour précepteur un carme, Jean Bacon, dit le prince des

averroïstes, qui ne faisait jurer son élève que par Averroès' . Nous prenons ici Vanini en flagrant délit de bouffonnerie : le personnage dont il vent parler est sans contredit Jean Baconthorp, qui mourut en 1346, deux cent quarante ans avant sa naissance * ! Il semble du reste que Vanini ait pris à tâche de mystifier le public sur le nom de ses maîtres. Il se donne sans cesse comme élève

* ■ Àmphit. Exercit. IVi p. 17. Duce Averroe, in cajos verba jurare Joannes Baconius, averroistaruin princeps, meritissimos olim proceptor, coegerat.

' Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que cet énorme anachronisme a été accepté de confiance par presque tous ceux qui ont parlé de Vanini. If. Cousin (Fragments de phil, cartésienne, p. 20) pense que Vanini veut dire seulement que dans sa jeunesse il avait beaucoup étudié les écrits de Bacon. Mais les mensonges de cette espèce sont fréquents dans Vanini. On aurait tort de prendre comme des détails autobiographiques tout ce qu'il dit de sa propre personne, soit dans ses Dialogues^ soit dans son Amphithéâtre. C'était un tour reçu à cette époque de raconter comme étant arrivées à soi-même les anecdotes dont on voulait égayer son livre. Ainsi font Cardan, Coelius Calcagnini, Montaigne lui-même.

AYERROËS. 421

(le Poniponat; or, Pomponat mourut en 4525, et Yanini naquit en 4585. Yanini n'avait même pas lu avec beaucoup (Inattention les Ivrrésûeson divin précepteur, comme il rappelle ; car loin d'en conclure qu'en vertu de la métempsychose Averroès avait dû passer dans le corps de Pomponat, il y aurait trouvé à chaque page la réfutation d' Averroès. Yanini n'y regardait pas de si près. Cet es-

prit bizarre se prenait à tout ce qui pouvait servir ses fanfaronnades d'impiété. Dans le 30^e de ses dialogues, il raconte qu'un jour prêchant sur cette question : Pourquoi l'homme a été créé de Dieu? il la résolut par cette fameuse échelle d' Averroès, en vertu de laquelle il doit y avoir une sorte de gradation du plus humble de tous les êtres à l'être le plus relevé, qui est Dieu ou la matière première *. A Gênes, Yanini voulut enseigner selon ces principes; mais, dit son biographe, on, n'y était point prévenu en faveur d'Averroès, et il fut obligé de partir'. Ses auteurs favoris, disait-il, étaient Aristote, Averroès, Cardan, Pomponat', et à l'exemple de son prétendu maître, Jean Bacon, il ne mettait d'autre livre qu' Averroès entre les mains de ses élèves^. Évidemment T Averroès dont il est ici question

* *Materia prima, secundum averroistas, sola potentia, actus parvus, solus Deus.*(Dia!. XXX.)

' La vie et les sentiments de Lucilio Vanini, par David Durand (Rotterdam, 1717), p. 47.

» Ibid. p. 18.

* *Quam a me primis philosophiae sacris initiaretur, nullius juravit in verba magistri, sed Averrois libros a me oblatos avidè excepiti et in eis perlegendis adeo profecit ut balbutien-*

423 AYEHRois.

n'est pas le grand commentateur, mais l'auteur imaginaire auquel on attribuait des ouvrages impies et d'une facile lecture. Vanini connaissait pourtant le Grand Commentaire. Il réfute avec une sévérité affectée les théories averroïstes de l'éternité du monde, des intelligences, de la providence, de l'unité des êtres*.

Mais Vanini ne doit pas être pris au sérieux dans ses doctrines; ropinion qu'il réfute est presque toujours celle qu'il veut inculquer. Quelque faible qu'on puisse éprouver malgré soi pour cet esprit flexible, et en particulier pour les piquantes esquisses philosophiques qu'il a intitulées *Dialogues*^ on ne peut nier que cette verve, cette finesse, cette malice, cette pénétration d'esprit ne recèlent le scepticisme le plus immoral, le matérialisme le plus effronté. Au lieu de la gaie et spirituelle franchise qui caractérise l'incrédulité française du xviii^ siècle, l'incrédulité averroïste du xvi^ est sombre, méprisante,, hypocrite, sans dignité. On faisait des livres pour défendre les dogmes qu'on voulait attaquer. On présentait les objections dans toute leur force, en traitant de misérables et d'insensés ceux qui les faisaient ; puis on y répondait d'une manière dérisoire ou bien l'on avouait qu'il est impossible d'y répondre par la raison. Quelle prise avait l'inquisition sur un homme qui faisait l'apologie du concile de Trente, méritait l'approba-

tium scholasticorum in ineptias confutari sit aggressus. (*Amphit.* p. 350.)

* Cf. *Amphit.*, *Eierc.* 1, 4, 33, 35, 36. 37. 41.— Cf. Cousin. *Fragments de philosophie cartesienne*, p. 27.—X. Rouasselot, *Œuvres* PML de Vanini, notice, p. vi.

AVKHROËS. 428

l'Université de la Sorbonne, intitulait un livre : *Amphithéâtre de la vérité éternelle par la divine magie chrétienne physique, (utrologico-catholique, contre les anciens philosophes. Us Athées, les Epicuriens^ les Péripatéticiens, les stoïciens, etc., et terminait*

ses tirades les plus notoirement impies par ces mots : Ceterum sacrosanctm Momanee ecclesim me subijcio 7 '

Peut-être aussi le xvi^e siècle, comme le xiii^e, s'exagérait-il à dessein la malice des averroïstes, et se plaisait-il à accumuler sur quelques types d'impiété toutes les mauvaises pensées qui couraient dans Tair, et dont chacun avait à s'avouer coupable. La première fois que la pensée incrédule s'élève ainsi dans l'âme du croyant, il s'en effraye, et aime à rejeter sur le compte d'autrui ses propres tentations. Les Trois Imposteurs revenaient, comme un cauchemar, épouvanter la conscience. € Le quolibet que le monde a été séduit par trois pipeurs, dit Ijā Monnoie, continuellement rebattu par les libertins, aura donné l'occasion à quelqu'un d'entre eux de dire qu'il y avait bien là de quoi exercer son esprit, et que ce serait un beau sujet de livre*. » Puis, tous les partis, catholiques, pro-

^ Menagiana, t. IV, p. 283 et suiv. La perpétuelle préoccupation de ce livre a dû néanmoins engager à l'écrire après coup et amorcer les libraires. En effet au xviii^e siècle, on trouve quelques misérables écrits sous ce titre; un, entre autres, antidaté de 1598, un autre où se mêle le nom de Spinoza. Cf. Brunet, Man. du libr. t. IV, p. 512 et 520 (quatrième éditj, la lettre de Leibnitz à Kortholt. 21 janvier 1716 (Opp. V, 337), et la belle invective de Voltaire (épît. cxi, éd. Beuchot). Cf. Revue

424 AVBRROÈ8.

testants» etc. se le sont jeté comme une injure. Bodin, faisant argumenter les uns contre les autres les partisans des diverses religions, ne donne l'avantage à aucune : les malintentionnés croyaient même remarquer que les chrétiens avaient presque

toujours le dessous dans son livre, et que les réponses n'étaient jamais aussi fortes que les objections ^ Postel prétendait que la religion parfaite serait composée en proportions égales de christianisme» de judaïsme et de mahomélisme. Quant à Vanini, ce méchant belistre^ ce chercheur de repues franches^ cet enragé^ le plus endiablé vilain qui fut jamais (Garasse), avait donné, disait-on, une nouvelle édition de ce livre exécrationnel '.Le mot que tous les témoins oculaires lui prêtent comme il marchait au supplice, qu'il meurt en philosophe^^ semble même une réminiscence d'AyerrDès : *Moriatur anima mea morte philosophorum*.

bibliographique de Miller et Aubenas, 1842, p. 749 et suiv.

^ *Colloquium heptaplomerum de abditis rerum subtilium arcanis*, publié par H. Guhrauer. Berlin, 1841.

' « Il fit revivre, dit Rosset dans son Histoire tragique, le méchant et abominable livre que Ton intitule les Trois Imposteurs, que Ton imprime à la vue et au grand scandale des chrétiens. » Quel dooimage que le lieu et la date ne soient pas indiqués I

* Couain, op. cit. p. 89 et suiv.

§XVII

En général, rayerroïsme proprement dit, c'est-à-dire Tétude du Grand Commentaire, se répandit peu hors de l'Italie. Patrizzi donne pour trait caractéristique des écoles de France et d'Espagne, qu'on y explique le texte pur d'Aristote sans commentaires*. Des Italiens nomades, François Yimercati par exemple', en apportent seuls quelque bruit de ce côté des monts. Jean Bruyerin Champier(en 1537] atteste la vogue passagère qu'obtinrent ces maîtres étrangers avec leur livre nouveau : Post-

quam ex Italia terra in Gallias nostras philosophi quidam convolarunt, magna cum laude pariter et frequenti auditorio commentaria Averrhoi in Aristotelis volumina interpretantes*. Âverroës, toutefois, ne fit jamais en France une fortune brillante. Les exemplaires de nos bibliothèques ne portent aucune trace de lecture; les tranches en sont intactes, et toujours j'ai trouvé non coupées les feuilles qui avaient échappé au tranchant du relieur. Lyon, pourtant, présente quelque trace d'averroïsme \ Il

* Disease. Perip, 1. XII, p. 106 v«.

* Yimercati est donné comme averroïste par les Goïmbrois (In i. II De anima, cap. i, quæst.?, art. 1.)

s Præf. in Averrois Collect. med. p. 81 (édit. 1553). * Je trouve imprimé à Lyon, en 1582, un traité Isidori Iso^ lani in Averroistas, de æternitatemundi, en quatre livres.

426 AVKHROàs.

s*y fit plusieurs éditions des œuvres médicales et philosophiques d'Averroës, t lesquelz livres et (raictez, dit le privilège du roi très-chrétien Henri II, sont plains et décorez de belles et singulières auctoritez de philosophie ao bien et proSit de la chose publique de notre royaume ; ei pour Tulilité et instruction d*iceux qui les vouidront veoir et lire. » Cette royale recommandation ne fut pas fort écoutée. Averroës, au xvi* siècle, sortit définitivement des écoles françaises*, et il faut croire que Keckermann exprimait un souhait tout à fait personnel quand il demandait avec instance que la typographie Médicéenne, qui avait publié le texte arabe d'Avicenne, donnfft pareillement celui d'Averroës*.

L'Espagne et le Portugal, où la scolastique 8^e est continuée presque jusqu'à nos jours, virent aussi se prolonger plus longtemps l'autorité d'Averroès. Antonio a recueilli

' Théophile Raynaud, parlant des efforts de Raymond Lulle pour faire condamner Averroès, s'exprime ainsi : «Congruentior et exauditu facilius fuisset petitio, pro qua nunc, quod Dei benignitas est ! non est satagendum : nimirum ne Averroès oculi loco esset in scholis; quod quum superiori seculo et patris anterioribus invaluisse, prorsus in Italia. occasio fuit magnorum in oris illis errorum et inutilis diligent!»,... quod indignissimum fuisse nemo non videt. Nunc Averroès in scholis deponendus evasit.» {Errore nata de tunc ac bonis libris, n° 340, p. 200» Lugd. 1653.) On n'est pas peu surpris de voir Averroès cité comme une autorité en fait de style (!) par François Pidoux, dans sa *Germania Defectiva*, à propos de la persécution des religieuses de Loudun (Poitiers, 1636).

* Voy. Bayle, art. Averroès, note L

AVI£HHoK8. iS7

les éloges qui lui ont été donnés par un grand nombre de médecins espagnols et portugais*. Il est pourtant jugé d'une manière fort sévère par les jésuites de Coïmbre*.

Ailleurs, relégué parmi les livres des scolastiques, qui ne servent plus qu'à envelopper des sottises ou en faire des cartons', • Averroès se défigure étrangement dans l'opinion. Ces lourds commentaires, que l'on pouvait consulter avec tant de facilité, on se les représente comme des libelles pleins de blasphèmes. Chose étrange ! ni Bayle, ni Brucker, qui

consacrent à Averroès des articles étendus, où ils ont recueilli les récits les plus

* Bibl hisp. vet, t. II, p. 395 (édit. Bayer). Averroès plus quam commentator, seu mal leus medicorum venus âppellandus. . . — vir acutissimug, subtilissimus; — Philosophus post Aristo» telem admirandus: — PostGaienum medicus summus.

s Haec commentatoris seu commentiloris potiusdeunitate intellectus sententia adeo stulia est, ut merito Scotus in iv Sent. d. 43, q. 2, dixerit dignum esse Averroem qui ob bas ineplias ex hominum communione averruncetw, alii vero hocejus Ggmentum monstrum vocarint quo nullum œajus Arabum sylvs genuerint. Certe boc unum sat esse debuisset ad eos coarguendos qui filium Roïs tanti faciunt, ut ejus animam Aristotelis animam esse dicaot. (in 1. II De anima, cap. i, quaest. 7, art 2.).

* Bonivard, Advis et devis des letigues {BU>1. de VÉcoU des chartes, ^ série, t. V, p. 356.)

A Uli deGnieot quibus plus est temporis, otii atque patieotïe ad evolvenda scripla nostro tempore plane inulilia. (Brucker, t. III, p. 106.)

hasardés qui couraient sur son compte, Q*ont songe à ou-
▼rir ses œuvres. On dirait qu'il s*agit d*ouvrages inéditL^: ou rares, dont on est obligé de parier de confiance. Naudé, qui aurait dû apprendre à le mieux connaître durant son séjour à Padoue, le représente comme un franc athée, et lui applique le mot de TertuUien ' : Sub pallio philosophorum patriarcha hmreticorum *. Au jagement de Duplessis-Mornay, Aristote est peu religieux, mais Averroès son interprète est du tout impie '. Duplessis s*est même donné la peine de réfuter en forme la théorie de rintelect

universel [^]. Campanella, et après lui Bérigard, regardent Averroès comme le premier auteur du blasphème des Trois Impos-
teurs *. Je ne sais quel honnête théologien anglais l'appelle un
monstre d'homme, le secrétaire de C'enfer [^], Le mot célèbre :
Moriatur anima mea morte philosophorum, suffit à Vossius pour
en faire

* Àdv, Eermog. c. vui,

s Naudœana, p. 21 (éd. V101). [^]Àpologie, p. 232 (éd. 1669).

* De la vérité de la relig. chrét. chap. w, f. 258 v«, 259-

* Ibid. chap. xv.

[^] Propterea exiit liber de Tribus Impostoribus in Germania
juxta Averrois et Àristotelis dogmata, volentium legistatores esse
impostures, et praecipue, ut dicit Averroès, Chnstam. Moysen et
Mahumetem. {De gentil, nonretinendo, p. 21.) - Averroès scripsit
contra très legistatores, Christum, Mosem et Mahumetum, de-
ditque materiam scriptori impio de Tribus Impostoribus.
{Àtheismus triumphatus, seu reductio ad religionem, cap. u, n.
19.) — Cf. Berigardum, in Prsf. CircuL Pisan, p. 5.

* Menagiana, t. IV, p, 2d9.

ATEIIOCS. iM

un franc libertin ', et à La Monnoïe poar l'ériger en contemp-
teur fanatique de toutes les religions*. Gui Patin en parait beau-
coup moins scandalisé, et le range simplement parmi les déistes'.
Un antre se croit autorisé par un passage de Garasse à attribuer à
Averroès Tétrange politique (| ue Toici : € Pour les hommes
'c'est Topinion de Yanini > que Ton expose) faudrait faire

comme les bûcherons font » tous les ans dans les grandes forêts : ils y entrent pour » les visiter, pour y reconnaître le bois mort ou le bois » vert, et effemeler la forêt, retranchant tout ce qui est » inutile et superflu ou dommageable, pour retenir seulement les bons arbres ou les jeunes baliveaux d*espé- » rance. Tout de même, disait ce méchant athéiste, fau- » drait tous les ans faire une rigoureuse visite de tous les » habitants des grandes et populeuses villes, et mettre à » mort tout ce qui est inutile et qui empêche de vivre le » reste : comme sont les personnes qui n'ont aucun mè- » tier profitable au public, les vieillards caduques, les » vagabonds et fainéants ; faudrait effemeler la nature, » éclaircir les villes, mettre à mort tous les ans un million » de personnes, qui sont comme les ronces ou les horties » des autres pour les empêcher de croître*. » Voil&, s*écrie

« Quam panim viderit tantus philotophut in vera et unica mlati-
tis via arguit illud quod diceret, malle se animam tuam este cum
philosophis quam cum christianis. {De philoB. aectit, cap. xYii, p.
91.)

> Menagiana, p. 286 (édit. 1715).

» Patiniana, p. 96-97 (édit. 1701).

* Garasse, Doctrine curieuse, p. 815.

430 AVBRROÈS.

après avoir cité ce passage ud des biographes de Vanlui, voilà
des fraits de Tecole d*Averroès ' I

Enfin, au xvii* siècle, quelques jésuites eurent encore ridée de
réfuter Averroès. Antoine Sirmond, dans son livre contre Pompo-
nat (Paris, 46i5, juste cent ans après la mort de Pomponat !]

s*escritiia vigoureusement contre Tinteilect unique '. Cette hypothèse rendrait Dieu responsable des erreurs des hommes ; elle suppose d'ailleurs qu'un même sujet est susceptible de modifications opposées. Que si Averroès a seulement entendu parler de l'action de Dieu sur l'intelligence comme cause première, Sirmond n'a rien à y redire; mais il se soucie peu de savoir si telle a été réellement sa pensée*. Possevin, son collègue, est bien plus sévère. Averroès est à ses yeux le chorège de l'impiété; l'édition des Juntas et de Bagolini, une oeuvre de Satan *. Il transcrit dans toute son étendue la longue

i DmàDunnà. La vie et les sentiments de Lucilio Vanini, p. 52-54

> De immortalitate animas demonstratio physica et aristotelica adversus Pomponatium et asseclas^ p. 368 sqq.

> Restât ergo ut suum istud somnium intèrgrum (n'Àverroes somnii loco et mendacii haberi sinat, aut certe interpretetur ipsæ actiones intellectus divini... An ita possit accipi non disputo, illud contentus ostendisse quod, nisi quid simile sonet ejus doctrina, inaniter æ stulta ait; si quid autem simile, ne parum quidem nobis adversantem habeat. {Ibid,})

* Cernant qui non sunt omnino cæci hunc a satana parlatim obtrusa propriis mentibus et adeo privilegiis subdole obtentis confirmata. fructus illos peperisse acerbissimos; unde magna Europæ pars per hiereses et atheismum, isto hominum genere

VEFTROËS igt

diatribe de Vives, et ne peut concevoir qu'un chrétien songe & demander des leçons à un impie qui, au milieu des flots de lu-

mière du christianisme» onze cents ans après Jésus-Christ, a poussé l'endurcissement volontaire jusqu'à rester dans sa perfidie '.

Moréri, d'Herbeiot, Bayle, Rapin * n'ont fait qu'accepter sur l'impie d'Averroès la tradition commune. Le xvii^e et le xviii^e siècle répétèrent de confiance les mêmes fables. Leibnitzie regarde comme un auteur pernicieux, qui a fait le plus grand tort au monde chrétien ', et Vico comme le représentant du fond d'impiété inhérent au péripatétisme *. Par un étrange hasard, le mot qu'on lui prête sur l'eucharistie devint une arme dans la controverse protestante. Duplessis-Mornay *, Daillé *, Drelin-

tanquam chorago praeunte, prorsus ad veritatem, quas alitrix est pietatis, obstupuit. [Bibl sel, t. II, 1. XII, cap. xviii.)

« Quum lot potuisset divioe sapientis oracula miraculaque vidisse, actamen perstitisset in perfidia sua impius, ecquid tantum christianis mentes ex turbido impietatis caeno piscari sese posse existimarent? (Bibl sel, t. II I. II cap. xvi.)

' Réflex. sur Véloq. lapoés, Vhisl, et la phil g xv.

s opp. t. L p. 69 sqq. (édit. Dutens). Cf. la Réfutation de Spinoza du même, publiée par Foucher de Careil, p. 75.

« if^e moires » cités dans l'introd. delf B^e Belgiojoso à la Science nouvelle de Vico, p. xviii.

» Traité de la Cène, p. 1106.

• « Les sages du monde ne vous ont point pardonné cette étrange créance; témoin la parole du philosophe Âverroès, qu'il ne trouvait point de secte pire ou plus badine que celle des chré-

tiens, qui mangent et déchirent eux-mêmes le Dieu qu'ils adorent. » (Réplique au P, Adam, p. 116.)

court* s'en autorisèrent pour prouver le tort que le dogme catholique faisait à la religion chrétienne dans l'opinion des païens. C'était la destinée d'Averroès de servir de prétexte aux haines les plus diverses dans les luttes de l'esprit humain, et de couvrir de son nom les doctrines auxquelles assurément il pensait le moins.

\ L'histoire de Taverroïsme n'est, à proprement parler, que l'histoire d'un vaste contre-sens. Interprète très-libre de la doctrine péripatétique, Averroès se voit interprété à son tour d'une façon plus libre encore. D'altération en altération, la philosophie du lycée se réduit à ceci : Négation du surnaturel, des miracles, des anges, des démons, de l'intervention divine; explication des religions et des croyances morales par l'imposture. Certes, ni Aristote ni Averroès ne pensaient guère qu'à cela se réduirait un jour leur doctrine Mais dans les hommes élevés à la dignité de symbole, il faut toujours distinguer la vie personnelle et la vie d'outre-tombe, ce qu'ils furent en réalité et ce que Topinion en a fait. Pour le philologue, un texte n'a

* Nous ne pouvons oublier le lamentable exemple de ce philosophe païen, qui ayant vu manger le sacrement qu'on avait adoré, dit qu'il n'avait jamais vu de secte plus folle et plus ridicule que celle des chrétiens, qui adorent ce qu'ils mangent ; et c'est à ce propos que ce malheureux s'écria : « Que mon âme soit avec celle des philosophes, vu que les chrétiens adorent ce qu'ils mangent. » {Dial. IX, contre les missionnaires, p. 305, 306.)

qa'uQsens; sji^^ j>:cr ZiîT^îr:: i:ti;lt rx a iîî> 2i::t\$^o^ texte
 sa Tîe c(i:c".r* i*es :•:•:: zi.lsizejs. ;>: jj- Ti-st ".: ^ ^main qui, â
 cLtrat L-"^-* . : r:--i* 5» ies:* îî> i.-.-^ fuuv. rinterprcUtca
 s<Tz^<ijtQstt îz itJj:v:-r^i z.-: ;«:: <u£r.\ Il faut q'je !* fcei*^ ;-'^
 1 2.1::^ rêl.:T< i^a^se? i:zuVs 5uh tî>fa>se à lois 5£s iÊîîr>. W
 1-. T:i#e >::c le Ltv'if&s^t J.a conlre-secs 'irj> îe irTt":j j<fd l: ^
 "*,':«?*:; !.!:;îe e: r;V gicuxde rhaisa;it^ . Le c.:E,lre-5eL5,aax
 êjo;je> J\i::i>rite, estcommeia ref^ircbe :ie preL iTeâf-hl
 huaîain ooaîrv
 rinfaillibîiiU}duteit>o£-:i:!.L*Losî!DeD*dliJ!;uo5aI;lvr;,' su r un
 point que j-our ia renier sur un auln?. Il sail trouver mille fuites,
 m:îe5i:i j.îtês pouréchap}Kr à la chaino qu'il s'est imposée. On
 distingue, onconimenti\ on ajoalo, on explique, et c*e5l ainsi
 que, sous le poids des deux plu^ grandes autorités qui aient
 ré^^né sur la pensée, la Bible et Aristole, l'esprit s'est encore
 trouvé libre; c'est ainsi qu'il n'est pas de proposition si téméraire
 qui n'ait été soutenue par quelque théologien, prétendant bien ne
 pas sortir di's limites de l'ortbodoxie, qu'il n'est pasde doctrine si
 mystique qui n'ait pu se produire sous le couvert de l'interpréta-
 tion d' Aristole. Que serait devenue l'humanité, si, depuis dixhuit
 siècles, elle avaitentendu la Bible avec les lexiques do Gesenius
 ou de Bretschneider? On ne crée rien avec un texte que l'on com-
 prend trop exactement. L'interprétation vraiment féconde, qui
 dans Tautorité acceptée une fois pour toutes sait trouver une ré-
 ponse aux exigences sans cesse renaissantes de la nature hu-
 maine, est l'œuvre do la conscience bien plus que de la philologie.

APPENDICE DE PIÈGES INÉDITES

BIOGRAPHIE J>'IBN-nOSCHD PAR IBN-BL-ABBAR. (Manus-
crit de la Société asiatique , p. 5 1)

«X^lj U&À». Ud^l ILaU^^^^JûX^I i^UJt J^i AJut (^
U3 v^3 ^b «>vAi3 ^-^^Â«o U i ^^dM A^lj
\\^ A ^^ JSI^Vt ^^ Jt JUj Xij^ c3Vt à>&£ ^
Vl»M> V!^i 6H>I>)I lâl ^ MuUi i »]yA Jt ^
Jji *,^^ juUa! i Wv/ JJUil jife fftisll^ «-^M* oLzS'lyJU
io^JUJt JM» uuiUas A^ »l^l ^^..^1
jj» A jkuM îT^ ju js-!^ »UU «»y JA«, (j*^ vM
«jiJaJI i i»l4JSi c*U5^ aUy* (j)....! ^^ «JU ^1 «<w^ (^OJt
&^>Jlf a^ULSS J^Vi A (^«a&at j^iaâ£^
APPENDICE. /i37
iL^Uu^b^^ cj:^-*--^^ cr^ ^^ 4^^' fiAi) Jt^ AjSjJI

FRAGMENT DE LA VIE D*IBN-BOSCHD PAR BL-AH8ARI

(D'après le ma. de la Dibi. imp. supjd. ar<ibe 689 , fol. 7.) «X(^
Uj^y oIjUiJt ^ym v»jS* v»\<jÂ (1)

^ Le coinmcn cernent mancjiie.

438 APPBHOICI.

U.Xi*ij3j Ly«JUf) lff^\\jà] (i) «fJ^ooFj ^Jl^li ttwyU L^i Icj,
g^ Çil *aU tsJa U ««?>«. l^V^j

oaij »UW^I «K^^ jU«XatLyT^ ,.^U^i «n^yi ^^

i JLjJlX Ol^ Uâ^l »Va^5I p^t 1^ ^j». ^ MM

Jm^^I t^UJj jj^j i^jii fJàtil] ^ll J.*al,

jU\i' àjL* jy»., JUili &y»- #J y^ yl l4JL.^i (^t <j* \yi^ *yi\
(j* »^jj»\\^ ynlUl O^y gl*

•MP' >#'^' (^ W J^Î>J-^I ^ fer» (t^ J-e !>»;J>3> * Liseï cyJ-
jîjo* — • Corùn , xx, 6.

<£.j^ U ^ic^ (.) ^^i\ J5U i iCi^ j1 ô^ ^ Ait,

^1 Jb Ail JI^ (^ (j--Jl^l A^j-f^lj ^^ JI3

AMI «X.4^ (^>J3^ l»l oJ^:> jl iUXjJl i i[^ îj]» u

» En marge ; J JLi 4jf *XaXj oU-f ^ ^ Lôjf JUb^

^^ U ,j>> 'k^ <«Âi j ^r^' '^7*'^ ogy I j csUi

* Voyei Sacy, AhdaUatif, p. 38i.

i'io APPENDICE.

<jyU^ ^1^ (k^jr'lj f^^^tjty^ i I^U. iyijA^]

Lâ^l Ji^l >ÀA i «iyM UJj (1) y^^^ Il

JyJI cj^j o!»«* J1 ^-i»^»* syi W wjy***^ ^> |fc«— «*>'

jui«iJj ^j^ *5,U. ô: ^i- ■ ""■

• Qoran.Tt, 3i ; XVI, «7. — ' /W«l 11,8. — ' ftW. Ti, 116, i38.

J^ ^j jj6 VI .VI V 45 ÀJI ^I ^O.i.îj VI lyyii U^

JbU x.^ ^J^ AMI ^l;l U^ &ic*i'^^ AjUw A»t JI

U^Us) JUuJlf \ ^.!»U> v^(3) «^1 ^ ^j^ J^^^<

J AMI ^ jbl^^L 3^ 1^1,3 AMI v^ e-^^ *;.^» A U^t>-" V^I*
^V^ (»»=î"3 ^'^'^ o^^' V^

bl S' AMI 4)^>-l.^i.'lj «1^1 br» V*Jt tf^ ' Ms. bjb^ . — • Ms.
A^ . — ' M», duil.

442 APPENOICB.

^ ^xv<î ^y^> ^i f^y (^V^^ fer*, t-y^ Lyj (i^\ jUJI i^l^^ f-
ir" ^

(S^3 a4l#5 Ajjb^ aàJ^ JU y^ '^ -ftib ^/k?' V*Mi (^ AMI (j^:»
^ ^jfUj^UJt |i Cl<U 1^^ (^JJI JI

j^i 6l->^ «il«3 (3)^Î3 uA**e ^yi^* My ^ ' Coran , xi , 1 1 b. —
' Ibid» ii , 3 1 5. — ' Ihid, xi , 1 9.

APPENDICB. 443

rf^., ^

i t J^ \ ^fyi i v^ (o ÎCasU tSic, ^1 JU^i iU.JI

o>» oobât j^;». «îUii (>Ux«.t3 ^Ui dJi4S jiom JJIj

CAÏy Jlyill O^^^" ëUiiH^ ylj^t)j J^S'I, *JL. ^J«UJ^

L-fc^ d^Jw^ (j^!^ «>-^^ **flo^*J (s^^^ y

Uix£ Jb ^\j\$ \ i^l^^bj iU^Hlaîl H=î- <>♦ g/J» »*>^ * Coran,
LXix, 6.

hkk APPENDICE.

JU3 ^l dlUl tfJl ^t «Aib t^ ^1 5 j^ ^l ^ yl

J-*1 (*« o^j-ft^l fcx^l J»> **^ t»jX> *i<^v» (5y*J tr«

p^l jU:Li.l tH *-jii A **A» 4JWI y»r U iu*

u;^ a^ jou» v^^ V< u^i» i^^xJiJt

iu».^i>.*.^.««t^ M^t^ iC«LJU3t jib^L;! <,,a5' j^

{j* ^ (g.^ Â.-A.I3 «-fX^i *^^^ **»j^^ 1« i U ^ >W^ îg,i^
LH^ iU^yJI (jifi ^1 1*!;^ owl ;^L» iU^ iii\^ji\ u^ljJl J^ iuuJi
M\ JuU

y\<' iiUi ^^3 a^^ Jj^li^ fcAjj ^ C:J>^^

Ari'ENoicE. 445

En m qçc: juîy (<1j. — 'En marge: ^ZC *AjJ,

4'lQ) APPENDICE.

JU» li^

LjL9»3 f V f^^ iL^LLiM >j(;^jt3 f/^' ^3^^^^

llJLâ: ^ «^ I<>sj4 oJis^ ^>^^ ^^^^ (i^y

l: ^- (^jjs fi M) iUéXi.

jUL^^Lâ. (;|^ ^J^ Jut: ^ 4»U

«_iU JS" y»!; i A-S!à IH^

> APPENDICE. llkl

jLyjJl SLoif vj^u-JI ^^K' Jo3

^ Sjjji, tçVf» (jil Sy+iç *AU JL*jy i lyj (^JJ

lilàS APPENDICE.

niOGRAPHIE D*IBN-ROSCHD PAR IDN-ABI-OCEIBIL.

(iVaprès lu ins. de la Bibl. tmp. suppl. arabe 678, p. soi verso,
ri HruX mss. cl^Oiford, Iluntingtcn, 171, Pococke, 356*.)

^^ Jw-^ O^yi] yj\ 3^.UJl yk ô^j ^j» Jyjt ^1

jk* «i o^-^y p^^-^-' cK***^^ (jf*** Jo^lf jj^^A^

Ojj^jjift; (j^l tH •>^*ûj iUJjfl ji^l i IJ.^ JuliTvJlJI LâjiU J^
«X-i^ AJuul^ llCtt U^^^^lf Jbt;^t GU^I

^ Le premier de ces manuscrits sera désigné par Par, le se-
cond, par H. le troisième par Poe. Les leçons qu'on doit supposer
avoir <^t^ celles de M. de Gayangos seront désignées par G.

(.)jblj-c5<» tH Jtr* o»r* W^ «i Jy^' *>4 '«i^ t>-

j^l ^1 iL^ J^^ls!» Mj^MûiA i^,ys^ l^Ai cJlî c^l

• Par. ^\Sù\»

* Ce mot, qui revient plusieurs fois, est écrit ^jSujU^s dans
Par.; JU^U^ et une fois jSLjlÂi», dans H.; ^jSuiU^s dans Poe:

«£i, L*5i 45|PI (,«*. J^^ fjt û^ji[yt\ fgA\ji3\ ylf

t>-«iÂ

i^ \y iiOwt *>>i[, yjyjb (.)>«»- a' vie

^ OyJ^I Ifi JAJU.1 issUuk^^ (:JV»«>o3[9

JU^^ ^j-J^SiS" LJijX^] MjtfSam] S

j^^l M cr^ (;|K'(\$«xJI ^>U Af (\$o^ (S-

> Les manuscrits portent »yJt. Au lieu de ces trois derniers mois, Par. a simplement L.^;,. Voy. Dhébébi, ci-dessous, p. i(îOt 1. 1 et s. • G. add. ^t.

» Par.^Uyi» Poe. ^Lo^lî G. ^U^l.

Lj^ j,..^ t juf^ ^1 ^Ij JUi aaU j^U^I^ j>^I «>^â£

fer* s^^ •X-l^ ^3 {f)/LjL^I i joJL^ ylj-^l^ *X^j

^^ft Uà^! j,jii3 l^Âft g^ ^ yJ^ ^y^ ^3! y»Ji iUt^

i \y^ . u'^i u^^' ^>-^' fci-j

> H. UL »U lui »U. Uu.. - « c JUJt.

^52 APPEMOICR.

iisU4 V*i ^<J^I r>^.- ^^If uP^'iiU^ (*«il f^

OLHiilii 5^I^I j^lj (.) is!l#P 3-feb jOiftl^l (^ O^ aHJ Je *_il O^ (^î< IjO^ ii*i*fAl» yl**î<J <#• **V3:

^US.j4h^' «iJ^ «i^*** **'j>" «*.:!Î; Oô Jls *5 V^3

' M. de Gayangos corrige à lort oLi;', c'est le nom de la ville de Bougie.

I ^Y^ JUA-U U.WJM© jj^ ^ioUi *iUi> gXe Ui ^yAilS

(j^jlJl illU «iUi UI Jtî Ail JcÛ^ ^1 Xi^^XXftl U ^\

ill»3 c;*^)^ ^ ^1 ^ ^ J^-Âi ^^UJI ^ oJLdsu UI3 J.J1oUI
ii)^5 J3I i liLJ^^ ibUi^^ (iT^JUmJ^ (jn^ #u4m

^ «:;»u«xjai vI^ô:^^^! (ibU^ (S tf^l c;>^U^ ^i

c:>LJl]fi c^Lj^TaJUJI Â Jv.^X:fJt (a) S^X^ ^^ ^JUJi

^Ud^jI 4-rfç*»,jj>- ^jSyA vUS'^jUaJI i U*-,

* H. j;U-»; G. Ira'ûuit c cream *.

• G. ijU;.

454 APPRNDiRb.

,j«juJi v^-j^ c^ u..^a»>k.j^ yjuji^ u«ji

y.^JHkJW. «.UjLk«.5<l V>-i^Cr* y-M^lt^-jï

jj«H^ ltrj-i*iU. (3) t>;-»«iJJ V^^ o»-4iij OTjJyJL^.

ii^jiiil v^-J^Jji o«-^^ u-y^W- «»UJt v^is^

JIV«» V^or* â^< ouA^I o»-^ ir^U- *^^

' H. omet ce qui précède depuis fj^yy^i (<_)Uc£9. (>., après

*j, mel^^:i^J^ caW^i ^Ja-iaS>j" ç*Lci=..Voir Dhéhébi, p. i57,
lignes 8 et g.

• H.etG. jïl^ûlt.

' G. J)>«Jl.

APPRNDICEi

(.) tiSJi- feJw (') W* àUiX\ J--^ »U->^ v^^^

^}f ^oJI v.^Jaall y», JJI ytç ^jl »^l* ttjUy

jJ>JUj^>-y5^ «**?J (T^l «5'>S!l* tfJl C^^' t-^i5'4 S***-^'
ii«U«Jl -t^—l tf. t^\'xS'J^i U

iiÛÛ yU^i/l, ëjUW JouJl JUaJi A iilJU Uy,^

» n. Par. Poe. isj\jL\j'

* H. Par. Poe. iJ^t.

» Ce* deux mot» manquent en H. Par. Poe.

456 APPBNDICB.

JLjtO^ (Plf, ^^ti» tic yC* JI «.liyj-^

<3>*l^' (J!r»'^J *«V fe»* O^rfJ' V^^i >ïa-»j^.

BIOGRAPHIE DUBM-ROSHD FAR DH^HBBI.

(D'aprts le ms. de I« Bibl. imp. aac. fonds, 753 .fol. 8o t*.]

Ojj A^uUUL O^j (^t iUiUJI A*Â* <ftL^t oyjpi O^^I^ j_j-&j
. >^>H a5 ».X». «li^ Ja5 (^yi* iU-,

^ j^ ^lj JLfilTj Jly-C*- y-* *MJiJI ^Ij «,-«-. ^

' H. Poe. G. omeltent ^L.

« H. Poe. Par. G. v^Ij JI^,

<i u-HJVVWV^k-yl «jwLT»^»^ Vl-i^w'^ V^Ji^

^joi-k» v^Js^ts-J*^^ i v'^«»U*vvij ««\ -ft««yi

vU5^ «.U*l v^ Oxyi\ v^ JJ^I V^ tfy^t

y-uJUSjia-jV j*<JaJI gUJI v^-i^ o-*> *^' **^i^

VU5^ J|>Jt}| ie «-fti »j-^ CM-iUjJl o^l^ v^^^Ij

(j!^ Lçi jua; jo«j v^-^J^-»^' i 2i*^' sV

458 APPIMOICB.

i «IUU j^Us^jiyiij jjkUl i a|;UJlj-ai ^!^

LiA^t JJs i i]UU (^l^:m ^jUUt jUuJt JU«jt

(^1 ,^ ^pi i iilUu «Jj^t iiâUI â>^>, 1 SIUU l^oJS

^Jm^JJ ^LjjJI i #3UL. t,lVt V*-J^i Pa-yV^^^

OW..I JI^ 5^ ^j *.Ai* o.-^! J^os» Xj vy*

^j^y^b^ U>Uj J^j^l p^ (^ it>>^l |>^lf JUjUVI

APP^BMDIGB. 459

ji 2^ u: wwkJi i iLoci ji ^^: y\Ç, iy« >î

iLîiOo v^J^i^U.^» ér* *I^ J5^^^ 'r^^W* j'>î^ ^3 A.^33 ^--
^ J^--^ 'l i «XAâJcidI iulyj^ 43w^:^^JI

AÂ« ^^ o^ ^1 «X*^ &jJ3;ji Uâj J3 «Xj3 iiUîj^3 ^>^ (^ •>^
3^1 ^Â* J<w ij^X* iJâ^3 «3^^ c»«K^

î»I a' (^ Jli> j4^ ••>^ yUai-Jl caU Aiy J^Tl] Ow^ ^t iâ-ill
«^ mU3 G^j AJUJI ^ i J^^l ^

*-^^^ iûv^ (ù^y^ a' ii^ *r^^ J^^' cr^' i^y

<3^iLiJLiJl cS^ SiS^ ^^ JuU ^ JJI> Juu |i^ (Fol. 87 V*, dans
la Vie de Moub al-Kiansoar.)

JIU JUL^ lyX;!; iUljjJl Sj5à JUv» Aa* Jt»^ iuOs^
 (^ J^l iUJ^ ILU::^ U (il oUxJU^ tôcT^yi
 u.^] 4 «ULfiî AM JJW3 SL.iJiojh Ju^^W ^^ Uy
 ^ Uum^ l#J I^JUI^U iyl^l *X^1 »>6)JI u» j^ Ov5 JJâ.^1 jJ
 JliU iuls^ jUlfl (j^jjJi^ «UjoûmU t^
 .J-jI^ *-i^ (y-<^l» J*^l o# «>^J <^ JJJ ji*». ^Ij y» ^ tfl^l
 J*UJI u-l>jJt ^Ij Ol*Afiî ^ji\

LISTE DES OUVRAGES D'IBN-R^»SCHD

(D*après le ma. 879 ' de rPscorial, fol. 8s.)

«hJI gU* U y^iUi iU.*- ^l.y» Jfi<>4SJ'

^j-^wJa-*! ^UJI o*^ >-^i A {"^} y *>H^Vî! v<-2^u-

* Tel est le numi^ro de Casiri. Le numéro de la Bibliothèque de rEftcurial est 88 1.

' Ainsi porte la copie. Je pense qu'il y^a dans le texte : Li3L>
 (jL^ii "y^t v^i ce qui n'est pas encore bien saaisfaisaot

APPBHDice. 463

^y,^ U.y«)i4- c»LJdi«. ^t ^y^Aà^

p.. .41 o«j^ *i »=> W!t v'»J^ jo^ u« 'U*3n

j,ï ---£ josàij jil liJai iu,aiH v^ ti- tij^l '^i' ji-*

>.ifiî«U £«l«J v^-^^fi^^

>-^i i »5;j>^J «*Jy>Wl J^MI *JuJl i o^xaîJl iùU,

JUUJt Âj<>jLX.»^i JLUU .^ (f«A«ai

Jjl al^JL-. 4^8 v^^*^^^' «>2^' cr^' v^xô

i J^o^ o*_-^^^*'^ u'Cr^^ J-*"j ir^^ _^'*^'

' Il faut lire, je pense, yU^'. Lors de la première édition de

CCI ouvrage, je lisais yviy I.

* Ces points indiquent des endroits illisibles dans le
manuscrit.

» Lisez (j«jJ;y/ Jâ.o-».

/iÔd APPENDICE.

iiMUil x^Joai i iilUU Jii (^ Jydt i iiiUU ^^UJ!

lOwAJU ^^ L^à^^l (j»&Jt >^ i (£j-à.l «ÎUU j,JU|

iU^i ^ujt p^y £<>. d j)Uu (>Aâii p^âj Âi^t

y.LU! i iiiLiL. La^I Ly*J* J--.I pF^i^UJl p>a

j^J^^I :;yrji\ A *JUu. jl^il, iU^lîJI p^ JLSX, Oe *!

...j>*Jtj-.i« i *i^à Jwu^S A *lUu jUjJl à^^ij

' La copie porte (^yoJ]»

^juUb^ ijjiS'jZl^ pU^I p^ fj^ S^

FRAGMENT D'UN TRAITÉ INÉDIT SUR L'UNION AVBG

l'ntbllrect.

(D*après8 les mss. de la Bibl. imp. 6510, anc. fonds, f. 291, et Saint- Marc de Venise, c) assis VI«, ifi 52, f. 324 Y^.)

ineipit epistola AverraysiU inteilectu,

Intentio nostra in hac distinctione est quod prasbeamus omnes vias claras et demonstrationes firmas quaB faciunt scire quaBstionem magnam et fortunium sublime, scilicet si conjungatur intelligentia operans cum inteilectu materiali, donec est in corpore, adeo quod in hac manerie opus hominis sit ipsius ista proprietas ex omni parte, secundum quod ipsum est esse intelligentiarum primarum abstractanim. Et hsec est illaqusestio quam philosophus in libre de Anima promiserat declarare; et adhuc non pervenit ad nos illud, et quod ponam in hac demonstratione est id quod recipiam a Domino, cui det Deus longam vitam. Et si rationabilia fuerint haM^ quse dicentur hic, referantur ad ipsum, et si inventum fuerit aliquid non i*ationabile, 4referatur mihi. Et ego dico quod locus iste non est meus, sed induxit me ad hoc obedientia quidem mandatorum suorum quœ ipse mandavit mihi. Contentio facta fuit de hac quaestione ut scriberem de ipsEy et etiani ob hoc quod spero remunerari ab eo, et

466 APPKIIDIGI.

quia ipse scripsit super hanc quaestioaem in plaribos locis, Toluit ut dicto aggregaretur totum quod dictum fuerit, et inveoi-reoUir quaodam inea qua non scripta fuerant. Et si quid novi

speculari potuerit in ea, apponamns in hac demonstrationo. Et nos concedimus hic qaicquid potest concedi de hiis qu» probantur in libro de Anima, quoniam hsBC qudBStio est causa omnium quae dicuntur in ij so libro. Dicamus quod haec quaestio probatur tribus viis. Et liaec est via quam narravit Alexander in demonstratione sua de intellectu, et dixit quod illa via perquam incessit philosophus in hac causa

Aspice ergo hoc secretum divinum et hanc subtilitatem venerabilem, quam admirabile est I Et laudalus sit ipse Deus qui dedit unicuique rei jus suum, et hoc qaod dix! rétro de intellectu est ex honorabilibus verbis quae ▼ocantur dissolutiva, et illa sunt prima id est maxima verborum qu» yocantur oemposita, et haec est Tiasumpta ex polenliaetactu

Et iste intellectus qui est in actu est quem homo in ae licet in fine apprehendit, et iste est intellectus qui yoca* tur quoesitus, et est complementum et actus, et quod yles primum polens fuit ad illum. Et propter hoOt hora qua renovata fuit forma, renovata fuit in eo potentia ^paratarum formarum, quousque descendit vel ascendit de complemento ad complementum, et de forma ad formam nobiliorem et propinquiorem ad actum, adco quod in fine perveniat ad hoc complementum et ad hunc actum in quo nullatenus misoeatur potentia aiiqua. Et quum homo ipse cni proprium est hoc complementum est ipse nobilior omnibus rébus aliishic inventis, quoniam ipse est liga* mentum et continuatio inter res inventas sensatas defec* tivas, scilicet quod semper in eorum actu admiscetqr

potentia, et Inter reft inventas nobiles, in quibus nequà[^] quam in eorum actu admiscetur potentia, et eonim suni intelligentiGB pur» abstractae. Et convenit esse quod totum quod est in hoc seculo creatum est propter hominem, et totum ei deservit, quoniam ipsum primum cornplementum quod fuit in yle prima in potentia creatum fuit. Demonstralum est ergo quod injuste facit qui segregat hominem a scientia, qu» est via ad habendum hoc complementuro, quoniam non est dubium quod qui facit hec contradicit inventioni vel Intentioni creatoris in in* ventione huius complementi. Et quemadmodum fortunatus est qui consumit tempus suum servitio seu studio, et appropinquat ei laudatus, sic ille in hac approximatione. El hoc est id quod ego vidi ponendum in hac dubitatione, et si aliquid renovatum fuerit, in hocapponam id, si Deus voluerit. Et laudatus sit Deus, et perducatur nos ad id quod sit voluntas ejus, et inducat nos ad id ad quod nos sumus formati primo et postea, et hoc est in vila et in morte.

Explicit.

FKAOttlilt DU TRAITÉ BBS BRRBUB8 DBS PBILOSOPfIBS
DB QILLBS DB BOMB, BBLÀTIB A AVBBBOfTs.

(o*apr{« le ma. SOft de Sorboime.)

CapUtUum qiMrtum de eolUcHone errorum Attrroys eommentatoris. Omneserroresphilosophiasseruit, immo cum majori pertinacia, et magis locutus est contra po-* nentes mundum incepisse quam philosophus fecit, immo sine comi aratione plus est arguendus ipse quam philoso* phtts, quia magis directe fldem nostram impugnavit, os-* lendens esse falsum cui non potest subesse falsitas, eo quod innitatur prim» veritati. Praeter tamen errores philosophie arguendus est quia vituperavitomnem legem,

Ut patet ex ii et xi [Metaph.], abi vitupérât legem Christianorum, scilicet legem calholicam nostram» et etiam legem Sarracenorum, quia ponunt creationem rerum et aliquid posse fieri ex nichilo. Sic etiam vitupérât le^s in principio tertii Physicorum, ubi vult quod contra codsuetudinem legum alii negant principium per se, non negantes ex nichilo nichil fieri, immo, quod pejus est, nos et alios tenentes legem derisive appellat loquentes et garrulantes vel garrulatores, et sine ratione se moyentes. Et etiam in viii Physicorum vitupérât leges, et loquentfê in lege sua appellat voluntates, eo quod asserant aliquid posse habere esse post non esse. Appellat etiam hoc diclum voluntatem, ac si esset ad placitum tantum et sine omni ratione, et non solum semel et bis, sed pluries, ut in eodem vni[®] contra leges creationem asserentes in talia perennmpit. Ulterius erravit in vu MetaphysicsB, dicens quod nuUum immobile transmutât mobile, nisi mediante corpore transmutabili, propter quod angélus non potest nec posset unum lapidem inferius movere. Quod si aliquo modo sequi posset ex dictis philosophi, ipse tamen non adeo expresse hoc negavit. — Ulterius erravit dicens in xii Metaphysicae quod potentia in productione alicujus non potest solum esse in agente, vituperans Johannem Christianum, qui hoc asseruit. Estenim contra veritatem hoc, et contra sanctos, quia in aliquibus factis tota ratio facti est potentia facientis. — Ulterius erravit dicens in eodem XII a nuUo agente posse progredi immédiate diversa et contraria, et ex hoc vitupérât loquentes in tribus legibus, scilicet Christianorum, Sarracenorum et Maurorum, qui hoc asserebant. — Ullerius erravit in dicto xii, dicens quod omnes substantiaB intellectuales sunt seternaB et actio pura, non habentes admixtam potentiam, cui sententia[^] ipsemet a veritate coactus contradicit in tertio de

Anima, dicens nuUam formam esse liberam a potentia simpliciter

nisi forma prima ; nam omnes alisB formaB divers! fican tu r et essentia et quiddilate, sicut ipsemet subdit.-- Uiterius erravit in dicto xii, dicens Deum non sollicitari nec habere curam sive providentiam individuorum hic inferias existentium, adducens pro ratione quia hoc non est conveniens divinsB bonitati. — Uiterius erravit negans triniUitem in Deo esse, dicens in dicto xii quodaliqui putaverunt trinitatem in Deo esse, et voluerunt evadereper hoc et dicere quodsunt très et unus Deus, et nesciverunt evadere, quia quum substantia fuerit numerata, congregatumerit unum per unam intentionem additam, propter quod secundum ipsum si Deus esset trinus et unus sequeretur quod esset compositus, quod est inconveniens. — Uiterius erravit dicens Deum non cognoscere particularia, quia sunt infinita, ut patet in comniento suo super illo capitulo, Sententia Patrum, etc.— Uiterius erravit quia negavitomnia quae Lie inferius aguntur reduci in divinam sollicitudinem, sive in divinam providentiam, sed secundum ipsum aliqua proveniunt ex necessitate materisB absque ordine talis providentiae, quod est contra sanctos, quia nichil hic agilur quod penitus effugiat hunc ordinem, quia omnia quaB hic aspiciamus vel divina efficit providentia, vel permittit. — Uiterius erravit quia posuit unum intellectum numéro in omnibus hominibus, ut ex tertio de Anima. — Uiterius quia ex hoc sequebatur intellectum non esse formam corporis. Imo dixit in eodem tertio quod a^quivoce dicebatur actus de intellectu et aliis formis, propter quod cogeatur [dicere] quodhomo non poneretur inspecie per animam intellectivam sed per sensitivam. — Uiterius ex hoc fundamento posuit quod ex anima intellectiva et corpore non consti-

tuebatur aliquod tertium, et quod non flebat plus unum ex tali anima et corpore quam ex motore cœli et cœlo.

Capitulum quintum in quo summatitn^ etc. Omnes

470 APFBNDIGB.

autoin errorefit commenlatoris, prêter errures philosophi suDi hU : — Quod nuUa lex est vera, licet possU esse utilis; ^ quod angolas nichil potest moTere, nisi coelesle cofpus immédiate; — qaod angelua est actio pora; -* quod io nuUa factione, toia ratio facti est poteotia facientis; —quod a nullo agentê possint simul progredi immédiate diversa; -* quod Oeus noD babet provideiitiam aliquorum parlicularium ; «— quod in Deo non est thnitas; • — quod Deus non cognoscitsingularia; — qood aliqua proveuiunt a necessitate materie, absque ordine divinae provideulie ; — quod anima intellectiTa non muK tiplicatur multiplicatione corpomm, sed e^i una numéro; ^ quod bommo non ponitur in specie per animam sensiiivam ; — quod non sit plus unum ei anima ioiollectiva et corpore.

Vin

IIPo8ITioH DB LA DOCTBIHB AVBRBOÎtTIQOB DK lHhT-BLLBCT, PAB BBHVBNDTO D*IMoLA (TBADOCTIOH ITALIBNlfb}.

(D'après le ms. de la Bibl. imp. Suppl. tt. Ai4Si anden n« 7002*,

E per chognicione di questo errore prima ci chonviene sapere che Averoy disse la inteluale natura essere s. iparata da ianima, et disse che ò irradiata sopra lanima del huomo» si chôme la lucie del sole irradia sopra il perapichuo. £ di quella irradiatione

dicieva le forme intelligibile entrare nell'anima, si chôme de la lucie del sole va e dischore chose visibile in el perspicuo. Et a questo modo dicieva multiplicarsi lo intelletto si chôme ai multiplica la lucie del sole, sechondo chôme sono le chose illuminatoe sopra le quale vae. E chussi le ditte chose illuminate sotratte, non rimane seno uno solo nome del sole, chussi manchando gli huomini, dicieva uno intelletto

AFFBNDIGB. |7<

perpetuo inchorruptibile essere lassato da gli hoomini. E questo pessimo errore molto fu biasimato da Alberto Magoo in suo libro : De anima. Et alor se segoirrebbe che in número non fusse se non una sola anima vegetativa in tuUi, e che non fusso per número se non una sola sensitiva. Et per consequens sarrebbe una sola digiestione et uno acresimento, et uno vedere, et una memoria, la quale chosa è troppo absurda e degna de ongni derisione. E noy Yedemo eciandio che la virtù e la sapientia e la beatitudine allora viene a stato de perfctione» quando la virtù orghanica e le membre comincia ad indebolirsi, quando si yene a vechiezza.

E qui per nostra intelligentia dobbiamo sapere che lo intelletto possibile è alto e nato a ricevere tutte le chose intelligibile, chôme la tavola rasa è atta a ricevere la pittura. Et è luoco de le specie intelligibile al quale si move le chose intelligibile per la lucie de lo intelletto che fa chôme i colori per la lucie del sole si move in perspicuo» unde lo intelletto agente è pèrcione de lo intelletto possibile, e lo intelletto agente illumina el possibile come fa il lume diafano. Et è forma possibile, e chussi tu vedi che lo è due intelletti, cio è il possibile e lo agente. E questi due sono uno, chôme son le chose composte, ma in operatione sono divisi e diversi. Et in questi due ianima è perfelta substantia, la quale

sempre sta inchorupta. E qui lo intelletto possibile ex lumine agentis doventa spechulativo.

FEAGIBNT DK LÀ XXXIII® LEÇON DE PEÉDÉEIG
PEHDA8Io

8U1 LE TRAITÉ DE L'aME.

(D'après lo ms. 1304 de la Bibliothèque de rODiversité de Padoae.)

lù scx paries divisa est digressio commenti qnÎDti. lo prima, posila differentia inter iotelluctum possibilem et primam materiam, Averroes docuit, quibus rationibas possimus ostendere intellectum non esse corpus aat virtutem in corpore, ex sententia Aristotelis, cujus ejusdeni sententisB dixit fuisse Themistium et Theophrasium, et ostendit quomodo isti evaserint a quadam dubitatione, quse erat, quomodo intellecta speculativa sint nova exis- 'tente possibili, et agente aeterno. In secunda parte, proposuit dubitationes adversus determinationem factaxn. In tertia, versatus est circa opinionem Alexandri, Abubacher et Avempace. In quarta, solvit dubitationes propositas. Très autem erant prsecipua. Prima, si possibiiiis intelleclus aeternus est, quomodo intellectus speculativus novus erit? Solvit, intellectum speculativum, quantum sit ralone possibiiiis, a3ternum esse; sed ratione phant.ismatum dicit ipsum esse gencrabilem et corrupUbilem. Atque hucusque pervenimus. Succedit secunda dubitalio principalis, quam tractât et dissolvit, qn» erat postrema perfectio intellectus, id est aclus secundus operationis intellectus, quse operatio est ipsa intellectio. Intellectio igitur est numerata ad numerum singularium bominum, id est unusquisque habet suam propriam operationem; unusquisque nostrum, quae intelligit, ea inteiligit

sua propria operatione. Si ergo operatio est numerata, ergo etiam prima perfectio, ergo virlus operans intelligens erit numerata, ita ut unusquisque habeat suum

proprium intellectum ; quod si erit (dicebat Averroes), intellectus erit materialis : quomodo ergo servabimus unitatem intellectus cum pluritudine intelligibilium? Et quia haec dubitatio postulat examen illius divinitatis, an intellectus possibilis sit unus in omnibus nec ne, idcirco Averroes tractat hanc dubitationem, et ponit rationem ex utraque parte. Primum ostendit intellectum necessario esse unicum in omnibus hominibus, quas fuit ejus sententia. Et adducit hanc rationem. Si intellectus (loquitur de possibili) esset numeratus ad numerum individuorum, esset (inquit Averroes) aliquod hoc, id est aliquod particulare, determinatum, corpus, cuius virtus in corpore et tunc subdit : Si hoc esset, esset quid intellectus potentia: nam materialia ex Aristotele in hoc modo [libre], 46^o textu, dicuntur intellecta potentia : esset ergo potentia intelligibile; si potentia intelligibile, ergo, inquit Averroes, esset subjectum movens intellectum ; sensus etiam esset res natura movens intellectum, quia materialia sunt objecta intellectus ; esset ergo objectum intellectus movens intellectum, si esset objectum movens; ergo non esset recipiens, quia, inquit Averroes, nihil recipit se ipsum, idem non potest esse recipiens et receptum. Si ergo esset res recipienda, non esset recipiens, et tamen intellectus est recipiens. Ista est deductio Averrois pro unitate intellectus.

Sciatis secundum veritatem, simpliciter loquendo, secundum principia vera philosophiae, secundum Aristotelem et Alexandrum, intellectum esse plurificatum, Undumquemque habere suum proprium intellectum (Averroes non habuit meum, nec ego

suum], quum intellectus sit potentia animæ, qna[^] est vera forma constituens nos in vera specie, et propterea numerata et plurificata ad numerum uniuscujusque nostrum. Fuit quidem differentia inter veritatem, vera principia philosophiac, et

474 ArrENDiGi.

Alexandrum et Aristotelem ex altéra parle, quia 8UDt, non cognosoeioefl banc naturam communicatam corpori a Deo creatam : sed convenient in boc, ut exifl* timent intellectum esse plurifi<»ium , et particularem noslr» formaB. Propterea ratio solvitur facile, et secundum prîBCipia pbilosophisB, et secundum doctrinam Alexandri. Prioinm seoundam principia Ter» pbilosophis, soMte rationem Averrois hoc modo. Quum dicit : Si esaet plu-> riflcatus, esset aliquid hoc; ai per aliquid hoc intelliga* tur aliquid appropriatum haie et non illi, at ait meus el non tuus : consequentiam concedite, et est verissima. At si intelligat, quod sit plurificatus in isto sensu ut sît Tirtus dependens a materia, negate consequentiam. Non necessarium est, quamTis sit plurificatus, ut depcodeal a materia. o ! dicetis, plnralitas numeralis est ratio materias. Respondeo, hoc esse in duplici sensu : vel quia forma ista sit constituta, ut sit forma determinati corporis, habens habitudinem ad hoc, et in hoc sensu potest dici actus bujus corporis : non propterea dependet ab illo. Calcea efficitur a sutore, ut aptelur pedi, non tamen dependet a pede. Sic intellectus est forma a Deo consti[^] tuta, ut aptetur corpori, non tamen dependens ab hoc corpore. Ergo si per materiale intelligat ut coapletur, concedite consequentiam; at si intelligat, quod sit materiale ut dependeat, negate consequentiam. Quum subdit : Ergo esset quid polentia intelligibile, respondete cum D. Thoma prima parte SummaB, quaestione 87*, articulo primo : Ista res est po-

tentia intelligibile, nam intelligit se intelligendo alla. Sed notate, quod dicitur potentia intelligibile, non quod sit primum obiectum, in quod primo potentia respicit. Est obiectum intelligibile secundario et reflexe, et intelligendo alia intelligit se. Et hoc modo dici potest potentia intelligibile. Quum subdit : Ergo esset movens, respondete : esset obiectum movens

AFBNDICS, 475

non primum, in quod potentia per se primo respiciat, sed secundario et reflexe : in quo sensu vix possumus dicere, ut sit movens. Ergo idem recipiat se, consequentia pauci valoris* Bl quod inconveniens est hoc, quod idem recipiat se? Jam hoc ostendit, praesertim in iis quibus potentia secundario respiciunt. Oculus est figuratus, habet conjunctionem realem cum figura, non potest ergo spiritualiter recipere figuram. Consequentia nullius valoris. Quare non tollitur, quin possit recipere se spiritualiter. Hoc alias declaravi. Et hoc sit dictum secundum principia verae philosophiae. Secundum Alexandrum etiam idem dicetis, hoc exemplo, quod ipse concessit intellectum esse materiale, dependentem a materia, et in hoc lapsus est. Ergo ratio haec non concludit illam unitatem. Relinquitur ergo quod sit plurificatus. Addit deinde Averroes haec Yorba, quae Tolo vos recte intelligere« Dicit : « Et etiam si concesserimus ipsam recipere se ipsam, contingeret ut reciperet se ut divisa.» Quia deduxerat ad hoc inconveniens quod reciperet se, et dicebat hoc absurdum esse, videbatque posse aliquid non habere hoc pro absurdo, propter eam fiduciarum reprobationem inquit ; si concedamus quod recipiat se, tamen recipiet se ut divisa. Multum vero Averroists interpretantur ut divisa id est particulariter, et esset idem (dicunt) cum virtute sensus, quia etiam sensus recipit se, sed particulariter. Hoc modo deducitur la

consequa* lia nullius valoris esty et puto Averroem hoc non voluisse. Intellectus recipit particulariter, sensus recipit particula* riler, ergo inleleccios sensus. Syllogismus in secunda figura ex purisaffirmativis, et non converlibilibus. Dicam diiïerentiam esse, quia intellectuf cognoscit substantiam, sensus solum accidentia. Nec babealis pro inconvenient!, quod intellectus cognoscat singularia, quod ostendam in proprio quaesito. Itaque consequentia nulla est. Et credo Averroem hoc non voluisse.

PltAMBULB DU COUIS BB CRBHONINI SOB LB TEA.ITÉ

DB l'aMB.

(D*après le ms. de Saint-Marc, cl. VI, n° 100.)

Explicaturi libros Aristotelis de Anima, gaam^is illis auditoribus eos exponamus quos a rectas veritatis tramite, qaem aperit christiana religio, deviaturos nec timeadum est, nec potest credi, ob sanctas et religiosas inslitaliones in quibus vivunt, tamen ob noslrum legendi munus, non debemus sine praefatione hujusmodi contemplationem aggredi. Estote igitur admoniti nos in hac pertractione vobis non dicturos quid sentiendum sii de anima humana, illud enim sanctiis me et vere praescriptum est in Sancta Romana Ecclesia, sed solum diclurum quod dixerit Aristoteles. Per sapientiam enim certe insîpientiam assequeremur, si magis Aristoteli quam sanctis viris credere vellemas. Aristoteles enim unus esthomo, et dicit Scriptura : Omnis homo mendax, Deus veritas ; quare veritatem ex Deo ipso et ex sanctis .hominibus, qui ex Deo locuti sunt, accipere debemus, atque iliam semper et constanter antepondere omnibus aliorum sententiis, quamvis viri qui illas protulerint sint apud mundum in^existimatione. Rationes omnes quibus Aristoteles de anima loquens videtur esse

veritati contrarius solvunt praecipue theologi, ex quibus S. Thomas et alii ipso recentiores ; quare quotiescumque continget ut aliquid dicatur minus consonum veritati, habebitis apud istos quid sit respondendum, et ego illud opportune memorabo, quandoquidem in his libris hanc sum expositionem scripturus, ut nihil dissimulem eorum quae ab Aristotele dicuntur, et dictorum fundamenta, prout ex ingenio potero, aperiam ;

quandocumque tamen aliquid accidet, quod a veritate christiana sit remotum, illud admonebo, et quomodo aU lata fundamenta sint removenda, declarabo. Scitote tamen quod non sunt multa in quibus Aristoteles dissentit a veritate, et illa non sunt ita demonstrata, ut non possint haberi demonstrationum resolutiones. Hic igitur est modus nostrae expositionis, quam non aliter facere debemus ex sacrorum canonum decreto.

LBTTTB DI L'INQUISITEUR DB PÀDOUB ▲ CRBEONIIII,
ET EÉPONSB DE GRBMONIIfl.

(De la Bibliothèque du Moot[^]assin, n^o 483.)

Lettera delP inquisitor di Padova at S[^] Cremonino.

La Santità di N. S. mi ha ordinato ch* io facciasapere a V. S. che nella sua Apologia non solo non ha sodisfatto alla correzione del P libro inscritto Disputatio de Coela, seconde la dispositione del concilie Lateranense, ricogliendo la ragione d'Aristotile, confutandolo, e manifestamente difendendo la Sede Catholica, ma d*avvantaggio ha di proprio senso inventato certi modi di dichiarazioni e distinzioni che contengono assertioni degne di censura, come si può vedere dalle osservazioni che gli ho fatto avere. Pertanto V. S. corregga per se stessa il primo libro, seconde il prescritto del concilie Lateranense ; et essendo questo debito sue e

non dei Theologi e d'altri, Y. S. Io deve fare così per oblige di coscienza, essendo quel philosophe christiano e catholico che dice di essere, come per stimolo di reputatione, volendo esser tenuto dal philosophe christiano e non ethnico. £ di più, Y. S. levi dall' Apologia e rivochi quel modi d'esplicare e di distiuguere che di propria mente ha rese per dichiarazione deUe pro-

178 APPKNDIGB.

position! ehe furono notate e censurâte nel I« libre, perché Don sodisfkDDO air ordiae ehe li fu dato, Dé si dcTono per se stesse tolerare. Per tanto essendo necessario per oryiare a quai mali ehe la lettura di detti libri paô caasare, V. S. corregail I* libro, secoDdo il prescritto ehe le fu or dinato in conformità del concilio Lateranense, e levi et n- Yochi dal II* gli errori ed assertioni degoi dl censura ehe V. S. ha scritti di proprio senso, insieme con qud modi ehe ha tenuti in dichiarare la sua intenzione in delte cose; altrimenti mi scrivono da Roma ehe si verra alla proibizione di detti libri ; ne in questo negotio si pi étende altro ehe Tonor di DIo e la sainte délie anime. In oltre si pone in considerazione a V. S. ehe la retratazione in cose concernenti alla fede deve esser chiara e maniresta, e non involula ne ambigua, ed altri uomini di valore hanno esposto Aristotile in questa Università di Padova, con lulto ehe tenesse l'anima mortale, provarano non di meno insieme Aristotile essersi ingannalo intorno a eiô, et in lumine naturali, e egregiamente confntarono le sue ragioni, in principiis philosophiaB, e tra gli altri il Pendasio a nostri tempi, uomo di molta doltrina e pietà. Che ò quanto mi oeeorre farli intendere in sorittura, oltre al ragiona* mento havuto seeo a longo in tal proposito. V. S. dunque mi rispondi in scrittura distintamente a quanto io le serivo, a Que ohe ne possi dar conto a Roma

per venerdi prossimo future. Dio la conservi. — Dal S** Uffiûo di Padova, ils luglio 4641».

Risposta.

Ho vista la lettera che mi scrive V. Patemilà, nella quale trovo due cose : una ò 1* arisarmi, incitarmi e persuadermi a procurar di dar soddisfazione ail' osservazioni Tenute novamente intorno a miei libri. La ringrazio del

APPBNDIGI. 179

bonaffetto, e credo che ella sappia ch'io 1* altra volta, secondo r ordine de Sua Santià, fui pronUssimo, e dere credere che ancor ora sono il medesimo ad ognl convenientea richiesta. L*altra cosa è quello che mi propone doversi fare; del che di passe in passe le dirò quello ch'Uo possa Tare. Vederò pol l*osservazioni più tosto ch'io possa, essendo hora un poco risentito, sì che non posso al-tender a studio, e farò con Y. P. per adempimento di quanto occorrerà.

Quanto a metter mano nel I* libre, non posso farlo assolula-mente, per che allora che si trattò, fu concluso di ordine di Noslro Signore che si facesse con T occasione deir Âpologia corne s*è fatto; e ciô fu saputo in Senato, e si tien per certo» sì che io non ho authorithà di metter mano nel libre.

Quello ch'io posso fare è questo : nell' ultima parte che darò fuori De coeli efficientia^ havere riguardo ad ogni cosa che acca-deià, e far quanto convenga per farmi cognoscere quel philosophe caltolico e christiano che dico di essere, et che so che V. P. sa chi io sono, che qui mi vede ogni di essa l'esser mio, et non ha da stare a Dio sa quali relazioni. Quanto ai modi d' esplicare che-

dice, credo quesli saranno a parte notati nell' osservazioni, vede-
rô e sarô con lei. Yedremo anche insicme il Concilie Lateranense,
e cosl farô quello che occorrerà. Maquanto al mutar il mio modo
di dire, non so corne peter io promettere di transformar me stes-
so. Chi ha un modo, chi une altro. Non posso ne voglio retraltare
le expositioni d'Aristotile, poiché r intendo cosl, e son pagato per
dichiararlo quanto l' intendo, e nol facendo, sarei obligato alla
restitulione délia mercede. Cosl non voglio retraltare considera-
tionî havutecirca V interpretazione ch' abiate faite del le lor espli-
cazioni, circa l' onor mio, Tinteresso d ;lla Caltedra, e per tanto
del Principe. Ha vi è rimedio ; ci sia chi scriva il

contrario; io tacerô, e non procurerô di rispondere altro. Cosl
al Suessano fu fatto scrivere il libro De Immortalitau, conlra il
Pomponazzo.

Quanio aile cose dell* anima, ora non è tempo; quando farô il
comento, mi porterè da bon cattolico, e non inferiore di pietà
cbristiana ad alcun altro pbilo* sopbo.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Aàd-H-Mmtmen (l'émir), 15.

AbdrEl-WMd el Marrekoseki, historien, parie d'Ibn-Roechd,
9.

Abéiard, réfute Tnnité des Ames,

AbwtmaUd Mohammed Hm-BoêcM,

grand-père dlbn-Roacbd, 12 s.

Abraham deBalmès, 380.

Abraham Bibago, 108.

AbaU'AbdaUah Ibn-Ayyasch, 33.

Abwl'Hotein Ibn-Djobeir, 2&.

Abubacer, voy. Ibn-TofaiL AehilUni, 360 s.

Adam de Marsh, 203.

Akran ben-BUa, 105 s.

Albert le Grand» 331 s., 368 s.

Alberñi (Lools), &04.

Alexandre d'Aphradisias, 129« 13A

s., 354 SB.

Alexandre de Haièi, 33A, 361.

Alexandrisies, 35& s.

Alfarabi, 60, 05, 100, 1A6.

ittliuTi; 02, Oft.

ilAN«MONr (le hA4iil>), persécute les

philosophes, 5 s., 86.

Aknantwr (lakoub), 19 ss.

Alpetrangl, 206, 308.

Alphonse X, a- 1- il fait traduire

Amaury de Bène, 223 s.

Ambrogio Leone, 300.

Anaxagore, Aristote lui emprunte sa

théorie de TiateUect» 125, André, secrétaire de Michel Scot.

Ansari (xEL-), biographe d'Ibn-

Roschd, 8, 0, 163, 164.

Antéchrist, associé à ÂTerroès, 206,

Armengaad, fils de Biaise, 217.

Amauld de Bresse, 284.

Arnaud de riUenewe, 284, 207. Augustin (saint), agite la question

de Tunité des Ames, 131.

Avempace, yoy. Ibn'Bâ4ja.

âeenioar, yoy. Ibn-lahr.

Avicébron, yoy. SaUmon'4ten'-4iabi"

rot.

Avicenne, yoy. Um-Sina,

BagoUtU (J. &), 878 ss.

Bajaiet II, ayerroiste, 41« Barbaro (Ermolao), 304 s.

Barozzi (Pierre), 353,367.

TABLE ALPHABÉTIQDE.

AKef/f<W (Tibère), 351.

Bembû, 863, 374, 387.

Bewoemitao éCtwioia, 250 s., 300,
pead. ni.

Bértgard, ftlO a, Bernard de TriU; 148.

Bernard de Verdun, 210.

BmnClaude), 351.

^W (Gabriel), 320.

Jotiiier (Nicolas), 320.

Bauchermefort (Adam), 340.

Brasacola (Antoine), 407 a.

Brwferîn-Champier (J. B. X

Bugàimaeo, 301, 805 a.

Burana (Jean-Fraoçoia), 880.

Buridan, 320. BwrMgk (Walter), 820.

Ap-

Cetjetan (Thomas de Vio), 351.

Calaber (Magister), 405 s.

Casaubanf ce qu'il dit d'un mano»-

crit arabe d'Averroès, 80 a, Calonyme ou Cala, 130 sa.. 210,
Campo Sanio de Piee (Averroèa au],
Cardan, 297, 418 a.
Ceeco d'Atcoii, 328 a.
Césalpin, 416.
Christophe Cotofnb, cite Averroèa,
Caliue Rhodiginus, 273, 308.
CoUiget, 15, 76, 217 a.
Contarini (Gaspard), 364.
Cremanini, 322, 324, 408 aa., App.

V, VI

Dante, 240 aa., 302, 303.
Daeid de Binant, 220 aa.
i)a9id Kiwwhi, 183.
De\$trua(on de la Destruaiang 65.
Disciple» d'ibn-Roschd, 30.
Dominique Gandisalvi, 201.
Dans Scot, 260 s., 290.

Duplessis-Mornay, 428, 431. Durand de Saini-Pourçain, 24 & Dhéhébi, 8, o.

Bkhart (Maître), 261, 206.

de Medigo, 197, 382.

Epicuriens, 155, 285 a.

Eratwu, 274.

Etienne de Prothinê, 206 a.

Fakhr-ed-din Um-al Ematib Bâtxi, ses rapports avec Ibn-Roiph, 40 «.

FoM (Nicolas), 346.

Ferrare (école de), 407 «.

Ferrari (Jérôme), 339.

Fransesaine (école), 259 a.

Frédéric II, 187, 208 a., 28688., 297.

IV^e sur la Sincérité, 31, 104.

Giktfif/ (Taddeo), fratqm

tant Averroès, 806 «.

Gaetano de Ttene, 846 aa.

Galien (hommeotairo ^Thn-ftyi^

aur), 77 s.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

kU

€ëXûU, 5'r, 05, 74^ 80, 00 8., 109 s. ^

340, note.

€irm^ de Crénume, 301, 300 Gérard de Sienne, 35ft« Géraud
d'Abbeville, 273, 378.

Gerton, 300 s. Gerwon, fUê de SaUmen, 188.

Gilbert i'ângiaii, 210« Giilei de Leulnes, 3ft8, 300.

Cities de Rame, 38, 20, 318, S5i m.,

291, 39& »., Append. II.

Godefroi des Fontidnes, 370.

GûzxoU (Beoozzo), UUefta lOprtMil-

tant ATerroès, 311. m.

Grégoire de Bimini, 303.

Guido Caivacanti, 28& s.

Guillaume d'Auvergne, 183^ 335 « •

CnilUmme de Lamarre, 30&.

GniUaume de Saint^AmmÊTf 370,

Guillaume de ToccOf 337 s., 377 t.»

Hakem ît, fonde les étades araben-
espagnoles, 3 s.

BaeehieeMni, leur caractère philoeo-
phique, 171 s.

Basdat ben-Schapkroui, foodatenr
des études Jnlfes eo Espagne,
Henri de Gand, 348.

nerbeUft (dOi errenrs sar Averroès,
Herculéens, béme dlbo-Roscbd, 51.

Hermann fAUewuind, 311 is.. 304.

Hervé NédelUc, 348, 319. HibemaU (iDOfiopsychisaie cliez
les),

Uokenetaufen, flfs d'ATOnoès ft loor coor, 38. 391. — Leur hil-
laetieo, 280 as.

Huet, a To an mannserit trmbe d'A* Terroës, 80 s.

Humbert de PrUtU, 817*

ibn-el-Àbbar, Mograplia d'AromOs,

ibn-AbiOceibia, biogn4»be dlbn-

Roschd, 8, 9, 103.

tbn-Arabi, 14, 37, 38.

ibn-BâdJa, 14, 33, 07, 95, 98 s.,

ibn-Betchd, le grand père, 12 s. 75.

tbn-Sabin, 30, 388.

Ibn-Sina, 43, 53, 70, 70, 90 s., 109.

ibn-TofaU, 14, 15 as., 33, 57, 78,

tbn-Tjohr (famille des), 14 s., 38, 29,

intellect acquis, 134, 137.

Intellect matériel, 134« /oiiMH^ (l'émir), 15 s« Isaac Abravanel, 198.

ittisài, Toy. Union.

Jacob ben-Abba-Mari, fils de H. Simon Antoni, 188.

Jacob ben'MacMr, 189. Jacopo delta Lana, 250.

Jacques de forli, 340, 375.

Jean de Baconthorp, 318 s., 420.

Jean de Jandun, 197, 339 m., 350»

Jean Philopon, 109, 130.

TABLE ALPHABÉTIQUE

/Mm de ia RoeMiê, S61.

/«M Wêsfel de GMufort, 320.

/«MaFfM'fi/, 183.

/oM|i4 Atbo, 108.

/Ptephàen-Céupi, 183, lOl, /offpA ben-Juda, 177, 180 Si.

Jioif|F4 Atfit-5cAem-I]94, 106.

/Mrftf ben^eieob, 103.

/iftf« betê^SalùwuMi-CoheH, 187, 200.

Judei Hùlléti, 116, Judaèe»^oșièenrDmM, 102.

Kalâm, 80 as.

KioraUes (ayerrotame chet les), 1058.

lalroR (condle de), condamne Ta-

yeiTobme, 364 as.

I^ev^ (l'abbé), 320.

Léon l'Africain, biographe d*Ibn-

Rosc bd, 8, 0, 10, 25, 40, 163 s.

Léon Jr, 357 s., 363, 365 s.

Léo» Héàreu, 108.

Leomicus Thomonu, 385.

I^f bem-4ier\$on, lOft. *

Lex, sens de cette expression dans

l'école ayerroïste, 358.

Uceto (Fortunio), 413.

M/misXff recommande Averroè8,817.

Loquentes, sens de cette expression

dans les traductions d'Averroès,

Macarius Scotus, 131 i.

MacMOMi, 207» 8S8.

Meduomei, son rAle dans la peintwe

da moyen âge, 303, 304.

Mwtimm (le caUfe), fonde les études

grecques ches lesmnaulmatts,5,016.

Memfred, 210 s.

Mmuino (Jacob), 302.

MarcanuOoa (Jean de), 350.

ManigU (Lulgi), 337 s.

ManiU Fiein, 355, 802.

mmrtiU d'inghen, 320.

MûTêile de Padaue, 260» 330 s.

Moerta (J. A), 364.

Mûwriiis Hispmnu» 223.

MûynMS (Magister), 218 s.

Memmi (Simone), peintre, 308 s.

Miehet Haecohen, 106.

Michel Scot, 205 RS., 288.

MoattiL 42, 102, 170.

Moawia, (le calife), opinion dlnb-

Roschd sur ce personnage, 162.

Maise Matwtonide, 20, 42, 177 ss.

M&Ue de Narôotme, 104, 105.

Moïee Fataquera, 106 s.

Moïse de Rieti, 107.

MoUe benSatomon, 102. Moïino (Laurent), 351.

MontecaiiHO (Antoine), 406.

Montpellier (Ayerroës dans l'école
de), 218 s.

Mosé Almosnino, 108.

MotecaUemtn, 106 s., 100,111, 158,

A'AMfé (Gabriel), 413, 410, 428.

Nmagero (Bernard), 274.

Nicolas de Damas, 60, 208 s.

Nicolas Eymeric, 255.

A7; ^4i» ^ (Augustin), 154, S5S, 358, Nixolius, 303.

TABL B ALPHABÉTIQUE.

Oddo (Bf arc), 379.

Oftedi (Appolinaire), 951.

Olekam, 260.

Ortagna (André), frasque représeotant ATerroës, 303 sa.

PaUstmede» (Jalîns), 377.

Pairizzi, 310 s., 302.

Paul de Pergola, 340.

Paul de Venise, 34& sft.

Pendasio (Frédéric), &03 8., Append.

Pétrarque, 275, 300, 317, 328 as.

Phîioeophes, sens de ce mot chez les Arabes, 29, 35 s., 90 ss.

Piccotomini (François), &02 s.

Pic de La Mirandoie, 393 s.

Pierre d*Atano, 320 s., 339 s.

Pierre Auriol, 205, 320.

Pierre d'Auvergne, 2&0.

Pierre de Blois, son erreur sur Averroès, 219.

Pierre de Prusse, 209, 270.

Pierre de Tarentaise, 320.

Pierre des Vignes, 288, 297.

Piza (Vito), 351.

Platon (Paraphrase de la République de), 150, 158 s.

Plùtin, ses rapports avec les Arabes,

Poétique d'Aristote» 47 s., 81, 211.

Pomponat, 297, 354 ss., 305 ss.,

420 ss.

Porpkgre, son importance pour la
philosophie arabe, 92.

Porta (Simon), 357 s.

?oêiut (Antoine), 877.

Poesetim, 430 s.

Postei (GuiOaimie), 80 1., 297, U4.

RaphaËl, représente Avenroès, 314«

Batramme, 132 s.

Rapaond LuUe, 255 sa., 290, 315,

RagwÊOnd Martini, 217, 240 s.

Rugwiond, arche?éqae de Tolède,

Résurrection (opinion dlbn-Roccbd
sur !a), 150 ss.

Robert de Kilvardày, 250.

Robert de Lincoln, 211, 22j, 202.

Roger Bacon, 205, 208, 200, 2J1 s.,

Saadia, fondateur des études Juives
en Orient, 174, 175, 184.

Sabionetta (Jérôme), 351.

Sainte-Catherine de Pise (tableau
de), 305 ss.

Saint-Pétron de Bologne (fresques
de), 305 s.

Satomon ben-Adereth, 183.

Salomon ben-Gabriel (Avicébron),

Salomon ben-Joseph ben-Joh, 189. Samuel Aben Tibbon, 188.

Samuel ben-Juda ben-Meschullam,

Santa Maria Novella (fresques de},
301 ss., 308. ss.

Schm'Tot ben-Palaquera, 183, 187, Séparées (substances),
147 s.

TABLB ALPHABÉTIQUE.

Stger de Brême, 371 s.

Siméon é Tüwnti^, m %.

Simptidu», 130.

5/niiMf (Antoine), 430.

Soufisme, Oft, 159 s., 286 Sifinoêo, 190, 307.

VbMimi (le cardioal), 988 t.

Union (théorie de I*), tkl, tt.

Urtano (Tri), de Bologno 3[^] i.

Téuy-eddn Ibn'Hmrnmvoih, M.

TBuret (Nicolas), 274.

TmfPier (ÉUenne), 202 88.« 268 is.

Thémtêtfvt, 100, 120 s.

Théologie d*Arisiote, âpociypbe, 03,

Thomas (saint), 153, 154, 937 M*,

207 •.,300 fts.

Tibboniaes (famille des), 180 as. Todros Todrosi, 191.

TswUtanus (Bernardin), 376.

Traini (Francesco), peintre, tableau

représentant Averroès, 306 ss.

Trincmetii (Victor), 877.

Trois Imposiews, 280 s., 202.

Trombettn (Antoine)| 851*

Vanini, 207, 416 a, renUas (Nicoletti), 343. 347 c yimereati
(n^ņçois), 495.

riiûHs Dactilomios, 382.

Vives (Louis), adverBabo d*ATe^ rok 51, 392, 300 as.

ZabûreUa, 401 m»

Zachariê de Ponm, 844« Zagagiin (Jérôaie)^^ 810.

lendik^ 36, 103.

Earachin ben^tsoac» 180« limara, 373 lai

FIN Dfe LA TAILLR AL.PII ABiTtgUB

<i:hcme

Bco't'^rdi''^ Co.. Inc.

3vnO S' n-Tior Street

Boston. IV:::3. 02210

TNB ■ORIlOWeR WU. BC CHAROED AN OVERDUe PU IF
THIS BOOK IS NOT RCTURNBD TO THC UMIAIIY ON OR BC-
FORC THC LAST DATE tTAMPCD ■etOW. NON-RCCeiPT OF
OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE RORROWER
PROM OVERDUE PEET.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/averrosetlaverroorenagoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.